VIII. EM. III

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCNESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

M
XLVII
53

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

552843

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNERALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES.

PAR J. F. LAHARPE.

TOME VINGTIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1816.

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

SUITE DU LIVRE SIXIÈME.

NOUVEAUX VOYAGES DANS LA MER DU SUD.

CHAPITRE VI.

Second Voyage du capitaine Cook.

C'EST un beau spectacle de voir ce navigateur intrépide, infatigable, tenter l'approche du pôle austral dans toute la circonférence du globe, et après avoir été repoussé de tous côtés par les glaces, parcourir tous les parages de la mer du Sud, revenir

plusieurs fois sur ses traces, afin de reconnaître toutes les terres, sans se lasser jamais des obstacles, sans croire jamais avoir assez fait. Il a cependant découvert plus de contrées dans l'Océan Pacifique et dans la mer Atlantique, que tous les autres navigateurs ensemble. Car, sans parler de son premier voyage, il va nous faire connaître par le second, *les Nouvelles-Hébrides*, *la Nouvelle-Caledonie*, *la Nouvelle-Géorgie*, *la Terre de Sandwich*, celle du *Saint-Esprit*, dont Quiros n'avait pas fait le tour, et nous donnera un grand nombre de nouvelles connaissances sur les îles des *Amis*, de *Pâques*, des *Marquesas*, de *la Nouvelle-Zélande*, etc.

Les voyages de mer sont aujourd'hui si multipliés, la santé des hommes qui conduisent les vaisseaux est d'une si grande importance, que nous croyons devoir d'abord rendre compte des moyens qu'employèrent Cook et l'amirauté d'Angleterre, pour assurer le succès d'un voyage pendant lequel ce navigateur n'a vu périr de maladie, qu'un seul homme sur son bord; lui-même nous apprend que ce phénomène est dû surtout aux précautions qu'il prit avant son départ.

Si dans le choix des bâtimens on se prive des qualités les plus avantageuses; si pour des objets d'une utilité secondaire on diminue l'emplacement convenable aux équipages, on s'expose à voir échouer son entreprise. Le plus grand de tous les dangers, dans un pareil voyage, c'est que le vaisseau échoue

sur une côte inconnue, déserte ou sauvage. Il faut donc qu'avant tout il soit de la construction la plus solide; il ne doit pas tirer beaucoup d'eau, et cependant être d'une étendue et d'un port suffisant pour contenir les vivres et les munitions nécessaires à son équipage et au temps que doit durer l'expédition.

Il faut d'ailleurs que le bâtiment soit construit de manière à pouvoir prendre terre avec facilité, et que sa grandeur et sa forme soient telles, qu'en cas de besoin on puisse le mettre commodément sur le côté pour le radouber. Les vaisseaux de guerre de quarante canons, les frégates et la plupart des vaisseaux marchands n'offrent point ces avantages. On en choisit deux construits d'après les proportions de *l'Endeavour*, sur lequel Cook avait fait son premier voyage. On mit sur chacun les provisions ordinaires pour deux ans et demi de navigation. Mais en place de gruau d'avoine, on substitua du froment, et du sucre en place d'huile; on y joignit de la drèche, de la chou-croute, des choux salés, des tablettes de bouillon, du salep, de la moutarde, du jus de moût de bierre épaissie, etc.; et l'on chargea le capitaine d'essayer, ou de vérifier les propriétés anti-scorbutiques de ces substances. On lui donna des filets, des hameçons, des instrumens de pêche de toute espèce, avec des habits d'hiver pour les matelots, et les meilleurs instrumens pour faire les expériences astronomiques et nautiques: MM. Walles et Bayley furent chargés de

la direction de cette partie, l'une des plus essentielles de l'entreprise; et MM. Forster, père et fils, de tout ce qui concernait l'histoire naturelle. On verra dans les détails de ce voyage avec combien de zèle et d'intelligence ces deux derniers ont su remplir leur objet.

Le vaisseau que monta le capitaine Cook fut nommé *la Résolution*, et celui du capitaine Furneaux, *l'Aventure*. Dans le premier, étaient quarante-cinq matelots, vingt soldats de marine, deux charpentiers, deux canonniers, deux armuriers, deux chirurgiens, deux voiliers, deux cuisiniers, un capitaine d'armes et quelques volontaires, composant en tout cent douze hommes à bord de *la Résolution*; et quatre-vingt-un à bord de *l'Aventure*.

Avant son départ, le capitaine Cook reçut de la part de l'amirauté les instructions suivantes : elles lui enjoignaient de prendre le commandement de *la Résolution*, de se rendre avec promptitude à l'île de Madère, d'y embarquer du vin, et de marcher de là au cap de Bonne-Espérance, où il devait rafraîchir les équipages, et se fournir des provisions et des autres choses dont il aurait besoin; de s'avancer au sud, et de tâcher de retrouver le cap de la Circoncision, qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, sous le cinquante-quatrième parallèle sud, et à environ 11 degrés 20 minutes de longitude est du méridien de Greenwich : s'il rencontrait ce cap, de s'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île; dans le premier cas, de ne rien

négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible; d'y faire les remarques et observations de toute espèce, qui seraient de quelque utilité à la navigation et au commerce, et qui tendraient au progrès des sciences naturelles. On lui recommandait aussi d'observer le génie, le tempérament, le caractère et le nombre des habitans, s'il y en avait, et d'employer tous les moyens honnêtes, afin de former avec eux une liaison d'alliance et d'amitié; de leur offrir des choses auxquelles ils attacheraient du prix, de les inviter au trafic, et de leur montrer, dans toutes les circonstances, de la civilité et des égards. Ses instructions portaient ensuite de tenter des découvertes à l'est ou à l'ouest, suivant la situation où il se trouverait, de tenir la latitude la plus élevée, et de s'approcher du pôle austral le plus qu'il lui serait possible, et aussi long-temps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages et les provisions le permettraient; d'avoir soin de toujours réserver assez de provisions pour atteindre quelques ports connus, où il en chargerait de nouvelles pour le retour en Angleterre. Elles lui prescrivaient en outre de cingler au sud du cap de la Circoncision, tant qu'il lui resterait de l'espoir de rencontrer le continent; de marcher ensuite à l'est, afin de rechercher ce continent et découvrir les îles qui pourraient être situées dans cette partie inconnue de l'hémisphère austral; de tenir toujours des latitudes élevées, et poursuivre ses découvertes, comme on l'a dit ci-dessus, au plus près du pôle, jusqu'à ce qu'il

eût fait le tour du globe ; de se rendre enfin au cap de Bonne-Espérance, et de là à Spithead.

Quand la saison de l'année rendrait périlleux son séjour dans les latitudes élevées, on lui permettait de revenir au nord, à quelque endroit connu, pour rafraîchir les équipages, radouber les vaisseaux, et retourner de nouveau au sud, dès que le temps serait favorable. Dans toutes les circonstances imprévues, on le laissait le maître de tenir la route qu'il voudrait, et en cas que *la Résolution* périt, ou fût mise hors de service, il devait continuer le voyage sur *l'Aventure*.

Le capitaine Cook donna copie de ces instructions au capitaine Furneaux, avec un ordre de l'amirauté, qui lui enjoignait de les exécuter : en cas de séparation, il lui désigna l'île de Madère pour premier rendez-vous, le port Praya dans l'île de San-Iago pour second, le cap de Bonne-Espérance pour troisième, et la Nouvelle-Zélande pour quatrième.

Le 13 juillet 1772, à six heures du matin, les deux vaisseaux sortirent de Plymouth ; le 29, on mouilla à l'île de Madère, et trois mois après au cap de Bonne-Espérance.

Le 22 novembre, on remit à la voile, et Cook disposa sa route de manière à reconnaître le cap de la Circoncision. Jugeant qu'on arriverait bientôt dans un climat froid, il fit distribuer des habits d'hiver aux gens de son équipage. Comme on entrait dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore

parcourue, et qu'on ignorait où l'on pourrait se rafraîchir, le capitaine donna les ordres les plus positifs pour qu'on n'employât pas l'eau douce mal à propos. Une sentinelle fut mise à côté du réservoir; le chef donnait lui-même l'exemple de laver avec de l'eau salée, et l'on employa sans relâche la machine de distillation perfectionnée par M. Irving.

Une tempête s'éleva le 29, et dura jusqu'au 6 décembre. M. Forster en parle ainsi : « La mer prodigieusement grosse brisait avec violence sur le bâtiment; nous n'avions eu aucune tempête pendant la traversée d'Angleterre au Cap, et ceux de nous qui n'étaient pas fort accoutumés à la mer ne savaient comment se comporter dans une pareille position. Le prodigieux roulis du bâtiment faisait de grands ravages parmi les tasses, les saucières, les verres, les bouteilles, les plats, et tout ce qui était mobile. Des circonstances plaisantes suivaient quelquefois la confusion générale, et nous supportions tous nos accidens avec beaucoup plus de tranquillité que l'on n'aurait dû s'y attendre. Les ponts et les planchers de chaque cabane étaient continuellement humides, le hurlement de la tempête et le mugissement des vagues ajoutés à l'agitation violente du vaisseau, qui nous interdisait presque toute espèce de travail, formaient pour nous des scènes nouvelles et imposantes, mais en même temps très-pénibles et fort désagréables.

» Ces petits malheurs manquèrent d'être suivis d'un grand. Un volontaire logé à l'avant du vaisseau

s'éveilla tout à coup au milieu de la nuit, et entendit le bruit de l'eau qui courait dans son poste, et qui brisait contre son coffre et ceux de ses camarades. Après avoir sauté hors de son lit, il se trouva dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il en avertit l'officier de quart, et dans un moment tout l'équipage fut levé : on employa les pompes ; les officiers encourageaient les matelots avec une douceur alarmante à travailler vivement : cependant l'eau semblait l'emporter sur nos efforts ; tout le monde était rempli d'une terreur qu'accroissait encore l'obscurité de la nuit : on se servit en outre des pompes à chapelets ; enfin un des matelots découvrit heureusement que l'eau entrait dans la soute du maître d'équipage par un hublot qui avait été enfoncé par la force des lames. On le répara sur-le-champ, et nous sortîmes de danger ; mais les habits, les meubles et les effets de tout l'équipage furent trempés. Il aurait été plus difficile, pour ne pas dire impossible, de vider l'eau du vaisseau, si le volontaire s'était éveillé un peu plus tard. La présence d'esprit et le courage des officiers et des matelots devenaient inutiles, et nous aurions peut-être été engloutis par les flots au milieu d'une nuit très-sombre.

» Ce vent, accompagné de pluie et de grêle, soufflait quelquefois avec tant de violence, qu'on fut chassé fort loin à l'est de la route projetée, et qu'on perdait l'espérance de gagner le cap de la Circoncision. Mais le plus sensible de tous ces malheurs fut la perte d'une grande partie des animaux d'ap-

provisionnement qu'on avait émbarqués au cap : ce passage brusque d'un temps doux et chaud à un climat extrêmement froid et humide, affecta tout le monde sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, était tombé à trente-huit degrés, tandis qu'au cap il se tenait communément à soixante-sept et plus.

» Chaque jour, à chaque instant, tout le monde s'attendant à voir terre, la plus petite circonstance sur cet objet attirait l'attention. On examinait avec curiosité les brouillards de l'avant ; chacun désirait d'annoncer le premier la côte. La forme trompeuse de ces brouillards, et celles des îles de glace à moitié cachées dans la neige qui tombait, avaient déjà occasionné plusieurs fausses alarmes : l'*Aventure* avait aussi fait signal qu'elle voyait terre : un des lieutenans monta plusieurs fois au haut des mâts, et avertit le capitaine qu'il voyait distinctement terre. Cette nouvelle amena tout le monde sur le pont ; mais on n'aperçut qu'une immense plaine de glaces, brisée aux bords en plusieurs petites pièces. Un grand nombre d'îles de toutes les formes et de toutes les grandeurs se montraient par-derrière, aussi loin que pouvait s'étendre la vue : quelques-unes des plus éloignées, élevées considérablement par les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horizon, ressemblaient en effet à des montagnes. Plusieurs officiers persistèrent à croire qu'ils avaient vu terre de ce côté.

» Bientôt on fut arrêté par une immense plaine de

glace basse, dont on ne voyait point l'extrémité, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud. Dans le nord, on vit des baleines et différentes autres espèces de cétacées, qui lançaient l'eau de la mer autour des vaisseaux.

» Des glaçons pendaient de tous côtés aux voiles et aux agrès. La brume était si forte quelquefois, qu'on ne voyait pas la longueur entière du vaisseau, et qu'on eut beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'îles de glace qui l'environnaient. On en mesura une qui avait deux mille pieds de long, quatre cents de large et au moins deux cents d'élévation. Suivant les expériences de Boyle et de Mairan, le volume de la glace est à celui de la mer, à peu près comme dix est à neuf; par conséquent, selon les règles reconnues de l'hydrostatique, un volume de glace qui s'élève au-dessus de la surface de l'eau, est à celui qui plonge au-dessous, comme un est à neuf. En supposant que le glaçon dont il s'agit fût d'une forme régulière, sa profondeur au-dessous de l'eau devait être de dix-huit cents pieds, sa hauteur entière de deux mille, et la masse totale de seize cent millions de pieds cubes.

» Le 14 décembre, on avait mis en mer un canot pour essayer la direction du courant. M. Forster père et M. Wales y descendirent afin de répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur. La brume s'accrut tellement, qu'ils perdirent de vue les deux vaisseaux. Leur situation dans un petit canot à quatre avirons, sur une mer

immense, loin de toute espèce de côtes, entourés de glaces et absolument privés de provisions, était effrayante et terrible. Ils voguèrent quelque temps faisant de vains efforts pour être entendus; mais tout était en silence et dans les ténèbres autour d'eux. Ils étaient d'autant plus malheureux, qu'ils n'avaient que deux avirons et point de mâts ni de voiles. Dans cette situation épouvantable, ils résolurent de se tenir en panne, espérant qu'en ne changeant pas de place ils apercevraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, le son d'une cloche frappa leurs oreilles : ils ramèrent à l'instant de ce côté; *l'Aventure* répondit à leurs cris continuels, et les prit à bord.

» Le spectacle de ces îles de glace qui entouraient de tous côtés le bâtiment, devint peu à peu aussi familier que celui des brouillards et de la mer. Leur multitude conduisit à de nouvelles observations. On était sûr de rencontrer de la glace dans tous les endroits où on apercevait une forte réflexion de blanc, sur les bords du firmament, près de l'horizon. La glace n'est pourtant pas entièrement blanche; elle est souvent teinte, surtout près de la surface de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de béryl, et réfléchi de dessus l'eau : cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, et provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer, qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, et qui avaient pénétré dans ses interstices.

Nous apercevions aussi sur les grandes îles de glace différens traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par-dessus les autres; ce qui semble confirmer l'opinion de l'accroissement et l'accumulation ultérieure de ces masses énormes, par la chute de la neige à différens intervalles; car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou pesans, elle produit les couleurs diverses des couches, suivant qu'elle est plus ou moins compacte ».

Quel que périlleux qu'il soit de naviguer parmi ces rochers flottans durant une brume épaisse, Cook observe que cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de rester attaché à la glace, situation la plus dangereuse de toutes. Deux matelots de son équipage avaient navigué au Groenland; le navire de l'un était resté trois semaines, et celui de l'autre en était resté six attaché à l'espèce de glace que les habitans du nord appellent *glace entassée*. Celle qu'ils nomment *plaine de glace* est plus épaisse, et toute la plaine, malgré sa largeur, est composée d'une seule pièce. Celle que Cook nomme *plaine de glace*, à raison de son immense étendue, consiste au contraire en un grand nombre de morceaux différens d'épaisseur et de surface, de trois ou quatre à trente ou quarante pieds carrés; ces morceaux sont étroitement joints et en quelques endroits empilés les uns sur les autres. Il la croit trop dure pour

être divisée par les flancs d'un vaisseau qui n'est pas convenablement armé.

Le 1er janvier 1773, ces navigateurs aperçurent la lune pour la première fois depuis leur départ du cap de Bonne-Espérance : de là on peut se former une image du mauvais temps qu'ils avaient déjà essuyé. On profita de cette circonstance pour faire des observations astronomiques, et l'on reconnut que l'on se trouvait à la longitude à peu près que l'on assigne au cap de la Circoncision. Il est par conséquent très-probable que Bouvet s'est trompé, et qu'il a pris des montagnes de glaces pour un continent. Afin de mieux constater ce fait et de multiplier les découvertes, le capitaine Cook s'éloigna de *l'Aventure*, et la fit marcher à une distance de quatre mille de son tribord. Les deux vaisseaux se perdirent de vue dès le lendemain 8 février. Cook fit tirer le canon à toutes les demi-heures du jour suivant; il fit allumer des feux pendant la nuit; on ne répondit point à ses signaux; tous les gens de l'équipage furent vivement affligés de la séparation d'un vaisseau qui, seul alors avec le leur sur ces plages inconnues, partageait leurs fatigues, leurs périls et leurs espérances.

Lorsque ces navigateurs furent ainsi séparés, ils étaient par les 50e degrés de latitude; ils s'étaient avancés précédemment jusqu'au 67e. Cook dirigea de nouveau sa route vers le pole, et tenta plusieurs fois de s'en approcher davantage dans une étendue de plus de 80 degrés de longitude orientale; mais

les vents, la neige, la brume, les montagnes et les plaines de glace ne lui permirent plus de franchir au-delà du 62e. Alors il fit route pour la Nouvelle-Zélande, et entra dans la baie Dusky le 26 mars 1773, ayant parcouru, dans l'intervalle de cent dix-sept jours de navigation, trois mille six cents lieues sans voir terre une seule fois.

Après une si longue navigation dans les hautes latitudes méridionales, le lecteur pense sans doute que plusieurs personnes de l'équipage étaient malades du scorbut; mais il se trompe. Le moût de bière doux qu'on donnait à ceux qui en étaient attaqués, fut si salutaire, qu'on n'avait à bord qu'un seul scorbutique, et cet homme avait une mauvaise organisation et une complication d'autres maladies. Il ne faut pas attribuer absolument au moût de bière la bonne santé des équipages, mais aux précautions que prit le capitaine d'aérer souvent le vaisseau, et d'y faire des fumigations; les tablettes de bouillon portatives et la chou-croute, qu'on ne peut assez recommander, y eurent aussi quelque part.

« Ainsi finit (c'est M. Forster qui parle) notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux : les voiles et les manœuvres avaient été mises en pièces; la violence des lames avait emporté une partie des hauts du bâtiment; les effets terribles de la tempête, peints avec tant d'expression et de force par l'habile rédac-

teur du voyage de l'amiral Anson, ne furent rien en comparaison de ce que nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, au verglas, à la grêle et à la neige; nos manœuvres étaient toujours couvertes d'une glace, qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces flottantes, dont les particules gelées et âcres engourdissaient et scarifiaient tour-à-tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent l'immense océan austral : l'apparition fréquente et subite de ces périls tenait continuellement l'équipage en haleine pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude et avec précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots, et le manque de provisions fraîches ne furent pas moins pénibles : les hameçons et les lignes qu'on avait distribués aux équipages, avaient jusqu'alors été inutiles; car dans ces latitudes élevées, on ne trouve d'autres poissons que des baleines; et il n'y a que sous la zone torride où l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable.

» Le soleil se montrait très-rarement; l'obscurité du ciel et des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse, et éteignaient la gaîté des matelots les plus joyeux.

» Mais tout changea à l'aspect de la Nouvelle-Zélande. Le temps était superbe et chaud en comparaison de ce que nous venions d'éprouver. Poussés par un léger souffle de vent, nous passions devant un grand nombre d'îles couvertes de bois; des arbres toujours verts offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes; tout le pays retentissait d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de voir terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, et le visage de tout le monde annonçait la joie et la satisfaction.

» De superbes points de vue, des forêts antédiluviennes, de nombreuses cascades qui se précipitaient de toutes parts, concouraient d'ailleurs à compléter notre bonheur. Les navigateurs, à la suite d'une longue campagne, sont si disposés à se prévenir en faveur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous semblait le plus beau que la nature pût produire. Les voyageurs, après une grande détresse, ont tous ces idées, et c'est avec cette chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers escarpés de Juan Fernandez, et les forêts impénétrables de Tinian.

» Nous montâmes deux canots, afin de commencer nos recherches d'histoire naturelle. Nous aperçûmes un grand nombre d'animaux et de plantes. A peine y en avait-il quelques-uns de parfaitement semblables aux espèces connues, et plusieurs étaient

absolument nouveaux. Nous comptions employer nos momens avec succès, malgré l'approche de l'automne, qui allait détruire les végétaux.

» On amarra le vaisseau dans une petite crique si voisine de la côte, que le sommet d'un arbre touchait au plat-bord. On trouva tant de bois à brûler, et tant de bois de mâture, que les vergues étaient enlacées dans les branches d'arbres; à environ trois cents pieds de l'arrière, il y avait un beau courant d'eau douce. Dans cette position, on commença à préparer au milieu des bois les emplacemens nécessaires pour l'observatoire de l'astronome, pour la forge et pour les tentes des voiliers et des tonneliers; car les ferrures, les voiles et les futailles avaient besoin de réparation. On se mit à brasser de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup à la sapinette (1) noire d'Amérique. La connaissance qu'on avait de cet arbre, et sa ressemblance avec la sapinette fit juger qu'en y mêlant du jus de moût de bière et de mélasse, on en composerait une bière très-saine, qui suppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit; l'événement prouva qu'on ne se trompait point.

» Le petit nombre de chèvres et de moutons qui restaient à bord ne devaient pas, suivant toute apparence, être aussi bien nourris que les hommes; car l'herbe était peu abondante, grossière et âpre.

(1) Les Anglais donnent à cette espèce de sapin le nom de *spruce*.

Quelle que mauvaise qu'elle fût, on croyait qu'ils la dévoreraient avec avidité, mais ils ne voulurent pas en goûter; ils n'aimaient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres. En les examinant, on reconnut que leurs dents étaient ébranlées, et que plusieurs avaient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. De quatre brebis et deux béliers pris au cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, on n'avait pu conserver qu'un mâle et une femelle.

» Si dans la suite les navigateurs veulent porter à la Nouvelle-Zélande des présens si précieux, ils doivent partir du cap et prendre la route la plus courte, choisir la saison la plus favorable et la moins froide.

» Quelques-uns des officiers remontèrent la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser; ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zélandais qui lançaient à l'eau un canot. A peine nous en eurent-ils averti, qu'une pirogue parut par le travers d'une pointe éloignée d'un mille : un grain la fit rentrer, mais bientôt elle reparut. Elle était montée de sept à huit hommes qui nous regardèrent fixément, mais ne répondirent pas aux signes d'amitié, et s'en retournèrent. Après midi, le capitaine alla dans l'anse avec deux canots, dans l'espérance de revoir les Zélandais : on ne trouva que leur pirogue échouée près de deux petites huttes dans lesquelles on vit des traces de feu et des poissons. Sans doute les habitans s'étaient sauvés dans les bois

voisins. On laissa dans la pirogue des médailles, des miroirs, de la rassade; mais on enfonça dans une branche d'arbre une hache pour leur en indiquer l'usage, après quoi l'on revint au vaisseau.

» Nous allâmes cependant encore, dit Forster fils, chercher des plantes. Notre excursion fut pénible et fatigante. Nous rencontrâmes un sol si glissant d'humidité, et tant d'obstacles d'ailleurs sur notre chemin, que l'excursion fut très-pénible et très-fatigante. Nous trouvâmes quelques plantes encore en fleur, mais nous vîmes un grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux déjà dépouillés; ce qui nous donna une idée de la quantité de végétaux, inconnus en Europe, que produit la Nouvelle-Zélande.

» L'anse est si spacieuse, que toute une flotte pourrait y mouiller : elle est environnée au sud-ouest par les collines les plus élevées de toute la baie, et entièrement revêtues de bois depuis le sommet jusqu'au bord de l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent, et les différentes îles répandues dans la baie, forment un coup d'œil pittoresque. La mer tranquille et éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure, et le chant des oiseaux qui résonnait de toutes parts, adoucissaient la dureté qu'offrait d'ailleurs ce paysage.

» Tandis que MM. Forster remontaient la baie sur un bateau pour y chercher des objets relatifs à l'histoire naturelle, Cook se rendit vers un rocher où l'on tua trois veaux marins : l'un d'eux qui pesait deux cent vingt livres, et qui avait six pieds de

long, fut très-difficile à prendre; ses blessures le mirent en fureur, et il attaqua la chaloupe. Après avoir passé plusieurs îles, Cook atteignit les bras de la baie le plus au nord et à l'ouest; ils sont formés par la côte de la pointe appelée *Five Fingers* (des cinq doigts). Il y avait au fond de cette anse beaucoup de canards, des bécasses et d'autres oiseaux sauvages : on en tua quelques-uns. M. Forster rapporta une collection précieuse d'oiseaux nouveaux et de nouvelles plantes.

» Il plut presque continuellement, et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on eût aucune entrevue avec les sauvages. Un homme et deux femmes se présentèrent enfin le 6 avril, appelant par des cris nos voyageurs. Debout sur un rocher, l'homme était armé de sa massue, et derrière lui, au bord du bois, étaient les deux femmes ayant chacune une pique à la main.

» Ils avaient le teint de couleur d'olive ou d'un brun foncé; leurs cheveux étaient noirs et bouclés, remplis d'huile et de poussière de craie rouge. L'homme les portait attachés sur le haut de la tête, et les femmes courts. Leurs corps étaient très-bien proportionnés, dans la partie supérieure, mais leurs jambes étaient minces, tournées en dehors et malfaites. On leur cria, dans la langue d'Otahiti, *tayo harre*, ami, viens ici.

» L'homme ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte, lorsque notre bateau s'approcha du rocher (c'est le capitaine Cook qui parle) : ce-

pendant il garda son poste avec intrépidité, et il ne se remua pas même pour ramasser les petits présens que nous lui jetions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc, j'allai à lui, et je l'embrassai; je lui offris les bagatelles que j'avais sur moi, et je dissipai sur le champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les officiers qui s'étaient embarqués avec moi, et quelques-uns des matelots vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure à parler sans nous entendre; et la plus jeune des deux femmes qui babillait continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Nous leur offrîmes du poisson et de la volaille que nous avions dans notre canot; mais ils rejetèrent ces dons, et ils nous firent entendre qu'ils n'en avaient pas besoin : le soir, il fallut les quitter; alors la plus jeune des femmes, qui, par la volubilité de sa langue, surpassait toutes les parleuses que j'aie jamais rencontrées, dansa devant nous; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention.

» Le lendemain au matin, je fis, avec MM. Forster et Hodges, une autre visite aux naturels du pays; je leur portai diverses choses, qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence, si l'on en excepte les haches et les clous de fiche, qu'ils estimaient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille; et nous vîmes alors toute la famille, composée de deux femmes (que nous prîmes pour ses épouses), d'une troisième très-

jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, et de trois petits enfans, dont le plus jeune était à la mamelle. Ils étaient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avait une grosse loupe sur la lèvre supérieure, et qui paraissait fort négligée par l'homme, à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation, placée à peu de distance des bords du bois : nous trouvâmes deux petites huttes d'écorces d'arbres, et sur la grève d'une crique près des huttes, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur portrait; et ils lui donnèrent le nom de *toe-toe;* mot qui signifie sans doute marquer ou peindre. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe, ou un vêtement de leur propre fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux et des peaux d'albatros : je crus d'abord que c'était en retour de nos présens; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il désirait l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il voulait, et je lui en fis faire une de drap rouge dès que je fus à bord, où la pluie me retint le lendemain.

» Le jour suivant 9, nous allâmes revoir nos Zélandais, et je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur manière; mais ils ne nous répondirent point, et ils ne vinrent pas à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison, car nous les trouvâmes dans leurs habita-

tions, qui s'habillaient et se paraient avec soin : leurs cheveux étaient peignés et huilés, rattachés au haut de la tête et ornés de plumes blanches : quelques-uns portaient une tresse de plumes autour de leur tête, et ils avaient tous des bouquets de plumes blanches fichés dans leurs oreilles. Ajustés ainsi, et tous de bout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie. J'avais sur mes épaules le manteau ou la couverture destinée au chef, et je la lui présentai : il en fut si charmé, qu'il détacha de sa ceinture son patta-pattou (il était d'un os de gros poisson), pour me le donner. Gibson, le caporal des soldats de marine, que j'avais pris avec moi, savait le mieux de l'équipage la langue zélandaise; mais il ne put pas venir à bout de se faire entendre : la prononciation de cette famille semblait avoir une dureté particulière. Nous ne fûmes que peu de temps auprès d'eux; et après avoir employé le reste du jour à reconnaître la baie, la nuit nous renvoya à bord.

» Le temps fut pour nous nébuleux, sans pluie; mais en arrivant au vaisseau, on nous dit qu'il avait plu sans relâche. Nous fîmes souvent la même remarque durant notre séjour à la baie Dusky. Les hautes montagnes, le long de la côte sud de la baie, et dont la pente diminue par degrés vers le cap ouest, occasionnent probablement cette différence dans l'atmosphère. Ces montagnes étant presque toujours couvertes de nuages, et le vaisseau se trouvant au-dessous, il était exposé aux vapeurs qu'on

voyait se mouvoir avec divers degrés de vitesse sur les flancs des collines, et qui, enveloppant d'un brouillard blanc et à demi-opaque les arbres sur lesquelles elles passaient, se convertissaient enfin en pluie ou en brumes, qui nous mouillaient jusqu'aux os. Les îles, dans la partie septentrionale, qui n'ont pas de ces collines élevées pour attirer les brouillards, les laissent passer librement jusqu'aux Alpes couvertes de neige. Le brouillard continuel qui nous entourait, causait dans tout le vaisseau une humidité malsaine, et gâtait notre collection de plantes. Le bâtiment, mouillé si près de la côte, était couvert par des bois, comme on l'a dit : même dans le beau temps, nous vivions dans l'obscurité, et il fallait allumer des flambeaux à midi : mais le poisson frais, la bière de myrte et de sapin, nous maintenaient en bonne santé, malgré les inconvéniens de notre position.

» Nous étions de véritables ichtyophages : nous mangions du poisson apprêté de toutes les manières, et nous employions toutes sortes d'expédiens pour prévenir le dégoût : parmi les espèces variées qu'offrait la mer, nous nous bornâmes à une particulière, que les matelots appelaient le charbonnier à cause de sa couleur foncée, et dont le goût ressemble à peu près à celui de la morue : il est en effet du même genre ; sa chair est ferme, succulente et nourrissante ; mais pas aussi grasse ni aussi forte que celle de plusieurs autres poissons de cette baie, que nous trouvions délicieux, mais qui nous dégoûtaient bien-

tôt. Un très-beau homard, des coquillages, et de temps en temps, un cormoran, un canard, un pigeon et un macareux, nous procuraient un régal extraordinaire.

» Le ciel ne fut clair et serein que le 12 avril; nous pûmes sécher nos voiles et notre linge. M. Forster et son détachement profitèrent du beau temps pour aller à terre faire une course de botanique.

» Sur les dix heures, les Zélandais vinrent en famille nous rendre une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai dans un canot à leur rencontre; et dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue: mais ne pouvant les engager à venir le long du bâtiment, je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse tout près de nous, et ensuite ils vinrent s'asseoir sur le rivage, vis-à-vis de *la Résolution*, d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses et les fifres, et battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instrumens; mais ils parurent attentifs au son du tambour: malgré nos invitations et nos caresses, ils ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord; ils conversèrent très-familièrement (sans se faire entendre) avec les officiers et les matelots qui allaient près d'eux: ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens que pour d'autres; et nous avions lieu de croire qu'ils prenaient ceux-là pour

des femmes. La jeune Zélandaise témoigna particulièrement un attachement extraordinaire à un homme, jusqu'à ce qu'elle eût découvert son sexe; dès-lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si cette réserve venait de ce qu'elle l'avait pris auparavant pour une personne de son sexe, ou de ce que le matelot, pour se découvrir, avait pris quelque liberté qui lui avait déplu.

» L'après-midi, je conduisis M. Hodges à une grande cascade qui tombe d'une haute montagne à la côte méridionale de la baie, à environ une lieue au-dessus de l'endroit où nous étions.

» Cette cascade, observe Forster, semble peu considérable quand on la regarde du bas, à cause de sa grande élévation; mais après avoir monté six cents pieds plus haut, nous la vîmes à découvert, et ce spectacle est d'une extrême beauté. Une colonne transparente et argentée de vingt à trente pieds de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire élevé de six cents pieds, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne rencontrant une portion de roc un peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ soixante-quinze pieds de largeur. Sa surface courbée se brise dans sa course rapide sur toutes les petites éminences, et les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin, d'environ trois cents pieds de tour, enfermé de trois côtés par les flancs des rochers, et en face, par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les

autres. Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres, et s'enfuit en écumant le long de la pente de la colline jusqu'à la mer. Tous les environs de cette cascade, à la distance de trois cents pieds, sont remplis de vapeurs aqueuses que produit la violence de la chute. Ce brouillard est si épais, qu'il pénétrait comme de la pluie nos vêtemens en quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin; et regardant au-dessous, je remarquai un superbe arc-en-ciel, d'une forme parfaitement circulaire, occasionné par les rayons du soleil réfractés dans la vapeur de la cascade. Au-delà de ce cercle, le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques réfractées dans un ordre inverse. A gauche, on voit des rochers escarpés et bruns, dont le sommet est couronné d'arbres et d'arbrisseaux pendans; et à droite un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne. De là s'élève un banc incliné, haut d'environ deux cents pieds, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de soixante-quinze pieds, surmonté de verdure et de feuillages. Plus loin, à droite, les rochers brisés sont revêtus de mousses, de fougères, d'herbes et de fleurs : les deux côtés du ruisseau sont couverts d'arbrisseaux et d'arbres qui s'élèvent jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade est si fort, et les échos voisins le répètent si constamment, qu'il étouffe presque tout autre son : les oiseaux paraissaient s'en écarter un peu; dans le lointain, le chant aigu des

uns, les accens plus graves, ou la mélodie enchanteresse des autres, résonnaient de toutes parts, et ajoutaient encore aux charmes de cette scène pittoresque. En jetant les regards autour de soi, on découvre une vaste baie jonchée de petites îles, embellies par de grands arbres : au-delà, on aperçoit d'un côté des montagnes majestueuses qui portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages et de neige; de l'autre, l'immense plaine de l'Océan termine l'horizon. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau. Après avoir bien joui d'un coup d'œil si ravissant, nous contemplâmes les fleurs qui animaient le terrain, et les petits oiseaux qui chantaient et voltigeaient de toutes parts. La création végétale et la création animale étaient plus belles et plus abondantes dans cette baie que partout ailleurs où nous avions débarqué : peut-être parce que les côtés perpendiculaires du rocher réfléchissant les rayons du soleil, et mettant cet espace à l'abri des tempêtes, le climat y est plus doux.

» Cette cascade est à la pointe orientale d'une anse qui court sud-ouest l'espace de deux milles, et que Cook nomma *l'anse de la Cascade*. On y trouve un bon mouillage et tout ce qui est nécessaire à des navigateurs. C'est dans cette anse que nous vîmes pour la première fois les naturels du pays, le 18 avril. Ils nous promirent de venir à bord le lendemain. Dans l'intervalle, ils eurent une querelle : l'homme battit les deux femmes; la jeune fille lui rendit ses coups, et se mit à pleurer. Nous ne sûmes

pas quelle fut la cause de cette dispute; mais si la jeune femme était fille du Zélandais, il paraît qu'ils ne respectent pas beaucoup le droit paternel; on peut dire aussi que cette famille solitaire, méprisant les coutumes et les règlemens de la société civile, agissait en tout d'après l'impulsion de la nature qui se révolte contre toute espèce d'oppression.

» Le chef se présenta avec sa fille à nos avant-postes à terre, tandis que le reste de la famille allait à la pêche sur une pirogue : il commença par frotter son nez contre le mien et contre celui de M. Forster, ce qui est la manière de saluer. Je leur montrai d'abord nos chèvres et nos moutons; ils les regardèrent quelque temps avec une insensibilité stupide; mais ensuite il les demandèrent : nous ne leur en donnâmes pas, parce qu'ils les auraient laissés mourir de faim. Avant que l'homme posât le pied sur le pont volant pour entrer dans notre bâtiment, il se tourna de côté, plaça une peau d'oiseau et des plumes blanches dans le trou d'une de ses oreilles, et rompit une branche verte d'un arbrisseau. Il prit à sa main cette branche, et il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières, et un mètre comme un poëme. Dès qu'il eut fini, il la jeta dans les grandes chaînes de haubans, et il entra à bord. Quoique la jeune femme ne fît d'ailleurs que rire et danser, elle parut très-sérieuse, et elle se tint durant la harangue aux côtés de l'homme qui parlait. Cette manière de prononcer un discours avec

solennité et de faire la paix, est universelle parmi les insulaires de la mer du Sud.

» Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre où nous déjeûnions ; ils s'assirent à table ; mais ils ne voulurent tâter d'aucun de nos mets. L'homme cherchait à savoir où nous dormions, et il furetait dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie lui causait de la surprise. Mais il ne pouvait pas fixer un moment son attention sur un objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui apparaissaient sous le même point de vue que ceux de la nature, et il était aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre et la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment, semblaient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer, il m'avait présenté une pièce d'étoffe et une hache de talc vert : il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster ; et la fille reconnaissant M. Hodges, dont elle avait tant admiré le pinceau, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les naturels des îles de la mer du Sud ; mais je ne savais pas encore qu'elle s'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi, les haches et les clous de fiche avaient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avait touchés, il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains ; au lieu qu'il portait négligemment partout, et à la fin oubliait de reprendre la plupart des autres présens.

» Nos oies parurent les amuser beaucoup : ils caressèrent aussi à diverses reprises un joli chat ; mais ils

lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leurs montrassions à le toucher de l'autre côté : ils admiraient probablement la richesse de sa fourrure.

» Ils n'entrèrent dans nos chambres qu'après un long débat ; ils furent surtout charmés d'apprendre l'usage des chaises, et de voir qu'on les portait de place en place.

» Parmi les différentes caresses qu'ils nous firent, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de peau de phoque ; et après y avoir mis avec beaucoup de cérémonie ses doigts qui en sortirent couverts d'huile, il voulut oindre les cheveux du capitaine ; mais celui-ci n'accepta pas cet honneur, parce que l'onguent, qui était peut-être pour les Zélandais un parfum délicieux, sentait mauvais pour nous ; et la saleté du sac qui le contenait achevait de nous dégoûter. M. Hodges fut contraint de subir l'opération : car la jeune fille ayant plongé une touffe de plumes dans cette huile, elle voulut absolument en orner le col de notre dessinateur, qui par complaisance garda ce présent de mauvaise odeur.

» Dès que je me fus débarrassé d'eux, on les conduisit dans la sainte-barbe, et l'on équipa deux canots pour aller examiner le fond de la baie ; l'un fut monté par MM. Forster, M. Hodges et moi, et l'autre par le lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional, et nous arrivâmes au fond de la baie au coucher du soleil. En nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les montagnes plus élevées, plus escarpées et plus stériles. La hauteur et la grosseur des arbres dimi-

nuaient insensiblement : on ne voyait plus que des buissons ; ce qui ne s'observe pas dans les autres parties du monde, où l'intérieur d'un pays renferme de plus belles forêts et de plus beaux bois que les côtes de la mer. Nous apercevions très-distinctement la rangée inférieure des montagnes appelée les Alpes méridionales, dont le haut sommet était couvert de neige.

» Nous passâmes près de plusieurs îles boisées, où il y avait de petites anses et de petits ruisseaux : sur une des pointes avancées vis-à vis la dernière île, nous découvrîmes une belle cascade se précipitant par-dessus un grand rocher revêtu d'arbres et de buissons : l'eau était au bas parfaitement calme, polie et transparente ; on y apercevait comme dans une glace le paysage des environs ; et une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière et d'ombre, produisaient un effet admirable.

» Nous crûmes remarquer de la fumée au fond de la baie ; mais comme il ne parut aucun feu la nuit suivante, nous pensâmes que nous nous trompions. Nous fîmes alors nos préparatifs pour nous coucher : ayant choisi une grève près d'un ruisseau et d'un bois, on débarqua les avirons, les voiles, les manteaux, les fusils, les haches, sans oublier les bouteilles de bière et de liqueurs fortes. Les uns rassemblèrent du bois sec (il est quelquefois difficile d'en trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zélande) : les autres firent du feu. Ceux-ci dressèrent une petite tente ; ceux-là nettoyèrent et sé-

chèrent le terrain aux environs. Quelques matelots préparèrent le poisson, plumèrent et rôtirent les oiseaux aquatiques, mirent la table, et firent le service : nous soupâmes avec beaucoup d'appétit, discourant sur la petite délicatesse des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuite les plaisanteries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu, racontaient des histoires véritablement comiques, entremêlées de juremens, d'imprécations et d'expressions grossières. Après avoir calfeutré notre tente avec des feuilles de fougère, nous nous étendîmes sur nos manteaux : nos fusils et nos havresacs de chasse nous servirent de traversins.

» Le lendemain je débarquai sur un des côtés de la baie, en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencontre de l'autre : à peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards : en me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, les naturels, que nous n'avions pas découverts, poussèrent un cri horrible en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, et nous nous retirâmes à notre chaloupe, qui était à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris, mais sans nous suivre. Je reconnus ensuite qu'ils ne le pouvaient pas, parce qu'il y avait un bras de rivière entre eux et nous, et que leur nombre n'était pas proportionné au bruit qu'ils faisaient. Dès que je vis qu'il y avait une rivière, j'y marchai avec la chaloupe, et je fus bientôt joint par M. Coo-

per; avec ce renfort je remontai la rivière, tuant des canards sauvages : nous entendions de temps en temps les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur le bord de la rivière : la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc en signe d'amitié. Il est étonnant que presque toutes les nations de la terre aient choisi la couleur blanche ou les branches vertes pour annoncer leurs dispositions pacifiques, et qu'avec ces emblêmes dans leurs mains, ils se confient à la bonté des étrangers ; car enfin cette couleur blanche et ces branches vertes n'ont aucune liaison intrinsèque avec l'idée d'amitié et de paix. Comme M. Cooper était près d'eux, je lui dis de débarquer : sur ces entrefaites, je profitai de la marée pour remonter la rivière aussi haut qu'il me serait possible. A peine eus-je fait un demi-mille, que je fus arrêté par la force du courant, et par de grosses pierres qui étaient au milieu du lit.

» M. Forster père monta de son côté sur une colline, au travers des fougères, des arbres pourris et des forêts épaisses, et il arriva au bord d'un joli lac d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce et d'un bon goût ; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeaient de tous côtés, lui avaient donné une couleur brunâtre : il n'y vit qu'une petite espèce de poisson sans écailles, brun et tacheté de jaune, ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, et des montagnes de différentes formes s'éle-

vaient tout autour. Les environs étaient déserts et silencieux; on n'entendait pas le gazouillement d'un seul oiseau, tant il faisait froid à cette hauteur, et il n'y avait pas une plante qui poussât des fleurs : ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

» J'appris à mon retour que M. Cooper n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandais l'attendaient, ils s'étaient retirés dans les bois; mais deux autres naturels du pays parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une entrevue; car, à mesure que j'approchais de la côte, ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, qui était si épaisse qu'elle les dérobait à notre vue. Le jusant m'obligea de quitter la rivière et de me réfugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Après y avoir déjeûné, je m'embarquai pour retourner à bord; mais au moment où je me mettais en route, nous aperçûmes, sur la côte opposée deux hommes qui nous appelèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai sans armes avec deux de nos messieurs : les deux Zélandais, à environ trois cents pieds du bord de l'eau, tenaient chacun une pique à la main : ils se retirèrent quand j'avançai avec mes deux camarades; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul.

» Il me fallut un peu de temps pour les engager à mettre bas leurs piques. Enfin l'un d'eux la quitta, et vint à ma rencontre ayant à sa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenait l'autre; et, dans cette position, il commença

une harangue, dont je ne compris pas un mot : il fit de longues pauses, pour me laisser, à ce que je crus, le temps de répondre, car dès que j'avais prononcé quelques mots, il continuait. Quand cette cérémonie peu longue fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il ôta ensuite son hahou ou vêtement, il me le mit sur le dos, et la paix sembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui au contraire saluèrent chacun d'eux à mesure qu'il arrivait.

» Leurs traits étaient un peu sauvages, mais assez réguliers : leur teint brun ressemblait d'ailleurs à celui des individus de la famille de l'île de l'Indien ; ils avaient les cheveux touffus et la barbe frisée et noire. Leur stature, quoique moyenne, annonçait la force ; leurs jambes et leurs cuisses étaient très-minces, et leurs genoux trop gros. On doit être frappé de leur courage ; car malgré leur infériorité ils ne se cachèrent point, quoiqu'ils ne connussent ni nos principes, ni notre caractère. Parmi tant d'îles, de hâvres et de forêts, il nous aurait été impossible de découvrir la famille de l'île de l'Indien, si elle ne s'était pas montrée elle-même la première. Ils n'essayèrent point de tomber sur nous à l'improviste, jamais ils ne nous attaquèrent, et cependant ils en eurent souvent l'occasion, quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois. Ils nous donnèrent divers exemples remarquables de courage. Le Zélandais qui vint près de nous avec

la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, désira de tirer aussi, et nous y consentîmes volontiers. La jeune femme, que nous regardions comme sa fille, se jeta à terre devant lui, et le supplia, toute effrayée, de renoncer à cette entreprise; mais il fut insensible, et il tira un premier coup de fusil, et ensuite plusieurs autres avec beaucoup de fermeté.

» Comme je n'avais rien autre chose, je donnai un couteau et une hache à chacun de ces deux Indiens: c'était peut-être ce que je pouvais leur offrir de plus précieux : c'était du moins ce qu'il y avait pour eux de plus utile. Ils désiraient nous conduire à leur habitation, et ils nous dirent qu'ils nous présenteraient quelques alimens; je fus fâché que la marée et d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous aperçûmes d'autres naturels du pays sur les bords du bois, mais ils se tinrent éloignés de nous : c'étaient probablement leurs femmes et leurs enfans. Quand je les quittai ils nous suivirent à notre chaloupe, et voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signes de les ôter : on leur accorda ce qu'ils désiraient : ils s'approchèrent alors, et nous aidèrent à mettre en mer. Ils ne cherchèrent point à les toucher; ils les avaient vus tuer des canards, et ils les regardaient comme des instrumens de mort. Nous avions soin de les guetter, car ils désiraient la possession de tout ce qui frappait leurs yeux.

» Nous ne leur vîmes ni pirogues ni bateaux : deux

ou trois morceaux de bois attachés ensemble, servaient à les transporter sur la rivière, au bord de laquelle ils vivaient. Le poisson et les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture, et ils n'ont pas beaucoup d'inquiétude de la part de leurs voisins, qui sont en petit nombre. Tous les Zélandais de ce canton n'excédaient pas, je crois, trois familles.

» Il était midi lorsque nous quittâmes ces deux hommes; nous descendîmes le long du côté septentrional de la baie, que j'examinai pendant la route, ainsi que les îles qui gisent au milieu. Cependant la nuit nous surprit, et je fus obligé de partir sans avoir reconnu les deux bras, et de m'en retourner très-vite au vaisseau, où nous arrivâmes à huit heures. J'appris que le Zélandais et sa fille étaient restés à bord la veille jusqu'à midi, et que nos gens lui ayant dit que j'avais laissé des présens dans sa double pirogue, dans l'anse de la Cascade, où je le trouvai pour la première fois, il les envoya prendre. Cette petite famille nous quitta le 20 avril, et nous ne la revîmes point; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions toujours chargées de présens. Nous leur donnâmes neuf ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fiches, outre plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avait pas de Zélandais aussi riches; et ils avaient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays.

» L'après-midi du 21, je menai un détachement

sur les îles, pour chasser au veau marin. Le ressac était si fort, que nous ne pûmes débarquer qu'à un seul endroit où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité : les peaux servaient à garnir les agrès; la graisse donnait de l'huile à brûler, et nous mangions la chair. La fressure en est aussi bonne que celle des cochons; et la saveur de la chair de quelques-uns égale presque celle des tranches de bœuf, connues sous le nom de *beef-stakes*.

» Le matin du 23, M. Pickersgill, M. Gilbert et le docteur Sparrman, allèrent à l'anse de la Cascade, dans le dessein de monter au sommet d'une montagne : ils l'atteignirent à deux heures de l'après-midi, ainsi que je le reconnus par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord, le soir, ils m'apprirent que, dans l'intérieur du pays, on n'apercevait que des montagnes stériles, couvertes de neige, des roches escarpées, et d'affreux précipices séparés par des abîmes effrayans.

» Ils trouvèrent au sommet de l'une de ces montagnes, de petits buissons et diverses plantes alpines, que nous n'avions vus nulle part; un peu plus bas, des touffes d'arbrisseaux plus grands, et au-dessous un espace couvert d'arbres secs ou morts; les bois vifs commençaient ensuite, et augmentaient en grosseur à mesure que nos voyageurs descendaient la montagne. L'entrelacement des ronces et des lianes, avait rendu la montée assez fatigante; mais la descente fut dangereuse, parce qu'ils ne purent

marcher sur le bord des précipices qu'à l'aide des arbres et des buissons. A une élévation considérable, ils rencontrèrent trois ou quatre arbres, qu'ils prirent pour des palmiers, et ils en coupèrent un dont la pousse centrale leur fournit des rafraîchissemens: ce n'était point de véritables choux palmistes, ils n'appartenaient pas même à la classe des palmiers, confinés ordinairement dans des climats plus tempérés. C'était, à proprement parler, une nouvelle espèce de dragonier à feuilles larges, dont la pousse centrale, lorsqu'elle est tendre, a le goût d'un noyau d'amande, et un peu de la saveur du chou. Nous en observâmes ensuite plusieurs autres, dans quelques parties de la baie.

» Il nous restait cinq oies de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance; j'allai le 24, dit Cook, à *l'anse des Oies* (que j'ai ainsi nommée par cette raison), et je les y laissai. Deux raisons me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avait point d'hommes qui pussent les troubler; et comme ces oiseaux y trouveront une nourriture abondante, je suis persuadé qu'ils se multiplieront, qu'ils se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande, et qu'enfin ils rempliront l'intention que j'ai eue en les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs; et, à dix heures du soir, nous fûmes de retour à bord. L'un de nos messieurs tua un héron blanc, qui ressemblait exactement à celui que l'on voit encore ou qu'on voyait autrefois en Angleterre.

» Depuis huit jours nous avions un beau temps continu, circonstance que je crois très-peu commune dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, et surtout à cette saison de l'année. J'en profitai pour compléter nos provisions d'eau et de bois, faire réparer les manœuvres, calfater le bâtiment, enfin tout disposer afin de remettre en mer. Le soir du 25, il commença à tomber de la pluie, qui dura sans relâche jusqu'au midi du lendemain. Le 27, le temps fut brumeux, avec des ondées de pluie. Le matin je partis accompagné de M. Pickersgill et de MM. Forster, pour reconnaître le bras ou le goulet que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu, l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, et qu'il offre aux vaisseaux qui vont au nord une meilleure sortie que celui par où j'étais entré. Nous reprîmes des forces en mangeant du poisson et des oiseaux aquatiques que nous fîmes griller, et nous retournâmes à bord à onze heures du soir, sans avoir eu le temps d'examiner deux bras que j'avais découverts, et qui courent à l'est. Durant cette expédition, nous tuâmes quarante-quatre oiseaux de mer, et cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, et je ne perdis pas plus de temps qu'il n'en fallut pour les ramasser.

» Nos tentes, nos munitions étaient à bord le 28; je n'attendais que du vent pour sortir du hâvre par le nouveau passage dont j'ai parlé, et par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait

plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé; on le bêcha et on y sema différentes espèces de graines potagères. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation, mais je n'en trouvai point de meilleur.

» Les améliorations que nous avions faites dans cet endroit, annoncent bien la supériorité de puissance des hommes civilisés sur les hommes barbares. En peu de jours, dix Européens avaient éclairci et défriché les bois, dans un espace de plus d'un acre, travail que cinquante Nouveaux-Zélandais avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait en trois mois. Ce canton où une quantité innombrable de plantes entassées sans aucun ordre, offraient l'image du chaos, était devenu sous nos mains un champ où cent hommes exerçaient leur industrie sans relâche. Nous abattîmes de grands arbres, qu'on scia en planches ou qu'on fendit pour le chauffage. On plaça au bord d'un ruisseau, à qui nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une longue file de futailles qu'on remplissait avec aisance. Plus loin, on tirait des plantes indigènes, dont les naturels du pays ignoraient la propriété, une boisson agréable et salutaire, qui rafraîchissait les travailleurs. D'autres apprêtaient un repas de poisson délicieux; les calfats et les matelots placés sur les côtés du vaisseau et sur les mâts, contribuaient à animer la scène, et remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau : déjà les arts commençaient à

fleurir dans ce nouvel établissement; le crayon ou le pinceau d'un jeune artiste, rendaient la forme des animaux et des végétaux de ces bois déserts; cette contrée pittoresque et sauvage, se retrouvait sur une toile : la nature étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes et ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire, un observatoire garni des meilleurs instrumens, occupait le centre des ouvrages, et l'œil attentif d'un astronome y contemplait le mouvement des corps célestes : des philosophes observaient les plantes et les animaux des forêts et des mers : en un mot, on apercevait de tous côtés la naissance des arts et des sciences, au milieu d'un pays plongé jusque-là dans une longue nuit d'ignorance et de barbarie; mais ce charmant tableau ne devait pas subsister long-temps; il s'évanouit comme un météore. Nos outils et nos instrumens furent reportés à bord : un reste de culture attesta seul notre séjour. Les ronces étoufferont peut-être bientôt les plantes utiles que soignaient nos mains; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos travaux, et la côte rentrera dans son premier chaos.

» Depuis le 3 avril jusqu'au 4 mai, on fut occupé à tirer le vaisseau de la baie Dusky : on parvint enfin au haut du passage qui mène à la mer; et les calmes, accompagnés de pluie, obligèrent l'équipage de s'arrêter à la pointe orientale de l'île. Durant cette relâche, on découvrit de nouveaux oiseaux et de nouveaux poissons.

» Il y eut la nuit des rafales très-violentes accompagnées de pluie, de grêle, de neige et de quelques coups de tonnerre. A la pointe du jour, les collines et les montagnes s'offrirent à notre vue toutes couvertes de neige. A deux heures de l'après-midi, il s'éleva du sud-sud-ouest une brise légère, qui, à l'aide de nos chaloupes, nous conduisit au bas du passage, au mouillage que je cherchais. A huit heures, j'y mouillai et je fis porter une haussière à terre pour nous y amarrer.

» Les côtes à droite et à gauche du passage étaient plus escarpées qu'auparavant, et formaient divers paysages embellis par un grand nombre de petites cascades et de dragoniers.

» Le matin du 6, j'envoyai le lieutenant Pickersgill, accompagné des deux MM. Forster, examiner le second bras qui tourne à l'est : un violent rhumatisme me retenait à bord. Sur ces entrefaites, je fis vider, nettoyer et aérer par le feu les entre-ponts et les ponts, soins qu'il ne faut jamais négliger de prendre dans les temps humides ou pluvieux. A un ciel clair, qui avait continué tout le jour, succéda une tempête du nord-ouest qui soufflait par fortes rafales accompagnées de pluie; ce qui m'obligea d'amener les vergues des perroquets et les basses vergues, et de porter un autre grelin sur la côte. Ce temps orageux dura tout le jour et la nuit suivante : nous eûmes ensuite calme et un bon temps.

» En remontant le nouveau bras, observe M. Forster, nous aperçûmes des deux côtés plusieurs cas-

cades et une foule de poissons et d'oiseaux. Les bois, composés principalement d'arbrisseaux, semblaient très-dégarnis; la plupart des feuilles étaient tombées, et un jaune pâle déparait ce qui en restait. Ces annonces de l'hiver ne se montraient pas encore dans les autres parties de la baie; et il est probable que les hautes montagnes des environs couvertes de neige contribuaient à cette décadence prématurée. A deux heures nous mangeâmes, au fond d'une petite anse, quelques poissons grillés, et le soir nous nous établîmes sur la grève; nous fîmes du feu; cependant nous dormîmes très-peu, parce que la nuit fut très-froide. Le lendemain au matin, nous nous remîmes en marche pour retourner au bâtiment; mais la tempête nous suscita toutes sortes d'obstacles. Le vent était si fort, et les vagues si élevées, qu'en quelques minutes nous fûmes jetés à plus d'un demi-mille sous le vent, et nous courûmes de grands risques de périr. Nous eûmes beaucoup de peine à regagner le bras d'où nous venions de sortir; et vers les deux heures de l'après-midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale d'une petite anse étroite. Notre canot amarré le mieux qu'il nous fut possible, nous gravîmes sur une colline, où nous fîmes du feu au milieu d'un rocher étroit, et nous essayâmes de griller quelques poissons. Quoique nous fussions mouillés jusqu'aux os, quoique le vent fût très-froid, nous ne pûmes pourtant pas nous tenir près du feu; la tempête en précipitait les flammes en tourbillon autour de nous, et nous étions

obligés à chaque moment de changer de place pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut tellement, qu'il était difficile de nous tenir debout sur ce terrain pelé : nous résolûmes donc, pour la plus grande sûreté de nous et de notre canot, de traverser l'anse et de passer la nuit dans les bois, immédiatement sous le vent des hautes montagnes. Nous saisîmes tous un tison ardent, et nous sautâmes dans notre canot, comme si nous eussions marché à une expédition désespérée. Nous fûmes encore plus mal au milieu des bois que sur le rocher; car ils étaient si humides, que le feu avait peine à y brûler; rien ne nous mettait à l'abri d'une grosse pluie : l'eau qui tombait d'ailleurs des feuilles nous mouillait encore davantage, et la fumée que le vent ne laissait pas monter nous étouffait. Nous nous couchâmes sans souper, sur un terrain humide, enveloppés dans des manteaux entièrement mouillés et accablés de douleurs de rhumatisme : comme nous étions épuisés de fatigue, nous dormîmes quelques momens. A deux heures, un effrayant coup de tonnerre nous éveilla : la tempête, plus furieuse, était devenue un véritable ouragan. Le mugissement des vagues qu'on entendait de loin inspirait l'épouvante et n'était étouffé à certaines intervalles, que par l'agitation tumultueuse des forêts, et la chute bruyante de gros arbres qui se fracassaient en tombant autour de nous. Au moment où j'allais jeter un coup d'œil sur notre canot, un éclair terrible illumina tout le bras de la mer; je vis les vagues

écumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres ; en un mot, tout semblait présager un bouleversement universel. L'éclair fut accompagné de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais entendue; et ce bruit, répercuté par les roches brisées qui nous environnaient, prit une nouvelle force. Nous passâmes la nuit dans cette situation déplorable ; à six heures du matin la tempête s'apaisa, et nous rejoignîmes enfin le vaisseau.

» Tout le matin du 10, nous eûmes, continue Cook, de forts coups de vents de l'ouest, accompagnés de grains violens : les vents soufflaient avec tant de furie vers la terre, qu'il aurait été dangereux de mettre à la voile. L'après-midi, ils furent plus maniables, et le temps devint bon : nous prîmes deux canots, et nous allâmes tuer des veaux marins sur les rochers qui sont à cette entrée de la baie. Le ciel était peu favorable à cette chasse, et une mer très-haute rendait le débarquement difficile; cependant nous en tuâmes dix, mais on ne put en ramener que cinq à bord.

» Tandis qu'on appareillait le matin du 11, j'envoyai une chaloupe pour chercher les cinq autres veaux marins. A neuf heures on leva l'ancre avec une brise légère du sud-est. Je portai en mer, et nous prîmes la chaloupe sur notre route. Je ne sortis du milieu des terres qu'à midi : notre latitude observée était alors de 45 degrés 34 minutes 30 secondes sud. Une houle prodigieusement grosse brisait du sud-ouest avec beau-

coup de violence sur toutes les côtes exposées à son action.

» En quittant la baie Dusky, je fis route le long de la côte, pour le canal de la Reine Charlotte, où je m'attendais à trouver *l'Aventure*. Le 17 mai, à quatre heures après midi, étant alors à environ trois lieues à l'ouest du cap Stephens, le vent qui était bon s'éteignit tout à coup, et nous eûmes calme; des nuages épais obscurcirent subitement le ciel et semblèrent annoncer une tempête. Nous serrâmes toutes les voiles. La terre paraissait basse et sablonneuse près du rivage, mais elle se relevait dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes de neiges : nous vîmes de grandes troupes de petits petrels voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou plonger à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous aperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent et crevèrent entre nous et la terre, c'est-à-dire, au sud-ouest à nous; la cinquième était à notre gauche : la sixième parut d'abord dans le sud-ouest au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut nord-est, non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, et elle passa à cent cinquante pieds de notre arrière, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante ou soixante pieds; c'est-à-dire, que la mer dans cet espace était fort agitée, et lançait de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base se formait un tube ou corps cy-

lindrique par où l'air ou l'eau, ou tous les deux ensemble, étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et son diamètre s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous; en montant, il tournait comme le balancier d'un tournebroche. Pendant la durée de ces trombes, nous avions de temps à autre de petites bouffées de vent de tous les points du compas, et quelques légers grains d'une pluie qui tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de grêle, et les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais et brumeux quelques heures après avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa première sérénité. Quelques-unes de ces trombes semblaient par intervalles être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal et toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; de sorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles se croisaient. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, et d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisaient ces trombes; que l'eau y était portée avec violence et ne descendait pas des nuages, ainsi que le prétendent quelques

personnes. Les trombes se manifestent d'abord par la violente agitation et le mouvement d'élévation de l'eau : un instant après on voit une colonne ronde ou un tube qui se détache des nuages placés au-dessus, et qui en apparence descend jusqu'à ce qu'elle rejoigne au-dessous l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au-dessous a déjà formé le tube, et qu'il est trop petit ou trop mince pour être aperçu quand il commence à monter. Quand ce tube est formé ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, et il prend une dimension assez grande; il diminue ensuite et enfin il se brise ou devient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après la mer au bas reprend son état naturel, les nuages attirent peu à peu le tube jusqu'à ce qu'il soit entièremnent dissipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, et d'autres fois une direction courbe ou inclinée. Quand la dernière trombe s'évanouit, remarque M. Forster, il y eut un éclair sans explosion. Notre position pendant la durée de ce phénomène était très-alarmante : ces trombes, qui servaient de point de réunion à la mer et aux nuages, frappaient d'admiration et de terreur, et nos marins les plus expérimentés ne savaient que faire ; la plupart d'entre eux avaient vu de loin de pareils phénomènes, mais jamais ils ne s'en étaient trouvés ainsi environnés de toutes parts, et nous connaissions tous la description effrayante qu'on a faite de leurs funestes effets quand ils se brisent sur

un vaisseau. Nous serrâmes les voiles, mais tout le monde pensait que nos mâts et nos vergues auraient été mis en pièces, si par malheur nous avions été entraînés dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène : cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la dernière colonne, semble annoncer qu'il y a certainement quelque part. Ces trombes parurent pendant environ trois quart-d'heure, et nous avions alors trente-six brasses d'eau. Le parage où nous étions est analogue à la plupart de ceux où l'on en a remarqué, du moins nous étions aussi dans une mer resserrée ou dans un détroit. Shaw et Thévenot en ont vu dans la Méditerranée et dans le golfe Persique; elles sont communes aux îles d'Amérique, au détroit de Malaca et sur la mer de la Chine. La description la plus raisonnable de ces trombes est dans le Dictionnaire de marine de Falconer : ses explications sont principalement tirées des écrits philosophiques du célèbre docteur Franklin. Son ingénieuse hypothèse, que les trombes et les typhons ont la même origine, nous semble probable, d'après ce que nous avons pu en juger (1). On m'a dit, reprend Cook, qu'un coup de canon les dissipe, et je suis d'autant plus fâché de n'avoir pas essayé, que nous en étions assez proches et que nous avions un canon tout prêt; mais, dès que le danger fut passé, je ne pensais pas à nous en ga-

(1) *Voyez* ses Expériences sur l'Électricité. *In-4.*

rantir; et j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires. Tandis qu'ils parurent, le baromètre se tint à vingt-neuf pouces soixante-quinze lignes, et le thermomètre à cinquante-six degrés.

» Dans la traversée du cap *Farewell* au cap Stephens, je vis mieux la côte, que lors de mon voyage sur *l'Endeavour*, et j'observai qu'environ six lieues à l'est du premier cap, il y a une baie spacieuse, qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est, je crois, la même où le capitaine Tasman mouilla le 18 décembre 1642, et qu'il nomma *baie des Assassins*, parce que les naturels du pays tuèrent quelques hommes de son équipage. La baie que j'ai nommée *des Aveugles* dans mon premier voyage, gît au sud-est de celle-ci, et semble courir assez loin dans l'intérieur des terres au sud : la vue de ce côté n'est bornée par aucune terre. Le vent ayant repassé à l'ouest, je repris ma route à l'est, et le 18, à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la reine Charlotte, où nous découvrîmes *l'Aventure*, par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre, pour sentir notre joie.

» Un lieutenant de ce vaisseau vint à mon bord, et m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendait ici depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise légère, de nos canots et des marées, nous jetâmes l'ancre à six heures du soir, dans *Ship-Cove*, près de *l'Aventure*, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon : nous en tirâmes autant. Le

capitaine Furneaux, qui vint à l'instant sur la Résolution, me donna le journal de sa route et de ses opérations, depuis le moment de notre séparation, jusqu'à son arrivée à la Nouvelle-Zélande. »

Voici les sommaires de son récit... « La *Résolution* étant à environ deux milles de l'avant le 7 février 1773, le vent sauta à l'ouest, et amena une brume très-épaisse qui nous la fit perdre de vue. Bientôt après nous entendîmes un coup de canon, et il nous sembla qu'il venait de bas-bord. Je fis tirer une pièce de quatre à chaque demi-heure; mais on ne répondit point, et nous ne revîmes plus *la Résolution* : je repris alors la route que je suivais avant la brume. Le soir, le vent fut très-fort, et le temps clair par intervalles; mais nous ne découvrîmes point le bâtiment du capitaine Cook; ce qui nous causa beaucoup de peine. Je revirai, et je portai à l'ouest, afin de croiser suivant nos conventions mutuelles, dans le parage où nous l'avions aperçu la dernière fois; mais le lendemain des coups de vents très-forts, et une brume épaisse nous obligèrent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projeté. Le vent devenu plus maniable, et la brume s'éclaircissant un peu, je croisai trois jours, aussi près de cet endroit qu'il me fut possible. Abandonnant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés de quatorze cents lieues, à travers une mer absolument inconnue, et je réduisis la ration d'eau à une quarte par jour.

Je me tins entre le 52e et le 53e parallèles sud : nous eûmes beaucoup de vents d'ouest, de forts grains avec des rafales, de la neige et du verglas, de la pluie, et une longue mer creuse du sud-ouest; de sorte que nous jugeâmes qu'il n'y a point de terre dans ce rumb. Après avoir atteint le 195e degré de longitude est, nous reconnûmes que la déclinaison de l'aimant diminuait très-vite.

» Le 26 au soir, nous aperçûmes dans le nord-nord-ouest, un météore extraordinairement brillant. Il dirigeait sa course au sud-ouest, et il y avait au firmament une très-grande lueur, telle que celle qui est connue dans le nord, sous le nom d'*aurore boréale*. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits; et ce qui est remarquable, nous ne rencontrâmes qu'une seule île de glace, depuis la séparation des navires, jusqu'à notre arrivée à la vue des terres, quoique je me sois tenu, la plupart du temps, à deux ou trois degrés au sud de la latitude, où les premières avaient frappé nos regards. Nous étions suivis chaque jour d'un grand nombre d'oiseaux de mer, et nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc et de noir.

» Le 9 mars, nous découvrîmes une terre qui paraissait médiocrement élevée, et inégale près de la mer. Les collines en arrière formaient une double côte beaucoup plus haute. Dans l'espace de quatre lieues, le long de la côte, il y a trois îles d'environ deux milles de long, et plusieurs rochers.

» Après avoir passé ces îles, nous rencontrâmes

une terre pendant environ seize lieues, et nous approchâmes de la côte qui est montueuse et boisée, c'était la terre de Van-Diemen au sud de la Nouvelle Hollande. Le vaisseau n'étant plus qu'à la distance de quatre milles, j'envoyai à terre le second lieutenant avec la chaloupe, afin de savoir s'il y avait un hâvre ou quelque bonne baie. Bientôt le vent commença à souffler très-fort, et je fis plusieurs fois signal au canot de revenir; mais on ne me vit ni ne m'entendit : le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'apercevions pas de vestige de nos gens, ce qui nous inquiétait beaucoup. A une heure après-midi, nous eûmes le plaisir de les revoir sains et saufs. Ayant débarqué, mais avec beaucoup de peine, ils trouvèrent plusieurs endroits où les Indiens avaient été, et un qu'ils venaient de quitter : un feu y brûlait encore au milieu d'un grand nombre de coquillages. Nos gens apportèrent ces coquilles à bord, avec quelques bâtons brûlés et des branches vertes. Un sentier allait de ce lieu dans les bois, et conduisait probablement à l'habitation des insulaires, mais le mauvais temps empêcha le second lieutenant d'y entrer. Le sol paraît très-fertile, le pays bien boisé, et surtout sous le vent des collines; des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer, en belles cascades qui ont deux ou trois cents pieds d'élévation perpendiculaire; mais rien n'annonçait un mouillage sûr.

» Je fis voile ensuite pour la baie de Frédéric-Henry. Je courus le long de la côte, nous étions en travers

de la pointe la plus occidentale d'une baie très-profonde, appelée, par Tasman, *baie des Tempêtes*.

» Le 11 mars, à la pointe du jour, j'envoyai le maître à terre pour sonder la baie; il découvrit un excellent hâvre, où nous restâmes cinq jours. Le pays est très-agréable, le sol noir, fertile, quoique léger : les flancs des collines sont couverts d'arbres élevés et gros, qui croissent à une grande hauteur avant de pousser des branches. Sans aucune exception, on les voit toujours verts : le bois est très-cassant, et il se fend aisément. Il y a fort peu d'espèces différentes, car je n'en ai observé que deux. Les feuilles de l'une sont longues et étroites, et la graine dont j'ai rapporté des échantillons, a la forme d'un bouton, et une odeur très-agréable; l'autre a des feuilles ressemblant à celles du laurier, et elle a une odeur et une saveur épicée qui flatte. En coupant quelques-uns de ces arbres pour du bois à brûler, il en sortit de la gomme, que notre chirugien appela *gomme-laque;* ils sont, la plupart, brûlés ou grillés près de terre, parce que les naturels du pays mettent le feu aux arbrisseaux, dans les endroits les plus fréquentés; et par ce moyen, ils marchent aisément sous les arbres. Parmi les oiseaux que nous avons remarqués, l'un est pareil au corbeau; plusieurs, de l'espèce de la corneille, sont noirs avec les pointes des plumes de la queue et des ailes blanches, le bec long et très-pointu. Un de nos messieurs tua un oiseau blanc de la grosseur d'un grand milan. Il y a aussi des perroquets, et

diverses sortes de petits oiseaux. J'ai vu en oiseaux de mer, des canards, des sarcelles, des tadornes. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons aperçu qu'un : c'était un opossum, ou sarigue ; mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'espèce des daims. Il y a peu de poisson dans la baie ; nous y prîmes cependant des requins, des roussettes, d'autres qui leur ressemblent, excepté qu'ils sont couverts de petites taches blanches ; enfin de petits poissons peu différens des sardines. Les lagunes, dont l'eau est saumâtre, sont remplies de truites et de quelques autres poissons : nous y en prîmes plusieurs à la ligne ; mais comme le fond est embarrassé par des troncs d'arbres, il ne fut pas possible d'y tirer la senne.

» Durant notre mouillage, nous découvrîmes de la fumée et de grands feux, à environ huit ou dix milles le long de la côte au nord ; mais nous ne vîmes point de naturels du pays : cependant ils fréquentent souvent cette baie ; car nous sommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des sacs et des filets faits avec de l'herbe, et dont je crois qu'ils se servent pour transporter leurs provisions et leurs ustensiles ; une pierre pour allumer du feu, une mèche d'écorce d'arbre (je ne puis pas dire de quelle espèce), et une de leurs lances. Je pris ces meubles, et je laissai en place des médailles, des pierres à fusil, quelques clous et un vieux baril vide, qui avait des cercles de fer. Ils ne semblent pas avoir la moindre connaissance des métaux. Les

branches d'arbres qui composent leurs huttes, sont brisées ou fendues, et jointes ensemble avec de l'herbe en forme circulaire; l'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre, et la plus mince forme une pointe au sommet, qui est couvert de fougère et d'écorce : la construction en est si mauvaise, qu'elles ne mettent pas à l'abri d'une grosse pluie. Le foyer est au milieu, et il est environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres, et de débris d'écrevisses, dont je crois qu'ils se nourrissent principalement, quoique nous n'ayons vu aucun de ces poissons. Ils couchent autour du feu, sur la terre, ou sur l'herbe sèche. Je pense qu'ils n'ont pas de demeure fixe, puisque leurs maisons ne paraissaient bâties que pour quelques jours : ils errent en petites troupes, de place en place, afin de chercher leur subsistance. Aucun autre motif ne détermine leur course. Je n'ai jamais observé plus de trois ou quatre huttes dans un endroit : chacune ne peut contenir que trois ou quatre personnes; ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous n'avons pas apperçu la moindre apparence de pirogue ou de canot; nous jugeâmes tous qu'ils n'en ont point, et que cette race est ignorante et misérable au suprême degré, quoique sous le plus beau climat du monde, elle habite un pays capable de produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous n'avons rien découvert qui annonce des minéraux ni des métaux.

» Après avoir pris de l'eau et du bois, je sortis

de cette baie, que je nommai *baie de l'Aventure*. Le 16, nous passâmes les îles *Maria*, ainsi nommées par Tasman : elles ne semblent pas séparées de la grande terre. Le 17, ayant atteint le travers de la dernière des îles Schouten, je serrai la grande terre de plus près, et je portai le long de la côte, en me tenant à deux ou trois lieues au large. Le pays paraît très-habité dans cette partie ; nous y avons aperçu un feu continuel. La terre dans ces parages est beaucoup plus agréable, basse et égale ; mais sans que rien dénote un hâvre ou une baie où l'on puisse mouiller avec sûreté.

» La côte, depuis la baie de l'Aventure, jusqu'à l'endroit où je gouvernai sur la Nouvelle-Zélande, court du sud-ouest au nord-est dans une étendue d'environ soixante-quinze lieues ; je crois qu'il n'y a point de détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Diemen, mais seulement une baie très-profonde. J'aurais fait route plus long-temps au nord, mais le vent qui soufflait avec force du sud-sud-est, semblait devoir tourner à l'est, ce qui m'aurait alors poussé directement sur la côte : je jugeai plus convenable de me diriger vers la Nouvelle-Zélande, ou j'abordai le 7 avril ».

Telles furent les découvertes de ce navigateur pendant sa séparation du capitaine Cook. Il faut observer que les écueils l'ayant obligé plusieurs fois de se tenir hors de la vue de la côte, et que depuis la terre la plus septentrionale qu'il a vue jusqu'à la pointe Hicks, extrémité sud des découvertes du ca-

pitaine Cook quand il commandait sur *l'Endeavour*, un espace de vingt lieues n'ayant pas été reconnu : la non-existence du détroit entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Diemen n'est pas encore assurée, quoique les quadrupèdes qui sont sur la dernière semblent prouver qu'elles sont jointes ensemble. Il n'y a peut-être aucune partie du monde qui mérite autant l'examen des voyageurs que le grand continent de la Nouvelle-Hollande, dont on n'a encore observé que les bords, et dont toutes les productions sont en quelque sorte absolument ignorées. Suivant tous les navigateurs qui y ont abordé, il y a peu d'habitans : ils ne se tiennent probablement que sur les bords de la mer; ils sont entièrement nus, et ils semblent mener une vie plus sauvage qu'aucune nation des climats chauds. Voilà donc l'intérieur d'une contrée égale au continent de l'Europe, et située en grande partie entre les tropiques, entièrement inconnu et peut-être inhabité. L'immense variété de productions animales et végétales, rassemblées sur les côtes de la mer lors du premier voyage du capitaine Cook, doit donc faire présumer que le milieu des terres doit renfermer des trésors d'histoire naturelle, qui seront d'une grande utilité au peuple policé qui le premier en fera la découverte. La pointe sud-ouest de ce continent, qu'on n'a pas encore parcouru en entier, ouvre peut-être un passage dans le cœur du pays; car il n'est pas probable qu'une si vaste étendue de terre sous le tropique manque d'une grande rivière, et aucune

partie de la côte ne paraît mieux située pour l'embouchure d'un fleuve.

L'Aventure et *la Résolution* réunis dans le détroit de la reine Charlotte, continuèrent leurs observations sur la Nouvelle-Zélande.

« Le 20 mai 1773, nous nous rendîmes au Hippa, ou fort des naturels du pays, où M. Bayley, l'astronome de *l'Aventure*, avait établi son observatoire. Il est situé sur un rocher escarpé, absolument séparé de tous les autres; il n'est accessible que d'un côté, et par un sentier très-étroit et très-difficile, où deux personnes ne peuvent pas marcher de front. Le sommet avait été jadis entouré de quelques palissades; mais on les avait enlevées, et nos gens brûlaient le reste. Les cabanes des Zélandais, éparses en dedans de l'enclos, étaient composées d'un seul toit peu incliné, et avaient leurs côtés ouverts. Des branches d'arbres entrelacées comme des claies, formaient (si l'on peut employer cette expression) la charpente de ces cabanes : de l'écorce d'arbre ou des filamens grossiers de plante de lin servaient de couverture. Nous apprîmes que l'équipage de *l'Aventure* les avait trouvées remplies de vermine, et en particulier de puces, d'où l'on peut conclure qu'elles venaient d'être abandonnées. En effet, il est probable que les naturels n'habitent ces forteresses que lorsqu'ils se croient en danger, et qu'ils les désertent au premier moment où ils se trouvent en sûreté. M. Bayley vit aussi sur le rocher de l'Hippa une quantité prodigieuse de rats : les rats sont vraisemblable-

ment indigènes de la Nouvelle-Zélande, ou du moins il y en avait avant la découverte qu'ont faite de ces îles les navigateurs Européens ».

Cook et MM. Forster visitèrent les différens jardins où le capitaine Fourneaux avait fait semer diverses sortes de légumes, qui étaient tous dans un état prospère, et qui pourraient devenir fort utiles aux naturels du pays, s'ils en prennent soin.

« Les productions de ces jardins se servaient déjà sur nos tables, et nous mangions des légumes d'Europe, quoique l'hiver fût fort avancé; mais le climat dans cette partie de la Nouvelle-Zélande est très-doux; et malgré le voisinage des montagnes couvertes de neige, je crois qu'il gèle rarement dans le canal de la Reine Charlotte : du moins pendant notre relâche nous n'eûmes point de gelée jusqu'au 6 juin. On mit quelques hommes à l'ouvrage, et l'on fit construire un autre jardin sur l'île Longue, où l'on sema des plantes, des racines, etc. Cette île est composée d'une longue chaîne, dont les bords sont escarpés et le derrière ou sommet est presque uni. Il y a des marais couverts de différentes herbes; outre divers anti-scorbutiques, le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium*) croissait autour de quelques huttes abandonnées des naturels du pays.

» Nous montâmes ensuite au sommet de la chaîne, qui était revêtue d'herbes sèches et de quelques buissons fourmillant de cailles exactement semblables à celles d'Europe. Plusieurs cavités profondes et étroites qui se prolongeaient jusqu'à la mer, étaient

remplies d'arbres et de ronces, habitées par un grand nombre de petits oiseaux et de faucons : mais dans les endroits où les rochers étaient perpendiculaires ou suspendus sur l'eau, de grosses troupes de jolis cormorans construisaient leurs nids sur chaque petite roche brisée, ou dans des creux d'environ un pied en carré, que les oiseaux eux-mêmes semblaient avoir élargi en divers endroits. La pierre de la plupart des collines des environs du canal de la reine Charlotte est argileuse et disposée en couches obliques, qui, communément, inclinent un peu vers le sud; elle est d'un gris vert ou bleu, ou d'un brun jaunâtre, et elle contient quelquefois des veines de quartz blanc. Les rochers renferment aussi une pierre de talc vert, qui est très-dure, susceptible de poli et à demi-transparente. Les naturels du pays en font des ciseaux, des haches et des pattou-pattous; c'est ce que l'on appelle du jade; d'autres espèces plus tendres, parfaitement opaques, et d'un vert pâle, sont plus nombreuses que celle-ci : on voit encore sur quelques montagnes de vastes couches de différentes pierres de corne et d'ardoises argileuses. Les dernières sont ordinairement répandues en grande quantité et en morceaux brisés sur la grève. Nos marins les appellent *lattes* : nous avons ramassé en outre sur le rivage divers silex et des cailloux, des morceaux de basalte noir, ferme et pesant, dont plusieurs naturels forment leurs massues, nommées *pattou-pattous*. J'ai aperçu en bien des endroits des couches de *saxum* noirâtre, composé d'un mica

noir et compact, entremêlé de petites particules de quartz. L'ardoise argileuse paraît souvent rouillée, et il semble qu'elle est remplie de particules de fer. Cette circonstance et la variété des minéraux dont on vient de parler, donnent lieu de croire que cette partie de la Nouvelle-Zélande contient des mines de fer et peut-être d'autres corps métalliques. Avant de quitter ce lieu, nous découvrîmes sur le bord de la mer de petits morceaux de pierre-ponce blanchâtre; ce qui, joint à la lave de basalte, est un nouvel indice de l'existence de volcans à la Nouvelle-Zélande.

» Le 23, nous reçûmes la première visite des naturels du pays (au nombre de cinq), qui dînèrent avec nous. Le soir on les renvoya chargés de présens.

» Ils ressemblaient aux Zélandais de la baie Dusky; mais ils paraissaient plus familiers et plus insoucians. Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent boire que de l'eau, et il ne fut pas possible de leur faire avaler une goutte de vin ou d'eau-de-vie. Ils étaient si turbulens, que pendant le dîner ils couraient d'une chambre et d'une table à l'autre; ils dévoraient tout ce qu'on leur offrait, et aimaient passionnément l'eau adoucie avec du sucre. Ils mettaient les mains sur tout ce qu'ils voyaient, mais ils le rendaient au moment où on leur disait par signes que nous ne voulions ou que nous ne pouvions le leur donner. Ils estimaient singulièrement les bouteilles de verre, qu'ils appelaient *tawhaw ;* dès qu'ils en apercevaient une, ils la montraient au doigt; ils tournaient en-

suite leur main du côté de leur poitrine, en prononçant le mot *mokh*, qu'ils employaient toujours quand ils désiraient quelque chose. Après qu'on leur eut indiqué l'usage et la dureté du fer, ils le préférèrent aux verroteries, aux rubans et au papier blanc. Nos matelots se servirent l'après-midi de leurs pirogues pour aller à terre, et ils vinrent s'en plaindre au capitaine, dont ils connaissaient l'autorité sur l'équipage; on les leur rendit, et ils s'en allèrent contens.

» Quelques jours après, ces Indiens revinrent à bord; nous leur demandâmes leur nom, mais ils ne nous comprirent qu'après différens signes : enfin, ils prononcèrent des mots qui avaient un singulier mélange de gutturales et de voyelles. Le plus vieux s'appelait *Towahànga*, et les autres *Kotughâ-a*, *Koghoaà*, *Kollâkh*, et *Taywaherùa* : ce dernier, jeune homme de douze à quatorze ans, paraissait le plus vif et le plus intelligent de tous : il mangea avec voracité d'un pâté de cormorans; et contre notre attente, il en préférait la croûte. On lui offrit du vin de Madère, et il en but plus d'un verre, en faisant d'abord des contorsions; on lui présenta ensuite un verre de vin doux du Cap; et il aimait si fort celui-ci, qu'il léchait continuellement ses lèvres, et il en demanda un autre verre. Ce second coup mit ses esprits en mouvement, et il babilla avec une volubilité prodigieuse; il cabriolait dans la chambre, il voulait qu'on lui donnât le manteau de canot du capitaine, et il fut très-affligé de ce qu'on le lui re-

fusa : il souhaita ensuite une des bouteilles vides, et comme nous ne jugeâmes pas à propos de la lui laisser, il sortit très-choqué. Apercevant sur le pont quelques-uns de nos domestiques qui pliaient du linge, il saisit une nappe ; mais comme on la lui arrachait, sa colère ne connut plus de bornes ; il frappa du pied, il fit des menaces, et devint de si mauvaise humeur qu'il n'ouvrit plus la bouche. La conduite de ce jeune homme nous montra le caractère impatient de ces peuples ; et en déplorant l'effet des liqueurs fortes, nous pensâmes qu'il était heureux qu'ils ne connussent aucune boisson enivrante ; car dans l'ivresse ils seraient encore plus farouches et plus indomptables.

» Le 29, trente naturels du pays nous firent visite, et nous apportèrent une grande quantité de poisson, qu'ils échangèrent contre des clous, etc. Je menai l'un de ces Zélandais à Motuara, et je lui montrai quelques pommes de terre qu'y avait semées M. Fannen, maître de *l'Aventure*. Il semblait qu'elles devaient réussir ; et l'Indien en était si charmé, que de son propre gré il se mit à remuer la terre autour des plantes avec sa houe. On le conduisit ensuite aux autres jardins, et on lui fit voir les turneps, les navets, les carottes et les panais ; racines qui, avec les pommes de terre, leur seront réellement plus utiles que tout ce que nous avons semé d'ailleurs. Il nous fut aisé de leur donner une idée de ces racines, en les comparant à celles qu'ils connaissaient.

» Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes, dont

les lèvres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre : un rouge vif, avec un mélange de craie et d'huile, couvrait leurs joues. Elles avaient, comme celles de la baie Dusky, les jambes minces et torses, et de gros genoux ; ce qui provient sûrement du peu d'exercice qu'elles font, et de l'habitude de s'asseoir les jambes croisées, et presque continuellement accroupies sur leurs pirogues. Elles avaient le teint d'un brun clair, entre la couleur d'olive et celle d'acajou, les cheveux très-noirs, le visage rond, le nez et les lèvres un peu épaisses, mais non point aplatis, les yeux noirs, assez vifs et ne manquant pas d'expression. Toute la partie supérieure de leur corps était bien proportionnée, et l'ensemble de leurs traits assez agréable. Nos matelots, qui n'avaient pas vu de femmes depuis le cap, les trouvèrent très-belles; et leurs avances ayant été accueillies, on ne put pas avoir une grande opinion de la chasteté des Zélandaises. Leurs faveurs cependant ne dépendaient pas d'elles-mêmes; elles consultaient toujours auparavant les hommes, comme leurs maîtres absolus. Après avoir obtenu leur consentement, avec un clou, une chemise, etc., la femme était la maîtresse alors de rendre son amant heureux, et d'exiger un autre présent. Plusieurs se livrèrent avec répugnance à cette vile prostitution; et sans l'autorité et les menaces des hommes, elles n'auraient point satisfait les désirs d'une race d'étrangers, qui, sans émotion, voyaient leurs larmes et entendaient leurs plaintes. Les Zélandais, encouragés par cet infâme commerce,

parcouraient le vaisseau, et offraient indifféremment à tout le monde leurs filles et leurs sœurs : ils demandaient seulement des instrumens de fer, qu'ils croyaient ne pas pouvoir acheter à meilleur marché. Il ne paraît point que nos équipages aient eu des privautés avec des femmes mariées : tant qu'elles sont filles, elles peuvent avoir des amans ; mais le mariage leur impose une fidélité conjugale fort rigoureuse. Comme ils respectent si peu la continence, l'arrivée des Européens ne semble pas avoir dépravé leur morale en ce point ; mais ils ne se seraient peut-être jamais avilis jusqu'à vendre leur pudeur, si la vue de nos outils de fer n'avait créé pour eux de nouveaux besoins.

» Nous invitâmes, dans la chambre plusieurs de ces Zélandais ; et tandis que M. Hodges s'occupait à peindre les figures les plus expressives, nous tâchions de les tenir assis quelques momens, en les amusant avec des bagatelles que nous leur montrions, et que nous leur offrions quelquefois. En général, ils avaient beaucoup de physionomie, surtout les vieillards qui portent une barbe et une chevelure blanche ou grise : des cheveux extrêmement touffus, qui tombaient en désordre sur le visage des jeunes gens, accroissaient la férocité de leurs regards. Leur stature est la même que celle des habitans de la baie Dusky : ils avaient des vêtemens de la plante de lin ; mais au lieu d'être entrelacés de plumes, des morceaux de peaux de chien pendaient aux quatre coins de ceux des plus riches. L'air commençant à être vif

et les pluies très-fréquentes, ils avaient presque continuellement autour de leur cou, le manteau de natte dont il est parlé dans le premier voyage du capitaine Cook; leurs autres vêtemens étaient ordinairement vieux et sales, et moins proprement travaillés, que ne l'assure le rédacteur. Les cheveux des femmes étaient arrangés avec soin, et elles avaient une parure de tête.

» Quelques heures après leur arrivée à bord, ces Indiens se mirent à voler et à cacher tout ce qui tombaient sous leurs mains. On en découvrit qui se passaient de l'un à l'autre une horloge de sable de quatre heures, une lampe, des mouchoirs et des couteaux; on chassa ignominieusement ces larrons, et on leur défendit de jamais rentrer sur notre bord. Accablés sous le poids de la honte, leur colère s'alluma, et l'un d'eux fit des menaces et des gestes frénétiques dans sa pirogue. Le soir ils débarquèrent vis-à-vis des vaisseaux : ayant dressé de petites cabanes de branches d'arbres, ils mirent leur pirogue sur la grève; ils firent du feu et grillèrent du poisson pour leur souper.

» Deux ou trois familles de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous; chaque jour ils pêchaient, et ils nous portaient ce qu'ils prenaient. Nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité, car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux; et nous n'avions aucune manière de prendre du poisson qui fût égale à celle qu'ils employaient.

» Le 30 mai, après-midi, on permit à la plupart des matelots d'aller à terre ; ils y achetèrent des curiosités du pays, et les faveurs des Zélandaises, malgré le dégoût qu'inspirait la malpropreté de ces femmes ; leurs joues couvertes d'ocre et d'huile auraient suffi seules pour en éloigner des hommes délicats ; mais quoique la puanteur les annonçât même de loin, quoique leurs cheveux et leurs vêtemens fussent remplis de vermine, qu'elles mangeaient de temps à autre ; tel est l'ascendant d'une passion brutale, que des Européens civilisés cherchaient, avec elles, les douceurs de l'amour.

» Durant ces ébats, une Zélandaise vola la jaquette d'un de nos matelots, et la donna à un jeune homme de ses compatriotes. Le matelot voulant la lui arracher des mains, reçut plusieurs coups de poing. Il crut d'abord que l'Indien badinait ; mais comme il s'avançait vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le naturel lui jeta de grosses pierres. Notre matelot entrant en fureur, redescendit à terre, alla saisir l'agresseur, et commençant un combat à la manière anglaise, il lui eut bientôt poché un œil et ensanglanté le nez ; le Zélandais, probablement très-effrayé, refusa le défi et prit la fuite.

» Le premier de juin, des Zélandais que nous n'avions pas encore vus, vinrent nous faire visite. Leurs pirogues étaient de différentes grandeurs, et, ce qui est rare, trois avaient des voiles, c'est-à-dire des nattes triangulaires, attachées au mât et à une vergue, qui formant un angle aigu avec le pied du

mât, se pliaient très-facilement. Cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord supérieur, ou la partie la plus large de la voile. Elles n'offraient pas cette perfection de sculpture et de dessin que le capitaine Cook vit aux pirogues de l'île du nord, dans son premier voyage; elles paraissaient vieilles et usées. Quant à leur forme, elles ressemblaient, en général, à celles-là; elles avaient aussi à l'avant et à l'arrière, un visage humain difforme, des pagaies proprement faites, et dont la pale était pointue. Les naturels vendirent plusieurs ornemens qui étaient nouveaux pour nous, et surtout des morceaux de pierre verte, taillés de diverses manières, en forme de haches, en pendans d'oreilles et petits anneaux; d'autres représentaient une petite figure humaine contournée et ramassée, et dans laquelle on avait inséré deux yeux monstrueux de nacre ou d'autres coquillages. Les personnes des deux sexes portaient, suspendue sur leur poitrine, une de ces figures qu'ils appelaient *téeghée*, et c'est peut-être pour eux une espèce de talisman. Ils échangèrent un tablier de leur natte la plus fine, couverte de plumes rouges, de morceaux de peau de chien blanche, et ornée de coquillages. Les femmes en portent de pareils dans leurs danses. Nous achetâmes aussi des hameçons de bois barbelés d'os; ils nous dirent que ces barbes d'une forme grossière, étaient d'os humains. Leur poitrine était décorée de plusieurs colliers de dents humaines, joints au téeghée : mais ils les vendirent avec empressement, pour des outils de fer, ou des

verroteries. Nous remarquâmes dans leurs pirogues, un grand nombre de chiens, qu'ils paraissaient aimer beaucoup, et qu'ils tenaient attachés par le milieu du ventre : ces chiens étaient de l'espèce à long poil : ils avaient des oreilles en pointes, et ils ressemblaient beaucoup au chien de berger de Buffon. Ils étaient de diverses couleurs; les uns tachetés, ceux-ci entièrement noirs, et d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poisson, ou des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair et se revêtir de leurs fourrures. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions. Des Zélandais vinrent à notre bord, et entrèrent dans nos chambres sans montrer l'étonnement et l'attention de notre vieil ami de la baie Dusky. Des lignes spirales sillonnaient profondément leur visage; l'un en particulier, qui était grand et fort, et d'un âge mûr, avait des marques très-régulières sur le menton, les joues, le front et le nez; de sorte que sa barbe, qui d'ailleurs aurait été très-épaisse, ne consistait qu'en quelques poils épars. Cet homme s'appelait *Tringho-Waya*, et il semblait avoir de l'autorité sur les autres : jusqu'alors, nous n'avions observé aucune supériorité entre ceux qui étaient venus nous voir. Ils préféraient les chemises et surtout les bouteilles, à tous nos autres articles de commerce : c'est peut-être parce qu'ils n'ont de vase, pour renfermer des liquides, qu'une petite calebasse ou

gourde, qui croît seulement sur l'île du nord, et qui est extrêmement rare chez les habitans du canal de la reine Charlotte. Ils savaient bien cependant ne pas faire de marchés désavantageux; ils mettaient le plus haut prix à la moindre bagatelle qu'ils offraient en vente; mais ils ne s'offensaient pas si nous refusions d'acheter. Quelques-uns, qui étaient de bonne humeur, nous donnèrent le spectacle d'un heiva, ou d'une danse sur le gaillard d'arrière. Placés de file, ils se dépouillèrent de leurs vêtemens supérieurs : l'un d'eux chanta d'une manière grossière, et le reste accompagna les gestes qu'il faisait; ils étendaient leurs bras et frappaient alternativement du pied contre terre, avec des contorsions de frénétiques : ils répétaient en chœur les derniers mots, et nous y distinguions aisément une sorte de mètre; mais je ne suis pas sûr qu'il y eût de la rime; la musique était très-sauvage et peu variée. Le soir, ils retournèrent au fond du canal d'où ils étaient venus.

» Le 2 juin, les vaisseaux étant bientôt prêts à remettre en mer, j'envoyai à terre sur le côté oriental du canal, deux chèvres; le mâle avait un peu plus d'un an; la femelle était beaucoup plus vieille. Elle avait mis bas deux jolis chevreaux, quelque temps avant nôtre arrivée daus la baie Dusky; mais le froid les tua. Le capitaine Furneaux laissa aussi dans l'anse des Cannibales, un verrat et deux jeunes truies; de sorte que nous avons lieu de croire que la Nouvelle-Zélande sera un jour remplie de ces animaux, s'ils

ne sont pas détruits par les naturels du pays, avant qu'ils deviennent sauvages; car alors il n'y aura point de danger. Comme les Zélandais ne savent pas que nous les y avons déposés, il se passera peut-être quelque temps avant qu'ils les découvrent.

» Durant notre excursion à l'est, nous aperçûmes le plus grand phoque que j'aie jamais vu. Il nageait sur la surface de l'eau, et il nous permit d'approcher assez pour lui tirer un coup de fusil, qui fut sans effet. Après une chasse de près d'une heure, il fallut l'abandonner. A juger de cet animal par sa grosseur, c'était probablement une lionne de mer. Il avait beaucoup de ressemblance avec la figure qu'on trouve dans le Voyage du lord Anson; et puisque nous vîmes un lion de mer, en arrivant à ce canal, lors de mon premier voyage, cela est encore plus vraisemblable. Je crois qu'ils se fixent sur quelques rochers qui sont dans le détroit, ou en travers de la baie de l'amirauté.

» Le 3 juin, le charpentier alla, en canot, couper sur le côté oriental du canal des esparres dont nous avions besoin. A son retour, le canot fut chassé par une grande double pirogue remplie d'Indiens; mais on ne sait pas quel était leur motif; notre canot, qui était sans armes, s'enfuit à toutes voiles. La prudence conseillait de ne pas se mettre au pouvoir de cinquante barbares, qui n'ont d'autres lois et d'autres principes que leur caprice.

» Le lendemain, dès le grand matin, quelques-uns de nos amis nous apportèrent une bonne provi-

sion de poissons. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais quand il fut question de partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres qui avaient promis de s'en aller avec le capitaine Furneaux.

» On me dit que des Zélandais avaient voulu vendre leurs enfans; mais je reconnus que c'était une méprise. Ce bruit prit naissance à bord de *l'Aventure*, où personne ne connaissait la langue et les coutumes du pays. Les Indiens amenaient ordinairement leurs enfans avec eux, et ils nous les présentaient, dans l'espérance que nous leur donnerions quelque chose. Le matin du jour précédent, un homme me présenta ainsi son fils, âgé d'environ neuf ou dix ans : comme on assurait alors qu'ils vendaient leurs enfans, je crus qu'il voulait que j'achetasse le sien; mais je découvris enfin qu'il demandait seulement pour ce petit, une chemise blanche, et je lui en donnai une. L'enfant était si charmé de son nouveau vêtement, qu'il se promena sur le vaisseau, et se montra avec complaisance à tous ceux qu'il rencontrait. Cette liberté offensa un vieux bouc qui l'étendit sur le pont d'un coup de corne, et aurait recommencé si l'on ne fût allé au secours de l'enfant. La chemise fut salie, l'enfant n'osait reparaître devant son père qui était dans ma chambre, et il fallut que M. Forster l'introduisît : le pauvre enfant fit alors une histoire très-lamentable contre gourey, le grand chien (car c'est ainsi qu'ils appelaient tous les quadrupèdes que nous avions à bord),

et on ne put le calmer que lorsqu'on eut lavé et séché sa chemise. Ce fait, minutieux en lui-même, prouvera combien nous sommes sujets à nous méprendre sur les intentions de ces peuples, et à leur attribuer des coutumes auxquelles ils n'ont jamais songé.

» Vers les neuf heures, nous apercûmes une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais, nos amis, que nous avions à bord, parurent fort alarmés; ils nous dirent que c'étaient leurs ennemis; et deux d'entre eux, l'un tenant à la main une pique et l'autre une hache de pierre, montèrent sur l'arrière du vaisseau, et là ils défièrent leurs ennemis, par une espèce de bravade. Les autres qui étaient à bord, se rendirent sur-le-champ à leurs pirogues; et ils allèrent à terre, probablement afin de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans.

» Toutes mes sollicitations ne purent pas engager les deux qui nous restaient à appeler les étrangers le long de notre bâtiment : au contraire ils étaient fâchés de ce que je leur faisais des signes d'invitation; ils me priaient de plutôt tirer dessus. Les Indiens qui montaient la pirogue, parurent faire peu d'attention à ceux qui étaient à notre bord, mais ils s'avancèrent lentement vers nous.

» Deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant et le second à l'arrière de la pirogue, se levèrent tandis que les autres restèrent assis. Le premier avait un manteau parfaitement noir de natte très-

serrée, garni de compartimens de peau de chien : il tenait à la main une plante verte (c'était du lin dont on a déjà parlé plusieurs fois), et de temps en temps il disait quelques mots. Son camarade prononçait très-haut, et d'une manière solennelle, une longue harangue bien articulée, il élevait et abaissait sa voix de toutes sortes de manières différentes. D'après ses tons divers et d'après ses gestes, il semblait, tour à tour, faire des questions, se vanter, défier au combat et nous persuader : quelquefois il parlait sur un mode assez bas, et il poussait tout à coup des exclamations violentes, et ensuite il s'arrêtait un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le capitaine l'invita à monter à bord : il parut d'abord indécis et défiant; mais emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau, et il fut suivi de tous ses gens. Ils saluèrent à l'instant, par une application de nez, les naturels qui étaient déjà à bord; et ils firent le même compliment à tous ceux d'entre nous qui se trouvèrent sur le gaillard d'arrière. Les deux orateurs furent introduits dans la grand'chambre ; l'un se nommait *Teiratu*, et il venait de la côte opposée de l'île septentrionale, appelée *Tierrawhite*.

» Dès qu'ils furent parmi nous, la paix s'établit à l'instant de tous côtés. Il ne me parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes ; du moins s'ils avaient formé ce projet, ils sentirent que ce n'était ni le temps ni le lieu de commettre des hostilités. Ces étrangers deman-

dèrent aussi, avant tout, des nouvelles de Tupia; et quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affliction par une espèce de lamentation, qui me sembla plus feinte que réelle. Ses lumières et ses talens, la facilité avec laquelle il parlait le langage des Zélandais, l'avaient rendu cher à ces barbares. Déjà ceux que le capitaine Furneaux avait vus à son arrivée, et ceux qui venaient fréquemment nous visiter s'étaient aussi informés de Tupia, avaient témoigné le même regret en apprenant sa mort, et même demandé si nous ne l'avions pas mangé. Tupia était peut-être plus propre que nous-mêmes à les conduire à l'état de civilisation où sont parvenus les îles de la Société. En effet, nous ne prendrions pas dans nos instructions la voie la plus courte, parce que nous n'entrevoyons point les chaînons intermédiaires qui lient leurs faibles idées à la sphère étendue de nos connaissances.

» Teiratu et ses camarades étaient plus grands que les Zélandais que nous avions vus jusqu'alors. Nous n'avions pas remarqué parmi les habitans du canal de la Reine Charlotte, des habits, des ornemens et des armes aussi riches que les leurs; et ils parlaient avec une volubilité absolument nouvelle pour nous. Ils avaient plusieurs manteaux couverts presque partout de peaux de chien : ils mettaient un grand prix à ces manteaux; car ils les préservaient du froid qui commençait à se faire sentir. Ils portaient d'autres manteaux de fibres de lin de la Nouvelle-Zélande, absolument neufs et embellis par d'élé-

gantes bordures, symétriquement travaillées en rouge, noir et blanc, et qu'on aurait pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Le noir est si fortement imprimé sur leurs étoffes, qu'il mérite l'attention de nos manufacturiers; en effet on a grand besoin, en Angleterre, de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable; mais nous connaissions si peu la langue de ces insulaires, qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir des lumières sur ce point. Leurs manteaux sont carrés; deux coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ou de pierre verte. Un ceinturon d'une fine natte d'herbes, lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau, qui descend ensuite jusqu'au milieu de la cuisse et quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Ils étaient d'ailleurs aussi malpropres que les Zélandais du canal de la Reine Charlotte, et des essaims de vermine remplissaient leurs habits. Outre ceux qui avaient le visage sillonné, d'autres y mettaient de l'ocre rouge et de l'huile, et ils étaient charmés quand nous enduisions leurs joues de vermillon. Ils gardaient dans de petites calebasses proprement sculptées, une huile très-puante : tous leurs outils étaient sculptés d'une manière élégante et faits avec beaucoup de soin; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent était du plus beau jade vert, et le manche relevé par une jolie ciselure. Ils nous apportèrent quelques instrumens de musique, et entre autres une trompette ou tube de bois, d'environ quatre pieds de long et assez

droit, de deux pouces de diamètre à l'embouchure, et de cinq à l'autre extrémité : elle produisait un braiement sauvage, toujours sur la même note : des joueurs plus habiles auraient pu en tirer de meilleurs sons. A l'aide d'une autre trompette faite d'un grand burgau, montée en bois, sculptée et percée à la pointe où s'applique la bouche, ils produisaient un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troisième instrument : c'était un tube creux, élargi dans la partie du milieu, où il y avait une grande ouverture, et une seconde et une troisième aux deux extrémités. Cette trompette, ainsi que la première, était composée de deux demi-cylindres creux, placés si exactement l'un sur l'autre; qu'ils formaient un tube parfait. Une figure humaine décorait, comme à l'ordinaire, la proue de leur pirogue; mais outre les yeux de nacre de perle, une longue langue sortait de la bouche, probablement parce qu'ils sont dans l'usage de tirer la langue, pour témoigner du mépris et faire un défi à leurs ennemis. La figure de la langue se trouve encore à la proue de leurs pirogues de guerre et à l'extrémité de leurs haches de bataille; ils la portent sur la poitrine, suspendue à un collier, et ils la sculptent même sur les pelles avec lesquelles ils vident l'eau, et sur leurs pagaies.

» Il y eut bientôt un commerce d'échange entre eux et nous. Ils achetaient avec beaucoup d'empressement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre les habits qu'ils

portaient pour des bagatelles sans utilité et sans aucun prix, ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plus tôt que je n'aurais fait. En partant ils montèrent à Motuara, où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues et plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster et un de mes officiers. Le chef et toute la tribu composée d'environ quatre-vingt dix ou cent personnes, femmes et enfans, nous reçurent bien.

» Nous leur donnâmes, entre autres objets, des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois quarts de diamètre, qu'on nous avait chargés de répandre parmi les nouveaux peuples, comme des monumens de notre expédition. L'un des côtés représente la tête du roi, avec l'inscription : *Georges III, roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande;* et le revers, deux vaisseaux de guerre, avec ces noms, *la Résolution* et *l'Aventure;* et on lit sur l'exergue : *Partis d'Angleterre au mois de mars* 1772 (1). Nous avions déjà donné quelques-unes de ces médailles aux naturels de la baie Dusky, et à ceux du canal de la Reine Charlotte. Comme ils avaient beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, etc., nous en achetâmes un grand nombre, et parce qu'ils montraient un certain respect pour Teiratu, le capitaine pensa que c'était un chef. M. Forster observe

(1) Il avait d'abord été décidé que les vaisseaux partiraient dès le mois de mars.

qu'il est possible que Cook se soit trompé, car ils ont toujours des égards pour les vieillards, vraisemblablement à cause de leur expérience. Les chefs sont toujours forts, actifs, jeunes et dans la fleur de l'âge. Ils choisissent peut-être, ainsi que les sauvages de l'Amérique septentrionale, les hommes d'un courage et d'un talent reconnu, et bons soldats : en effet, un peuple en guerre a besoin d'un pareil chef pour l'animer et le diriger par ses connaissances. Plus on considère le caractère guerrier des Zélandais, et leur manière de vivre en petites peuplades, plus cette élection paraît nécessaire. Ils voient clairement que les qualités d'un chef ne se transmettent pas à son fils, et que le gouvernement héréditaire tend au despotisme.

» Ces Indiens avaient avec eux six pirogues et tous leurs meubles ; d'où on peut conclure qu'ils étaient venus résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que, lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens ; tout canton leur est indifférent, dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire ; et ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Il est aisé d'expliquer par-là l'émigration de ce petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie Dusky. Comme ils vivent dispersés en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconveniens auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réunies en forme de gouvernement ; celles-ci établissent des lois et des règlemens pour l'utilité commune. L'apparition des étran-

gers ne les alarme pas, et si l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des forteresses où ils peuvent se retirer et défendre avec succès leurs propriétés et leurs foyers. Telle paraît être la situation des Zélandais d'Eahei-Nomuaw; tandis que ceux de Tavai-Poennammoo mènent une vie errante, et ne jouissent presque d'aucun des avantages de la réunion, ce qui les expose à des alarmes continuelles. En général, nous les avons trouvés sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi que je le reconnus à notre première entrevue avec la famille de la baie Dusky : chacune des deux femmes avait une pique de dix-huit pieds de long.

» J'ai fait ces réflexions, parce que je ne crois pas y avoir trouvé un seul des insulaires que j'y avais vus trois ans auparavant; aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais qui habitaient ce canal en 1770 en ont depuis été chassés, ou que de leur propre gré ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773, le nombre des habitans était diminué de plus des deux tiers. Leur forteresse sur la pointe de Motuara était déserte depuis long-temps; et dans toutes les parties du canal il y avait beaucoup d'habitations abandonnées. Il ne faut cependant pas conclure de là que ce canton ait été jadis très-peuplé; car chaque fa-

mille qui se meut de place en place peut avoir pour sa commodité plus d'une ou deux huttes.

» On demandera peut-être comment ces Zélandais, n'ayant jamais vu *l'Endeavour*, ni personne de son équipage, ils ont appris le nom de Tupia, et pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, etc., qui n'ont pu leur venir que de ce bâtiment. Je répondrai que le nom de *Tupia* était si populaire chez eux lors de ma première expédition, que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de la Nouvelle-Zélande, et qu'il devint très-familier à tout le monde. Ils auraient également demandé des nouvelles de Tupia au premier vaisseau qui y serait arrivé, de quelque nation qu'il eût été. La plupart des meubles et des marchandises qu'y laissa *l'Endeavour* ont sans doute passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais aperçu ce navire. J'obtins d'un des Indiens un pendant d'oreille d'un verre très-bien poli : ce verre leur avait sûrement été apporté par *l'Endeavour*.

» Cook eut soin de mener Teiratu aux jardins que nous avions faits : il lui fit voir toutes les plantes, et en particulier les pommes de terre. Le Zélandais montra beaucoup de goût pour cette dernière; il semblait la connaître, parce que la patate de Virginie, ou patate douce (*convolvulus batatas*), se trouve sur l'île septentrionale. Il promit qu'il ne détruirait pas la plantation, et même qu'il en prendrait soin.

» Après avoir demeuré environ une heure à Mo-

tuara avec ces Zélandais, je retournai à bord, et je passai en fête, avec le capitaine Furneaux et ses officiers, le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du roi Georges III; j'accordai une double ration aux matelots, et ils partagèrent la joie générale.

» Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furneaux le journal par écrit de la route que je projetais de suivre. Je lui dis que je voulais marcher à l'est, entre les 41 et 46e parallèles sud, jusqu'au 140 ou 135e degré de longitude ouest; ensuite, si je ne découvrais point de terre, cingler vers Taïti, puis revenir de là à la Nouvelle-Zélande, par la traversée la plus courte. Après y avoir fait du bois et de l'eau, porter au sud, reconnaître toutes les parties inconnues de la mer, qui est entre le méridien de la Nouvelle-Zélande et le cap Horn : en cas de séparation avant notre arrivée à Taïti, je nommai cette île pour rendez-vous; je lui recommandai de m'y attendre jusqu'au 20 août; et si je ne le rejoignais pas à cette époque, de revenir promptement dans le canal de la Reine Charlotte, et d'y relâcher jusqu'au 20 novembre : enfin (si je ne le retrouvais point alors), d'appareiller et d'exécuter les instructions de l'amirauté.

Quelques navigateurs traiteront peut-être d'extraordinaire le projet d'entreprendre des découvertes au sud jusqu'au 46e degré de latitude, au milieu de l'hiver; mais quoique cette saison ne soit point du tout favorable à de pareilles campagnes, il me

parut nécessaire de ne pas perdre ce temps, afin de diminuer ce qui me restait à faire ; car je craignais de ne pouvoir pas, l'été suivant, achever de reconnaître la partie méridionale de la mer Pacifique ; d'ailleurs, si je découvrais quelque terre dans ma route à l'est, j'aurais pu commencer avec l'été à examiner les côtes. Indépendamment de toutes ces considérations, je ne courais pas de grands dangers, mes deux vaisseaux étaient bien approvisionnés, et les équipages en bonne santé : il était impossible de mieux employer la saison : en supposant que mes tentatives n'eussent aucun succès, je comptais du moins apprendre à la postérité qu'on peut naviguer sur ces mers, et y entreprendre des découvertes même au milieu de l'hiver.

» Durant notre séjour dans le canal, je fis des remarques qui ne me donnèrent pas trop bonne opinion de la morale des naturels du pays de l'un et l'autre sexe. Les femmes de la Nouvelle-Zélande m'avaient toujours paru plus sages que les autres habitantes des îles de la mer du Sud. Si quelques-unes accordèrent de petites faveurs à l'équipage de *l'Endeavour*, elles le faisaient ordinairement en secret, et les hommes ne semblaient pas s'en mêler. Mais on me dit alors qu'ils étaient les principaux entremetteurs d'un commerce honteux ; que, pour un clou ou tout autre objet, ils obligeaient les femmes à se prostituer elles-mêmes de gré ou de force, et sous les yeux du public.

» Le 7 juin 1773, les deux vaisseaux sortirent

du canal de la Reine Charlotte par le détroit que Cook avait découvert entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande, et auquel on a donné son nom. L'on fit route au sud : pendant plus de deux mois de navigation, le capitaine Cook et son collègue cherchèrent à découvrir un continent dans les latitudes moyennes de la mer du Sud; mais ils ne rencontrèrent que des îles basses, à demi-submergées, qui ne s'élevaient au-dessus de la mer que de trois ou six pieds au plus. Ces îles paraissaient couvertes de cocotiers. Nos navigateurs avaient le plus grand besoin de rafraîchissement et de repos. Cook se détermina donc à relâcher dans la baie Oaïti-Pilha, près de l'extrémité sud-est de Taïti. Les vaisseaux y abordèrent le 16 août. Il faut entendre le jeune Forster.

» Dès la veille, les montagnes de ce pays désiré sortaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un ou deux matelots, qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérance, et qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé.

» Nous passâmes une nuit heureuse, dans l'attente du matin : nous résolumes d'oublier les fatigues et l'inclémence du climat austral; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait. L'image de la maladie et de la mort ne nous épouvantait plus.

» A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces

belles matinées que les poètes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, et ridait la surface des eaux. Les montagnes, couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses sur lesquelles nous apercevions déjà la lumière du soleil naissant : plus près de nous, on voyait une rangée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, et agréablement entremêlées de teintes vertes et brunes; au pied, une plaine parée d'arbres à pain, au-dessus desquels s'élevait une quantité innombrable de palmiers, vrais souverains de ces bocages ravissans. Tout semblait dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, et une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres, et des pirogues sur la grève. A un demi-mille du rivage, les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, et rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du hâvre. Quand l'astre du jour commença à éclairer la plaine, les insulaires se levèrent, et animèrent peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et de venir à nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions guère que nous allions courir le plus grand danger, et que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux et les équipages sur les bords de cette rive fortunée.

» Cependant les pirogues s'approchaient : l'une

d'elles arriva près de *la Résolution;* elle était montée par deux hommes presque nus, qui avaient une espèce de turban sur la tête, et une ceinture autour des reins. Ils agitaient une large feuille verte, en poussant des exclamations multipliées de *tayo,* que, sans connaître leur langue, je prenais pour des expressions d'amitié. Nous jetâmes à ces insulaires un présent de clous, de verroteries et de médailles; et ils nous offrirent en retour une grande tige de bananier, c'est-à-dire un symbole de paix, et ils désirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les hautbans du grand mât, et les deux ambassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre. Bientôt nous découvrîmes sur le rivage une foule de gens qui nous regardaient, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues et les chargeaient des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes entourés de cent canots, portant chacun un, deux, trois, et quelquefois quatre personnes, qui nous montraient une parfaite confiance, et qui n'avaient aucune arme. Le son amical de tayo retentissait de toutes parts, nous le répétions de bon cœur, et avec un extrême plaisir. Nous achetâmes des cocos, des bananes, des fruits à pain, et d'autres végétaux; du poisson, des pièces d'étoffes, des hameçons, des haches de pierre, etc., etc.; les pirogues remplissant l'intervalle qui se trouvait entre notre bâtiment et la côte, présentaient le tableau d'une nouvelle espèce de foire. Je me mis à la fenê-

tre de la chambre pour acheter des productions naturelles; et en une demi-heure je rassemblai deux ou trois oiseaux inconnus, un grand nombre de poissons nouveaux, dont les couleurs, pendant qu'ils étaient en vie, étaient extraordinairement belles. Je passai la matinée à les dessiner et à peindre leurs couleurs brillantes, avant qu'elles ne s'évanouissent.

» Les traits de visage des Taïtiens qui nous entouraient annonçaient la bonté ; leur maintien était agréable, et leur teint d'un brun d'acajou pâle : leur taille ne surpassait pas la nôtre, ils avaient de beaux cheveux et de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes plusieurs femmes assez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe, avec un trou au milieu, où elles passaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant et derrière jusqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mousseline, formait différens plis autour de leur corps, un peu au-dessous de la poitrine, et l'une des extrémités retombait avec grâce par-dessus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme parfaite qu'on admire avec tant de raison dans les draperies des anciennes statues grecques, il est plus joli que je ne l'imaginais, et plus avantageux à la taille et à la figure qu'aucune des robes européennes que nous connaissions. Les deux sexes étaient embellis, ou plutôt défigurés par ces singulières taches noires qu'ils font en se piquant la peau, et mettant une

couleur noire dans les piqûres. On en voyait particulièrement sur les fesses des hommes.

» Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur singulière de leur caractère se montrait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient des marques de tendresse et d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules, ou ils nous embrassaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, et souvent ils écartaient nos habits de dessus notre poitrine, comme pour se convaincre que nous étions faits comme eux.

» Plusieurs voyant que nous désirions apprendre leur langage, puisque nous demandions les noms des différens objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans les vocabulaires des premiers voyageurs, se donnèrent beaucoup de peine pour nous l'enseigner : ils semblaient charmés quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci; toutes les consonnes aigres et sifflantes en sont bannies, et presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes que l'*O* et l'*E*, qui commencent la plupart des noms et des mots qui se trouvent dans le premier voyage du capitaine Cook, sont l'article, que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs;

on devrait suivre cette ortographe. Je remarquerai ici que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom de l'île sans l'*O*, et qu'il l'a exprimé par Taïti, aussi bien que la nature du français peut le permettre.

» Un canot fut détaché en avant pour sonder le récif : nos gens descendus à terre furent bientôt entourés de naturels du pays. Entendant les cris des cochons, ils demandèrent à en acheter, mais on répondit à toutes leurs instances que ces animaux appartenaient à l'arée ou au roi, et qu'ils ne pouvaient pas les vendre.

» Une autre pirogue plus grande que les autres nous amena un bel homme de plus de six pieds, et trois femmes. L'insulaire, qui nous apprit tout de suite qu'il s'appelait *O-Taï*, semblait être un personnage de quelque importance dans cette partie de l'île, et nous le prîmes pour un de ces vassaux ou francs-tenanciers dont parle le premier voyage de Cook. Il monta sur le gaillard d'arrière, pensant probablement qu'une place où s'asseyaient nos chefs lui convenait. Il était beaucoup plus blanc que ses compatriotes, et son teint ressemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient réellement agréables et réguliers ; il avait un front haut, des sourcils arqués, de grands yeux noirs, étincelans de feu, et un nez bien fait. Le contour de sa bouche avait une douceur et un charme tout particuliers : ses lèvres étaient proéminentes, mais non pas démesurément grosses ; sa barbe noire et bien frisée ;

ses cheveux très-noirs tombaient en grosses boucles sur ses épaules : s'apercevant que les nôtres étaient en queue, il se servit d'un mouchoir de soie noire, que M. Clarke lui avait donné pour se mettre à notre mode ; son corps bien fait était un peu trop fort, et ses pieds trop grands détruisaient un peu l'harmonie de l'ensemble.

» Des trois femmes, l'une était son épouse, et les deux autres ses sœurs : les deux plus jeunes eurent beaucoup de plaisir à nous apprendre à les appeler par leurs noms, qui étaient assez harmonieux ; l'une portait celui de *Maroya*, et l'autre celui de *Maroraï*. Elles étaient encore plus blanches qu'O-Taï, mais plus petites d'au moins neuf ou dix pouces. Maroraï avait la figure la plus gracieuse, les mains parfaitement potelées, et les contours des bras, des épaules et des reins, d'une délicatesse inexprimable ; leurs traits n'étaient pas si réguliers que ceux de leur frère, mais un sourire ineffable embellissait leur visage. Elles ne semblaient n'être jamais venues à bord de vaisseaux, car tous les objets excitaient leur admiration : elles ne se contentèrent point de regarder autour des ponts ; elles descendirent dans les cabanes des officiers, où un de nos messieurs les conduisit, et elles en examinèrent les plus petits détails avec attention. Mororaï prit fantaisie d'une paire de draps qu'elle aperçut sur un des lits, et fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci lui demanda en échange une faveur particulière. Après avoir hésité un instant,

elle y consentit avec une feinte répugnance; mais au moment où la victime approchait de l'autel de l'hymen, un événement malheureux interrompit la solennité. Notre vaisseau toucha contre un rocher; il fallut tout quitter pour le secourir.

» Durant cette position critique, où tout le monde travailla de toutes ses forces, plusieurs naturels du pays étaient sur nos bords et autour des vaisseaux. Ils paraissaient insensibles à nos dangers; ils ne montraient ni joie, ni crainte quand les bâtimens touchaient. Cependant ils nous aidaient machinalement à virer le cabestan, à manier les cordages, etc. Pendant ces entrefaites, le thermomètre était à plus de quatre-vingt-dix degrés dans l'ombre, et le soleil brillait avec éclat sous un ciel d'une sérénité parfaite. Les Taïtiens nous quittèrent un peu avant le coucher du soleil.

» On passa la nuit, qui fut orageuse et pluvieuse, à courir de petites bordées; et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des pêcheurs taïtiens. L'un des officiers allant se coucher, trouva son lit sans draps : la belle Maroraï en avait probablement pris soin, quand elle fut abandonnée par son amant : elle dut mettre à son vol beaucoup d'adresse, car elle parut ensuite sur le pont, et personne ne s'en aperçut. Le lendemain au matin 17, nous mouillâmes dans la baie d'Oaïti-Piha. Les deux vaisseaux étaient entourés et remplis de Taïtiens qui nous apportaient des cocos, des bananes, des pommes, des ignames et d'autres racines qu'ils

échangèrent contre des clous et des verroteries. Cook fit présent de chemises, de haches, etc., à plusieurs qui se disaient chefs, et ils promirent de lui envoyer en retour des cochons et des volailles. Mais ils ne tinrent point leur promesse.

» Les cris de ces insulaires nous étourdissaient; leurs pirogues chaviraient souvent; mais ces accidens ne les déconcertaient point, car les hommes et les femmes sont d'habiles nageurs. Comme je leur demandais des plantes et d'autres curiosités d'histoire naturelle, ils m'en apportèrent plusieurs; je rassemblai l'espèce commune de morelle noire et une belle *erythrina* ou fleur de corail. Ils avaient volé à bord différentes bagatelles : quelques-uns même rejetaient secrètement du haut de nos vaisseaux les cocos que nous avions déjà achetés une fois à leurs camarades, qui étaient dans leurs pirogues, et qui venaient sur-le-champ nous les revendre une seconde. Afin de prévenir cette friponnerie, on chassa les larrons, après les avoir punis du fouet : châtiment qu'ils supportèrent avec patience.

» La chaleur était aussi grande que la veille : malgré la transpiration abondante qu'elle occasionnait, le climat ne nous affectait pas trop. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers par des fruits à pain et des ignames. L'Evée, qui est un fruit de la forme d'une pomme, nous fournissait un dessert délicieux; nous désirions seulement acheter des cochons et des volailles.

» L'après-midi Cook débarqua avec le capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade et de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne restait presque plus d'eau à bord, et une chaloupe alla tout de suite en remplir quelques futailles.

» Durant cette petite expédition, les ponts furent remplis de Taïtiens, et entre autres, de plusieurs femmes qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots. Quelques-unes, qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce, ne paraissaient pas avoir plus de neuf à dix ans, et on ne voyait en elles aucun signe de puberté. Un libertinage si prématuré doit avoir des suites funestes sur la nation en général, et je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne; un grand nombre était au-dessous : observation qui confirme ce que Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sexes. En général, leurs traits n'avaient rien de régulier ni de distingué, si l'on n'en excepte les yeux toujours grands et pleins de vivacité : mais un sourire naturel et un désir constant de plaire suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, et ils donnaient indiscrètement leurs chemises et leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement, qui exposait à la vue un sein bien formé et des bras charmans, contribuait d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuse; enfin le spectacle de plu-

sieurs de ces nymphes qui toutes nues nageaient avec grâce autour de nos vaisseaux, aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

» Une circonstance insignifiante avait engagé ces femmes à se jeter à l'eau : un des officiers, placé sur le gaillard d'arrière, voulut donner des grains de verre à un enfant de six ans qui était sur une pirogue ; ils tombèrent dans la mer ; l'enfant se précipita au même instant à l'eau, et plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapportés du fond. Afin de récompenser son adresse, on lui jeta d'autres bagatelles, et cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes qui nous amusèrent par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, et qui non-seulement repêchaient des grains de verre, mais même de grands clous qui, par leur poids, descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restaient long-temps sous l'eau, et nous ne revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple, dont le premier voyage de Cook a déjà parlé, leur rendent l'art de nager familier dès leur plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau et la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies. Le capitaine revint le soir sans avoir parlé au roi, qui avait fait dire qu'il nous rendrait visite le lendemain.

» Cook et ceux qui l'accompagnaient se promenèrent le long de la côte à l'est, suivis d'une quan-

tité innombrable de Taïtiens qui voulurent absolument les porter sur leurs épaules lorsqu'il fallut passer un ruisseau. Les insulaires les laissèrent ensuite, à l'exception d'un seul homme, qui les mena à une pointe de terre en friche où différentes espèces de plantes croissaient avec force parmi des buissons. En sortant de ces buissons, les Anglais aperçurent un bâtiment de pierre qui avait la forme d'un fragment de pyramide. La base avait environ trente pieds de face; tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou escaliers placés les uns au-dessus des autres, tombant en ruines et couverts d'herbes et d'arbrisseaux, surtout dans la partie tournée vers l'intérieur de l'île. Le Taïtien leur apprit que c'était le cimetière, ou le temple de Wahéatua, roi actuel de Tiarrabou. Tout autour étaient placés quinze pieux minces d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquels on voyait sculptées six ou huit figures en petit. Il y avait alternativement des figures mâles et femelles; mais celle d'en-haut était toujours d'un mâle. Toutes ces figures faisaient face à la mer, et ressemblaient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière des pirogues et qui s'appellent *É-tée*. Au-delà du Moraï, les Anglais découvrirent un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de baguettes, étaient placés des bananes et cocos pour le dieu. Ils s'assirent à l'ombre de ce toit afin de s'y reposer, et leur guide, les voyant très-fatigués, prit plusieurs bananes et les leur offrit, en les assurant qu'elles étaient bonnes à manger. Ils les

trouvèrent délicieuses, et ils partagèrent sans scrupule ces mets destinés aux dieux.

» Avant de commencer nos excursions le 18, dès le grand matin, nous contemplâmes avec ravissement la scène qui s'offrait à nos yeux. Le hâvre où mouillaient les vaisseaux était très-petit, et il n'aurait pas pu en contenir d'autres. L'eau y était aussi unie qu'un miroir, tandis qu'en dehors la mer brisait avec une écume blanche sur le récif. La plaine, au pied des collines, resserrée en cet endroit, présentait l'image de la fertilité, de l'abondance et du bonheur : elle se partageait vis-à-vis de nous entre les collines, et formait une longue vallée étroite, couverte de plantations entremêlées de maisons. Les pentes des collines revêtues de bois se croisaient des deux côtés; et derrière la vallée nous apercevions les montagnes de l'intérieur formant différens pics; et entre autres, une pointe remarquable, dont le sommet, penché d'une manière effrayante, semblait à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, et la beauté du paysage, tout enchantait notre imagination et nous inspirait la gaîté.

» En débarquant nous nous hâtâmes de traverser la grève sablonneuse, où nous ne pouvions faire aucune découverte d'histoire naturelle, et nous avançâmes au milieu des plantations : elles répondirent parfaitement à l'attente que je m'étais formée d'un pays que Bougainville compare à l'Élysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur

la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais étroit, qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi-cachées sous des arbrisseaux. Des cocotiers dominaient le reste des arbres; les bananiers déployaient leur large feuillage, et on apercevait quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres couverts de branches d'un vert sombre portaient des pommes d'or qui par le jus et la saveur ressemblaient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de mûriers à papier, de différentes espèces d'arum, d'ignames, de cannes de sucre, etc.

» Les cabanes des Taïtiens, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, et entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *gardenia*, le *guettarda* et le *calophyllum*. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang servaient de couverture à ces édifices soutenus par des colonnes d'arbre à pain, qui est ainsi utile à plus d'un égard. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies et des rosées de la nuit, et que le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés : quelques-unes cependant, construites pour que l'on y fût plus en secret, étaient entièrement fermées avec des bamboux réunis par des pièces transversales de bois, de manière à donner l'idée d'une vaste

cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre : ce trou est fermé par une planche. Nous observâmes devant chaque hutte des groupes d'habitans couchés ou assis comme les Orientaux sur un vert gazon ou sur une herbe sèche, et passant ainsi leurs jours heureux dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche, et se joignaient à la foule qui nous suivait; mais le plus grand nombre, et surtout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *tayo*, lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous suivaient, nous voyant rassembler des plantes, s'empressèrent à en cueillir de pareilles, qu'ils venaient nous offrir. Une variété considérable de plantes sauvages s'élève au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la nature, qui est réellement admirable et qui surpasse infiniment la symétrie des jardins réguliers. Nous y avons trouvé plusieurs graminées qui, quoique plus clair-semées que dans nos pays du nord, cependant, en croissant toujours à l'ombre, offraient l'aspect de la fraîcheur et formaient un lit de verdure d'une extrême mollesse; elles entretenaient assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissaient les bocages d'arbres à pain, etc.; leur chant était très-agréable, quoiqu'on dise communément en Europe (je ne sais pourquoi) que les oiseaux des climats chauds sont privés du don de l'harmonie. De très-petits perroquets d'un joli bleu de saphir habitaient la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que

d'autres d'une couleur verdâtre et tachetés de rouge se montraient plus ordinairement parmi les bananiers, et souvent dans les habitations des Taïtiens, qui les apprivoisent et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son cou blanc; un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles se juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre se promenait gravement sur le bord de la mer, mangeant des coquillages et des vers. Un beau ruisseau, qui roulait ses onges argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite, et à son embouchure dans la mer, offrait ses eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. Je remontai son courant jusqu'à ce que je rencontrasse une grosse troupe de Taïtiens qui suivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes et rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, et le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dit être son épouse. Je demandai qui ils étaient, et on me répondit que c'étaient les te-aponnées; mais remarquant que je n'entendais pas assez leur langue pour comprendre ce terme, ils ajoutèrent que c'étaient des tata-no t'eatooa, des ministres de dieu et du moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque temps parmi eux; et comme ils ne firent aucune cérémonie religieuse, je les quittai.

» Le capitaine Cook eut dans sa chambre, la plus

grande partie du jour, un des prétendus éarées; il lui fit et à tous ses amis beaucoup de présens. Mais on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenaient pas, et les tendant du haut des bouteilles à ses compatriotes qui étaient en dehors. On fit contre ceux qui étaient sur le pont plusieurs autres plaintes du même genre, ce qui obligea de les chasser tous du vaisseau. Celui que Cook avait dans sa chambre s'empressa de sortir. Le capitaine était si blessé de sa conduite, que, quand il fut un peu loin, il tira deux coups de fusil par-dessus sa tête : alors le Taftien quitta sa pirogue et se jeta à la nage. On détacha un canot pour saisir son embarcation; mais dès que nos gens approchèrent de la côte, les Taïtiens les assaillirent de pierres. Comme nos matelots n'étaient pas armés, le capitaine craignit pour eux; il monta un autre canot pour les secourir, et fit tirer un gros canon chargé de balles le long du rivage : à l'instant les Taïtiens abandonnèrent tous la grève; on emmena deux de leurs pirogues sans la moindre opposition. Il y avait sur une de ces pirogues un petit garçon qui était fort effrayé; on dissipa bientôt sa peur en lui donnant quelques bagatelles et en le mettant à terre. Quatre à cinq heures après, nous redevînmes tous bons amis, et Cook rendit les pirogues à la première personne qui vint les demander.

» Après la course du matin, nous étions retournés dîner à bord; et l'après-midi nous allâmes faire une seconde promenade aux environs de l'aiguade, afin

de tâcher de regagner la confiance des insulaires, que nos hostilités avaient éloignés de nous. Nous prîmes un chemin différent de celui du matin, et nous trouvâmes de nouvelles habitations environnées d'arbres fruitiers : partout un peuple aussi aimable et aussi bon, mais réservé et craintif à cause de ce qui venait d'arriver. Enfin nous arrivâmes à une grande maison appartenant à Wahéatua, qui était alors dans un autre canton. Nous nous rembarquâmes avec une petite collection de nouvelles plantes. Au coucher du soleil, une chaloupe sortit du hâvre, pour aller jeter dans la haute mer le corps d'Isaac Taylor, soldat de marine, mort le matin d'une complication de différentes maladies. Depuis notre départ d'Angleterre, cet homme, d'ailleurs asthmatique et consomptionnaire, avait toujours eu la fièvre, qui se tourna en hydropisie et qui mit fin à ses jours.

Jusqu'à ce soir, aucun Taïtien n'avait demandé des nouvelles de Tupia ; deux ou trois s'informèrent de lui; ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort, et il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction, s'il était mort autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Aoutourou, l'homme qu'avait amené M. de Bougainville : mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks, et de plusieurs autres qui étaient avec le capitaine Cook, lors du premier voyage.

» Les Taïtiens nous apprirent que Toutaha, qui était revêtu de l'autorité dans la plus grande des

deux péninsules de Taïti, avait été tué dans une bataille qui s'était donnée entre les deux royaumes, cinq mois auparavant, et que le prince régnant s'appelait *O-Too ;* que Toubouraï-Tamaïdé et la plupart de nos anciens amis des environs de Matavaï avaient aussi péri dans ce combat, ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple ; mais que la paix subsistait enfin entre les deux états.

» Le 19, dit Forster, nous fîmes des recherches de botanique : la pluie tombée la nuit avait fort rafraîchi l'air ; et avant le lever du soleil, notre promenade fut très-agréable. Les plantes et les arbres semblaient ranimés, et les bocages exhalaient un plus doux parfum. Nous nous plaisions à entendre le concert des oiseaux. A peine eûmes-nous marché quelques pas, qu'un grand bruit venant de la forêt frappa nos oreilles ; en suivant le son, nous parvînmes à un petit hangard, où cinq ou six femmes assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois carrée, battaient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer leurs étoffes. Elles se servaient pour cela d'un morceau de bois carré, qui avait des sillons longitudinaux et parallèles, plus ou moins serrés, suivant les différens côtés. Elles s'arrêtèrent un moment pour nous laisser examiner l'écorce, le maillet, et la poutre qui leur servait de table : elles nous montrèrent aussi, dans une écale de coco, une espèce d'eau glutineuse dont elles se servaient de temps à autre afin de coller ensemble les morceaux d'écorces. Cette colle, qui, à ce que nous

comprîmes, vient de l'*hibiscus esculentus*, est absolument nécessaire dans la fabrique de ces immenses pièces d'étoffes, qui, ayant quelquefois six à neuf pieds de large, et cent cinquante de long, sont composées de petits morceaux d'écorce prises sur des arbres d'une très-petite épaisseur. En examinant avec soin leurs plantations de mûriers, nous n'en avons jamais trouvé un seul de vieux : dès qu'ils ont deux ans, on les abat, et de nouveaux rejetons poussent de la racine : car heureusement il n'y a pas d'arbre qui se multiplie davantage ; et si on le laissait croître jusqu'à ce qu'il soit en fleur, et qu'il porte des fruits, peut-être qu'il couvrirait bientôt tout le pays. C'est toujours sur les jeunes qu'il faut enlever l'écorce : on a soin que leur tige devienne longue, sans aucune branche, excepté seulement au sommet ; de sorte que l'écorce est la plus entière possible. Nous ne connaissions pas alors la méthode de la préparer avant qu'on la mette sous le maillet. Les femmes occupées de ce travail portaient de vieux vêtemens sales et déguenillés, et leurs mains étaient très-dures et très-calleuses. Un peu plus loin, un homme, dont le regard prévenait en sa faveur, nous invita à nous asseoir à l'ombre devant sa maison, au milieu d'une vallée étroite. Sur une petite cour pavée de larges pierres, il étendit des feuilles de bananiers pour nous, et apportant un petit banc de bois assez propre, fait d'une seul pièce, il pria celui d'entre nous qu'il croyait être le principal personnage de s'y asseoir. Quand nous fûmes tous

assis, il courut à sa maison chercher des fruits à pain cuits, qu'il nous offrit sur des feuilles de bananiers fraîches; et il nous présenta en outre un panier natté rempli d'é-vées, ou de pommes de Taïti, fruit du genre de *spondias* ou *monbin*, dont le goût ressemble à celle de l'ananas. Nous déjeunâmes de bon cœur; l'exercice que nous venions de faire, l'air frais du matin et l'excellence de ces fruits avaient excité notre appétit. La méthode taïtienne d'apprêter le fruit à pain et les autres alimens avec des pierres échauffées nous parut fort supérieure à celle de nos cuisines. Pour que rien ne manquât à son festin, notre hôte ouvrit cinq cocos, en les dépouillant de leur enveloppe avec ses dents; il versa dans une coupe très-propre (c'était une écale de coco), la liqueur fraîche et limpide qu'ils renfermaient; et chacun de nous but à son tour. Les insulaires nous avaient témoigné de la bienveillance et de l'amitié dans toutes les occasions; ils nous avaient toujours donné, pour des bagatelles, des cocos et des fruits quand nous leur en demandions; mais nous n'avions pas encore vu d'exemples d'une hospitalité exercée d'une manière si complète. Nous tâchâmes de récompenser notre ami avec des verroteries et des clous de fer, qui lui causèrent une joie extrême.

» Après avoir quitté cet asile de l'hospitalité patriarcale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur du pays, malgré la répugnance de plusieurs Taïtiens : quand ils virent que nous per-

sistions à le vouloir, la plus grande partie se dispersa au milieu des différentes habitations, et ils n'en resta qu'un petit nombre pour nous accompagner et nous servir de guides au pied des premières collines. Laissant les huttes et les plantations des Taïtiens derrière nous, nous montâmes un sentier battu à travers des arbrisseaux, mêlés de plusieurs gros arbres. En examinant les coins les plus touffus, je trouvai plusieurs plantes et des oiseaux inconnus jusqu'ici aux naturalistes. Avec ces richesses, nous nous remîmes en route du côté de la mer, et les naturels en témoignèrent leur satisfaction. Un immense concours d'insulaires remplissait le lieu où se tenait notre marche sur la grève. La chaleur excessive du soleil nous engagea à nous baigner dans la rivière voisine, et nous allâmes ensuite dîner à bord. La pluie nous y retint l'après-midi : j'arrangeai les plantes et les animaux que nous avions rassemblés, et je fis des dessins de ceux qui étaient nouveaux. Nos trois jours d'excursions n'avaient fourni qu'un petit nombre d'espèces différentes, ce qui prouve une excellente culture, dans une île aussi féconde que Taïti : car, au milieu d'un pays abandonné à lui-même, des milliers d'espèces différentes, fourmilleraient en désordre. Le peu d'étendue de l'île, et son immense éloignement des continens à l'est et à l'ouest, ne comportent pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes, que des cochons, des chiens domestiques, et des quantités incroyables de rats, que les naturels laissent courir

en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Le nombre des oiseaux y est assez considérable, et, quand les insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'Océan à l'autre, et surtout dans la zône torride, où certaines espèces sont communes tout autour du globe.

» Si la rareté des plantes qui croissent sans culture, était peu avantageuse pour le botaniste, elle produisait les effets les plus salutaires pour les équipages, puisque le terrain était couvert de végétaux sains. De si bons alimens avaient opéré merveilleusement sur notre santé : le brusque changement de diète produisit cependant quelques dysenteries. On a déjà parlé des désirs qu'excitait la vue des cochons, et des moyens inutiles employés par nous afin d'en avoir. On n'eut pas honte de proposer aux capitaines d'enlever de force un nombre suffisant de ces animaux, et ensuite de donner en échange aux Taïtiens de nos marchandises pour en payer la valeur. Cette proposition basse et cruelle fut accueillie avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait.

» Notre collection était si peu considérable, que tous les jours nous avions le temps de pénétrer dans l'intérieur de l'île, afin de remplir l'objet de notre destination, et recueillir diverses particularités propres à jeter du jour sur le caractère, les mœurs et l'état actuel des Taïtiens.

» Le 20 à midi, continue Forster, je fis avec

plusieurs officiers, une promenade à la pointe orientale du hâvre. Arrivé à un petit ruisseau assez large et assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, et nous aperçûmes parmi des arbrisseaux, une maison assez vaste. Nous vîmes une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti, étendues sur l'herbe, devant cette habitation; et les insulaires nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière; tout près de là, je vis suspendu à un bâton, un bouclier de forme sémi-circulaire, fait de baguettes d'osier et de filasse de cocotier, couvert de plumes éclatantes gris-bleuâtre, d'une espèce de pigeon, et orné de dents de requin disposées en trois cercles concentriques. Je demandai si on voulait le vendre; on me répondit que non, et j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, et il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très-longs; il en paraissait fier : c'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume. Il n'est peut-être pas possible aux Needham et aux de Guignes de déterminer si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différens coins de la hutte, des hommes et des femmes mangeaient séparément du

fruit à pain et des bananes; et tous, à notre approche, nous invitèrent à partager leur dîner. Les premiers voyageurs ont déjà rapporté cet usage des deux sexes de manger séparément, et ils n'ont pas mieux réussi que nous à en découvrir la cause.

» En quittant cette habitation, nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférans, à une seconde, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans et ses sœurs, Maroya et Maroraï. L'officier qui avait perdu les draps de son lit était avec nous; mais ne jugeant pas à propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les bonnes grâces de la belle. Elle accepta les grains de verre, les clous, etc., qu'on lui offrit; mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle désirait, et pour lesquels seuls elle aurait pu condescendre à prodiguer ses faveurs, rien ne l'excitait plus à supporter les embrassemens passagers d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable, quand nous considérions que sa famille jouissait d'un certain rang, et que durant le long séjour du capitaine Cook lors de son premier voyage, il n'y avait point eu, ou du moins il n'y avait eu que très-peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes de la haute classe. Après avoir resté peu de temps avec eux, je retournai à la place de notre marché; mais tous nos canots étant partis, j'osai m'embarquer sur une simple pirogue, sans balancier; et pour un grain de

verre, qui était tout ce qui me restait, j'arrivai sain et sauf à bord de *la Résolution*.

» Le lendemain, nous partîmes dès la pointe du jour pour une promenade du côté de l'est. La plaine s'élargit à mesure que l'on s'avance au-delà de la pointe orientale du hâvre d'Aïtépeha; il y a par conséquent plus d'arbres à pain, de cocotiers et de bananiers, sur lesquels nous voyions déjà des bourgeons : les habitations des Taïtiens étaient aussi plus nombreuses, plus élégantes et plus neuves que celles des environs de notre mouillage. Dans une de ces habitations, qui était entièrement fermée de roseaux, nous aperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes et des cases pour des boucliers, qui, ainsi que la maison, appartenaient à Wahéatua. Nous fîmes environ deux milles parmi des bocages d'arbres fruitiers les plus délicieux, au moment où les insulaires allaient à leurs travaux. Je reconnus bientôt les fabricans d'étoffe au bruit du maillet. Il ne faut pas supposer que les besoins de ces peuples les forcent à un travail constant, car ils se rassemblaient en foule autour de nous, ils nous suivaient toute la journée, et quelquefois même ils négligeaient pour nous leurs repas; mais ils ne nous accompagnaient point sans quelque motif d'intérêt. En général, leur conduite à notre égard était douce, amicale, et même officieuse : mais ils guettaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles, et lorsque nous leur rendions les regards affectueux qu'ils jetaient sur nous, ils profitaient du moment pour nous dire d'un ton mendiant, *taoypoë*:

ami, quelque chose. Soit qu'on leur accordât leur demande ou qu'on la refusât, leur amabilité ne diminuait pas. Si ces demandes devenaient trop fréquentes, nous avions coutume de les contrefaire, et de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de rire universels. Ils parlaient communément très-haut : et il semblait qu'ils s'entretenaient de nous : chaque nouveau venu apprenait sur-le-champ des autres nos noms, qu'ils réduisaient à un petit nombre de voyelles et de consonnes plus douces; et on ne manquait pas de l'amuser, en lui racontant ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers arrivés voulaient ordinairement entendre un coup de fusil, nous y consentions, à condition qu'ils nous montreraient un oiseau pour but. Nous étions souvent embarrassés quand ils nous en indiquaient un éloigné de douze ou quinze cents pieds : ils ne pensaient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur découvrir ce mystère, nous prétendions ne voir l'oiseau que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La première explosion les effraya beaucoup, et produisit sur quelques-uns une consternation si forte, qu'ils tombèrent à terre, et s'enfuirent ensuite à environ soixante pieds de nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart jusqu'à ce que nous eûmes calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié, ou jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes plus courageux eût ramassé l'oiseau que nous venions de tuer. Bientôt ils se familiarisèrent avec ce bruit,

et quoiqu'ils exprimassent toujours quelque émotion soudaine, cependant peu à peu ils surmontèrent la frayeur.

» Malgré la réception amicale qu'on nous faisait de toutes parts, les insulaires avaient grand soin de cacher leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils semblaient affligés; ils disaient qu'ils n'en avaient point, ou ils nous assuraient qu'ils appartenaient à Wahéatua leur roi. Quoique nous vissions des étables pleines presque autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de nous en apercevoir, et cette conduite augmenta leur confiance envers nous.

» Après une marche d'un ou deux milles, nous nous assîmes sur quelques grandes pierres, qui formaient une espèce de cour pavée devant une des habitations, et nous priâmes les habitans de nous donner du fruit à pain et des cocos en échange de nos marchandises. Ils nous en apportèrent à l'instant, et nous déjeûnâmes. La foule qui nous suivait se tint à quelque distance, ainsi que nous l'avions désiré, pour que personne ne nous prît nos armes, etc., que nous étions obligés de quitter en mangeant. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une écale de coco remplie de petits poissons frais, que les Taïtiens ont coutume de manger crus, sans autre sauce que de l'eau; j'en goûtai, et je ne les trouvai point désagréable : mais comme nous étions dans l'usage de les manger cuits, nous les distribuâmes avec le reste

du fruit à ceux de nos favoris qui se trouvaient dans la foule.

» Nous poursuivîmes alors notre promenade du côté des collines, malgré les sollicitations importunes des naturels, qui nous pressèrent de rester dans la plaine : nous reconnûmes tout de suite que c'était uniquement parce qu'ils n'aimaient pas la fatigue : mais sans changer de résolution, et laissant derrière nous presque toute la troupe, nous gagnâmes avec un petit nombre de guides une ouverture entre deux collines. J'y trouvai plusieurs plantes nouvelles pour nous; et nous vîmes des hirondelles volant sur un petit ruisseau, qui roulait ses eaux avec impétuosité : nous côtoyâmes ses bords jusqu'à un rocher perpendiculaire revêtu de divers arbrisseaux, et d'où il tombait en colonne de cristal, en formant à son pied une nappe tranquille et limpide entourée de fleurs odoriférantes. Ce lieu, d'où nous découvrions la plaine sous nos pieds, et plus loin la mer, était un des plus beaux sites qui ait jamais frappé mes regards; il rappelait à mon souvenir et surpassait les descriptions poétiques les plus riches. A l'ombre des arbres, dont les branches se courbaient mollement au-dessus des ondes, nous jouîmes d'une brise agréable, qui calmait la chaleur du jour : le bruit uniforme et imposant de la cascade n'était interrompu que par le gazouillement des oiseaux : dans cette position, nous nous assîmes pour décrire nos nouvelles plantes, avant qu'elles se fussent flétries. Les Taïtiens, nos camarades, nous voyant occupés, se reposèrent

aussi parmi les arbrisseaux, et ils nous examinèrent attentivement et dans un profond silence.

» Nous aurions été charmés de passer tout le jour au fond de cette retraite; mais après avoir achevé nos notes et jeté un dernier coup-d'œil sur cette scène charmante, nous redescendîmes dans la plaine. J'observai bientôt une foule d'insulaires qui s'avançaient vers nous, et bientôt nous distinguâmes M. Hodges et M. Grindall, qu'ils entouraient; nous les joignîmes, résolus de continuer ensemble notre course. Un jeune homme d'une physionomie très-heureuse, qui s'était distingué par des démonstrations particulières d'attachement, fut chargé du portefeuille où M. Hodges conservait les esquisses et dessins qu'il faisait en se promenant : il parut enchanté de cette confiance, et il se regarda comme un personnage devenu plus important aux yeux de ses compatriotes. Cette circonstance, jointe au maintien paisible de mes compagnons, qui marchaient sans aucune arme, produisit un effet général sur tous ceux qui nous entouraient, car leur familiarité et leur affection en semblèrent fort augmentées. Nous entrâmes ensemble dans une hutte spacieuse, où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard d'un visage calme était couché sur une natte propre, et il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable, et une barbe épaisse aussi blanche que la neige descendait sur sa poitrine : il avait les yeux vifs, et ses joues arron-

dies annonçaient la santé. Ses rides, symptômes de la vieillesse parmi nous, étaient en petit nombre, car l'inquiétude, la peine et le chagrin, qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu connus de cette nation fortunée. De jeunes enfans, que nous prîmes pour ses petit-fils, absolument nus, suivant la coutume du pays, jouaient avec le vieillard; et ses actions et ses regards nous apprirent que sa manière simple de vivre n'avait pas encore émoussé ses sens. Des hommes bien faits et des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche, et nous jugeâmes, en arrivant, qu'ils conversaient ensemble après un repas frugal. Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, et nous ne leur donnâmes pas la peine de réitérer leur invitation. Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtemens et nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint : ils serraient nos mains, et ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués* (1), et de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts : ils demandaient nos noms d'un air empressé, et quand ils les avaient appris, ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms prononcés à leur manière, différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les recon-

(1) Nous avons cru devoir créer ce mot pour exprimer les petits trous peints qu'ils se font sur la peau.

naître; mais en revanche, ils étaient plus harmonieux et plus faciles à retenir : Forster fut changé en *Matara;* Hodges, en *Oreo;* Grindall, en *Térino;* Sparrman, en *Pamanée*, et George, en *Teorée.* Nous retrouvâmes ici, comme partout ailleurs, l'hospitalité des anciens patriarches : on nous offrit des cocos pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous; il en joua en soufflant avec le nez, tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique vocale et instrumentale consistait en trois ou quatre notes entre les demi-notes et les quarts de note; car ce n'étaient ni des tons entiers ni des demi-tons. Ces notes, sans variété ou sans ordre, produisaient seulement une espèce de bourdonnement léthargique, qui ne blessait pas l'oreille par des sons discordans, mais qui ne faisait aucune impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les nations diverses. Charmé de ces tableaux de bonheur qui s'offraient à nos yeux, M. Hodges remplit son porte-feuille de dessins, qui transmettront à la postérité les beautés d'une scène que les paroles seules ne peuvent pas faire connaître. Quand il dessinait, tous les naturels le regardaient attentivement, et ils semblaient charmés de trouver de la ressemblance entre ses portraits et quelques-uns d'entre eux. Notre connaissance de leur langue, malgré nos efforts pour l'apprendre, était encore

très-imparfaite; ce qui nous priva du plaisir que nous auraient procuré une conversation avec ces bonnes gens. Quelques mots et une pantomime muette nous tinrent lieu d'un discours suivi. Cela suffisait cependant pour amuser les naturels, et notre docilité et nos efforts pour leur plaire leur étaient au moins aussi agréables que leur caractère social et leur empressement à nous instruire l'étaient pour nous.

» Le vieillard, sans changer d'attitude, la tête toujours appuyée sur le tabouret, nous proposa plusieurs questions; il nous demanda le nom du capitaine, celui du pays d'où nous venions, combien de temps nous resterions dans l'île, si nous avions nos femmes à bord, etc. La renommée paraissait lui avoir déjà appris tout cela; mais il désirait l'entendre de nouveau de notre bouche. Nous satisfîmes sa curiosité sur ces différens points, le mieux qu'il nous fut possible; et après avoir offert à sa famille de petits présens de verroteries et d'autres bagatelles, nous continuâmes notre excursion. Ces pauses dans les cabanes hospitalières des naturels du pays, nous rafraîchissaient tellement, que nous n'étions point du tout fatigués, et nous aurions fait aisément le tour de l'île de la même manière. La plaine au pied des montagnes ne présentait aucun obstacle à notre marche : au contraire, les sentiers y étaient bien battus, et toute la surface parfaitement de niveau et couverte presque partout de joli gramen. Nos pas ne rencontraient aucun animal malfaisant : ni cou-

sins, ni mousquites ne nous faisaient craindre leur piqûre en bourdonnant autour de nous. Les bocages d'arbres à pain interceptaient, par leurs épais feuillages, les rayons du soleil à midi, dont une brise de mer calmait d'ailleurs la chaleur. Les insulaires cependant, accoutumés à consacrer au repos le milieu du jour, s'échappaient un à un au milieu des arbrisseaux, de façon qu'il en resta peu avec nous. Environ deux milles plus loin à l'est, nous atteignîmes le rivage de la mer à un endroit où elle forme un petit golfe. Là, entourés de plantations de toutes parts, nous parvînmes à une clairière ou plaine, au milieu de laquelle nous aperçûmes un moraï ou cimetière composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers, chacune d'environ trois pieds et demi de hauteur, et couvertes d'herbes, de fougères et de petits arbrisseaux. Du côté de l'intérieur de l'île, l'édifice était entouré à quelque distance d'un enclos oblong de pierres d'environ trois pieds d'élévation, en dedans duquel deux ou trois cocotiers solitaires, et quelques jeunes casuarinas avec leurs rameaux penchés, répandaient une mélancolie touchante sur cette scène : à quelque distance du moraï, et parmi un groupe épais d'arbrisseaux, je vis une hutte ou hangard peu considérable (*tupapow*), où, sur une espèce de théâtre de la hauteur de la poitrine, était placé un cadavre couvert d'une pièce d'étoffe blanche qui pendait en différens plis. De jeunes cocotiers, des bananiers et des dragoniers s'élevaient et fleurissaient tout autour : près de cette cabane il y en avait une

autre où étaient des alimens pour la divinité (*Eatua*) et un pieu planté en terre, sur lequel nous vîmes un oiseau mort enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte adossée à une petite éminence, nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion; elle se leva à notre approche, et ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent, mais elle refusa de le toucher : les naturels qui nous accompagnaient nous dirent qu'elle dépendait du moraï, et que le corps mort était celui d'une femme dont elle achevait peut-être les obsèques.

» Nous quittâmes ce lieu qui avait réellement quelque chose de grand, et qui semblait favorable aux méditations religieuses. Nous suivîmes le rivage jusqu'à une maison spacieuse, très-agréablement placée parmi des bocages de petits palmiers chargés de fruits. Deux ou trois poissons grillés qu'un des Taïtiens nous avait vendus, calmèrent un peu notre appétit devenu très-vif depuis notre déjeûné. Plusieurs d'entre nous se baignèrent aussi dans la mer pour se rafraîchir davantage, et ayant acheté quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays, ils s'en revêtirent à la mode de Taïti ; ce qui fit un plaisir infini aux insulaires.

» Notre promenade se prolongea au-delà d'un autre moraï assez semblable au premier, jusqu'à une habitation propre où un homme très-gras, qui semblait chef du canton, se berçait voluptueusement sur son coussin de bois. Deux domestiques préparaient

son dessert devant lui, en mêlant de l'eau, du fruit à pain et des bananes, dans un grand vase de bois où ils mêlaient de la pâte aigrelette de fruit à pain fermenté (appelé *maheï*) : ils se servaient pour cela d'un pilon de pierre noire polie, qui me parut être une espèce de basalte. Sur ces entrefaites, une femme assise près de lui remplissait par poignées la bouche de ce glouton, des restes d'un grand poisson bouilli, et de plusieurs fruits à pain qu'il avalait avec un appétit vorace. Une insensibilité parfaite était peinte sur son visage, et je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder, et s'il prononçait quelques monosyllabes, quand nous jetions les yeux sur lui, c'était seulement pour exciter sa nourrice et ses valets à faire leur devoir avec empressement. La vue de ce chef et les réflexions qu'elle fournit, diminuèrent le plaisir dont nous avions joui dans nos différentes promenades sur l'île, et surtout ce jour-là : nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de terre où les membres d'une nation qui n'est plus dans le premier état de barbarie, partageraient la même égalité jusque dans les repas; et dont les heures de jouissance seraient proportionnées à celles du travail et du repos. Mais nous vîmes un individu voluptueux passer sa vie dans l'inaction la plus stupide, et ravir à la multitude qui travaille les productions de la terre, pour s'engraisser comme les parasites privilégiés des peuples polis, sans rendre le moindre service à la société. Son indolence ressem-

blait à celle qu'on observe fréquemment dans l'Inde et les États de l'Orient, et méritait toutes les marques d'indignation que sir John Mandeville exprime dans la relation de ses voyages d'Asie.

» En quittant ce Taïtien hébété, nous nous séparâmes : j'accompagnai M. Hodges et M. Grindall, que le bon insulaire chargé du porte-feuille avait invité avec empressement à son habitation. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir : c'était une cabane petite, mais propre, devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes était étendu sur des pierres, et pardessus une quantité prodigieuse d'excellens cocos et de fruits à pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-champ vers un homme et une femme âgés qui travaillaient à écarter les rats du milieu du festin, et il nous présenta son père et sa mère qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, et qui nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparé. Nous fûmes d'abord très-étonnés de trouver ces fruits tout prêts; mais je me souvins que notre ami avait envoyé en avant un de ses camarades, il y avait quelques heures : comme c'était le premier repas en règle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appétit. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignèrent le père et la mère de cet aimable jeune homme : ils se croyaient très-heureux de ce que nous goûtions leurs excellens mets. Servis par des hôtes si respectables (qu'on me permette cette idée poétique), nous fûmes en danger d'oublier

notre condition d'hommes, et nous aurions cru habiter la cabane de Baucis et de Philémon, si notre impuissance à les récompenser ne nous eût fait souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes tous nos grains de verre et tous nos clous, et je les leur donnai plutôt comme une marque de notre reconnaissance affectueuse, que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la grève, vis-à-vis de nos vaisseaux, en nous apportant beaucoup de provisions que nous n'avions pas consommées à notre dîné. M. Hodges et M. Grindall lui offrirent une hache, une chemise et d'autres présens; et le soir il retourna dans sa famille, extrêmement content de ses richesses.

» Nous eûmes plusieurs entrevues avec Waheatua, roi de Taïti-Etée (la petite Taïti ou Tiarrabou); il était âgé de dix-sept ou dix-huit ans, et bien fait : il avait environ cinq pieds six pouces, et il semblait qu'il deviendrait plus grand. Sa physionomie douce d'ailleurs manquait d'expression et annonça de la crainte et de la défiance à notre première entrevue, ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avait le teint plus blanc que ses sujets, et les cheveux lisses d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche (Marro) de la plus belle étoffe, qui pendait jusqu'aux genoux : sa tête, ainsi que le reste de son corps, étaient découverts. A ses côtés marchaient plusieurs chefs et nobles, remarquables par leur haute stature; effet naturel de la quantité prodigieuse

d'alimens qu'ils consomment. L'un d'eux était tatoué d'une manière très-surprenante et très-nouvelle pour nous : de grandes taches noires et de formes variées couvraient ses bras, ses jambes et ses côtés. Cet insulaire, qui s'appelait E-tée, avait d'ailleurs une corpulence énorme. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, et il le consultait dans presque toutes les occasions. Pendant que le prince fut assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus grave et plus roide qu'on ne devait l'attendre de son âge. Il semblait cependant étudié et factice, et on voyait qu'il le prenait pour rendre l'entrevue plus auguste. Cet air de grandeur plaira peut-être à quelques lecteurs ; malheureusement c'est une marque d'hypocrisie, et je ne comptais pas trouver ce vice à Taïti.

» Les spectateurs, au nombre d'au moins cinq cents, faisaient tant de bruit, qu'il nous fut quelquefois impossible d'entendre un seul mot de la conversation ; alors quelques officiers du roi criaient d'une voix de Stantor, *mamoo!* (silence), et accompagnaient leurs commandemens de quelques coups de bâtons.

» Le prince nous reconduisit jusqu'au rivage. En marchant, il quitta sa gravité, qui ne lui était pas naturelle, et il parla avec beaucoup d'affabilité, même à nos matelots. Il vint me demander les noms de tous les Anglais présens, et si nous avions nos femmes à bord : je lui répondis que non ; et Sa Majesté, dans un accès de bonne humeur, nous permit

à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter de sa politesse. Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux qui appartenait à E-tée; la chaleur nous contraignit à nous retirer près de lui. Il fit venir des cocos, et se mit à nous raconter l'histoire du *Pahei no peppe*, ou du vaisseau espagnol dont Tuahow nous avait parlé le premier. Suivant le récit du prince, un vaisseau étranger, quelques mois avant notre arrivée, mouilla dix jours à Whaïurua : le capitaine fit pendre quatre hommes de son équipage, et un cinquième échappa à la corde par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois, mais inutilement, à parler à cet Européen, qu'ils nommaient *O-pahootu*. Les officiers de Sa Majesté nous voyant si empressés sur cet article, nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons appris depuis, qu'à peu près dans le temps mentionné par les naturels du pays, don Juan de Langara y Huarte, envoyé du port de Callao, avait visité Taïti : mais les particularités de son voyage n'ont pas transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'E-tée, le chef d'un si grand embonpoint, qui paraissait être le principal conseiller du roi, nous demanda très-sérieusement si nous avions un dieu, *eatua*, dans notre pays, et si nous le priions *epoore?* Quand nous lui dîmes que nous reconnaissions une Divinité invisible, qui a créé toutes choses, et que nous lui adressions nos prières, il parut fort content, et il fit des réflexions sur nos réponses à plusieurs des personnes assises autour de lui. Il sem-

blait ensuite nous avouer que les idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce point.

» Tandis qu'E-tée parlait de matières religieuses, le roi Wahéatua s'amusait avec la montre du capitaine Cook. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls, et montré son étonnement du bruit qu'elle faisait (ce qu'il ne pouvait pas exprimer autrement qu'en disant : *elle parle*, parou) : il la rendit, en demandant à quoi elle servait : nous lui fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesurait le jour; et qu'en cela elle était semblable au soleil, dont lui et ses compatriotes employaient la hauteur pour diviser le temps. Dès qu'il eut compris cette explication, il lui donna le nom de petit soleil, afin de nous montrer qu'il entendait parfaitement tout ce que nous lui avions dit.

» Avant notre départ, nous fîmes une dernière visite au roi; un de nos soldats de marine, montagnard écossais, joua de la cornemuse devant le prince, et sa musique grossière, insupportable pour nous, charma les oreilles du monarque et de ses sujets. La défiance qu'annonçaient ses regards à notre première entrevue s'était dissipée. Sa jeunesse et son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, et il commençait déjà à nous en donner des preuves. On ne retrouvait plus en lui la gravité et la morgue qu'il avait affectées. Quelques-unes de ses actions étaient même remarquables par leur puérilité : par exemple, il s'amusait à couper des bâtons

en mille morceaux, et à abattre des plantations de bananiers avec une de nos haches.

» Le 24 août, dès le grand matin, nous mîmes en mer. Dès que nous fûmes au large, plusieurs pirogues nous suivirent chargées de cocos et d'autres fruits, et les Taïtiens qui les montaient ne nous quittèrent qu'après avoir vendu leurs cargaisons. Plutôt que de manquer la dernière occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, ils nous donnèrent leurs fruits à très-bon marché. Le goût de la frivolité si universel sur toute la terre, était alors si extravagant ici, qu'un seul grain de verre suffisait pour payer une douzaine des plus beaux cocos, et on le préférait même à un clou. Les échanges se faisaient aussi avec plus de bonne foi. Les insulaires craignaient sans doute de rompre un commerce auquel ils mettaient un si grand intérêt.

» Les fruits que nous nous procurâmes dans cette baie, contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de *l'Aventure*. Plusieurs de ceux qui auparavant ne pouvaient pas se remuer sans l'aide de quelqu'un, marchaient déjà tous seuls. Au moment où nous mouillâmes, *la Résolution* n'avait qu'un scorbutique à bord.

» Tant de nouveaux objets, dit Forster, et le peu de temps qu'on nous donna pour les examiner, avaient produit en nous un étourdissement et une agitation continuels : enfin nous respirions un peu. Ce moment de repos était d'autant plus doux, que nous pûmes suivre, avec moins de désordre, les ré-

flexions qui s'étaient offertes en foule à notre esprit durant la relâche. Un résultat qui ne variait jamais, c'est que cette île est un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande charmèrent d'abord nos yeux long-temps fatigués du spectacle de la mer, de la glace et du ciel; mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous nous formâmes une idée juste de cette contrée qui semble encore plongée dans le chaos. Taïti, au contraire, qui offre de loin une perspective agréable, et dont la beauté se développe à son approche, devint plus enchanteresse à mesure que nous faisions des excursions dans ses plaines. Le temps passé dans une longue traversée produisit sans doute de l'illusion les premiers jours; mais tout servait à terre à confirmer les émotions délicieuses que nous communiqua le premier coup-d'œil, quoique nous n'eussions pas encore trouvé autant de rafraîchissemens qu'à la Nouvelle-Zélande, et que nous mangeassions encore des provisions salées. La saison, qui répondait à notre mois de février, rendait naturellement les fruits rares; l'hiver, il est vrai, ne refroidit pas l'air comme dans les climats éloignés du tropique; mais c'est le temps où la végétation, pour remplacer les sucs qui ont formé la dernière récolte, en prépare de nouveaux : plusieurs plantes se dépouillent alors de leurs feuilles; quelques-unes meurent jusqu'à la racine : les autres se dessèchent, parce qu'elles sont privées de pluie dont l'absence est causée par le séjour du soleil dans un hémisphère opposé : un brun

pâle ou sombre revêt toutes les plaines; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts, humectées par les brouillards qui pendent chaque jour sur leurs cimes. Les naturels tirent de ces forêts, entre autres choses, une grande quantité de bananes sauvages (vehée), et ce bois parfumé (é-ahaï), avec lequel ils donnent à leur huile de coco une odeur très-suave.

» Le sommet de ces montagnes offre un aspect de dévastation qui semble avoir eu pour cause un tremblement de terre; les laves qui composent la plupart des rochers, et dont les insulaires font plusieurs outils, nous convainquaient que jadis il y a eu un volcan sur cette île. Le sol fertile des plaines, qui est un terreau végétal mêlé de débris volcaniques et de sable noir ferrugineux, qu'on trouve souvent au pied des collines, confirme cette assertion. Les rangées extérieures des collines, qui sont quelquefois entièrement stériles, contiennent beaucoup de glaise jaunâtre, mêlée avec de la terre ferrugineuse : mais les autres sont couvertes de terreau, et boisées comme les montagnes plus hautes. On y rencontre des morceaux de quartz : je n'ai cependant jamais rien vu qui indiquât des minéraux précieux ou des métaux d'aucune espèce, excepté le fer, qui même est en petite quantité dans les laves que je ramassai. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être exploitées. Quant au morceau de salpêtre gros comme

un œuf, que le capitaine Wallis dit être une production de Taïti; avec tout le respect dû aux talens de ce navigateur, qu'il me soit permis de révoquer en doute ce fait, puisque le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide, ainsi qu'on le voit dans la Minéralogie de Cronstedt. La vue de Taïti, que nous côtoyâmes au nord, nous suggéra ces observations rapides sur ces productions fossiles, tandis que nos yeux contemplaient avec avidité ce fortuné coin de terre qui nous procurait tant d'instruction et de plaisir.

» Le soir nous fûmes pris par des calmes. Le lendemain un petit vent du sud-est nous porta en vue de la partie la plus septentrionale de Taïti; nous approchions peu à peu de la côte: le soleil couchant répandait sur le paysage une charmante couleur de pourpre. Nous distinguions cette longue pointe avancée, qui, d'après les observations qu'on y fit en 1769, fut nommée *Pointe Vénus*, et tout le monde convint que c'est sans aucune comparaison la plus belle partie de l'île. Le district de Matavaï, qui se montrait à nos yeux, présentait une plaine plus étendue que nous ne l'attendions, et la vallée, qui remonte entre les montagnes, formait un bocage très-spacieux, comparé aux petites clairières étroites de Tiarrabou. En doublant cette pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule prodigieuse d'insulaires qui nous regardaient avec attention; mais dès que nous fûmes à l'ancre dans la belle baie, que cette pointe protége, la plus grande partie des Taï-

tiens fit précipitamment le tour le long du rivage, et franchit une colline pour aller à Oparrée, district voisin à l'ouest. Nous n'aperçûmes dans toute la troupe qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes, et O-Wahow nous dit que c'était le roi O-too. Il était grand et d'une taille bien prise : il s'enfuit lestement avec ses sujets, auxquels vraisemblablement nous fîmes peur.

» Quoiqu'il fît presque nuit quand nous jetâmes l'ancre, nos ponts furent en un moment remplis de Taïtiens. La reconnaissance qui se fit entre eux et plusieurs de nos officiens et de nos matelots fut très-touchante. Le vieux et respectable O-Whaw, dont on cite le caractère paisible et la bienveillance dans la relation du premier voyage de Cook, se ressouvint tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill, et l'appelant par son nom taïtien Pétrodoro, compta sur ses doigts que c'était le troisième voyage qu'il faisait à cette île : en effet, M. Pickersgill y avait déjà accompagné le capitaine Wallis en 1767, et le capitaine Cook en 1769.

» Ces Taïtiens échangèrent de noms avec nous en signe d'amitié, et chacun choisit un ami particulier, à qui il était spécialement attaché. Nous n'avions pas remarqué cette coutume aux environs de notre premier mouillage, où les insulaires, infiniment plus réservés, témoignaient quelque défiance. Ils quittèrent le vaisseau à sept heures, mais ils promirent de revenir le lendemain.

» La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel sans nuages, et couvrit de ses rayons argentés la surface polie de la mer, tandis qu'elle éclairait dans le lointain un paysage charmant, qui semblait avoir été créé par la main d'une fée. Un silence parfait régnait dans l'air : on entendait seulement par intervalles les voix de quelques Taïtiens qui étaient restés à bord, et qui jouissaient de la beauté de la nuit avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis sur le vaisseau, ils conversaient par paroles et par signes. Nous les écoutions; ils s'informaient surtout de ce qui était arrivé aux étrangers depuis leur séparation, et ils racontaient à leur tour la fin tragique de Tootaha et de ses partisans. Gibson, le soldat de marine, qui fut si enchanté de cette île, lors du premier voyage, qu'il déserta pour y rester, jouait un grand rôle dans cette conversation, parce qu'entendant le mieux la langue, les naturels l'aimaient davantage. La confiance de ce peuple, et sa conduite cordiale et familière, nous causaient un grand plaisir. Son caractère se montrait à nous dans un jour plus favorable que jamais, et nous fûmes convaincus que le ressentiment des injures et l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons et simples Taïtiens. Il est doux de penser que la philanthropie semble naturelle aux hommes, et que les idées sauvages de défiance et de haine ne sont que la suite de la dépravation des mœurs. Les découvertes de Colomb, de Cortez, de Pizarre en Amérique, celles de Mendana, de Quiros, de Schou-

ten, de Tasman (1) et de Wallis dans la mer du Sud, ne démentent point cette assertion. L'attaque faite par les Taïtiens sur *le Dauphin* naquit probablement de quelque outrage commis par les Européens sans le vouloir; et quand même cette supposition ne serait pas fondée, si la conservation de soi-même est une des premières lois de la nature, cette nation avait sûrement droit de regarder les Anglais comme des usurpateurs, et même de trembler pour sa liberté. Mais après que les Européens eurent déployé la supériorité de leurs forces, les insulaires ayant reconnu que le capitaine Wallis se proposait seulement de passer quelques jours parmi eux, afin d'acheter des rafraîchissemens, et que ces étrangers n'étaient pas absolument destitués d'humanité et de justice, leur ouvrirent les bras, oublièrent le massacre, et offrirent avec empressement leurs richesses. Ils leur prodiguèrent de concert des témoignages de bienveillance et d'amitié, depuis le dernier des sujets jusqu'à la reine; de façon que chacun de leurs hôtes eut lieu de regretter cette côte hospitalière.

» Après avoir donné ordre de dresser des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers et la garde, Cook partit le 26 pour Opparée avec le capitaine Furneaux, Forster et d'autres, ainsi que Maratata et sa femme ».

Forster continue ainsi : « Dès que nous fûmes

(1) J'en excepte les sauvages de la Nouvelle-Zélande.

dans la pinasse, Maratata et sa femme y entrèrent sans aucune cérémonie, et se placèrent aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes; mais comme ils remplissaient tellement le bateau, que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs avirons, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contens; car ils avaient paru très-fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint, et qui avait un très-joli tendelet vert pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, et nous approchâmes de la côte, près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un moraï de pierres, tel que nous en avions déjà observé à Aaitépéha. Le capitaine Cook connaissait ce cimetière et ce temple sous le nom de *Moraï de Tootahah ;* mais quand il l'appela par ce nom, Maratata l'interrompit, en l'avertissant que, depuis la mort de Tootahah, on l'appelait *Moraï d'Otoo.* Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi, pendant leur vie, qu'ils sont mortels, et qu'après leur mort le terrain qu'occupera leur cadavre ne sera pas même à eux! Le chef et sa femme ôtèrent en passant leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les insulaires de tous les rangs devant un moraï, et qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence immédiate de la Divinité, suivant

l'opinion qu'on a eue des temples dans tous les temps et chez toutes les nations.

» Au-delà du moraï, nous côtoyâmes de près un des plus beaux districts de Taïti, où les plaines paraissaient très-spacieuses, et où les montagnes se prolongeaient par une douce pente en une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitans bordait les rivages couverts d'herbes et ombragés de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut avec des acclamations de joie, et on nous conduisit à un groupe de maisons cachées sous des arbres.

» On nous mena ensuite à O-too : il était assis à terre, les jambes croisées, à l'ombre d'un arbre, et une immense troupe de ses sujets formait un cercle autour de lui. Après les premiers complimens, Cook lui offrit tout ce qui lui parut avoir plus de prix à ses yeux : il fit d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, et en retour, on lui présenta une étoffe qu'il refusa d'accepter, en disant que nos dons provenaient de *Tayo*, de pure amitié. Le roi s'informa de Tupia et de tous les officiers, naturalistes, etc. qui étaient sur *l'Endeavour* lors du premier voyage : il les appela par leur nom ; mais on eut toutes les peines du monde de lui arracher la promesse qu'il viendrait nous voir à bord. Il dit qu'il était *mataou no to poupone*, c'est-à-dire, qu'il craignait les canons. Toutes ses actions annonçaient en effet la timidité de son caractère. Il avait environ trente ans, une taille de six pieds; il était beau, très-

bien fait et de bonne mine. Ses sujets paraissaient devant lui sans être couverts; son père n'était pas excepté de cette formalité. On entend ici par découverts, qu'ils avaient la tête et les épaules nues, et qu'ils ne portaient aucune espèce de vêtement au-dessus de la poitrine.

» Le respect pour le souverain n'empêcha pas le monde de s'amasser autour de nous avec l'empressement d'une extrême curiosité. La foule était bien plus nombreuse que lors de notre entrevue avec Wahéatua; et les officiers mêmes de la suite du roi étaient contraints de faire tous leurs efforts pour écarter la multitude. L'un en particulier déploya son activité d'une manière un peu brutale : il battit impitoyablement les curieux, et il brisa plusieurs bâtons sur leur tête. Malgré ce dur traitement, les curieux revinrent aussi opiniâtrément à la charge que la populace d'Angleterre, mais ils supportèrent l'insolence des ministres du prince avec plus de patience.

» Le roi d'O-Taïti n'avait jamais vu nos compatriotes durant le premier voyage de Cook : son oncle Tootaah avait à cette époque l'administration de toutes les affaires, et il craignait probablement de perdre son crédit parmi les Européens, s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand personnage de l'île : on ne sait pas si Tootahah avait usurpé son autorité.

» Les longues moustaches d'O-too, ainsi que sa barbe et ses cheveux touffus et bouclés, étaient

parfaitement noirs. La même habitude de corps, et une quantité aussi étonnante de cheveux formant une touffe épaisse autour de la tête, caractérisaient ses frères, l'un âgé d'environ seize ans, et l'autre de dix; et ses sœurs, dont l'aînée semblait en avoir vingt-six. Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux courts : il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux sur les têtes de celles-ci; et sans doute c'est un privilége réservé aux princesses du sang royal. Leur rang cependant ne les dispense pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en présence du roi; cérémonie qui procurait aux femmes des occasions sans nombre de montrer toute l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes, suivant leurs talens et leur bon goût, la simple draperie d'une longue étoffe blanche qui compose leur vêtement : il n'y a point parmi elles de modes qui les forcent à se défigurer comme en Europe, mais une grâce naturelle accompagne leur simplicité. Le seul qui ne se découvrit pas devant le monarque était l'hoa ou ami du roi, l'un de ses officiers, qu'on peut comparer à nos gentilshommes de la chambre : on nous dit qu'il y en a douze qui servent tour à tour. Le nombre des oncles, des tantes, des cousins et des autres parens de Sa Majesté, parmi lesquels nous étions assis, s'empressaient à l'envi de de jeter sur nous des regards de tendresse, de nous faire des démonstrations d'amitié, et de nous demander des grains de verre et des clous : ils pre-

naient divers moyens pour obtenir nos richesses, et ils ne réussissaient pas toujours : quand nous distribuions des présens à un groupe de personnes, des jeunes gens ne craignaient pas de glisser les mains au milieu de celles des autres, et ils demandaient leur part comme si ce n'eût pas été une pure libéralité : afin de les corriger de ces tentatives, nous ne manquions jamais alors de leur faire un refus net. Il était difficile cependant de ne rien donner à des vieillards vénérables qui, d'une main que l'âge allait bientôt paralyser, pressaient les nôtres avec ardeur, et nous adressaient leurs prières d'un ton de confiance, qui ne pouvait manquer de nous intéresser. Les femmes âgées étaient sûres d'obtenir quelque chose en mêlant adroitement un peu de flatterie à leurs sollicitations : elles s'informaient communément de nos noms, et nous adoptant ensuite comme leurs fils, elles nous présentaient plusieurs des parens que nous donnait cette adoption. Après beaucoup de petites caresses, la vieille disait, *aima poe eatee no te tayo mettua ?* (n'avez-vous quelque petite chose pour votre bonne mère?) Une pareille épreuve de notre attachement filial produisait toujours son effet, et nous en tirions les conséquences les plus favorables au caractère général du peuple; car c'est un raffinement des mœurs des nations polies d'attendre d'autrui de bonnes qualités que nous n'avons pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnaient notre affection en nous appelant du tendre nom de frères : la plupart étaient assez bien,

et elles faisaient toutes des efforts continus pour nous plaire : on conviendra qu'il n'était pas possible de résister à cette séduction.

» Nous fûmes bientôt récompensés de nos présens, surtout de la part des femmes, qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques (towtows) chercher de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose ou de paille, et parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits, et elles nous en chargèrent si bien, qu'il nous était difficile de remuer. Après ces présens mutuels, elles nous firent toute sorte de questions sur Tabano (M. Banks), et sur Tolano (M. Solander), et très-peu sur Tupia.

» Durant cette conversation, notre Écossais réjouit infiniment les Taïtiens en jouant de la cornemuse; il les jeta dans l'admiration et le ravissement : le roi en particulier fut si charmé de ses talens, qui étaient bien médiocres, qu'il lui fit donner une grande pièce de l'étoffe la plus grossière.

» Comme cette visite n'était qu'une visite de cérémonie, nous retournâmes bientôt à notre chaloupe; mais nous fûmes retenus un peu plus longtemps sur la côte par l'arrivée d'Happaï, père du roi. Cet homme était grand et maigre : il avait la barbe et les cheveux gris; il paraissait âgé, mais il montrait encore de la force. Les relations des premiers voyageurs nous avaient déjà informé de cette étrange constitution, en vertu de laquelle un en-

fant exerce la souveraineté pendant la vie de son père; mais nous ne pouvions pas voir sans surprise le vieux et vénérable Happaï nu jusqu'à la ceinture en présence de son fils. Les sentimens de respect attachés universellement à la paternité ont donc été abolis pour donner plus de poids à la dignité royale; un si grand sacrifice à l'autorité politique suppose plus de civilisation que les premiers navigateurs n'en ont attribué aux Taïtiens. Quoique Happaï ne jouît pas du suprême commandement, sa naissance et son rang lui attiraient les égards du peuple, et une protection spéciale du roi. La province ou le district d'Opparée était sous ses ordres immédiats, et fournissait à ses besoins et à ceux des personnes de sa suite. Nous prîmes congé du vieux chef et du roi, et nous retournâmes à bord de la pinasse, dont Maratata n'était pas sorti pendant toute l'entrevue : il était très-fier de ce qu'il semblait avoir des liaisons intimes avec nous.

» En arrivant aux vaisseaux ,nous vîmes tout autour un grand nombre de Taïtiens : plusieurs étaient d'un rang distingué; comme on permettait à ceux-ci d'entrer dans toutes les parties du bâtiment, ils nous suivaient partout en nous importunant de leurs demandes : les capitaines, pour se soustraire à leurs sollicitations, allèrent à terre; nous les y accompagnâmes, afin d'examiner les productions naturelles du pays. Nous fîmes l'après-midi une seconde excursion dans la campagne; mais comme nous n'allâmes pas loin, nous ne découvrîmes que quelques

plantes et quelques oiseaux, que nous n'avions pas vus à Oaitépéha.

» Le 27, dès le grand matin, O-too, avec une suite nombreuse, vint voir le capitaine Cook. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande quantité d'étoffes, des fruits, un cochon et deux gros poissons tout apprêtés. L'un était un cavalha, (*scomber hippos*), l'autre une bonite d'environ quatre pieds de long. Le capitaine, s'avançant au côté du vaisseau, pria Sa Majesté d'entrer; mais le prince ne se remua de dessus son siége qu'après que Cook eut été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui lui donnèrent une grosseur monstrueuse. Enfin il monta à bord, ainsi que sa sœur, un frère plus jeune que lui et un cortége de plusieurs Taïtiens. On leur fit à tous des présens.

» Le monarque ne se hasarda qu'avec défiance sur le gaillard d'arrière, et embrassa le capitaine; qui prit, ainsi que ses officiers, tous les moyens possibles de calmer son inquiétude. Le gaillard était si plein des parens du prince, qu'on l'invita à venir dans la salle; mais la descente entre les ponts était une entreprise si périlleuse, suivant ses idées, qu'il n'y eut pas moyen de l'y déterminer avant que son frère, jeune homme d'environ seize ans, qui mettait en nous une grande confiance, en eût fait l'essai : après avoir reconnu la salle, qu'il trouva de son goût, il vint faire son rapport au roi, qui alors ne craignit plus de descendre. Le capitaine Cook était toujours chargé de ses étoffes

taïtiennes, et il commençait à avoir bien chaud. Sa Majesté fut accompagnée, dans la grande chambre, de tous les insulaires de sa suite, qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux, comme je l'ai déjà dit, choisit parmi nous un ami particulier, et des présens réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeuner, ils furent frappés de la nouveauté et de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeuner; il était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude (1), et manger du fruit à pain avec de l'huile (2); il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Ses sujets ne furent pas si réservés.

» O-too ayant vu, dit Forster, l'épagneul de mon père, qui était un très-beau chien, malgré la malpropreté qu'il avait prise à bord du vaisseau, par le contact du goudron et du brai, témoigna un grand désir de l'avoir, et on le lui donna sur-le-champ. Il commanda à un de ses gentilshommes ou *hoas*, d'en avoir soin, et, conformément à ses ordres, cet homme porta toujours le chien derrière Sa Majesté.

» Dès qu'on eut déjeuné, le capitaine Cook prit dans sa chaloupe le roi, sa sœur, et autant de personnes qu'il put y en entrer, et il les ramena à Opparée. Le capitaine Furneaux offrit au roi deux chèvres, un mâle et une femelle. Nous avions très-bien fait

(1) Du thé.
(2) Du beurre.

comprendre à O-too le prix des chèvres. Pendant le passage, il nous adressa beaucoup de questions sur ces animaux, qui absorbaient toute son attention. Nous lui répétâmes souvent de quoi ils se nourrissaient et comme il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, je lui montrai un coin de terre couvert d'herbes, à l'ombre de quelques arbres à pain, et je l'avertis de les laisser toujours dans de pareils endroits. Le rivage était couvert, à notre débarquement, d'une foule d'insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain. Une vieille femme respectable, mère de Toutaha, vint à la rencontre du capitaine. Elle le prit par les deux mains, et versa un torrent de larmes en lui disant *Toutaha Tyo no Toutée matty Toutaha.* (Toutaha votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). Il fut si touché de son maintien et de sa tendresse, qu'il lui aurait été impossible de ne pas mêler ses larmes aux siennes, si O-too, qui survint, ne l'avait pas éloigné d'elle. Il obtint de lui avec peine la permission de la revoir, et alors il lui donna une hache et quelques autres choses. Nous nous rendîmes ensuite à nos tentes sur la Pointe Vénus, où les naturels vendaient à très-bas prix des végétaux de toute espèce ; car ils donnaient un panier de fruits à pain ou de cocos pour un grain de verre. Mon père retrouva son ami O-Wahow, qui lui offrit beaucoup de fruits, des poissons, des étoffes et des hameçons de nacre de perle. Ce présent méritait une récompense ; mais le généreux Taïtien

ne voulut absolument rien recevoir : il dit qu'il faisait ce don comme ami et sans motif d'intérêt. Tout conspirait à nous donner une idée favorable de cette aimable nation.

» Nous retournâmes dîner à bord, et je passai l'après-midi à décrire et à dessiner des objets d'histoire naturelle. Sur ces entrefaites, les ponts furent remplis de Taïtiens des deux sexes, qui furetaient partout, et qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le soir mes yeux furent frappés d'une scène nouvelle pour moi, mais familière pour ceux qui avaient déjà été à Taïti. Un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, restèrent à bord au coucher du soleil, après le départ de leurs compatriotes ; nous avions vu des exemples de prostitution parmi les femmes d'Oaitépéha ; mais quelles que fussent leurs faiblesses pendant le jour, elles ne s'avisaient point de passer la nuit sur le vaisseau. Celles de Matavaï connaissaient mieux le caractère des matelots anglais ; elles savaient bien qu'en se fiant à eux, elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches, et même les chemises de leurs amans. La soirée fut consacrée à la joie et au plaisir, aussi complètement que si on avait été à Spithead. Avant qu'il fût parfaitement nuit, les femmes s'assemblèrent sur le gaillard d'avant, et l'une d'elles jouant de la flûte avec son nez, les autres exécutèrent toutes sortes de danses du pays, la plupart fort indécentes. Comme la simplicité de leur éducation et de leur vêtement donne

un caractère d'innocence à des actions qui sont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuser de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations policées. Enfin elles se retirèrent sous les ponts, et celles dont les amans purent les régaler de porc frais soupèrent sans se gêner, quoiqu'elles eussent refusé auparavant de manger en présence de leurs compatriotes. La quantité de porc qu'elles consommaient est étonnante, et leur voracité prouvait bien qu'elles mangent rarement dans leur famille de cette viande délicieuse. Les marques de sensibilité qu'avaient montrées la mère de Toutahah et O-Wahow, et les idées avantageuses que nous avions conçues de l'innocence et du bonheur des Taïtiens, étaient si récentes à nos esprits, que nous fûmes révoltés à l'aspect de ces malheureuses qui s'abandonnaient à toute la brutalité de leurs passions.

» Le lendemain, le prince avec sa sœur et ses officiers, vinrent le long du bord, et nous envoyèrent un cochon et une grande bonite; la sœur du roi monta seule à bord. Ils allèrent ensuite sur *l'Aventure*, offrir un pareil présent au capitaine Furneaux, qui fut obligé de se laisser charger d'étoffes, comme on l'a dit plus haut du capitaine Cook. M. Furneaux amena bientôt le monarque sur *la Résolution*, où Cook lui rendit en dons plus qu'il n'avait donné : il habilla sa sœur le plus élégamment qu'il lui fut possible ; et elle se tenait couverte devant O-Too ce jour-là, ainsi que son frère, et un ou deux de ses

sujets. Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir les épaules devant *Tedua Torvraï* : on rendait les mêmes honneurs au jeune *Téarée Watow*, qui était avec le roi son frère, et il nous parut que le titre d'*Earée*, commun à tous les chefs de cantons et à la noblesse en général, se donne encore par excellence aux personnes de la famille royale. Lorsque le roi jugea à propos de s'en aller, Cook le reconduisit dans une chaloupe à Opparée ; les cornemuses (dont il aimait passionnément la musique), et les danses des matelots l'amusèrent pendant la route ; il ordonna, de son côté, à quelques-uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions ; plusieurs imitaient assez bien les matelots, qui sautaient au son des cornemuses. En quittant le roi, il promit de revenir le lendemain ; mais il ajouta que le capitaine Cook devait lui faire une visite auparavant.

» Le lendemain au matin, on alla voir O-too à Opparée, comme il l'avait désiré : Cook était accompagné du capitaine Furneaux et de plusieurs officiers. On fit présent au roi de différentes choses qu'il ne connoissait pas encore, et entre autres, d'un large sabre : la seule vue de cette arme l'effraya tellement, qu'on ne put lui persuader de l'accepter ni de la ceindre : il ne la porta que peu de temps à son côté ; il pria tout de suite le capitaine Cook de la détacher, et de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

» On nous mena ensuite au théâtre, où on joua

pour nous un *héava*, ou pièce dramatique mêlée de danses et de paroles. Cinq hommes, et une femme qui était la sœur du roi, composaient les acteurs. Il n'y avait d'autre musique que trois tambours : la comédie dura environ une heure et demie ou deux heures ; et en tout elle fut assez bien jouée. Il ne nous fut pas possible d'en deviner le sujet : quelques parties semblaient adaptées à la circonstance présente, car le nom de Cook y revenait souvent. D'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous : elle ne nous parut différer que par la manière de jouer de celles que nous avions vues à Uliétéa, dans notre premier voyage. Tedua Tovraï montra un talent extraordinaire : son habit de danse était le plus joli de tous : de longs glands de plume pendaient de la ceinture en bas, et relevaient sa parure. Dès que tout fut fini, le roi lui-même nous pria de partir, et il envoya sur la chaloupe différentes espèces de fruit et de poisson tout apprêtés : nous retournâmes ainsi à bord chargés de présens.

» Au commencement de septembre, nous quittâmes la baie de Matavaï pour nous rendre à Huaheine, où les vaisseaux arrivèrent le 3.

» Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules, réunies par un isthme entièrement inondé à la haute marée. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti ; mais leur aspect annonce des restes de volcans. Le sommet de l'une d'elles ressemblait beaucoup à un cratère ; et on voyait sur un de ses côtés un rocher noirâtre et spongieux,

qui paraissait être de la lave. Au lever du soleil, nous aperçûmes quelques autres des îles de la Société *O-Raréréa* (Uliétéa) O-Taha et *Borabora* (Bolabola). La dernière forme un pic comme Maitéa, mais beaucoup plus élevé et plus considérable, au sommet duquel on reconnaissait aussi le cratère d'un volcan.

» L'aspect du pays est le même, mais en petit, que celui de Taïti. La circonférence de toute l'île n'a que sept ou huit lieues. Les plaines sont peu étendues, il y a à peine quelques collines intermédiaires entre elles et les montagnes les plus hautes, qui s'élèvent immédiatement des bords de la plaine. L'île offrait cependant d'agréables points de vue.

» L'un des naturels qui vint à bord avait une rupture ou hernie effrayante, qui ne semblait pas l'incommoder beaucoup, car il monta le long du vaisseau avec une grande agilité. Ces insulaires parlaient la même langue, avaient les mêmes traits, et portaient les mêmes vêtemens d'étoffes d'écorce d'arbre que les Taïtiens; nous n'avions encore vu aucune de leurs femmes. Ils nous vendirent, entre autres choses, une douzaine de très-gros coqs d'un joli plumage; mais ce qu'il y a de remarquable, il ne nous apportèrent aucune poule.

» Ayant débarqué peu de temps après qu'on eut jeté l'ancre, je trouvai, dit Forster, deux plantes que nous n'avions pas encore vues; et je remarquai que les arbres à pain, dans cette partie, portaient déjà de jeunes fruits de la grosseur d'une

petite pomme, et qui, à ce que me dirent les naturels, ne serait mûre que dans quatre mois. Le district où je mis à terre semblait manquer de bananes. Les insulaires cependant nous en apportèrent quelques-unes qui venaient des autres cantons; ce qui prouve qu'ils conduisent leurs vergers de manière à avoir des fruits dans les différentes saisons; mais ces récoltes tardives, comme on le conçoit aisément, sont peu considérables, et réservées pour la bouche des chefs.

» Je retournai dîner à bord, et après midi je fis avec mon père et plusieurs de nos messieurs, une seconde excursion sur la côte; on nous apprit que les chefs de l'île paraîtraient le jour suivant. Les naturels ne nous importunaient pas beaucoup; et nous n'en eûmes que quinze ou vingt à notre suite. Si nous étions moins tourmentés ici qu'à Taïti, la petitesse de l'île était la principale cause de cette différence; mais il faut ajouter que les habitans d'Huaheine ne nous connaissaient pas assez pour espérer du profit à nous accompagner; et en général, ils ne montraient pas ce degré de curiosité et de frayeur naturel aux Taïtiens, qui avaient de bonnes raisons de craindre la puissance terrible de nos armes à feu.

» Notre ami Poréo, le Taïtien que nous avions embarqués, vint à terre avec nous : il avait un habit de toile et des culottes, et il portait la poire à poudre et la gibecière du capitaine Cook. Il nous dit qu'il désirait passer pour un de nos gens, et

pour cela il ne parlait jamais taïtien, mais il marmottait des mots inintelligibles, qui en imposaient à la multitude : afin d'augmenter l'illusion, il ne voulait plus qu'on l'appelât du nom de Poréo, et il souhaitait qu'on lui en donnât un anglais : les matelots le nommèrent sur-le-champ *Tom*, ce qui lui plut extrêmement : il apprit bientôt le terme ordinaire *sir* (monsieur) qu'il rendait par *Yorro*. Nous ne pouvions pas concevoir quel était son but en prenant ce déguisement, à moins qu'il ne se crût plus important sous le personnage d'un matelot anglais que sous celui d'un towtow taïtien.

» Le lendemain, dit Cook, j'allai avec le capitaine Furneaux et Forster faire une première visite à Oréo, qui, à ce qu'on me dit, m'attendait. Un des insulaires nous conduisit à l'endroit où il était ; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli en partie la cérémonie suivante, que les habitans de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le canot dans lequel on nous pria de rester aborda devant la maison du chef, située près du rivage ; on apporta à notre bord, les uns après les autres, et avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblèmes de paix : trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de cocos, accompagnèrent les trois premiers, et un chien accompagna le quatrième. Chacun avait son nom particulier, et un sens un peu trop mystérieux pour que nous l'entendissions ; enfin le chef m'envoya l'inscription

gravée sur un petit morceau d'étain que je lui laissai en 1769 : elle était dans le même sac où je la plaçai alors, et il y avait en outre une pièce fausse de monnaie anglaise et quelques grains de verre; ce qui prouve combien il avait eu soin du tout. Quand ils eurent mis à bord des bateaux les bananiers, les cochons, le chien, etc., notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, etc. Nous obéîmes à l'instant; nous débarquâmes portant à la main les bananiers ainsi parés, et on nous conduisit vers le chef à travers la multitude : les naturels du pays eurent soin de se ranger en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers, et on les posa devant lui l'un après l'autre, ainsi qu'on nous avait offert les précédens. L'un était destiné à l'*Eatoua* (ou Dieu); le second à l'*éarée* (ou roi), et le troisième à *Tiyo* (ou l'amitié). Je voulus ensuite aborder le roi, mais on me dit qu'il allait s'avancer lui-même; il vint effectivement se jeter à mon cou. Il n'observait plus de cérémonial, car les larmes coulaient abondamment sur ses joues vénérables, et il se livra à toute l'effusion de sa tendresse. Il me présenta ensuite ses amis, et je leur fis à tous des présens. J'offris à Oréo ce que j'avais de plus précieux, car je regardais cet homme comme un père. Il me donna en retour un cochon et une grande quantité d'étoffes, et il me promit de pourvoir à tous nos besoins : on

verra bientôt avec quelle exactitude il tint sa parole. Enfin nous prîmes congé de lui, et nous retournâmes à bord; bientôt après M. Pickersgill revint aussi avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte et le long du vaisseau nous en procurèrent à peu près autant, outre des volailles et des fruits. Les cochons semblaient être les animaux les plus stupides de leur espèce; mais leur chair était excellente.

» Ce bon vieux chef vint me voir le jour suivant dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans : il m'amena un cochon et des fruits; et de mon côté, je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présens. Il porta son amitié si loin, qu'il m'envoyait régulièrement chaque jour pour ma table les meilleurs de ses fruits en abondance, avec des racines tout apprêtées ».

Forster continue ainsi le détail de ses observations : « Nous nous rendîmes, le docteur Sparrman et moi, à la maison d'Oréo par terre, et dans cette promenade, nous vîmes un grand nombre de cochons, de chiens et de volailles : les poules erraient à leur gré au milieu des bois, et se juchaient sur des arbres fruitiers. Les cochons courent aussi en liberté; mais on leur donne chaque jour des portions régulières d'alimens, que de vieilles femmes ont coutume de leur distribuer. Nous en remarquâmes une en particulier qui nourrissait un petit cochon avec une pâte aigrelette et fermentée de fruit à pain, appelée *mahei* : elle tenait le cochon d'une

main, et elle lui offrait une peau coriace de porc; mais dès que l'animal ouvrait la bouche pour saisir cet appât, elle lui jetait un morceau de sa pâte. Sans cet expédient, le petit cochon n'aurait pas mangé. Ces quadrupèdes, malgré leur stupidité, étaient réellement soignés et caressés par toutes les femmes, qui leur offraient à manger avec une affection ridicule. Nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous vîmes une femme peu âgée présenter ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la téter. Ce spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes nous empêcher de témoigner notre dégoût; mais elle sourit, et elle nous apprit qu'elle se laissait téter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu son enfant; cet expédient très-innocent était pratiqué jadis en Europe (1). Les chiens de toutes ces îles sont courts, et leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul : ils ont la tête large, le museau pointu, les yeux très-petits, les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs et de différentes couleurs, mais plus communément blancs et bruns. Ils aboyaient rarement, mais ils hurlaient quelquefois, et montraient beaucoup d'aversion pour les étrangers.

(1) Les Américaines qui ont beaucoup de lait recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mamelles. *Voyez* les *Recherches philosophiques sur les Américains*, 1 vol.

» Nous trouvâmes quelques-uns des oiseaux que nous avions déjà aperçus à Taïti, un martin-pêcheur à ventre blanc, et un héron gris. J'en tuai plusieurs de chaque espèce; mais différentes personnes répandues dans la foule attachaient une idée de sainteté à ces oiseaux, et ils les appelaient *eatooas*, c'est-à-dire, du même nom qu'ils donnent à leurs dieux : en même temps cependant il y avait au moins autant, et quelquefois plus d'insulaires qui nous priaient de les tuer, et qui nous les montraient eux-mêmes pour cela. Après que nous les avions tués, aucun d'eux ne donna jamais aucune marque de désapprobation : il est sûr qu'ils ne les regardent pas comme des divinités; car les divinités, suivant eux, sont invisibles, mais le nom d'*eatooa*, par lequel ils les distinguent, suppose une plus grande vénération que celle qu'ont les vieilles femmes en Angleterre pour les hirondelles et d'autres oiseaux. Dans cette circonstance, ainsi que dans plusieurs autres relatives aux institutions civiles, politiques et religieuses de ces insulaires, nous ne pouvons pas donner au lecteur des idées précises, parce qu'ayant resté peu de temps parmi eux, et ne connaissant pas leur langue, nous n'avons acquis que des connaissances imparfaites.

» Avec les acquisitions que nous avions faites, nous poursuivîmes notre marche jusqu'au bras septentrional du hâvre, où M. Smith, un des maîtres, veillait aux travaux de l'aiguade. Des insulaires lui vendaient plusieurs cochons; mais les végétaux

étaient si rares, que nous avions rarement des bananes, du fruit à pain et des cocos : nous nous contentions de quelques bons ignames qui, bouillis, tenaient lieu de pain. A midi nous atteignîmes la maison d'Oréo, après avoir côtoyé une grève d'un petit sable blanc, parmi des palmiers qui procuraient beaucoup d'ombrage. L'après-dîner nous retournâmes une seconde fois dans la maison d'Oréo, où nous le vîmes entouré d'un grand nombre des principaux personnages de l'île. Ces insulaires ressemblaient si parfaitement aux Taïtiens, que je n'y apercevais aucune différence. Je ne puis pas confirmer l'assertion des premiers navigateurs, qui disent que les femmes de Hualheine sont en général plus blanches et plus belles; peut-être cependant que nous n'avons pu ni les uns ni les autres les juger en général. Elles ne demandaient pas avec autant d'importunité des grains de verre et des présens; elles n'étaient pas si empressées d'accorder leurs faveurs aux nouveau-venus, quoiqu'à notre débarquement et à notre départ, quelques-unes du peuple pratiquassent souvent une cérémonie indécente, décrite dans la relation des premiers voyageurs, mais sans aucune des circonstances préparatoires qu'y avait mises Ooratooa. Nous avons eu peu à nous louer de l'hospitalité des habitans; ils nous regardaient avec indifférence, et ils ne connaissent presque pas l'usage taïtien des présens réciproques; dans nos promenades, ils ne nous fatiguaient point de leur présence; leur conduite était pourtant plus

hardie et plus insouciante que celle des Taïtiens : l'explosion et les effets de nos fusils ne les frappaient ni de crainte, ni d'étonnement. Il faut certainement rapporter cette différence aux traitemens divers que le peuple des deux îles avait éprouvé de la part des Européens : ils nous donnèrent pourtant quelques preuves d'hospitalité et de bienveillance.

» Le docteur Sparrman fit ensuite lui seul une autre promenade vers le côté septentrional de l'île, et il trouva une grande lagune d'eau salée, qui s'étendait à plusieurs milles parallèlement à la côte, et qui exhalait une puanteur insupportable, à cause d'une vase putride répandue sur ses bords. Il cueillit plusieurs plantes assez communes dans les îles et sur les côtes des Indes orientales, mais plus rares dans les autres parties des îles de la mer du Sud. Un naturel qui l'accompagna, et à qui il confia le sac de ses plantes, fut extrêmement fidèle. Quand le docteur s'asseyait pour écrire, l'insulaire s'asseyait également derrière lui, et il prenait dans ses mains les deux poches de son habit, afin, disait-il, d'empêcher les voleurs de venir le dépouiller. Par cette précaution, le docteur Sparrman n'avait rien perdu quand il revint à bord : plusieurs des Indiens cependant qui semblaient le regarder comme un homme qui était en leur pouvoir, avaient jeté sur lui des regards de malveillance, et lui avaient dit des injures.

» Le 6, M. Sparrman ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays, pour faire des

recherches de botanique, deux naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin : ils lui firent plusieurs protestations d'amitié, et ils répétèrent souvent le mot *tayo;* mais profitant bientôt d'un moment où il regardait d'un autre côté, ils arrachèrent de sa ceinture une dague, la seule arme qu'il eût, et ils lui en donnèrent un coup sur la tête à l'instant où il se baissait pour s'armer d'un caillou. Ce coup le jeta par terre, et alors ils lui déchirèrent une veste de satin noir, et ils enlevèrent par lambeaux une partie de son habit. Cependant il se débarrassait de leurs mains, et s'enfuyant vers la grève, il les devançait; mais des ronces embarrassèrent tellement ses pieds, que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquèrent alors sur les tempes et sur les épaules un grand nombre de coups qui l'étourdirent : ils lui relevèrent sa chemise sur la tête, et se préparaient à lui couper les mains, parce que des boutons la retenaient au poignet : heureusement il ouvrit la manche avec ses dents, et les voleurs s'enfuirent en emportant leur butin. A cent cinquante pieds de là, des Indiens qui dînaient l'invitèrent à s'arrêter, mais il marcha en hâte vers le rivage.

» Deux autres naturels, le voyant ainsi dépouillé, ôtèrent sur-le-champ leurs vêtemens d'étoffe dont ils le couvrirent; un d'eux le mena à la place du marché, où se trouvait un grand nombre d'insulaires. Au moment où M. Sparrman parut dans l'état qu'on vient de décrire, ils prirent tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord, dit Cook, qu'ils

avaient volé quelque chose ; mais je fus bientôt détrompé quand nous aperçûmes M. Sparrman et qu'on nous raconta l'affaire. Je rappelai quelques Indiens, et je les assurai que je ne me vengerais point sur les innocens : j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, et j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage. Dès que le chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura et poussa des cris, ce que firent aussi plusieurs insulaires. Lorsque les premiers transports de son chagrin furent calmés, il adressa des reproches à son peuple, et il exposa (autant que nous pûmes le comprendre) de quelle manière amicale je l'avais traité dans ce voyage, ainsi que dans le précédent, et combien il était honteux de commettre de pareilles actions. Il se fit redire de nouveau ce qu'on avait volé à M. Sparrman, et promit de mettre tout en œuvre pour le retrouver : alors se levant, il me pria de l'accompagner à mon canot. Ses sujets, craignant, à ce que j'imagine, pour sa sûreté, employèrent toute sorte d'argumens afin de le dissuader de son projet, qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire. M. Forster père offrit de rester à terre pour otage ; mais le chef n'y consentit pas : il se contenta de prendre avec lui un de ses parens. Dès que les insulaires aperçurent leur chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils poussèrent un grand cri. Le chagrin qu'annonçait leur visage est inexprimable ; ils étaient tous inon-

dés de larmes; ils priaient, ils suppliaient, et même ils entreprirent de l'en arracher par force. Je joignis alors mes prières aux leurs, car je souffrais trop de les voir dans une si cruelle affliction. Tout fut inutile. Il insista pour que je vinsse à bord près de lui, et quand j'y fus, il ordonna de mettre au large. Sa sœur, avec autant de courage que lui, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention était de courir avec nous après les voleurs, nous marchâmes par eau aussi loin que la côte le permit. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans l'intérieur des terres, et nous parcourûmes quelques milles, le chef nous servant de guide, et adressant des questions à tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il arriva à une maison au bord du chemin; il fit apporter des cocos pour nous, et lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchissement, il nous conduisit plus loin. Je m'y opposai, croyant qu'il nous mènerait peut-être à l'extrémité la plus éloignée de l'île: les bagatelles que nous redemandions ne valaient presque pas la peine d'être emportées, quand on nous les aurait rendues. Le chef employa plusieurs raisons afin de me persuader de continuer notre route; il me dit que mon canot pourrait faire le tour des côtes et venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous ramènerait à notre vaisseau, si je croyais que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étais décidé à m'en retourner, et il fut obligé de condescendre à ma volonté, dès qu'il vit que je ne le suivrais pas davantage. Je le priai seu-

lement d'envoyer quelqu'un des insulaires à la recherche de ce qu'on nous avait volé ; car je reconnus que les voleurs avaient tant d'avance sur nous, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'île, il nous eût été difficile même de les apercevoir. D'ailleurs, comme je me proposais d'appareiller le lendemain au matin, cette rupture nous causait un grand préjudice, en arrêtant toute espèce de commerce : en effet, les naturels du pays étaient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchait de nous, excepté le cortége du chef. Il était donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de rétablir les choses dans leur premier état. En arrivant à notre canot, nous y trouvâmes la sœur d'Oréo et plusieurs autres insulaires qui s'étaient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaisseau, sans même dire au chef de nous accompagner. Il persista cependant à nous suivre aussi, et il monta avec nous, en dépit de l'opposition et des prières des naturels qui l'entouraient : sa sœur imita son exemple, et les larmes, les supplications de sa fille, âgée d'environ seize ou dix-huit ans, ne l'arrêtèrent point. Cette jeune personne, dans l'accès de sa douleur, se faisant des blessures à la tête avec des coquilles, sa mère fut obligée de les lui arracher des mains. Le chef s'assit à notre table, et dîna de bon cœur; sa sœur, suivant la coutume, ne mangéa rien. Après dîné, je payai par mes libéralités la confiance qu'ils avaient eue en moi; je les mis tous deux à terre, au milieu de plusieurs cen-

taines de leurs sujets qui les attendaient pour les recevoir : un grand nombre embrassèrent leur chef avec des larmes de joie. Tout respirait alors le contentement et la paix : le peuple accourait en foule de tous les cantons, avec des cochons, des volailles et des fruits, de sorte que nous en remplîmes deux canots. Oréo lui-même m'offrit un très-gros cochon et une grande quantité de fruits. On nous rapporta la dague (la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdue) avec un pan de son habit, et on nous assura que nous recevrions le reste le lendemain : on avait volé aussi différens effets à quelques-uns de nos officiers qui étaient à la chasse, on les rapporta de la même manière.

» Ainsi finit cette journée tumultueuse dont j'ai parlé avec détail, parce qu'elle montre la confiance extrême que ce brave chef avait en nous : on a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo et moi, de véritables amis; nous avions accompli toutes les cérémonies en usage dans sa patrie, et il semblait croire que personne ne pouvait briser ce respectable lien. Il me parut que c'était là le grand argument qu'il employa lorsque ses sujets voulaient l'empêcher d'entrer dans mon canot; « Oréo, leur disait-il, (car c'est ainsi qu'il » m'appelait toujours) et moi sommes amis; je n'ai » rien fait pour perdre son attachement, pourquoi » n'irais-je pas avec lui? » Nous pourrions cependant ne trouver aucun autre chef qui voulût agir de la même manière en pareille circonstance. Si l'on de-

mande ce qu'il avait à craindre, je répondrai : Rien du tout; car je ne voulais pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de plus qu'il ne le souhaiterait. Mais ses sujets et lui ne pouvaient pas le savoir : tout ce qu'ils voyaient, c'est que, dès qu'une fois il serait en mon pouvoir, toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher, et qu'ils seraient obligés de m'accorder pour sa rançon tout ce qu'il me plairait de leur demander. Ainsi ils avaient des motifs d'inquiétude sur sa sûreté et sur la leur.

» Le 7, de grand matin, tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai, accompagné du capitaine Furneaux et de M. Forster, faire ma visite d'adieu à Oréo. Nous lui portâmes en présent des choses utiles; je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déjà si bien gardée, et j'y ajoutai quelques médailles avec une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : *Les vaisseaux de sa majesté Britannique, la Résolution et l'Aventure mouillèrent ici en septembre* 1773. Je renfermai le tout dans un sac; il me promit d'en prendre soin, et de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman : je jugeai qu'on ne les avait pas trouvés, et je n'en dis rien, de peur d'affliger le chef pour des choses que je ne lui avais pas donné le temps de recouvrer.

» En arrivant aux vaisseaux, nous les trouvâmes

entourés d'une foule de pirogues remplies de cochons, de volailles et de fruits que nous amenaient les insulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine eus-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint me dire (à ce que nous apprîmes) que les voleurs étaient pris, et qu'il désirait que nous allassions à terre, ou pour les punir, ou pour assister à leur châtiment ; mais cela était impossible, car *la Résolution* se mettait sous voile, et *l'Aventure* était déjà hors du hâvre. Le chef alla avec nous plus d'une demi-lieue en mer, et il me fit ensuite de tendres adieux : il s'en retourna sur une pirogue manœuvrée par un seul homme et par lui-même : toutes les autres étaient parties. J'eus regret de ne pas descendre à terre avec lui, afin de voir de quelle manière ils punissent les coupables : je suis sûr que cette raison seule l'avait déterminé à venir à bord.

» Durant notre courte relâche à l'île fertile de Huaheine, les deux vaisseaux achetèrent trois cents cochons, outre des volailles et des fruits ; et nous en aurions obtenu bien davantage, si nous y étions restés plus long-temps.

» Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord un jeune homme nommé *O-Maï*, natif d'Uliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les insulaires de Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui, n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure et son teint, ne pouvait, suivant

moi, donner une idée juste des habitans de ces îles heureuses (1) : car les naturels du premier rang sont beaucoup plus blancs et plus intelligens; ils ont communément un meilleur maintien que les classes moyennes du peuple. Cependant, depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur : car, excepté son teint (qui est d'une couleur plus foncée que celle des éarées ou grands, qui, comme dans les autres pays, mènent une vie plus voluptueuse, et sont moins exposés à la chaleur du soleil), je ne sais pas si tout autre naturel aurait donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale. O-Maï a certainement une très-bonne tête, de la pénétration, de la vivacité et des principes honnêtes : sa bonne conduite le rendait agréable à la meilleure compagnie, et un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Il est dominé par des passions comme les autres jeunes gens, mais il a assez de jugement pour ne pas s'y livrer avec excès. Le vin ou les boissons fortes ne lui causent, je crois, aucune répugnance; et s'il se trouvait dans un repas où celui qui boirait le plus serait le plus accueilli, je pense qu'il tâcherait aussi de mériter des applaudissemens : mais, heureusement pour lui, il a remarqué que le bas peuple seul boit beaucoup; et comme il étudiait avec soin les manières, les inclinations et

(1) Il était d'une grande taille, mais très-mince, et il avait les mains d'une petitesse remarquable.

la conduite des personnes de qualité qui l'honoraient de leur protection; il était sobre et retenu, et je n'ai pas ouï dire que, durant deux années de séjour en Angleterre, il se soit une seule fois pris de vin, ou qu'il ait jamais montré le moindre désir de passer les bornes les plus rigoureuses de la modération.

» Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, le présenta au roi, qui l'accueillit très-bien : il conçut dès-lors un sentiment profond de reconnaissance et de respect pour ce monarque. Il a été caressé par la première noblesse d'Angleterre; et on n'a pas eu la plus légère occasion d'avoir moins d'estime pour lui. Ses principaux protecteurs ont été mylord Sandwich, M. Banks et le docteur Solander. Le premier a cru probablement qu'il était du devoir de sa place de prendre soin d'un habitant de cette contrée hospitalière, qui a fourni avec tant de générosité aux besoins des navigateurs anglais; et les autres ont voulu reconnaître la réception amicale qu'on leur avait faite dans son pays. On observera que, quoique O-maï ait toujours vécu en Europe au milieu des amusemens, son retour dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit : il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur *la Résolution* (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, et vers le pole austral), chargé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés et

de l'amitié qu'on a eues pour lui, et après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite vérole (1).

» Au moment, dit Forster, où il partit de Huaheine, il semblait être un homme du peuple : il n'osait pas aspirer à la compagnie du capitaine, et il préférait celle de l'armurier et des matelots. Mais quand il fut au Cap, où Cook l'habilla à l'européenne, et le présenta aux personnes les plus distinguées, il déclara qu'il n'était pas *towtow*, nom qu'on nomme à la dernière classe des naturels, et il prit le titre d'*hoà*, ou d'officier du roi. On a raconté mille histoires fabuleuses sur cet Indien; et entre autres, on a dit qu'il était prêtre du soleil; caractère qui n'a jamais existé dans les îles d'où on l'a amené.

» Il a passé pour très-stupide chez les uns, et très-intelligent chez les autres. Sa langue, qui n'a point d'aigres consonnes, et dont chaque mot finit par une voyelle, avait si peu exercé son organe, qu'il ne pouvait point du tout prononcer les sons anglais les plus compliqués; et on a fait beaucoup de remarques très-peu justes sur ce défaut physique, ou plutôt sur ce défaut d'habitude. A son arrivée à Londres, il a partagé les spectacles et les plaisirs les plus brillans de cette grande métropole; il imita

(1) Cette maladie a, comme on l'a vu précédemment, fait périr Aotourou, le Taïtien que Bougainville avait amené en France, et qui reçut à peu près la même éducation qu'Omaï.

aisément la politesse élégante de la cour, montra beaucoup d'esprit et d'imagination, et fit des progrès étonnans dans le jeu d'échecs. La multiplicité d'objets qui affectèrent ses sens l'empêchait de s'occuper de ce qui pouvait être utile à lui-même et à ses compatriotes à son retour. Il était incapable d'embrasser d'un coup-d'œil général tout notre système de civilisation, et d'en détacher ce qui est applicable au perfectionnement de son pays. La beauté, la symétrie, l'harmonie et la magnificence enchantaient ses sens. Accoutumé à obéir à la voix de la nature, il se livrait sans réserve à tous ses mouvemens. Passant ses jours dans un cercle continuel de jouissances, il manquait de temps pour penser à l'avenir: et comme il n'avait pas le génie ni les talens supérieurs de Tupia, son entendement a fait peu de progrès. Ce qu'on aura peine à croire, il n'a jamais formé le moindre désir de s'instruire de notre agriculture, de nos arts et de nos manufactures; mais personne n'a cherché à exciter en lui ce goût ou à perfectionner son caractère moral. Il a prouvé, à son départ, que toutes les scènes de débauches dont il a été témoin n'ont pas corrompu les bonnes qualités de son cœur. Il emporta avec lui toute sorte d'habits, d'ornemens et de bagatelles, enfin tout ce qu'inventent chaque jour nos besoins factices. Son jugement était encore dans l'enfance; et, comme un enfant, il désirait tout ce qui l'amusait et produisait sur lui des effets inattendus. C'est pour satisfaire ses goûts enfantins qu'on lui a donné un orgue portatif,

une machine électrique, une cotte de mailles et une armure complète. Les lecteurs penseront peut-être qu'à son retour il a pris à bord des articles vraiment utiles à ses compatriotes; je l'espérais moi-même, mais j'ai été trompé. Si nous ne renvoyons pas à sa patrie un citoyen bien formé, ou rempli de connaissances précieuses, qui pourrait le rendre le bienfaiteur et peut-être le législateur de son pays, j'aime à penser du moins que les vaisseaux, en partant pour de nouvelles découvertes, porteront aux heureux insulaires de Taïti différens animaux domestiques, qui ajouteront peut-être au bonheur de ses habitans.

» Le 8 septembre 1773, nous fîmes voile pour Uliétéa. Nous arrivâmes devant le hâvre d'Ohamanéno à la fin du jour.

» Cette île, observe Forster, est appelée *O-Raietéa* par tous les Taïtiens, et dans toutes les îles de la Société; je ne sais pourquoi les cartes du capitaine Cook la nomment *Uliétéa :* par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle de Taïti : elle est environ trois fois plus grande que Huaheine ; ses plaines sont beaucoup plus larges et ses collines plus élevées.

» Un chef nommé *Oruwherra*, natif de l'île voisine de Borabora (1), vint à bord sur une pirogue. Il était très-robuste, mais il avait les mains très-petites : ses bras tatoués représentaient des figures carrées très-singulières, et il avait en outre de grandes rayures noires qui lui traversaient la poi-

(1) Cook l'appelle *Bolabola.*

trine, le ventre et le dos. Ses reins et ses cuisses étaient noirs partout. Il tenait à la main des branches vertes, et il offrit à mon père un petit cochon que plusieurs personnes de l'équipage avaient déjà dédaigné d'accepter : après qu'il eut reçu en retour quelques outils de fer, il descendit tout de suite dans sa pirogue, et il fut ramené à terre; mais il renvoya bientôt à son nouvel ami une seconde pirogue chargée de cocos et de bananes, et les domestiques qui vinrent les offrir de sa part ne voulurent emporter aucun présent. Nous fûmes très-touchés de cette marque de bonté.

» L'après-midi, un second chef, natif de la même île de Borabora, vint à bord, et changea de nom avec mon père : il s'appelait *Héréa* : nous n'avons pas vu d'homme si corpulent dans les îles de la mer du Sud : il n'avait pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, et une de ses cuisses en avait trente-un trois quarts. Ses cheveux le rendaient d'ailleurs remarquable : ils pendaient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, et ils étaient si touffus, qu'ils donnaient à sa tête une grosseur extraordinaire. Sa corpulence, son teint, sa peau tatouée comme celle d'Oruwherra, annonçaient assez son rang; car les grands de cette île vivent dans l'indolence et dans le luxe, ainsi que ceux de Taïti. Il faut expliquer comment ces deux chefs, originaires de Bolabora, pouvaient avoir de l'autorité et des possessions à Uliétéa. On lit, dans le premier voyage du capitaine Cook, qu'O-poony, roi

de Borabora, avait conquis l'île d'Uliétéa et celle d'O-taha, que renferme le même récif, et Mowrua, qui gît environ quinze lieues à l'ouest. Les guerriers qui servirent sous lui reçurent de très-vastes possessions pour leur récompense, et un grand nombre de ses sujets obtinrent des concessions de terre sur les îles conquises. Oo-ooroo, roi d'Uliétéa, fut cependant conservé sur le trône; mais on borna son pouvoir au district d'Opoa. O-poony avait placé à Taha un vice-roi nommé *Boba*, qui était son proche parent. La plupart des naturels des îles conquises étaient retirés à Huaheine et à Taïti, aimant mieux un exil volontaire que de se soumettre au conquérant : ils espéraient délivrer un jour leur pays de l'oppression. Il paraît que ce motif engagea Tupia et O-maï, originaires d'Uliétéa, à s'embarquer sur des vaisseaux anglais : ils ont toujours témoigné l'un et l'autre le désir de se procurer une grande quantité d'armes à feu. Tupia aurait peut-être exécuté son plan; mais O-maï n'avait pas assez de pénétration pour acquérir une idée complète de nos guerres, et l'adapter ensuite à la position de ses compatriotes. Cependant le projet de soustraire son pays au joug du peuple de Borabora remplissait tellement son esprit, qu'il a dit souvent en Angleterre que, si le capitaine Cook ne l'aidait pas dans son entreprise, il empêcherait ses compatriotes de lui fournir des rafraîchissemens : il médita cette vengeance jusqu'au moment de son départ; on lui persuada alors d'adopter des principes plus pacifiques. Nous avons

peine à concevoir quel motif porta O-poony et ses sujets à devenir conquérans ; car, si on les en croit, leur île est aussi fertile et aussi heureuse que celles dont ils se sont emparés : l'ambition seule a pu les animer ; mais cette ambition s'accorde mal avec leur simplicité et leur caractère généreux. Il est douloureux de penser que les sociétés humaines les plus heureuses entraînent encore de grandes imperfections.

» Le lendemain au matin, nous fîmes une visite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île ; nous portions avec nous des présens convenables. On ne nous assujettit à aucune cérémonie au débarquement ; on nous mena tout de suite près de lui. Il était assis dans sa maison près du bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de revoir le capitaine Cook : et lui demanda la permission de changer de nom. C'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner à un étranger.

» Oréo était d'une taille moyenne, mais très-gros ; il avait une physionomie pleine d'expression et d'esprit, une barbe clair-semée, d'un brun rougeâtre. Bannissant la cérémonie et l'affectation, il badinait et riait avec nous de très-bon cœur. Sa femme était âgée, mais son fils et sa fille ne paraissaient avoir que douze ou quatorze ans : la fille était très-blanche ; ses traits, et en particulier ses yeux, assez semblables à ceux des Chinois, son nez très-bien fait, ne ressemblaient pas beaucoup à ceux du reste de la

nation : elle était petite, mais toutes les formes de son corps, et en particulier ses mains, avaient de l'élégance et de la grâce : nous reprochions à ses jambes et à ses pieds d'être un peu larges; ses cheveux courts nuisaient à sa figure; mais rien de si engageant que ses manières; et quand elle sollicitait quelque chose, il n'était pas possible de rien refuser à sa voix douce et agréable. Au lieu de rester dans la maison, nous nous promenâmes au milieu des bocages, tirant quelques oiseaux et cueillant des plantes. Le bas peuple nous témoigna plus de familiarité et de confiance qu'à Huaheine; mais il ne nous importunait point par ses demandes comme à Taïti. L'après-midi, nous tuâmes dans une autre excursion des martins-pêcheurs; et au moment où je venais de tirer le dernier, nous rencontrâmes Oréo et sa famille qui se promenaient sur la plaine avec le capitaine Cook : le chef ne remarqua pas l'oiseau que je tenais à ma main, mais sa fille déplora la mort de son éatoua, et s'enfuit loin de moi lorsque je voulus la toucher. Sa mère, et la plupart des femmes qui l'accompagnaient, paraissaient aussi affligées de cet accident; et montant sur son bateau, le chef nous pria d'un air fort sérieux de ne pas tuer les martins-pêcheurs et les hérons de son île; mais il nous donna en même temps la permission de tirer tous les autres oiseaux. Nous avons essayé ensuite de découvrir la nature de leur vénération pour ces deux espèces d'oiseaux; toutes nos recherches ont été infructueuses.

» Le 10, Oréo nous invita à la représentation d'un héava. Le spectacle se donna sur un terrain d'environ soixante-quinze pieds de long et de trente de large, renfermé entre deux édifices parallèles l'un à l'autre. L'un était un bâtiment spacieux, capable de contenir un grand nombre de spectateurs, et l'autre une simple hutte étroite, soutenue sur une rangée de poteaux, ouverte du côté où l'on jouait la pièce, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nattes et des roseaux. L'un des coins était clos de toutes parts : c'est là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était revêtue de trois grandes nattes, du travail le plus fini, et rayées en noir sur les bords. Dans la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tambours de diverses grandeurs, c'est-à-dire trois troncs de bois, creusés et couverts d'une peau de requin : quatre ou cinq hommes, qui en jouaient sans cesse avec les doigts seulement, déployaient une dextérité étonnante. Le plus grand de ces tambours, haut d'environ trois pieds, en avait un de diamètre. Nous étions assis depuis quelque temps sous l'amphithéâtre, parmi les principales femmes de l'île, quand les actrices parurent : l'une était Poyadua, fille du chef Oréo ; l'autre, grande et bien faite, avait des traits agréables et un très-beau teint. Leur habillement, très-différent de celui qu'elles mettaient ordinairement, consistait en une pièce d'étoffe brune de la fabrique du pays, ou une pièce de drap bleu européen, serré avec soin autour de la gorge ; une espèce de vertugadin de quatre bandes

Digitized by Google

d'étoffe, alternativement rouges et blanches, posait sur leurs hanches, et de là pendait jusqu'aux pieds; enfin une toile blanche qui formait un ample jupon, et qui, traînant par terre de tous côtés, semblait devoir les embarrasser dans leurs mouvemens : le cou, les épaules et les bras étaient découverts; mais la tête était ornée d'une espèce de turban, élevé d'environ huit pouces, fait de plusieurs tresses de cheveux, qu'ils appellent *tamow*, et placées les unes sur les autres en cercles, qui s'élargissent vers le sommet : on avait laissé au milieu un creux profond rempli d'une quantité prodigieuse de fleurs très-odorantes de gardenia ou jasmin du Cap; tout le devant du turban était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches qui formaient de petites étoiles, et qui produisaient sur les cheveux très-noirs des danseuses, le même effet que des perles. Elles se mirent à danser au son des tambours; et, suivant toute apparence, sous la direction d'un vieillard qui dansait avec elles, et prononçait plusieurs mots, que, d'après le son de sa voix, nous prîmes pour une chanson. Leurs attitudes et leurs gestes étaient très-variés, et quelquefois nous aurions pu les trouver lascifs. Le mouvement de leurs bras est très-gracieux, et l'action continuelle de leurs doigts a quelque chose d'extrêmement élégant : mais ce qui blessa nos idées de grâce et d'harmonie, c'est l'odieuse coutume de tordre la bouche d'une si étrange manière, qu'il nous fut impossible de les imiter : elles la retirent d'abord de travers, et ensuite elles jet-

tent tout à coup leurs lèvres en avant avec des ondulations qui ressemblent à des convulsions subites.

» Après avoir dansé environ dix minutes, elles se retirèrent dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées, et cinq hommes, revêtus de nattes, prirent leur place et jouèrent une espèce de drame composé d'une danse indécente, et d'un dialogue qui avait de la cadence : quelquefois ils se mettaient à crier en prononçant tous ensemble les mêmes mots. Ce dialogue semblait lié à leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla, et un second le battit, le prit par la barbe, et répéta la même cérémonie sur deux autres; mais enfin le cinquième le saisit et le frappa d'un bâton. Ensuite ils se retirèrent tous, et les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent presque de la même manière que le premier.

» Les hommes reparurent de nouveau, les femmes les remplacèrent, et finirent le quatrième acte. Elles s'assirent pour se reposer : elles paraissaient très-lasses, car elles suaient beaucoup. L'une d'elles, ayant de l'embonpoint et de la vivacité dans le teint, ses joues étaient couvertes d'un rouge charmant. La seconde fille d'Oréo excita l'admiration par son jeu, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à jouer le matin et le soir ».

Le 15, l'après-midi, on représenta encore une pièce dont Forster donne les détails suivans.

« On nous admit derrière la scène, et nous vîmes les actrices s'habiller : elles obtinrent de nous des

grains de verre, et nous imaginâmes de les placer nous-mêmes : elles furent enchantées de nos soins. Nous observâmes parmi les spectateurs les plus jolies femmes du pays; l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie aperçu dans ces îles. La couleur de son visage ressemblait à celle d'une cire blanche un peu ternie; mais elle paraissait en parfaite santé; ses beaux yeux et ses beaux cheveux noirs formaient un si charmant contraste, qu'elle excita notre admiration; elle reçut d'abord un grand nombre de petits présens; cet hommage qu'on rendait à sa beauté ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifichets; elle ne cessa pas de nous importuner, tant qu'elle crut qu'il nous restait une seule babiole. Un de nos messieurs tenant à sa main un petit cadenas, elle le lui demanda tout de suite. Après avoir refusé pendant quelque temps, il consentit à le lui donner, et le mit à son oreille, en l'assurant que c'était là sa véritable place. Elle en fut joyeuse pendant quelques minutes; mais, le trouvant trop pesant, elle le pria de l'ouvrir et de l'ôter. Il jeta la clef au loin, en lui faisant comprendre, que, lui ayant accordé ce qu'elle désirait, si elle en était embarrassée, elle devait supporter cette peine comme un châtiment de son importunité. Elle devint inconsolable; pleurant amèrement, elle s'adressa à nous tous en particulier, et nous conjura d'ouvrir le cadenas : quand nous l'aurions voulu, nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au chef, qui, ainsi que sa femme, son fils et sa

fille, joignirent leurs prières aux siennes. Enfin on trouva un petite clef pour l'ouvrir; ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne, et rétablit la paix et la tranquillité parmi tous ses amis. Cette malice de notre part produisit un bon effet, car elle guérit les femmes de l'île de la vile habitude de mendier.

» Quelques circonstances survenues le lendemain matin, 15, prouvent clairement la timidité de ce peuple. Nous fûmes surpris, dit Cook, qu'aucun insulaire ne vînt à bord. Deux hommes de *l'Aventure*, ayant manqué à mes ordres, et passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les naturels du pays les avaient dépouillés, et qu'ils craignaient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes, le capitaine Furneaux et moi, à la maison d'Oréo, où il n'y avait personne; il s'était enfui avec toute sa famille, et tout le voisinage était, en quelque sorte, désert. Les deux hommes de *l'Aventure* reparurent enfin, et nous apprirent que les Indiens les avaient traités civilement; mais qu'ils ne pouvaient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osaient s'avancer vers nous nous dirent cependant que nos fusils en avaient tué plusieurs et blessé d'autres; ils nous indiquaient les endroits du corps par où étaient entrées les balles, etc. Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens qui étaient allés à Otaha; je craignais qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette

île. Pour m'en assurer, je résolus de voir le chef lui-même. Je montai la chaloupe avec un des naturels, et je marchai le long de la côte au nord, vers l'endroit où on nous dit qu'il s'était retiré. Nous l'aperçûmes bientôt sur une pirogue, et il débarqua avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avait déjà quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'insulaires qui me prièrent de les suivre. Un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Comme toute cette histoire me semblait cependant plus mystérieuse que jamais, et que j'étais absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe : j'y remontai de nouveau, et je continuai d'aller à la piste du chef. J'arrivai bientôt à un endroit où notre guide nous dit qu'il était : la chaloupe échoua à quelque distance de la côte; et une femme âgée, d'un air respectable, et qui était l'épouse du chef, vint à notre rencontre : elle se jeta dans mes bras, et pleura tellement, qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole. Je donnai le bras à cette femme, et je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui semblait plus effrayé que nous, et qui probablement croyait tout ce que les habitans du pays avaient raconté. Il s'approcha en hâte d'un de mes domestiques, lui rendit la poire à poudre qu'il avait portée jusqu'alors, et dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes assez longtemps en vain, et nous fûmes obligés de retourner

à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu durant notre séjour dans l'île. Les naturels nous donnèrent peu d'éclaircissemens sur sa fuite. Craignant qu'ils ne s'alarmassent de nouveau, si je faisais des recherches sur cela, j'eus soin de n'en pas parler. Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison, devant laquelle il y avait une vaste cour, et entouré d'une foule d'insulaires. Dès que je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon cou et fondit en larmes : toutes les femmes et quelques hommes pleurèrent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de temps avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche : enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos canots les alarmait : ils pensaient que les Anglais qui les montaient avaient déserté des vaisseaux, et que j'emploierais des moyens violens pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient, ils parurent joyeux et satisfaits, et ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avait été blessé, ni de leurs compatriotes, ni des nôtres : nous reconnûmes ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je ne sais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement; et malgré mes recherches, je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance : après un séjour d'environ une heure, je retournai à bord : trois des naturels m'accompagnèrent : à mesure que nous avancions le long de la côte, ils annonçaient à tous

ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontraient que la paix était faite.

» Ainsi se rétablit la tranquillité; et le lendemain au matin les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire. Après le déjeuner, le capitaine Furneaux et moi nous fîmes une visite au chef. Nous le trouvâmes dans sa maison calme et même gai, et et il vint dîner à notre bord avec quelques-uns de ses amis. J'appris seulement alors que Poréo, mon jeune Taïtien, m'avait quitté. J'ai déjà dit plus haut qu'il était avec nous quand je courais après Oréo, et qu'il me conseilla de ne pas aller à terre. Il eut alors une telle frayeur, qu'il resta dans la chaloupe jusqu'à ce qu'il apprît que tout était concilié. Il descendit enfin à terre, et il rencontra bientôt une jeune femme pour laquelle il avait contracté de l'amitié; il s'en alla avec elle.

» L'après-midi nos bateaux revinrent d'Otahaa chargés de bananes, fruits dont nous manquions le plus. Nos compagnons avaient fait le tour de l'île, conduits par un des éarées, nommé *Boba*; les naturels les reçurent d'une manière hospitalière, les logèrent et leur donnèrent des vivres : mais la seconde nuit leur repos fut troublé par des insulaires qui les volaient : ils recoururent au droit de représailles, et de cette manière ils recouvrèrent la plus grande partie de ce qu'ils avaient perdu.

» Ils avaient débarqué dans une belle baie, sur le côté oriental appelé *O-hamène* : le pays et ses habitans ressemblent parfaitement aux autres îles de cet

archipel : en général, les productions végétales et animales y sont les mêmes : quelques-unes seulement y sont plus ou moins abondantes. Ainsi, par exemple, l'arbre appelé *pommier* par les matelots est très-commun à Taïti, extrêmement rare à Uliétéa et à Huaheine, et peu abondant à Taha ; les volailles, qu'on voit à peine à Taïti, sont communes aux autres îles de la Société; les rats, qui infestent Taïti par myriades, ne sont pas si nombreux à O-Taha ; ils le sont encore moins à Uliétéa, et on en trouve très-peu à Huaheine.

» En allant chez le chef nommé *O-tah*, ils rencontrèrent une grande foule qui s'y rendait pour assister à un heiva : ils aperçurent aussi de loin une femme revêtue d'un habit singulier et toute noire. On leur dit qu'elle accomplissait les rites funéraires et qu'elle pleurait un mort. Ils trouvèrent l'arée, qui était un vieillard assis sur une selle de bois : il en offrit la moitié à M. Forster père. La danse fut bientôt commencée par trois jeunes filles dont la plus âgée n'avait que dix ans, et la plus jeune cinq. Trois tambours composaient, comme à l'ordinaire, la musique, et dans les intervalles de la danse trois hommes jouèrent une espèce de pantomime qui représentait des voyageurs endormis, et des voleurs enlevant adroitement leurs effets.

» Pendant la pièce, la foule ouvrit un passage à plusieurs insulaires, qui s'avancèrent deux à deux vers la maison, mais qui s'arrêtèrent à l'entrée. Ils étaient bien habillés ; ils avaient des ceintures rouges au-

tour de leurs reins, des bandes de cheveux tressés entouraient leur tête, et toute la partie supérieure de leur corps était nue et ointe d'huile de coco. Les uns étaient des hommes faits et les autres des enfans. O-tah les appelait *odawiddée* (1); et d'après les gestes qu'il fit pour s'expliquer, nos messieurs les prirent pour des pleureurs. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, qu'on ôta bientôt et qu'on donna au tambour. L'un de ces tambours se querela avec un autre naturel; ils s'arrachèrent les cheveux, et se donnèrent des coups violens. Pour que le spectacle ne fût pas interrompu, l'on substitua un autre tambour, et les deux combattans furent chassés de la maison. Vers la fin de la danse, les sepctateurs ouvrirent un passage, et les o-dawiddée parurent encore une fois, mais ils restèrent debout, sans faire de cérémonies particulières.

» Un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte, devant la maison du chef; et dans l'une, couverte d'un toit, il y avait un corps mort dont on célébrait les funérailles. Nos messieurs furent donc obligés de placer leurs canots un peu plus loin: ils couchèrent à leur bord; la nuit fut orageuse, et il plut beaucoup.

» Le lendemain ils doublèrent la pointe septentrionale de l'île, toujours accompagnés d'O-tah, et ils virent sur leur route, en dedans du récif, de longues

(1) Œdidée et O-Mai les appelaient *hea-biddhée;* ils disaient que ce mot signifie *parens.*

îles basses couvertes de palmiers et d'autres arbres : ils achetèrent d'excellentes bananes, et dînèrent un peu plus au sud, près de la maison du grand chef de l'île ; il se nommait *Boba*, et la gouvernait en qualité de vice-roi d'O-poony, roi de Bolabola, qui n'était pas alors dans l'île. Après dîné, nos gens ne trouvèrent pas un sac qui contenait des clous, quelques miroirs et des grains de verre. Les officiers assemblés résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution ; ils commencèrent à prendre un cochon, des nacres de perle et des étoffes, mais il fallut pour cela menacer les insulaires des armes à feu. Ils se partagèrent ensuite ; une troupe garda les canots, une autre les choses saisies ; et plusieurs, avec le lieutenant à leur tête, s'avancèrent dans le pays pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-tah les suivit tout effrayé. Les insulaires s'enfuyaient devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des montagnes. L'officier tira trois coups de fusil pour les épouvanter ; alors un chef, qui avait une jambe et un pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir ses cochons et plusieurs balles d'étoffes. M. Pickersgill se rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux boucliers et un tambour. O-tah les quitta le soir, mais il revint bientôt avec le sac volé, la moitié des clous et des grains de verre qu'il renfermait, et passa la nuit avec nos gens. Le lendemain, dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur rendrait tout ce qui avait été saisi, s'ils rapportaient

le reste des grains de verre et des clous. O-tah, et l'autre chef attaqué de l'éléphantiasis, qui marchait cependant très-bien, apportèrent le fer et les bagatelles qui avaient été cachés parmi des buissons : on rendit alors les étoffes, les cochons et les boucliers dont on s'était emparé. M. Pickersgill récompensa le maître de la hutte où il avait passé la nuit, et reconnut aussi par des présens la fidélité et l'amitié du vieux chef. Les marchandises qu'il recouvra le mirent en état d'acheter des bananes dans le district d'Hérurua, et ensuite au fond d'une baie appelée A-potopoto, où ils virent qu'il y avait une des maisons les plus vastes de toutes les îles de la Société. Elle était remplie d'habitans qui en occupaient avec leurs familles différentes parties ; elle semblait plutôt un bâtiment public, élevé pour servir d'asile aux voyageurs, comme les caravanserais de l'Orient, qu'une habitation particulière.

» Ayant à bord une bonne quantité de provisions, je me décidai à remettre en mer, et j'en informai le chef, qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer ; dès qu'il fit jour, Oréo son fils et quelques-uns de ses amis vinrent à bord, avec plusieurs pirogues chargées de fruits et de cochons. Les Indiens nous disaient : *Tiyo boa atoi. Je suis votre ami, prenez mon cochon, et donnez-moi une hache.* Mais nos ponts étaient déjà si remplis, que nous pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois et quatre cents cochons.

On nous en fournit plus de quatre cents dans cette île. Les uns pesaient cent livres, et davantage; mais les autres pesaient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

» La fille d'Oréo, qui jusqu'alors n'avait jamais osé nous faire visite, vint à bord pour demander la couverture verte de la chaloupe du capitaine, qu'elle désirait avec beaucoup d'ardeur. Elle reçut quantité de présens; mais Cook ne put lui accorder ce qu'elle souhaitait.

» Le chef et ses amis, ajoute-t-il, ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile; et avant de s'en aller, il me demanda avec instance si je ne reviendrais pas; et si je pensais à retourner, dans quel temps j'exécuterais mon projet : question que me faisaient journellement plusieurs des insulaires.

» Un grand nombre d'insulaires d'Uliétéa s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre à bord un seul âgé de dix-sept ou de dix-huit ans; il s'appelait Œdidée; il était natif de Bolabola, et proche parent d'Opoony, chef de cette île.

» Comme la relation de mon premier voyage traite fort en détail des productions des îles, des mœurs et des coutumes des naturels du pays, je ne dois m'arrêter sur cette matière que pour raconter de nouveaux faits ou corriger les erreurs que nous pouvons avoir commises.

» J'avais quelques raisons de croire que, dans leurs cérémonies religieuses, ils font des sacrifices humains : j'allai un jour, avec le capitaine Furneaux visiter un moraï à Matavaï : nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occasions, d'un homme de mon équipage qui savait assez bien leur langue, et de plusieurs naturels du pays : j'y trouvai un tupapow, sur lequel était un cadavre et des viandes ; de sorte que tout promettait du succès à mes recherches. Je proposai diverses questions relatives aux différens objets que j'avais sous les yeux : si les bananes étaient destinées à l'éatoua ; s'ils sacrifiaient à l'éatoua des cochons, des chiens, des volailles, etc. L'un des Indiens, qui annonçait de l'intelligence et du bon sens, me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'éatoua. Il me répondit, *taata eno*, c'est-à-dire, qu'ils immolaient les méchans hommes, *tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons ; il répondit non : s'ils immolaient des éarées ; il me dit qu'ils avaient des cochons à donner à l'éatoua, et il répéta de nouveau, *taata eno :* s'ils immolaient à l'éatoua les *tawtow* (les domestiques ou les esclaves), qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailles, mais qui sont des hommes bons ; il me répondit non ; mais seulement les hommes méchans. Ses réponses à beaucoup d'autres questions que je lui fis semblaient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à

être sacrifiés aux dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose, ce me semble, qu'en certaines occasions, ils jugent les sacrifices humains nécessaires; qu'ils prennent surtout pour victimes les hommes qui, dévoués à la mort par les lois du pays, sont pauvres et de la classe inférieure du peuple.

» L'insulaire à qui je proposai mes demandes prit beaucoup de peine afin de m'expliquer les détails de cette coutume; mais nous ne savions pas assez la langue pour le comprendre parfaitement. O-Maï m'a appris depuis qu'ils sacrifient des hommes à l'Être suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solennelles, se retire seul au fond de la Maison-de-Dieu, et y passe quelque temps. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu et conversé avec lui (ce pontife jouit seul de ce privilége); qu'il demande un sacrifice humain, et qu'il désire une telle personne présente, contre laquelle le prêtre a vraisemblablement de la haine. On tue sur-le-champ cet infortuné, et il périt ainsi victime du ressentiment du grand-prêtre, qui sans doute, au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort était un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la bouche d'autrui tout ce que je sais de leur religion; et comme les Européens qui se croient les plus habiles dans leur langue, ne l'entendent qu'imparfaitement, on n'est encore assuré de rien sur cette matière.

» La liqueur qu'ils font avec la plante appelée *ava ava*, s'exprime de la racine, et non des feuilles, comme le dit la relation de mon premier voyage. La manière de la préparer est aussi simple qu'elle est dégoûtante pour un Européen. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles et tendres, et ensuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vase : quand ils en ont mâché une quantité suffisante, ils y mettent plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte ; dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse qui tient lieu de pressoir : la liqueur est ensuite potable : elle se fait toujours au moment où on veut la boire. Elle a un goût poivré ; mais elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, je ne l'ai vue qu'une fois produire cet effet : les naturels en prennent communément avec modération et peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine comme les Européens mâchent du tabac, et ils avalent leur salive : plusieurs mangèrent devant nous des morceaux de cette racine.

» Les habitans d'Uliétéa cultivent une grande quantité de cette plante, et ceux de Taïti une très-petite. Je pense qu'elle croît dans presque toutes les îles de cette mer ; les Indiens en font le même usage ; car Le Maire dit que les insulaires de Horn tirent d'une plante une liqueur de la manière qu'on vient d'exposer.

» Ceux qui ont présenté les femmes de Taïti et des îles de la Société comme prêtes à accorder les der-

nières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur : il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées et avec celles qui ne le sont pas, si on n'en excepte toutefois les filles du peuple ; et même, parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très-vrai qu'il y a des prostituées ainsi que partout ailleurs : le nombre en est peut-être encore plus grand ; telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux ou dans le camp que nous avions sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes et les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, et qu'il n'y a entre elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituée ne leur paraît pas commettre un crime assez noir pour perdre l'estime et la société de ses compatriotes. Au reste, un étranger qui arrive en Angleterre pourrait, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux dans un de nos ports ou dans les environs de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens qu'elles sont toutes fort versées dans l'art de la coquetterie, et qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage.

» En quittant Uliétéa, le capitaine Cook fit route à l'ouest, inclinant un peu au sud, afin de sortir de

la route des premiers navigateurs, et d'entrer dans le parallèle des îles de Middelburg et Amsterdam.

» OEdidée, le jeune insulaire que nous avions pris sur notre bord (c'est Forster qui parle), fut vivement attaqué du mal de mer dès que nous fûmes au large : cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire : Je suis né sur cette île, et je suis proche parent d'O-poony, le grand roi qui a conquis O-Taha et Uliétéa. Il nous apprit en même temps que son véritable nom était *Mahine;* mais qu'il l'avait changé pour celui d'OEdidée, avec un chef d'Eiméo : usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poony était alors, suivant ce qu'il nous apprit, à Mowrua, île que nous passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule montagne de forme conique qui s'élève en pointe aiguë; et d'après le rapport des habitans d'Uliétéa, ses productions sont les mêmes que celles des autres îles de ce groupe.

» Notre jeune ami ne recouvra son appétit que le lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui pesait vingt-huit livres, et qui avait été pris par un des matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout de suite; mais il nous assura qu'il était beaucoup meilleur cru : on lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il trempa la chair comme dans une sauce, et mangea avec un grand plaisir : en place de pain, il mordait alternativement dans une pelote de maheï ou de pâte de fruit à pain.

» Avant de s'asseoir pour prendre son repas, il eut soin de séparer deux petits morceaux de poisson et de maheï, qu'il offrit à l'éatoua ou à la divinité, prononçant en même temps quelques mots que nous jugeâmes être une courte prière. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand il mangea du requin cru : ce qui prouve que ses compatriotes ont des principes de religion.

» Le 23 septembre, à dix heures du matin, nous trouvâmes une terre composée de trois ou quatre petits îlots réunis par des récifs comme la plupart des îles basses. Ils ont une forme triangulaire, et environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers. A l'aide de nos lunettes, nous observâmes que la côte était sablonneuse, mais revêtue çà et là de verdure, et probablement de lianes, communes à ces climats (*convolvulus brasiliensis*).

» Rien n'annonçait des habitans. Cook croit qu'il n'y en a point. La position de cette île ne diffère pas beaucoup de celle que Dalrymple assigne à la Dezana. Mais comme il n'est pas aisé de reconnaître si c'est la même, on la nomma île d'Hervey, en l'honneur du capitaine Hervey, un des lords de l'amirauté, et depuis comte de Bristol.

» Le 1er octobre 1773, on découvrit l'île de Middelbourg, où nous arrivâmes le lendemain. Nous apercevions des plaines au pied des collines et des plantations de jeunes bananiers dont les feuilles, d'un vert éclatant, contrastaient avec les teintes di-

verses des différens arbrisseaux et la couleur brune des cocotiers, qui semblait être l'effet de l'hiver. Le jour ne faisant que poindre, la lumière était si faible, que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois; peu à peu nous distinguâmes les insulaires qui marchaient le long du rivage. Les collines basses et moins élevées au-dessus du niveau de la mer que l'île de Wight, étaient ornées de petits groupes d'arbres épars; et l'espace intermédiaire paraissait couvert d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancèrent leurs pirogues à la mer, et ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord, nous présenta une racine de poivrier enivrant des îles de la mer du Sud; et après avoir touché nos nez avec cette racine en signe d'amitié, il s'assit sur le pont sans proférer un seul mot. Le capitaine lui offrit un clou, et à l'instant il le tint élevé au-dessus de sa tête, en prononçant *sagafetaï;* mot que nous prîmes pour un terme de remercîment. Il était nu jusqu'à la ceinture; mais de là jusqu'aux genoux il était enveloppé d'une pièce d'étoffe pareille à celle de Taïti, mais enduite d'une couleur brune et d'une forte colle qui la rendait roide et propre à résister à la pluie; il était d'une taille moyenne et d'un teint châtain, assez semblable à celui des Taïtiens ordinaires (1), ses traits

(1) Comme les insulaires dont on parlera dans la suite seront souvent comparés aux habitans de Taïti et des îles de la Société, il est à propos d'observer que les naturels de

avaient de la douceur et de la régularité. Il portait sa barbe coupée ou rasée, ses cheveux noirs et frisés en petites boucles, et brûlés à la pointe. On distinguait sur chacun de ses bras des taches circulaires à peu près de la grosseur d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques de points tatoués, à la manière des Taïtiens, mais qui n'étaient pas noirs. On remarquait encore d'autres piqûres noires sur son corps. Un petit rouleau était suspendu à chacun des trous de son oreille; et sa main gauche manquait du petit doigt. Il garda le silence pendant un temps considérable; mais d'autres insulaires qui arrivèrent après lui furent plus communicatifs; ayant accompli la cérémonie de toucher les nez, ils parlèrent un langage inintelligible pour nous.

» Les navires étaient entourés par les pirogues: il y avait dans chacune trois ou quatre hommes qui faisaient beaucoup de bruit et montraient ce qu'ils avaient à vendre, en appelant pour attirer des acheteurs. Leur langage n'est pas désagréable; mais ils prononçaient sur une espèce de ton chantant tout ce qu'ils disaient. Plusieurs vinrent sur le pont, et un entre autres que nous reconnûmes pour un chef, à l'autorité qu'il semblait avoir sur les autres. Cook lui donna une hache, des clous de fiche et d'autres choses qui lui causèrent une grande joie; il gagna

---

Taïti et des îles de la Société, étant parfaitement semblables dans la plupart des rapports, les usages communs seront indifféremment appelés *usages taïtiens* ou *usages des îles de la Société*.

ainsi l'amitié de ce chef, qui se nommait Tioony.

» Il admirait beaucoup nos étoffes et nos toiles anglaises ; mais il donnait ensuite la préférence à nos outils de fer. Sa conduite était aisée et confiante ; car il entra dans la grand'chambre et partout où nous jugeâmes à propos de le conduire.

» Cook s'embarqua bientôt sur deux chaloupes, avec plusieurs personnes de nos équipages, accompagné de Tioony, qui nous conduisit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en travers des vaisseaux, où le débarquement était très-facile, et les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immense d'Indiens poussèrent des acclamations à notre arrivée sur la côte. Il n'y en avait pas un seul qui eût un bâton ou une arme quelconque à la main, signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se serraient de si près autour de nos embarcations, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, etc., contre des clous, qu'il fallut un peu de temps avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir ; car ceux qui ne pouvaient pas s'approcher assez nous jetaient, par-dessus les têtes des autres, des balles entières d'étoffes, et ils se retiraient sans rien demander ou rien attendre.

» Un grand nombre d'hommes et de femmes, parfaitement nus, nageaient à côté de nous, en élevant d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle, etc., qu'ils voulaient vendre.

» Enfin, le chef fit ouvrir la foule à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il y eût assez de place pour effectuer notre descente. Il nous portèrent hors de nos chaloupes sur leurs dos. Le chef nous mena ensuite à son habitation agréablement située à environ neuf cents pieds de la mer, à l'extrémité d'une belle prairie, et à l'ombre de quelques shaddecks. On voyait en face la mer et les bâtimens à l'ancre; derrière et de chaque côté, on apercevait de jolies plantations qui annonçaient la fertilité et l'abondance. Il y avait dans un coin de la maison une cloison mobile d'osier toute dressée, et, par les signes des habitans, nous jugeâmes qu'elle séparait les lieux où ils couchent. Le plancher était couvert de nattes sur lesquelles nous nous assîmes; les naturels s'assirent aussi en dehors, en formant un cercle autour de nous. On avait apporté nos cornemuses; Cook ordonna d'en jouer. Le chef, de son côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grâce; comme nous leur offrîmes à chacune un présent, toutes les autres se mirent dans l'instant à les imiter. Leur chant était simple, harmonieux, il n'avait rien de dur ni de désagréable, comme l'est celui des Taïtiens. Les chanteuses battaient la mesure en frappant le second doigt sur le pouce, tandis que les trois autres doigts restaient élevés. L'un de nos officiers nota un de leurs airs:

» La musique est en mineur. Elles variaient les quatre notes sans jamais aller plus bas que *la*, ni plus haut que *mi*. Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où cela provenait ; mais apercevant enfin des arbres touffus derrière la maison, nous reconnûmes qu'étant de l'espèce des orangers et couverts de fleurs, ils répandaient cette odeur suave. Bientôt on nous présenta des fruits de ces arbres.

» Après être restés assis quelque temps, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines où le chef avait une autre maison. On nous y donna à manger des bananes et des cocos, et on nous offrit à boire une liqueur extraite devant nous du jus d'eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racines à mâcher ; mais comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, ensuite ils y versèrent de l'eau ; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes, et fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte ; chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai ; la façon dont on venait de la préparer avait éteint la soif de nos messieurs. La jatte cependant fut bientôt vidée, car les hommes et les femmes ne manquèrent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servaient pas deux fois de la

même coupe, et que deux personnes ne burent jamais dans la même.

» Cette maison était située à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement; il y avait au-devant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers étendaient leurs branchages tout autour, et formaient un ombrage charmant.

» Les naturels, observe Forster, venaient de nous accueillir au rivage avec la plus grande amitié; un peuple qui aurait connu nos bonnes intentions ne nous aurait pas reçus d'une façon plus cordiale. Ces bons insulaires n'avaient jamais vu d'Européens; une tradition très-imparfaite pouvait seule leur rappeler le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonçait un caractère franc et généreux, sans basse défiance : les femmes, de leur côté, ne nous firent pas moins de caresses; elles nous témoignèrent, par leurs regards et leur sourire, que nous étions les bien venus.

» Tandis que le capitaine parcourut les environs de la maison du chef, je fis avec quelques-uns de nos messieurs une promenade assez avant dans la campagne, et voici ce que je remarquai. Une haie de roseaux diagonalement entrelacés, et d'une jolie forme, entourait la prairie. Deux portes composées de plusieurs planches, et appendues à des gonds, donnaient entrée dans la plantation. Nous nous séparâmes, afin d'examiner ce beau pays, et à chaque pas nous eûmes lieu d'être enchantés de nos décou-

vertes. Les portes étaient disposées de manière qu'elles se fermaient d'elles-mêmes : les clôtures étaient couvertes de plantes grimpantes, et surtout d'une liane qui avait des fleurs d'un bleu de ciel. Nous apercevions partout des jardins et des habitations dans des bocages, et nous cueillîmes beaucoup de plantes que nous n'avions jamais vues sur les îles de la Société. Les insulaires semblaient plus actifs et plus industrieux que ceux de Taïti, et au lieu de nous suivre en foule, ils nous laissaient passer seuls, à moins que nous ne les priassions de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous; car ils les estiment tant, qu'ils résistaient difficilement à la tentation.

» Nous traversâmes ainsi plus de dix plantations ou jardins séparés par des enclos et communiquant les uns avec les autres par les portes dont je viens de parler. A l'extrémité des jardins nous trouvions communément une maison dont les propriétaires étaient absens. Leur attention à séparer les propriétés suppose un plus grand degré de civilisation que nous ne l'imaginions. Leurs arts, leurs manufactures et leur musique sont plus perfectionnés que dans les îles de la Société : mais les Taïtiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence, ou plutôt plus de luxe, des habitations plus spacieuses et plus commodes. Si nos nouveaux hôtes ne jouissent pas des dons de la nature avec autant de pro-

fusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut-être avec plus d'égalité.

» Les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes nous prodiguaient les plus tendres caresses : ils nous embrassaient, ils baisaient nos mains avec l'effusion la plus cordiale, et les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards d'affection qui nous attendrissaient.

» Leur corps est très-bien proportionné, et le contour de leurs membres fort agréable : ils sont cependant plus musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces dans les travaux de l'agriculture et des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur et de la grâce, diffèrent de ceux des Taïtiens en ce qu'ils sont plus oblongs qu'arrondis ; leur nez est aussi plus aquilin et leurs lèvres moins grosses. En général, la hauteur des femmes est moindre de quelques pouces que celle des hommes ; mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peuple de Taïti et des îles de la Société. De la tête à la ceinture, leur corps pourrait servir de modèle aux artistes ; leurs bras et leurs mains ont toute la délicatesse de ceux des Taïtiennes ; mais elles ont, comme elles, les jambes et les pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette différence de teint et de grosseur qui nous indiquaient sur-le-champ à Taïti les personnes d'un rang élevé. Le chef, qui nous vint voir à bord, avait le même habillement que le peuple ; rien d'ailleurs ne le distinguait ; nous ne reconnûmes sa supériorité que par

l'obéissance avec laquelle on accomplissait ses ordres.

» Leur peau était tatouée et noircie comme celle des autres insulaires de ces mers ; mais ce qui nous étonna, ils font subir aussi cette opération aux parties les plus délicates du corps : ce qui doit être fort pénible, et même fort dangereux sur les extrémités glanduleuses.

» Parmi les hommes, qui n'étaient pas entièrement nus, les uns avaient un morceau d'étoffe autour des reins, et d'autres portaient un vêtement qui ressemblait à peu près à celui des femmes, c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe peinte, soit en échiquier, soit comme nos étoffes à fleurs. Plusieurs se couvraient, en place d'étoffe, de nattes extrêmement bien travaillées. Une coquille de nacre de perle attachée à un collier pendait souvent sur la poitrine des hommes : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de petits coquillages entremêlés de graines ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étaient percées chacune de deux trous garnis de petits rouleaux faits de roseaux peints, et vernissés en rouge ou de différentes couleurs, mais par compartimens réguliers, ou bien de nacre de perle.

» Ils se servaient de peignes extrêmement propres et extrêmement ornés, composés de petites dents plates, d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune pareil au buis, et jointes ensemble avec beaucoup d'élégance par un tissu de fibres de cocos de couleur naturelle ou teintes en noir.

» Les petits bancs qui leur servent de coussins étaient aussi plus communs qu'à Taïti : j'y remarquai une grande quantité de vases aplatis dans lesquels ils mettent leurs alimens, et de spatules avec lesquelles ils fouettent la pâte du fruit à pain. Ils étaient faits de *bois massue* (*casuarina equisetifolia*), à qui on a donné ce nom, parce qu'il fournit des armes à tous les insulaires de la mer du Sud.

» Ils possèdent des massues de toutes sortes de façons, et la plupart si pesantes, que nous pouvions à peine les soulever d'une main : la forme la plus commune est la quadrangulaire ; elles présentent alors un rhomboïde à l'extrémité, en s'arrondissant ensuite graduellement du côté du manche. Plusieurs étaient plates, pointues, ou ressemblaient à une spatule ; d'autres avaient de longs manches, etc., etc. La plupart offraient différens modèles de ciselure et de sculpture, ouvrages d'un long travail et d'une patience incroyable. Chaque compartiment était remarquable par une régularité qui nous surprenait, et la surface des massues aussi polie que si elles eussent été faites en Europe avec les meilleurs outils. Leurs lances étaient de même bois et travaillées aussi soigneusement. La construction des arcs et des traits est particulière. L'arc, long de six pieds, et à peu près de l'épaisseur du petit doigt, forme une légère courbe quand il est relâché : la partie convexe est cannelée d'un sillon profond dans lequel la corde se place, et qui est quelquefois assez large pour contenir le trait fait de bambou, long de six

pieds, et dont la pointe est d'un bois dur. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, et qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi la corde n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquérant une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras. Nos matelots, ne connaissant point la nature de ces armes, en brisèrent plusieurs, parce qu'ils voulaient les tirer comme les autres arcs.

» L'immense quantité d'armes que nous aperçûmes répond très-mal au caractère pacifique qu'annonçait leur conduite à notre égard, et même que montrait leur empressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont des querelles entre eux, ou qu'ils font la guerre aux îles voisines; mais leur conversation ou leurs signes ne nous ont rien appris qui puisse jeter du jour sur cette matière.

» Ils nous vendirent tout ce que nous voulûmes pour de petits clous, et même pour des grains de verre; mais relativement à la rassade, leur goût diffère de celui des Taïtiens, car les derniers choisissent toujours celle qui est transparente, tandis que le peuple d'Ea-oowhee ne prenait que des grains noirs ou opaques avec des rayures rouges, bleues et blanches.

» Nous rencontrâmes plusieurs personnes couvertes d'une lèpre de la plus mauvaise espèce : un

grand ulcère cancéreux, parfaitement livide en dedans et d'un jaune brillant tout autour des bords, rongeait le dos et les épaules d'un de ces Indiens. Nous aperçûmes aussi une femme dont le visage à demi rongé était très-dégoûtant : il n'y avait plus qu'un trou à la place de son nez : ses joues très-enflées rendaient continuellement du pus; ses yeux chassieux et tombant en pourriture semblaient prêts à sortir de sa tête. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi horrible : ces malades cependant paraissaient peu affligés de leur état; ils faisaient des échanges avec autant d'activité que les autres, et ils ne craignaient point de nous offrir des provisions en vente.

» A midi, nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîner, nous allâmes une seconde fois à terre, et nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. »

Forster père fit ensuite une promenade dans l'intérieur du pays; il en donne la relation suivante : « Les naturels poussèrent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin, et la foule était aussi nombreuse. On fit beaucoup d'échanges; mais les provisions étaient rares, et nous ne trouvions point de shaddecks, parce que la saison n'était pas assez avancée. M. Hodges et moi, suivis d'un domestique et de deux insulaires qui voulurent bien nous servir de guides en cas de besoin, nous montâmes la

colline, afin d'examiner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme on l'a dit ci-dessus, par des haies de bambou ou des haies vives de la belle fleur de corail (*erythrina corallodendron*). Nous atteignîmes ensuite un petit sentier entre deux enclos; nous vîmes des ignames et des bananiers plantés des deux côtés avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier conduisait dans une belle plaine d'une grande étendue, couverte de riches pâturages : il y avait à l'autre extrémité une promenade délicieuse d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutissaient à un autre sentier bordé de plantations très-régulières, entourées de shaddecks, etc. Ce sentier menait, par une vallée cultivée, à un endroit où plusieurs chemins se croisaient. Nous découvrîmes là une jolie prairie, revêtue d'un vert gazon très-fin, et ceinte de toutes parts de grands arbres touffus. Une maison sans habitans occupait un des côtés; les propriétaires étaient probablement sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant : nous respirions un air délicieux, embaumé de parfums exquis; la brise de mer jouait avec nos cheveux, et nous rafraîchissait; une foule de petits oiseaux gazouillaient de tous côtés, et les colombes amoureuses roucoulaient au fond du bocage. Les racines de l'arbre qui nous couvrait étaient remarquables : elles s'élevaient de la tige à près de huit pieds au-dessus du terrain; ses gousses avaient d'ail-

leurs plus de trois pieds de long, et deux ou trois pouces de large. Ce lieu solitaire et si fertile nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne serait pas possible de trouver en effet un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y avait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais l'eau est la seule chose qui manque à cette île charmante. Je découvris à notre gauche une promenade couverte, qui menait à une autre prairie, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes un monticule et deux huttes. Des bambous plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre entouraient la colline; on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent ne voulaient point en approcher : après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toit n'était pas à plus d'une palme du sol. L'un renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu, mais l'autre était vide. Ainsi le casuarina désigne les cimetières à Middelburg comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues et touffues, dont les feuilles minces et clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques autant que le cyprès. Il est probable que les mêmes idées qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie du monde engagent les habitans de ces régions à employer les premiers au même usage. La colline où se trouvaient

les huttes était formée des petits morceaux de rocher de corail semblables au gravier, accumulés sans aucun ordre.

» Marchant un peu plus loin, nous vîmes des plantations aussi agréablement disposées, et des maisons de la même espèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans une, où ils nous prièrent de nous asseoir, et ils nous donnèrent des cocos extrêmement rafraîchissans.

» Dans toute notre promenade, nous ne rencontrâmes que quelques insulaires qui passèrent près de nous sans trop nous regarder. L'explosion et l'effet de nos fusils n'excitèrent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne montraient à notre égard aucun autre sentiment que celui de la bienveillance et de la courtoisie. Les femmes, réservées en général, repoussaient d'abord avec dégoût les entreprises indécentes des matelots : quelques-unes cependant se montrèrent plus faciles, et appelèrent nos gens à elles par des gestes lascifs.

» Le 3 octobre, tandis que les vaisseaux mettaient sous voile, Cook avec le capitaine Furneaux et Forster, allèrent prendre congé du chef : il vint à leur rencontre sur le rivage. On s'assit sur l'herbe, et on y passa environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'insulaires. Après avoir présenté au chef différentes graines de jardin, on tâcha, observe Forster, de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe,

accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau; mais voyant *la Résolution* sous voile, il appela une de ses pirogues, et il continua à échanger des hameçons contre des clous, et il s'appropria lui seul tout le commerce; mais quand il était à terre, on ne le vit jamais faire le moindre échange.

» Nous ne pûmes guère converser que par signes avec les naturels; nous rassemblâmes cependant un certain nombre de mots; et guidé par les principes de la grammaire universelle et des dialectes, je m'aperçus bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle de Taïti et des îles de la Société. O-Maï et OEdidée, les deux Indiens d'Uliétéa et de Bolabola, qui s'étaient embarqués avec nous, déclarèrent d'abord que ce langage était absolument nouveau et inintelligible pour eux; cependant, quand je leur expliquai la ressemblance de plusieurs mots, ils saisirent à l'instant les modifications particulières de ce dialecte, et causèrent avec les insulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire après un long séjour parmi eux. Cette île les charmait; cependant ils remarquèrent bientôt ses inconvéniens, et nous avertirent qu'il y avait peu de fruit à pain, de cochons, de volailles, et point de chiens. D'un autre côté, ils aimaient la grande abondance de cannes à sucre, et de ce poivre enivrant dont on a parlé plus haut.

» De Middelburg, ou Ea-oo-wee, nous nous rendîmes à Amsterdam, ou Tongataboo. Dès que nous en eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues,

montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment le long des bâtimens; ils nous présentèrent quelques racines d'eava, et montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie; ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île, et nous indiquaient un mouillage, du moins à ce que nous imaginâmes. Après avoir couru un petit nombre de bordées, nous mouillâmes dans la rade Van-Diemen, près des brisans qui bordent la côte. Une foule d'Indiens remplissaient alors nos navires : les uns étaient venus en pirogues, d'autres accouraient à la nage; ainsi que ceux de l'île de Middelburg, ils apportèrent des étoffes, des nattes, des outils, des armes et des ornemens que nos matelots échangèrent contre leurs propres habits. Comme l'équipage devait probablement ressentir bientôt les suites de ce trafic, le capitaine, afin de l'arrêter et de nous procurer les rafraîchissemens nécessaires, défendit d'acheter aucune curiosité.

» Cet ordre produisit un bon effet; car les naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes et des cocos en abondance, des volailles et des cochons; ils les échangèrent contre de petits clous et des étoffes d'Europe : ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles ».

Après avoir pris ces arrangemens et nommé des surveillans afin de prévenir les disputes, Cook descendit à terre accompagné du capitaine Fur-

neaux, de Forster, de plusieurs officiers et d'un chef indien nommé *Attago* (1), qui s'était attaché à lui dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés.

« J'achetai, continue Forster, plusieurs jolis perroquets, des pigeons et des tourterelles très-bien apprivoisés. OEdidée achetait de son côté, avec beaucoup d'empressement, des plumes rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auraient une valeur extraordinaire à Taïti et aux autres îles de la Société : elles étaient communément attachées à leurs tabliers de danse ou à des diadèmes de feuilles de bananier. Il nous montra, avec un air d'extase tout-à-fait admirable, que la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois doigts, suffirait pour payer le plus gros cochon de son île.

» Pendant toute la journée, nous parcourûmes les campagnes, et nous n'arrivâmes à bord qu'au coucher du soleil : les vaisseaux étaient entourés de pirogues, et les naturels nageaient tout autour en faisant un grand bruit. Une quantité considérable de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies : on leur persuada aisément de monter à bord toutes nues. Elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les femmes du commun à Taïti et aux autres îles de cet archipel. Les matelots, profitant de ces dispositions, renouvelèrent à nos yeux

(1) Forster l'appelle *Attaha;* et il donne à OEdidée le nom de *Hédéedée.*

les scènes des temples de Chypre. Les femmes de Tongataboo se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe ou quelques grains de verre. Leur lubricité cependant n'était point générale; nous présumons qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se rendit coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple.

» Aucune de ces femmes n'osa rester à bord après le coucher du soleil; elles retournèrent à terre, ainsi que la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordait la côte. Ils allumèrent beaucoup de feux : on les entendit causer durant la plus grande partie de la soirée. Il paraît que leur empressement à faire des échanges avec nous ne leur permit pas de retourner à leurs habitations, qui étaient probablement situées dans la partie la plus éloignée de l'île. Nos marchandises étaient très-précieuses à leurs yeux. Ils donnaient volontiers une volaille ou un monceau de bananes et de cocos pour un clou qu'ils enfonçaient dans leur oreille, ou qu'ils portaient suspendu à leur cou. Leurs volailles sont d'un goût excellent : en général, le plumage en est très-luisant, avec un mélange agréable de rouge et de jaune. Nos matelots en achetèrent beaucoup, afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. Depuis notre départ de Huaheine, ils s'étaient amusés chaque jour à tourmenter ces

pauvres oiseaux, à leur couper les ailes et à les exciter l'un contre l'autre. Ils réussirent si bien, que quelques poules de Huaheine combattirent avec autant de fureur que les coqs d'Angleterre; mais celles d'Amsterdam furent moins complaisantes et moins furieuses.

» Quatre jours après notre débarquement, nous reçûmes sur le rivage la visite du principal chef de l'île. On nous apprit qu'il s'appelait *Ko-haghee-too-fallango* (1). Je ne puis pas dire si c'était son nom ou son titre; mais ils convinrent tous qu'il était *Areeké* (2) ou roi. D'autres fois, en parlant de ce chef, ils le nommaient *Latoo-Nipooroo;* nous en conclûmes que le mot *Latoo* signifie un titre, parce que Schouten et Le Maire reconnurent en 1616 qu'il avait cette signification aux îles des Cocos, des Traîtres et de Horn, situées dans ces parages, seulement à quelques degrés au nord. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les vocabulaires que ces navigateurs intelligens nous ont laissés ont beaucoup de rapport avec la langue qu'on parle à l'île d'Amsterdam, et qu'il y a une conformité parfaite dans le caractère et les usages de ces différens insulaires.

» Je trouvai ce roi assis avec une gravité si stupide

---

(1) Ko est l'article dans ces îles et à la Nouvelle-Zélande; il répond à l'*O* ou l'*E* de Taïti.

(2) Le même mot, dans le dialecte de Taïti, se prononce *Aré*.

et si sombre, dit Cook, que, malgré ce qu'on m'en avait dit, je le pris pour un idiot que le peuple adorait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai et je lui parlai, mais il ne me répondit point : il ne fit pas même attention à moi, et je n'aperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allais le quitter, lorsqu'un naturel, jeune et intelligent, entreprit de me détromper; il s'expliqua de manière à ne me laisser aucun doute que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris en présent ce que je destinais au vieux chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles et des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot et sans tourner la tête ni à droite ni à gauche : il fut constamment immobile comme une statue. Je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, et il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que ce chef avait envoyé une grande quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur le rivage ; elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames et fruits à pain, et un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgecumbe et son détachement allaient se rembarquer quand on apporta ces provisions au bord de l'eau : les insulaires dirent que c'était un présent de l'areeké (1), c'est-à-dire, du roi de l'île,

(1) Appelé *kava* à Tongataboo, dans l'île de Horn.

à l'areeké du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécille.

» Parmi les insulaires qui l'environnaient, nous reconnûmes, ajoute Forster, un prêtre qui, le lendemain de notre arrivée, nous avait conduits dans une espèce de temple ou cimetière : il prenait une quantité prodigieuse de boisson enivrante, qu'on lui servait dans de petites coupes carrées de feuilles de bananier pliées d'une manière curieuse ; il nous présenta poliment de ce délicieux breuvage, et par civilité nous en goûtâmes : son insipidité et son âcreté nous donnèrent des envies de vomir. Le saint homme en prenait chaque soir de si grandes doses, qu'il s'enivrait complètement. Il ne faut pas s'étonner si la mémoire lui manquait quand il récitait des prières, s'il était maigre, si sa peau était écaillée, et enfin s'il avait le visage ridé et les yeux rouges. Il paraissait jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple, et était toujours suivi d'un certain nombre de domestiques chargés de remplir ses coupes. Il gardait les dons qu'il recevait de nous, au lieu qu'Attago et plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce que nous leur offrions.

» Ce prêtre était accompagné de sa fille, à laquelle nous fîmes tous des présens. Elle avait des traits extrêmement réguliers, et était plus blanche que la plupart des femmes de l'île, qui semblaient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits d'un pays, et qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans l'indolence et les plai-

sirs, il est naturel d'avoir un teint plus clair et un visage plus délicat. Ne peut-on pas en conclure que le luxe commence à s'établir dans cette île sous le voile de la religion, et que l'on y pourra voir un jour cette nation soumise aux jongleries indécentes de ses prêtres?

» L'obéissance et la soumission de ce peuple pour ses chefs, montre bien que le gouvernement, sans être tout-à-fait despotique, est loin d'être populaire; cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation paraît aussi applicable à la plupart des îles dans la partie occidentale de la mer Pacifique, puisque les descriptions de Schouten, de Le Maire et de Tasman, correspondent en tous les points principaux avec nos remarques.

»La réception amicale qu'on a faite presque constamment aux étrangers sur toutes les îles dépendantes de ce groupe nous ont engagés à donner aux découvertes de Schouten et de Tasman le nom d'*îles des Amis*. Les chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux îles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance et de Horn; mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévèrement punies par le navigateur hollandais, qui, après le premier trouble à l'île de Horn, y passa cependant neuf jours en parfaite intelligence avec les naturels du pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs îles à 6 degrés au sud de celles qu'avait visitées Schouten: il y fut reçu avec toute sorte de

démonstration de paix et de bienveillance; je ne sais pas si c'est parce que les habitans d'Amsterdam et de Rotterdam avaient appris des insulaires des Cocos, de l'Espérance et de Horn, la force supérieure des étrangers et leurs ravages, ou si c'était une suite de leur caractère pacifique : je serais porté à adopter la première opinion. Les îles vues par le capitaine Wallis en 1767, et qu'il a nommées *îles de Boscawen* et *de Keppel*, sont probablement les îles des Cocos et des Traîtres; mais son équipage ne fit d'autre mal aux naturels que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de fusil. Bougainville vit quelques-unes des îles les plus nord-est de ce groupe, et en général, il y reconnut le même caractère. Il leur donna le nom d'*Archipel des Navigateurs*, avec assez de raison, puisque plusieurs vaisseaux les avaient rencontrés. Depuis le voyage de Tasman, aucun autre Européen n'était abordé à l'île d'Amsterdam. Durant un espace de cent trente ans, ces peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens, de manière de vivre, de caractère, etc. Si nous avions su leur langue, nous aurions eu des preuves positives qu'ils conservent par tradition le souvenir des premiers Européens qui les visitèrent; mais ils avaient encore des clous que leur apporta sans doute Tasman. Nous en achetâmes un très-petit, et presque consumé par la rouille : on le voit maintenant au Muséum à Londres, sur un manche de bois; il leur servait probablement de gouge ou de vrille. Nous achetâmes aussi de petits pots de terre

parfaitement noirs, couverts de suie en dehors : je pensai que c'étaient des monumens du voyage de Tasman ; mais dans la suite, j'eus lieu de croire que les insulaires les fabriquent eux-mêmes.

» Nous pouvons assurer, comme Schouten, Tasman et Bougainville, que les naturels commettent des vols avec beaucoup de dextérité. Tasman et le capitaine Wallis ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit doigt ; et suivant les relations circonstanciées de Schouten et de Le Maire, les naturels de l'île de Horn avaient autant de soumission pour leur roi que ceux de Tongataboo. Comme ils venaient d'éprouver la force supérieure des étrangers, ils furent respectueux jusqu'à l'humiliation envers les Hollandais : le roi se prosternait lui-même devant un munitionnaire, et les chefs plaçaient leur cou sous ses pieds. Ces témoignages excessifs de vénération semblent annoncer de la bassesse et de la lâcheté ; mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces vices. Leur conduite à notre égard avait ordinairement cette liberté et cette hardiesse qu'inspire la droiture des intentions.

» Ici cependant, ainsi que dans toutes les autres sociétés humaines, il y a des exceptions au caractère général, et nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques individus. Ayant quitté la grève, où le latoo attirait l'attention de tout notre monde, nous entrâmes dans le bois, le docteur Sparrman et moi, afin de faire des découvertes d'histoire naturelle. Je tirai un oiseau, et l'explosion amena près

de nous trois naturels du pays, avec lesquels nous conversâmes autant que le permit notre connaissance superficielle de leur langue. Bientôt après, le docteur Sparrman fouilla un buisson pour y chercher une baïonnette qui était tombée du bout de son fusil. Un des insulaires, entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes et se battit avec moi, en s'efforçant de me les arracher. J'appelai le docteur, et les deux autres naturels s'enfuirent, ne voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le combat, nos pieds s'étant embarrassés dans un arbrisseau, nous tombâmes tous deux; mais l'insulaire, voyant qu'il ne gagnait rien, et craignant peut-être l'arrivée de mon camarade, se leva avant moi, et, profitant de cette occasion, il prit la fuite. Mon ami me joignit sur-le-champ, et nous convînmes que s'il y avait de la perfidie et de la méchanceté dans la conduite du voleur, d'un autre côté, notre séparation avait été imprudente.

» Après avoir marché encore quelque temps sans aucun autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché sur la grève, où nous trouvâmes presque tous ceux que nous y avions laissés. La plupart étaient assis en groupes composés de personnes de différens âges, qui semblaient être autant de familles séparées. Ils parlaient tous ensemble, sans doute de l'arrivée de nos vaisseaux; plusieurs femmes s'amusaient à chanter ou à jouer à la balle. Une jeune fille, qui avait les traits d'une régularité remarquable, les yeux étincelans de feu, le corps

bien proportionné, et ce qu'il y a de plus remarquable, de longs cheveux noirs et bouclés, tombant avec grâce sur ses épaules, jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme et parfaitement rondes; elle les jetait sans cesse en l'air l'une après l'autre, et y mit tant de dextérité, que pendant un quart-d'heure elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantaient le même air que nous avions déjà entendu à Middelburg : chaque voix faisait sa partie en harmonie avec les autres, et toutes se réunissaient quelquefois en chœur.

» Quoique je n'aie jamais vu les naturels de ces îles danser, il paraît qu'ils connaissent cet amusement, d'après les gestes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers ornés de toute sorte d'enjolivemens. Ces gestes mêmes donnent lieu de penser que leurs danses sont dramatiques et publiques, comme celles des îles de la Société dont on a parlé plus haut. Ce que disent Schouten et Le Maire des danses de l'île de Horn confirme aussi cette supposition.

» En général, il paraît que les coutumes et la langue de ces insulaires ont beaucoup d'affinité avec celles des Taïtiens : il ne serait donc pas singulier de trouver de la ressemblance, même dans leurs amusemens. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux tribus, qui originairement doivent être sorties de la même souche, proviennent de la nature et de la position différente de ces îles. Celles de la Société sont remplies de bois, et les sommets

de leurs montagnes couverts de forêts inépuisables. Aux îles des Amis, le bois est beaucoup plus rare; le terrain (du moins de celles que nous avons vues), est presque tout en plantations. Il s'ensuit naturellement que les maisons sont élevées et d'une immense étendue dans le premier groupe d'îles, mais beaucoup plus petites et moins commodes dans le second. Dans l'un, les pirogues sont en grande quantité, je pourrais presque dire innombrables, et la plupart d'une vaste dimension; dans l'autre, il y en a très-peu, et elles sont beaucoup plus petites. Les montagnes des îles de la Société attirent continuellement les vapeurs de l'atmosphère, et plusieurs ruisseaux descendent des rochers dans la plaine, où ils serpentent doucement jusqu'à la mer. Les habitans, qui profitent de ce don de la nature, boivent une eau salubre, et se baignent si souvent, qu'aucune tache ne peut adhérer long-temps à leur peau : un peuple au contraire qui ne jouit point de cet avantage, et qui est obligé de se contenter d'une eau de pluie, putride ou stagnante dans des citernes salès, est obligé de recourir à d'autres expédiens pour conserver un certain degré de propreté et prévenir différentes maladies. Ils coupent donc leurs cheveux, ils rasent ou taillent leur barbe, ce qui leur donne une figure plus dissemblable de celle des Taïtiens qu'ils ne l'auraient d'ailleurs. Ces précautions ne sont pas même suffisantes, car ils n'ont aucun fluide à boire; leurs corps sont très-sujets à la lèpre, qu'excite peut-être encore davantage

l'usage de l'eau de la racine de poivre, ou *ava :* de là proviennent aussi cette brûlure ou ces vésicatoires sur les os des joues, que nous avons observés si généralement parmi les membres de cette tribu, qu'à peine un seul individu en était exempt : cette étrange opération doit être un remède contre quelques maladies. Le sol des îles de la Société, dans les plaines et les vallées, est fertile, et les ruisseaux qui l'arrosent y entretiennent un degré d'humidité convenable. Il y croît donc toute sorte de végétaux, dont la culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue la source de ce grand luxe qu'on ne remarque pas à Tongataboo. Là, le rocher de corail est couvert seulement d'une couche légère de terreau qui nourrit difficilement un petit nombre d'arbres; et à moins qu'une bonne pluie ne pénètre et ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus utile de tous, ne produit point de fruits, parce que l'île manque d'eau : les naturels travaillent donc plus que les Taïtiens; voilà pourquoi leurs plantations sont si régulières, et leurs propriétés divisées avec tant d'exactitude; c'est pour cela aussi qu'ils attachent plus de prix à leurs provisions qu'à leurs outils, instrumens, habits, ornemens et armes, qui leur coûtent cependant plus de temps et d'application. Ils sentent avec raison que les alimens sont leur principale richesse, et qu'ils ne suppléeraient pas aisément à cette perte. Si on remarque que leurs corps sont plus grêles et leurs muscles plus forts que ceux des Taïtiens, c'est une suite de l'usage le plus

fréquent qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent industrieux par la force de l'habitude; et lorsque l'agriculture ne les occupe pas, ils emploient leurs heures de loisir à fabriquer cette multitude d'outils et d'instrumens qui annoncent tant de patience et de sagacité. Ce caractère actif a conduit leurs arts à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Graduellement, ils ont imaginé de nouvelles inventions; ils ont introduit l'activité même dans leurs plaisirs, et ils les animent par l'enjoûment.

» Leur caractère content ne s'altère point sous une constitution politique, qui ne paraît pas très-favorable à la liberté; mais on n'est point obligé d'aller chercher si loin un pareil phénomène, puisqu'une des nations les moins libres de l'Europe passe pour la plus joyeuse et la plus gaie de l'univers. Il faut cependant convenir que le roi de Tongataboo ne semble pas exiger d'eux rien qui les prive des premiers besoins de la nature, ou qui puisse les rendre misérables.

» Quoi qu'il en soit, il parait sûr que leur gouvernement politique et religieux, autant que nous pouvons juger de sa ressemblance avec celui des Taïtiens, provient d'une origine commune, peut-être de la mère-patrie où ces colonies ont pris naissance. Des coutumes et des opinions différentes se sont ensuite mêlées à ces idées primitives, suivant les caprices des peuples, ou suivant les circonstances où ils se sont trouvés. L'affinité entre leurs langages est une preuve encore plus décisive; la plus grande

partie de ce qui est nécessaire à la vie, les membres du corps, en un mot, les idées les plus simples et les plus universelles, s'expriment, aux îles de la Société et aux îles des Amis, par les mêmes mots. On ne retrouve pas dans le dialecte de Tongataboo l'harmonie sonore de celui de Taïti, parce que les habitans de la première île ont adopté les *F*, les *K* et les *S*, de sorte que leur langue est plus remplie de consonnes. Cette dureté est compensée par le fréquent usage des liquides *L*, *M*, *N*, et des voyelles *E* et *I*, et par une espèce de ton chantant qu'ils conservent même dans les conversations ordinaires.

» Tandis que les vaisseaux démarraient, j'allai à terre, ajoute Cook, avec le capitaine Furneaux et Forster, afin de reconnaître, par nos libéralités, le présent que le roi m'avait fait la veille. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai des nouvelles du monarque; il entreprit de nous servir de guide; mais je ne sais pas s'il se méprit sur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignorait où il était. Il est sûr qu'il nous fit prendre une mauvaise route : dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta; et après une petite conversation entre lui et un autre naturel, nous revînmes : le roi, accompagné de sa suite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'assit sous un arbre, en nous priant d'imiter son exemple. Le roi s'assit aussi sur un coteau, à environ quinze à vingt pieds de nous, et nous nous regardâmes les uns les autres

pendant quelques minutes. J'attendais qu'Attago nous menât auprès du prince; mais comme il ne se levait pas, nous allâmes saluer le monarque, le capitaine Furneaux et moi, et nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche (que je mis sur son dos), quelques aunes d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, et des cordons de grains de verre. Sa physionomie et son maintien annonçaient toujours de la stupidité: il ne semblait pas voir ou agréer ce que nous faisions: ses bras étaient immobiles et pendus à ses côtés; il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis, par mots et par signes, que nous allions quitter l'île; il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui, afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago et une vieille femme que je jugeai être sa mère. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il riait en dépit de sa gravité factice : je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille : il ne pouvait pas suivre en cela son caractère (à moins qu'il ne fût idiot), car ces insulaires, ainsi que ceux que nous avions visités depuis peu, ont beaucoup de légèreté; et d'ailleurs il était jeune. Enfin il se leva et se retira accompagné de sa mère, et de deux ou trois autres personnes.

» Nous cherchâmes en vain de l'eau douce dans

cette île. Le maître, qui avait été envoyé à l'est reconnaître la baie Maria et les îles basses qui abritent ce hâvre, trouva la position de ces îles telle qu'elle est marquée dans les cartes de Tasman, navigateur dont on ne peut trop louer l'exactitude ; et sur l'une de celles où il débarqua, il vît un nombre étonnant de serpens d'eau tachetés, à queue plate, qui ne font point de mal, et que le système de Linnée distingue sous le nom de *coluber laticaudatus*.

» Nos recherches d'histoire naturelle, continue Forster, ne furent pas infructueuses à Amsterdam: cette île nous procura plusieurs nouvelles plantes ; et entre autres une nouvelle espèce de quinquina, qui serait peut-être aussi efficace que celui du Pérou, et en outre plusieurs oiseaux inconnus auparavant : nous en achetâmes quelques-uns en vie, surtout des perroquets et des pigeons : les naturels paraissent être de fort habiles oiseleurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons que plusieurs insulaires portaient sur des bâtons crochus fussent des marques de distinction, quoique Schouten dise qu'il en est ainsi à l'île de Horn, où règne le même usage.

» En levant le câble de l'ancre de terre, il rompit au milieu de sa longueur, ayant été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié, ainsi que l'ancre qui était par quarante brasses sans aucune bouée. Le second câble souffrit aussi des rochers, d'où l'on peut juger de ce mouillage.

Nous en sortîmes le 8 octobre 1773; mais comme nos ponts étaient encombrés de fruits, etc., nous louvoyâmes au-dessous de la terre, jusqu'à ce qu'ils fussent débarrassés. Je me procurai dans cette île environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames et autant de bananes et de cocos, que nous eûmes de place pour les mettre. Si notre séjour avait été plus long, sans doute j'en aurais acheté davantage; ce qui montre la fertilité du sol.

» Tasman découvrit le premier ces îles en 1642 et 1643, et il les appela *Amsterdam* et *Middelburg;* mais les naturels du pays donnent à la première le nom de *Ton-ga-ta-boo,* et à la seconde celui d'*Éa-oo-wée.* Elles sont situées par 21 degrés, 29 minutes, et 21 degrés 3 minutes de latitude sud; et d'après des observations faites sur les lieux, entre 174 degrés 40 minutes, et 175 degrés 15 minutes de longitude ouest.

» Middelburg ou Éa-oo-wée, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour, et elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette île est couverte de plantations, et surtout sur les côtes sud-ouest et nord-ouest. L'intérieur est peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes en friche accroissent cependant la beauté du pays; car on y voit un mélange agréable de cocotiers et d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaisse, çà et là des plantations et des chemins qui conduisent à chaque

partie de l'île, dans un si joli désordre, que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

» Le mouillage, que j'ai nommé *la rade anglaise*, parce que *la Résolution* et *l'Aventure* ont été les premiers vaisseaux qui y aient été, gît sur la côte nord-ouest, par 21 degrés 20 minutes 30 secondes de latitude sud. Le fond est d'un sable grossier; c'est un banc qui s'étend à deux milles de la terre, et la sonde y rapporte de vingt-un à quarante brasses d'eau. La petite crique qu'on voit vis-à-vis offre un débarquement convenable pour les bateaux, en tous les temps de la marée, qui, dans cette île ainsi que dans les autres, s'élève à quatre ou cinq pieds. Tongataboo a la forme d'un triangle isocèle, dont les plus longs côtés sont de sept lieues, et les plus courts de quatre. Elle gît à peu près dans la direction de l'est sud-est et de l'ouest-nord-ouest : elle est presque partout d'une hauteur égale, un peu basse, et elle n'a pas plus de soixante à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la côte à environ cent brasses, plus ou moins, la met, ainsi qu'Éaoowée, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ce rocher avant qu'elles atteignent la terre. Telle est en quelque sorte la position de toutes les îles du tropique que je connais dans cette mer; c'est ainsi que la nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Océan. La rade Van-Diémen, où nous mouillâmes, est à la partie

nord-ouest entre la pointe la plus septentrionale et la plus occidentale de l'île. En dehors de cette rade gît un récif de rochers sur lequel la mer brise continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus de trois encâblures de la côte ; et au-delà, la profondeur de l'eau est incommensurable. La perte d'une ancre et les avaries que souffrirent nos câbles prouvent assez que le fond n'est pas des meilleurs.

» Au côté oriental de la pointe nord de l'île, il y a un joli hâvre d'un mille ou davantage d'étendue sur sept, huit et dix brasses d'eau, fond de sable. Le canal par où nous sortîmes est très-près de la pointe, et n'a que trois brasses d'eau ; mais on croit que plus loin au nord-est on en trouve un plus profond que nous n'eûmes pas le temps de reconnaître. Pour examiner en détail ces différentes parties, il aurait fallu perdre un temps précieux, parce qu'on voit un grand nombre de petits îlots et de récifs de rochers le long de la côte nord-est de l'île, et qui semblent s'étendre au nord-est au-delà de la portée de la vue.

» L'île de Tongataboo est toute remplie de plantations où la nature étale ses plus riches trésors, tels que les arbres à pain, les cocotiers, les bananiers, les shaddecks, les ignames et quelques autres racines, la canne à sucre, et un fruit semblable au brugnon, que les insulaires nomment *figheha*, et les Taïtiens *ahuya*. En un mot, on y voit la plupart des productions des îles de la Société, et plusieurs qu'elles n'ont pas. J'ai probablement accru la quan-

tité de leurs végétaux en y laissant toutes les graines de nos jardins, etc. Le fruit à pain n'y était pas de saison, non plus que dans les autres îles; et ce n'était pas le temps des racines et des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers fruits qu'à Middelburg.

» Les productions et la culture d'Ea-oo-wée sont les mêmes qu'à Tongataboo, avec cette différence, qu'une partie seulement de la première est cultivée, et que la seconde l'est en entier. Les sentiers et les chemins nécessaires pour parcourir l'île sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre et aisée d'une partie à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les habitations sont construites proprement, mais sur le même plan que celles des autres îles, et composées de semblables matériaux : il y a seulement une petite différence dans la disposition de la charpente. Le plancher est un peu élevé et couvert de nattes épaisses et fortes : d'autres nattes de la même espèce les ferment du côté du vent, et le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleur, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des coques de cocos, des coussins de bois de la forme d'escabeaux à quatre pieds : voilà tous les meubles de ménage des insulaires. Le vêtement qu'ils portent, et une simple

natte leur servent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vases de terre, les seuls que nous ayons aperçus parmi eux : l'un ressemblait à une bombe; il était percé de deux trous opposés l'un à l'autre; le second et le troisième à nos pots de terre; ils contiennent cinq à six pintes, et ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelque autre île; car nous n'avons remarqué que ceux-là : je ne puis pas supposer qu'ils viennent de Tasman; des vaisseaux si fragiles auraient dû se casser depuis cette époque.

» Les cochons et les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayons observés. Les cochons sont de l'espèce de ceux des autres îles de cette mer; mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayons en Europe, et leur chair est au moins aussi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien : je crois que ce quadrupède est inconnu aux habitans; car ils désiraient avec ardeur ceux qui étaient sur nos bords. Je donnai à mon ami Attago un mâle et une femelle; l'un venait de la Nouvelle-Zélande, et l'autre d'Uliétéa. Ils appellent les chiens *korées* ou *goorées*, comme à la Nouvelle-Zélande; ce qui prouve qu'ils ne leur sont pas absolument inconnus. Je pense qu'il n'y a pas de rats dans ces îles; excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède sauvage n'a frappé nos regards. Les oiseaux de terre sont des pigeons, des tourterelles, des perroquets, des perruches, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oi-

seaux, et de grosses chauves-souris en abondance. Nous connaissons peu les productions de la mer; il est raisonnable de supposer qu'elle offre les mêmes poissons qu'aux autres îles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes, c'est-à-dire des hameçons de nacre de perle, des fourches à deux ou trois pointes, et des réseaux dont les mailles, d'un fil très-fin, sont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux leur industrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté et le fini du travail, surpassent tout ce que j'ai jamais vu. Elles sont composées de différentes pièces jointes ensemble par un bandage d'une manière si adroite, qu'il est difficile en dehors d'en apercevoir les jointures. Toutes les attaches sont en dedans : elles passent dans des coches ou derrière des bosses, préparées pour cela sur les bords et aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

» Leurs outils sont de pierre, d'os, de coquillages, comme dans les autres îles : et lorsqu'on voit les ouvrages qui sortent de leurs mains, l'industrie et la patience de l'ouvrier frappent d'admiration : quoiqu'ils connaissent peu l'utilité du fer, ils préfèrent cependant les clous aux grains de verre et à d'autres bagatelles; quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnaient un cochon pour un grand clou ou pour une hache. Les vieux habits, les chemises, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avaient plus de prix à leurs yeux que les meilleurs des instrumens tranchans que nous pouvions leur

offrir; de sorte que nous leur avons laissé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçues en présent. Mais en joignant les clous échangés par les officiers et les équipages des deux vaisseaux contre les curiosités du pays à ceux qui nous ont servi à payer les rafraîchissemens, ils doivent en avoir plus de cinq cents livres. Nous n'avons trouvé parmi eux, ainsi qu'on l'a vu plus haut, d'autre morceau de fer qu'un clou, dont ils ont fait une petite alêne.

» Les hommes et les femmes sont de la même taille que les Européens : leur teint est d'une légère couleur de cuivre, et il est plus égal que parmi les habitans de Taïti et des îles de la Société. Quelques-uns de nous prétendaient que la race des insulaires de ces deux îles est beaucoup plus belle qu'à Taïti : plusieurs soutenaient le contraire; et j'étais de ce dernier avis : quoi qu'il en soit, leur taille est bien prise; ils ont des traits réguliers; ils sont vifs, gais et animés : je n'ai rencontré nulle part de femmes si enjouées : elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation : dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarrassaient pas si on comprenait ce qu'elles disaient, pourvu qu'on eût l'air d'être content d'elles. En général, elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très-libres; et comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles pour que l'île ne nous reprochât pas de l'avoir infectée. Les naturels ont montré dans toutes les occasions une forte propension au vol;

et ils sont presque aussi habiles filous que les Taïtiens.

» Leurs cheveux sont communément noirs, et surtout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge et en bleu. Les deux sexes les portent courts (je n'ai observé que deux exceptions à cet usage), et la plupart les relèvent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-ras : on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête et de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou rasent leur barbe très-près : cette opération se fait avec deux coquilles. Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se tatouer ou de se piquer la peau est universelle : les hommes sont tatoués depuis le milieu de la cuisse jusqu'au-dessus des hanches : les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts, et même très-légèrement.

» Le vêtement des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture, et qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes et les femmes sont communément nus, et il paraît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquait jamais de le faire ; mais je ne puis pas dire si c'était par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observait la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignaient comme lui.

» Les ornemens communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers et des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, etc. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux d'écaille très-bien faits, et à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, et de la grosseur d'une petite plume : quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles y portent peu de pendans. Elles se parent aussi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de coco, et parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble, de manière qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des carrés, etc. Il est en outre garni de coquillages et couverts de plumes rouges, et en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe et de la même matière qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes, et qu'elle ne soit pas si fine; mais leur méthode de la vernir est plus durable, et elle résiste quelque temps à la pluie; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir-brun, pourpre, jaune et rouge, et ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils se vêtent communément; d'autres, plus grossières et plus épaisses, sur lesquelles ils se couchent, et qu'ils emploient à la voilure de leurs pirogues, etc. Au nombre de leurs meubles utiles il faut compter les paniers, les uns de la même matière que leurs nattes, et d'autres de fibres de cocos entrelacées. Ils s'usent

peu et ils sont très-beaux, ordinairement de diverses couleurs, et embellis de coquillages ou d'ossemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, et qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

» Je ne sais pas comment ces peuples s'amusent dans leurs heures de loisir; car nous avons vu peu de divertissemens parmi eux. Les femmes nous égayaient souvent par des chansons assez agréables : elles battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes observations particulières, nous conclûmes que leurs voix et leur musique sont très-harmonieuses, et que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instrumens de musique : une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux; et une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roseaux, dans laquelle ils soufflent avec la bouche, est à égale hauteur, ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avait cinq pieds six pouces de long, et trente pouces de circonférence; d'une extrémité à l'autre, il y avait en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avait creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc avec

deux baguettes, et ils produisent un bruit sourd, qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vide.

» La méthode ordinaire de se saluer, est de toucher ou de frotter avec son nez celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en signe de paix à l'égard des étrangers : mais les insulaires qui vinrent les premiers à bord apportèrent quelques plantes de poivre; et avant de monter, ils les envoyèrent dans le le vaisseau, témoignage de bienveillance le plus solennel que l'on puisse désirer. Leur franchise, lorsqu'ils montèrent sur nos bords et nous reçurent à terre me fait penser que des alarmes étrangères ou domestiques ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent; ils ont cependant des armes formidables, des massues et des piques de bois dur, des arcs et des traits. La forme de leurs massues, de trois à cinq pieds de long, varie beaucoup. Leurs arcs et leurs traits sont assez mauvais : les premiers sont très-minces, et les seconds d'un faible roseau, garnis de bois dur à la pointe. Qelques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, et elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup.

» Ils observent un singulier usage ; ils mettent sur leur tête tout ce qu'on leur donne ; nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance ; car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mère élevait la main de l'enfant au-dessus de sa tête. Ils sui-

vaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous; ils portaient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien; quelquefois ils examinaient nos marchandises, et ils les rendaient, si elles ne leur convenaient pas; mais quand ils les portaient à leur tête, le marché était irrévocablement conclu. Très-souvent les femmes me prenaient la main, la baisaient et l'élevaient au-dessus de leur tête. Il s'ensuit de là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

» Nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes et des femmes manquent d'un petit doigt, et souvent des deux : cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges et à tous les sexes : elle n'a pas lieu non plus à un certain temps de la vie, car j'ai vu des jeunes et des vieux, etc., à qui on venait de la faire; et excepté quelques enfans très-petits, j'ai trouvé fort peu d'insulaires qui eussent les mains entières. Elle est plus universelle cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens : mais du moins chacun de nous fit cette remarque. M. Wales rencontra un jour un homme très-âgé à qui il ne manquait aucun de ses doigts. Comme on avait déjà coupé le petit doigt aux enfans que nous voyions courir nus, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation : nos recherches furent d'abord inutiles; mais nous apprîmes ensuite qu'elle se fait à la mort de leurs parens et de leurs amis,

ainsi que chez les Hottentots, les Guaranis du Paraguay, et les Californiens.

» Je n'ai remarqué parmi eux ni malades, ni boiteux, ni estropiés : ils paraissent tous sains, forts et vigoureux ; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

» J'ai souvent parlé d'un roi, ce qui suppose que le gouvernement est administré par une seule personne, quoique je n'en sois pas absolument sûr. On nous indiqua l'homme qui passait pour le seul maître, et nous n'avions aucune raison d'en douter. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement ressemble beaucoup à celui de Taïti, c'est-à-dire qu'il y a un roi ou chef suprême, appelé *areeké*, qui a sous lui des chefs ou gouverneurs, qui sont peut-être les seuls propriétaires de certains districts, et pour lesquels le peuple montre beaucoup d'obéissance. J'ai remarqué un troisième rang de chefs qui jouissent d'une assez grande autorité sur le peuple : mon ami Attago était de cette classe. Je pense que toutes les terres à Tongataboo appartiennent en propriété à des particuliers, et qu'il y a, comme à Taïti, une classe de serviteurs ou d'esclaves qui n'en possèdent point. Il serait déraisonnable de supposer que tout est en commun dans un pays aussi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal ressort de l'industrie, peu d'hommes se donneraient la peine de cultiver et de planter, s'ils ne s'attendaient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu souvent des troupes de six, huit ou

dix insulaires apporter au marché des fruits, etc., à vendre : un homme ou une femme veillait à cette vente, et il ne se faisait aucun échange que de son consentement; et tout ce que nous donnions en paiement passait à cette personne; preuve que le tout lui appartenait, et que les autres étaient seulement ses serviteurs. Quoique la nature ait été prodigue de ses richesses envers ces îles, on peut dire cependant que les habitans gagnent leur pain à la sueur de leur front. Le degré de perfection où ils ont porté la culture doit leur avoir coûté d'immenses travaux; ils en sont bien récompensés aujourd'hui par les riches productions qui semblent être le partage de la nation. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie et le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance et la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple; les besoins qu'ils éprouvent, ils peuvent les satisfaire, et ils vivent sous un climat où il ne règne ni froid ni chaleur extrêmes. Si la nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce : comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils ont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons aperçu qu'un puits à Tongataboo, et pas un seul ruisseau courant. A Ea-oo-wée, nous n'avons vu d'eau que dans les vases des insulaires : mais comme elle était douce et fraîche, sûrement ils l'avaient puisée dans l'île, et sans doute proche de l'endroit qu'ils habitaient.

» Nous connaissons si peu leur religion, que j'ose

à peine en faire mention. Les bâtimens appelés *a-fiatoucas* y ont certainement quelque rapport. Plusieurs de nous pensèrent que ce sont simplement des cimetières. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des insulaires revêtus d'une fonction spéciale prononcent des harangues étudiées, que je pris pour des prières, ainsi qu'on l'a déjà dit. Je suis porté à croire que ce sont tout à la fois des temples et des cimetières comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne pense pas que les statues grossières que nous y vîmes soient des idoles; d'autant plus que M. Wales m'informa que les insulaires l'engagèrent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles, qu'ils posèrent exprès au milieu d'un champ.

» Une circonstance nous fit connaître que, pour un objet ou pour un autre, les naturels se rendent souvent à ces a-fiatoucas : quoique le grand espace qui est devant ces édifices fût tapissé d'un gazon, l'herbe y était très-courte. Il ne paraissait pas qu'on l'eût coupée; mais il me sembla qu'en s'y asseyant ou qu'en la foulant, on l'avait empêchée de croître.

» Il ne serait pas raisonnable de supposer que, dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous eussions acquis des connaissances bien exactes de leur police civile et religieuse, surtout si l'on veut se ressouvenir que nous entendions très-peu leur langage : les deux insulaires qui étaient sur notre vaisseau n'y purent d'abord rien entendre; mais, en devenant plus familiers avec eux, ils trouvèrent

que leur langue est, à très-peu de chose près, la même que celle de Taïti et des îles de la Société. Les dialectes n'en sont pas plus différens que ceux des provinces septentrionales et méridionales de l'Angleterre.

» Le 7 octobre 1773, nous dîmes adieu aux îles du tropique, et nous fîmes route une seconde fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette île; et dans cet intervalle nous avions traversé la mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de l'hiver : nous avions examiné un espace de plus de 40 degrés de longitude entre les tropiques, et rafraîchi les équipages à Taïti, aux îles de la Société et aux îles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançait, et les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande, devaient nous prêter une seconde fois un asile, aussi long-temps qu'il le faudrait pour préparer nos voilures et nos agrès, à affronter les tempêtes et les rigueurs des climats glacés.

» Dès que nous eûmes quitté la zône torride, des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux, et voltigèrent sur les flots autour de nous. Le 12 octobre, nous aperçûmes un albatros : ces oiseaux, qui n'osent jamais passer le tropique, rôdent de là jusqu'au cercle polaire.

» La nuit du jour suivant, plusieurs méduses passèrent près du vaisseau : nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses, que

le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

» Le 21, à cinq heures du matin, nous eûmes connaissance de la Nouvelle-Zélande. A midi, le cap Table nous restait à l'ouest, à la distance de huit ou dix lieues. Je souhaitais ardemment, dit Cook, avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'île, aussi loin au nord qu'il me serait possible, c'est-à-dire dans les environs des baies de Pauvreté et de Tolaga, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour de la rade de la Reine Charlotte. Je voulais leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, etc. dont je m'étais pourvu.

» Les côtes sont blanches et escarpées du côté de la mer; on découvrit les huttes et les forteresses des naturels placées sur le sommet des rochers, comme les nids des aigles. Nous aperçûmes les habitans sur le rivage, et nous restâmes en panne quelque temps, pour qu'ils se rendissent à notre bord, et pour attendre *l'Aventure*; mais ils ne paraissaient pas vouloir nous accoster; il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les aurait seule empêchés de le tenter. Aussitôt que nous eûmes rallié *l'Aventure*, nous fîmes voiles pour le cap Kidnappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, et nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures. Quelques pirogues se détachèrent du rivage; je fis mettre en travers, afin de leur laisser le loisir d'arriver au vaisseau; mais je donnai le signal à *l'Aventure* de poursuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

» La première pirogue qui nous aborda, n'avait à son bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffe et des clous. La seconde était montée par deux Indiens, que leur vêtement et leur démarche me firent prendre pour des chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous et d'autres articles. Ils recherchaient les clous avec un empressement qui montrait assez qu'on ne pouvait rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes qui me parut le plus distingué les cochons, les poules, les semences et les racines. Je crois qu'il n'imaginait pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant, il considérait avec plaisir les cochons et les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, et il veillait à ce qu'on ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; et s'il tient sa parole, et qu'il en ait quelques soins, l'île entière pourra bientôt s'en trouver peuplée; car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules et deux coqs. Les graines étaient de celles qui auraient pour eux le plus d'utilité, telles que du froment, des féves, des haricots, des pois, des choux, de grosses raves, des ognons, des carottes, des panais, des ignames, etc. Ces insulaires n'avaient

pas oublié *l'Endeavour*, car les premières paroles qu'ils prononcèrent furent *matao no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvaient point ignorer ce qui était arrivé au cap Kidnappers dans mon premier voyage, ils connaissaient, par expérience, les effets terribles de ces instrumens meurtriers.

» L'un de ces deux Indiens était d'une grande taille et d'un moyen âge : il avait un vêtement élégant de lin de la Nouvelle-Zélande, et d'une forme nouvelle pour nous : ses cheveux, arrangés suivant la dernière mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés et garnis de plumes blanches. Il portait à chaque oreille un morceau de peau d'albatros couverte de son duvet blanc, et son visage était tatoué en lignes courbes et spirales.

» Ayant observé que le capitaine Cook tirait les clous qu'il lui donnait de l'un des trous du cabestan, où son secrétaire les avait mis, il tourna en entier le cabestan, et il examina chacun des trous, comme pour voir s'il n'y en avait plus; ce qui prouve le prix qu'ils attachent aux outils de fer depuis le premier voyage de *l'Endeavour;* car, lors de cette première expédition, les Zélandais voulaient à peine les recevoir.

» Notre insulaire de Bolabola, OEdidée, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au chef; mais quand nous l'assurâmes que le

climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames; et il lui fit sentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des semences, etc. qu'il recevait de nous. Après que notre compagnon de voyage eut bien parlé, le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille toute neuve : la tête, bien sculptée, était ornée de plumes rouges de perroquet, et de poils blancs de chien.

» Les deux Indiens, avant de partir, nous donnèrent le spectacle d'un heiva ou d'une danse guerrière : ils frappèrent du pied, ils brandirent leurs courtes massues et leurs piques, et firent des contorsions de visage, tirant la langue et beuglant d'une manière épouvantable.

» Après qu'ils nous eurent quitté, nous fîmes voile au sud. Le 22, on découvrit le cap Turn-Again, et le jour suivant, le cap Palliser; ce cap est la pointe septentrionale d'Eaheinomauwée. Les coups de vent et les tempêtes furent si continus et si terribles, qu'il fut impossible d'y aborder avant le 2 novembre. Pendant cet intervalle, *l'Aventure* joignit *la Résolution*, et bientôt après elle se sépara encore de nous, et on ne la revit plus ». Forster retrace ainsi la situation où se trouva l'équipage durant cette tourmente.

« Quoique nous fussions au-dessous d'une côte élevée et montagneuse, cependant les vagues s'élevaient très-haut, et elles se prolongeaient à une grande distance : la violence de la bourrasque les dis-

persait en vapeurs qui couvraient de brumes la surface de la mer, et comme le soleil brillait sur un ciel sans nuage, l'écume blanche éblouissait nos yeux. Nous roulions çà et là à la merci des flots; nous embarquions souvent de grosses lames qui se précipitaient sur les ponts avec une vitesse prodigieuse, et détruisaient tout ce qu'elles rencontraient. Les secousses continuelles qu'essuyait le bâtiment relâchaient les cordages et les manœuvres, et dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le vaisseau, de manière que les yeux n'apercevaient qu'une scène générale de bouleversement et de confusion. Dans un de ces énormes roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arrière fut arrachée de sa place et renversée contre la lisse de bâbord. L'un des volontaires, M. Hood, qui se trouva devant elle, échappa heureusement, en se baissant, lorsqu'il la vit se détacher, et il ne reçut aucune contusion, parce qu'il eut l'adresse de se placer dans l'angle que fit la caisse avec la lisse. Le désordre des élémens n'écarta pas de nous tous les oiseaux. De temps en temps un pétrel noir voltigeait sur la surface agitée de la mer, et résistait adroitement à la force de la tempête, en restant à l'abri du sommet des lames soulevées. L'aspect de l'Océan était alors superbe et terrible : tantôt, au sommet d'une vague énorme, nous contemplions au-dessus de nous une vaste étendue de mer sillonnée par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la vague se brisait subitement sous nous, et nous plongeait dans une

vallée profonde, tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, et de sa tête écumeuse et chancelante menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs, surtout pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vitres de la chambre du capitaine, et on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des lames lorsqu'on virait de bord. Cette opération troubla dans sa retraite un scorpion caché au fond d'une crevasse : il était probablement entré à bord avec les fruits que nous avions pris sur les îles. Notre ami OEdidée nous assura qu'il ne faisait point de mal; mais sa figure seule nous inspirait la crainte. L'eau remplissait les lits de toutes les cabanes, et d'ailleurs le mugissement épouvantable des vagues, le craquement des couples et le roulis nous privaient du repos. Ce qui mettait le comble à cette scène d'horreur, c'est que nous entendions de temps en temps les voix des matelots, plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomissant des imprécations affreuses. Il est impossible d'imaginer quels juremens variés, bizarres et horribles leur emportement leur suggérait, sans motif, contre toutes les parties du bâtiment. Endurcis aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blasphèmes.

» Le 2 novembre, on gagna enfin le rivage d'Eaheinomauwée. Le capitaine Cook ayant découvert, au côté est du cap Téérawhite, une nouvelle baie qu'il n'avait point remarquée en 1770, y jeta l'ancre.

» Cette baie est entourée de montagnes noirâtres et pelées, d'une grande élévation, presque entièrement dénuées de bois et d'arbrisseaux, et qui forment de hautes masses de rochers aigus en se prolongeant dans la mer. La baie elle-même semblait s'étendre fort avant entre les montagnes, et sa direction laissait en doute si la terre sur laquelle gît le cap Tierrawittée, n'est pas une île séparée d'Eaheinomauwée. Ce misérable pays était cependant habité.

» A peine fut-on à l'ancre, qu'on vit arriver trois pirogues, dont deux venaient d'un côté du rivage, et une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives instances pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent, de tout ce qu'on put leur présenter, ce qui leur fit le plus de plaisir.

» Ils portaient des manteaux vieux et sales, auxquels ils donnaient le nom de *boghée*. La fumée qu'ils respirent continuellement dans leurs misérables cabanes, et un amas d'ordures qu'ils n'avaient peut-être jamais lavé depuis leur naissance, cachent entièrement la couleur de leur teint et répand sur leur visage un jaune noir. La saison de l'hiver qui allait finir, les avait probablement forcés à manger des poissons pourris, ce qui, joint à l'huile rance dont ils graissent leurs cheveux, les rendait d'une puanteur si insupportable, que nous les sentions, et qu'ils nous dégoûtaient de très-loin. Le lendemain, nous mouillâmes dans l'anse appelée *Shipcove*, d'où nous étions partis le 7 juin, près de cinq mois aupa-

ravant. Aussitôt nous reçûmes la visite des habitans, parmi lesquels le capitaine en reconnut plusieurs qu'il avait vus en 1770. Chacun, de son côté, renouvela les connaissances qu'il avait faites pendant la première relâche : nous les appelâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie : sans doute qu'ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le temps était beau et l'air chaud pour la saison ; mais ces Indiens étaient tout couverts de ces manteaux déguenillés dont ils se couvrent pendant l'hiver. Nous leur fîmes plusieurs questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas et que nous connaissions.

» Teiratu, le chef qui avait prononcé une longue harangue le 4 juin, était au nombre des naturels qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il était en *déshabillé ;* il n'avait plus de ces nattes brodées en peau de chien, et ses cheveux rattachés négligemment, au lieu d'être peignés, étaient couverts d'une huile puante. En un mot, d'orateur, de chef d'une troupe de guerriers, il était devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître sous ce déguisement : à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand'chambre, et on lui donna des clous. Nos outils de fer et nos étoffes de Taïti lui parurent si précieuses, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils résolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers des

avantages que leur offrait notre commerce, et peut-être de nous voler tout ce qu'ils pourraient.

» Nous allâmes à terre le matin et l'après-midi, et nous nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues, et il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre de différens oiseaux dont le chant était agréable et le plumage très-joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs et quelquefois arrachaient la tige des radis et des turneps dans un de nos jardins. Nous en tuâmes plusieurs, et Œdidée, qui de sa vie n'avait manié des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens des peuples qui ne sont pas très-policés sont infiniment meilleurs que les nôtres affaiblis par mille accidens. Nous fûmes surtout bien convaincus de cette vérité à Taïti : les naturels nous montraient très-souvent de petits oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au fond des roseaux, et aucun de nous ne pouvait les apercevoir.

» Nos plantations, abandonnées aux soins de la nature, étaient dans un état florissant. L'hiver doit être fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes qui meurent chez nous au mois de janvier et de février. Les radis et les navets étaient déjà en graine, les choux et les carottes, les ognons et le persil étaient en abondance et très-beaux : les pois et les féves étaient entièrement perdus, et ils parais-

saient avoir été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays n'étaient pas si avancées. Les arbres et les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les naturels préparent leurs cordages, était en fleur, ainsi que quelques autres espèces qui poussent de bonne heure.

» Les matelots renouvelèrent leurs premières amours avec les Zélandaises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes avait des traits assez réguliers, et quelque chose de doux et de tendre dans les yeux. Ses parens la donnèrent formellement en mariage à un des contre-maîtres, chéri d'une manière spéciale de cette nation, parce qu'il traitait le peuple avec intérêt et affection, ce qui ne manque pas d'exciter l'attachement même des peuples sauvages. Toghéerée, car c'est ainsi que s'appelait cette fille, fut aussi fidèle à son mari que si c'eût été un Zélandais, et elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était mariée (*tirra tane*). Quelque goût que l'Anglais eût pour sa femme zélandaise, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant qu'il serait malhonnête de nous rapporter la vermine qui remplissait ses habits et ses cheveux. Il allait donc la voir à terre, et seulement pendant le jour; il la régalait de biscuit pourri que nous avions jeté comme inutile, mais qu'elle aimait beaucoup. OEdidée, notre insulaire de Bolabola, était si accoutumé, dans sa patrie, à se livrer à tous les mouvemens de la nature, qu'il n'hésita pas à satisfaire ses désirs à la Nouvelle-Zélande,

quoiqu'il vît très-bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphait de sa délicatesse. Eh! faut-il s'en étonner, puisque des Européens civilisés lui en donnaient l'exemple? Sa conduite envers les Zélandais mérite des éloges. Il découvrit bientôt que leur existence actuelle est fort misérable en comparaison de celle des insulaires des îles du tropique, et il témoigna souvent de la pitié en faisant l'énumération de tout ce qui leur manquait. Il distribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent à bord du bâtiment; et il accompagna toujours le capitaine, quand il allait planter ou semer un terrain dans ce hâvre. Il n'entendait pas assez bien leur langage, pour converser aisément avec eux; mais il le comprit dans peu mieux qu'aucun de nous, à cause de la grande affinité qui est entre ce dialecte et le sien. Notre séjour aux îles du tropique avait cependant rendu plus intelligible pour nous le langage de la Nouvelle-Zélande, et nous voyions clairement qu'il ressemble beaucoup à celui des îles des Amis que nous venions de quitter. On peut seulement tirer de là des conjectures sur la route par laquelle un pays situé aussi loin au sud que la Nouvelle-Zélande a probablement été peuplé.

» Le 14, le capitaine et MM. Forster allèrent à l'observatoire à terre avec les télescopes, pour observer l'émersion d'un des satellites de Jupiter. D'après un grand nombre d'observations faites à différens temps par le savant et infatigable astronome

M. Wales, la longitude de la rade de la Reine Charlotte est de 174 degrés 25 minutes est du méridien de Greenvich.

» Le 21 au matin, deux pirogues montées par des femmes vinrent de la côte : elles témoignèrent beaucoup de frayeur sur le sort de leurs maris, qui, à ce qu'elles nous dirent, étaient allés combattre. D'après la direction qu'elles semblaient indiquer, nous conclûmes que leurs ennemis habitaient du côté de la baie de l'amirauté.

» Le lendemain, en retournant au bâtiment, nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du nord, et qui, sans faire aucune attention à nous, allèrent directement dans une anse, tandis que d'autres vinrent à bord avec une grande quantité de vêtemens et d'armes de toute espèce qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde relâche, nous ne les avions jamais vus si bien vêtus. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, et leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils se parent dans ces occasions le mieux qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux différends entre les tribus. Les officiers de notre équipage, peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les patou-patous, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, etc., qu'on nous apportait, en demandaient sans cesse davantage, et nous leur montrions des pièces d'étoffes si précieuses

pour eux, que sûrement elles excitaient leurs désirs. Il est vraisemblable que, dès que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandais, ils pensent que le moyen le plus court de les satisfaire, est d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recherchées par les étrangers. La grande quantité d'armes, d'ornemens et d'étoffes qu'ils étalèrent alors, semblait prouver qu'ils venaient d'exécuter l'infâme dessein dont je parle, et sûrement ils n'en étaient pas venus à bout sans verser du sang.

» En revenant des bois, Forster père fut témoin d'un fait qui prouve la férocité de mœurs de cette nation sauvage. Un petit garçon d'environ six ou sept ans, demanda un morceau de pinguin grillé que sa mère tenait à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout de suite, il prit une grosse pierre qu'il lui jeta à la tête. La femme se mit en colère, et courut pour le châtier; mais dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre et la foula aux pieds, parce qu'elle avait voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de nos gens qui remplissaient les futailles, dirent à mon père qu'ils voyaient souvent de pareils exemples de cruauté, et surtout des fils qui frappaient leur mère, tandis que le père la guettait pour la battre lui-même, si elle entreprenait de se défendre ou de châtier son enfant. Le sexe le plus faible est maltraité chez toutes les nations sauvages, et on n'y connaît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes sont des esclaves

qui font tous les travaux, et sur lesquels se déploie toute la sévérité du mari. Il semble que les Zélandais portent cette tyrannie à l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriser leur mère.

» Quelques officiers descendus à terre pour s'amuser avec les habitans virent au milieu de la plage la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu, et le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues.

» M. Pickersgill acheta la tête pour un clou : elle a été déposée à Londres, dans le cabinet de John-Hunter, membre de la Société royale. Les Zélandais qui vinrent à bord, tandis que tout l'équipage examinait cette tête, témoignèrent un grand désir de l'avoir, et ils firent remarquer, par des signes très-clairs, qu'elle était délicieuse : on ne jugea pas à propos de la leur accorder; mais on consentit à leur couper un morceau de la joue; ils en parurent fort satisfaits, et nous prièrent de le cuire : on le grilla, et ils le mangèrent en présence de tout le monde.

» A la vue de cette tête sanglante, et en apprenant l'affreuse scène qui venait de se passer, Cook fut d'abord pénétré d'horreur et d'indignation contre ces cannibales. Mais considérant que c'était un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colère; et voulant être le témoin d'un fait que tant de gens révoquent en doute, il ordonna qu'on fît griller un morceau de cette chair, et qu'on le portât sur le gaillard d'arrière. Ce mets détestable ne fut pas plu-

tôt offert aux Zélandais, qu'un des anthropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, les uns, en dépit de l'horreur que nous inspire l'éducation pour la chair humaine, ne semblèrent pas fort éloignés de partager ces mets, et ils essayèrent de faire de l'esprit en comparant les batailles des Zélandais à des chasses. D'autres étaient si furieux, qu'ils voulaient qu'on massacrât tous ces cannibales, étant prêts à devenir de détestables assassins pour punir le crime imaginaire d'un peuple qu'ils n'avaient aucun droit de condamner : plusieurs vomirent, comme s'ils avaient pris de l'émétique; le reste déplorait la brutalité de la nature humaine.

» OEdidée en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, et parut métamorphosé en une statue exprimant l'horreur. Son agitation se peignit dans tous ses traits d'une manière impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, et continua de pleurer et de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes méprisables, et leur disant qu'il n'était ni ne serait jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avait coupé le morceau de chair, et ne voulut point accepter le couteau qui avait servi à cette opération.

» Il se retira dans la grand chambre, et là, il se livra à tout l'accablement et à tout le désordre de sa douleur. J'allai l'y voir, et je le trouvai entièrement baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction des parens infortunés de la victime qu'il

avait vu manger. Cette preuve nous donna la meilleure opinion de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, et, dans la suite, il ne nous a jamais entretenu sans émotion sur cette matière.

» Il fut impossible de découvrir la cause qui avait porté les Zélandais à cette expédition ; tout ce qu'on put découvrir, c'est qu'ils étaient allés à la baie de l'Amirauté, et que là ils s'étaient battus contre leurs ennemis, dont plusieurs restèrent sur la place. Ils disaient en avoir tué cinquante, ce qui n'est guère probable, puisqu'eux-mêmes ne formaient pas un corps plus nombreux ».

« Que les habitans de la Nouvelle-Zélande soient anthropophages, c'est donc un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avais cité, dans mon premier voyage, dit Cook, des détails assez circonstanciés de cette coutume ; mais j'ai appris depuis qu'ils avaient été révoqués en doute par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état de l'homme sauvage ; ou même de l'homme un peu civilisé. Les nouveaux Zélandais ne sont plus dans la première barbarie. Leur conduite envers nous était courageuse et douce ; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a parmi eux des arts qui supposent beaucoup de jugement et une patience infatigable, et ils ont généralement moins de penchant pour le vol que les autres insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même tribu, ainsi que les tribus qui sont en paix,

se comportent honnêtement entre eux, et vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres), est indubitablement de toute antiquité; et chacun sait que ce n'est pas une chose aisée de faire renoncer une nation à ses anciens usages, quelque atroces et quelque sauvages qu'ils puissent être, particulièrement si cette nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est que par l'effet de communications mutuelles que la plus grande partie du genre humain s'est civilisée ; et les habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs, et polirait leur esprit farouche : ou même, s'ils étaient réunis sous une forme fixe de gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, et conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourrait s'abolir avec le temps. Ils ont maintenant peu d'idées de cette première maxime de la loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrais être traité toi-même*; ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressait de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer et à manger un homme qui en ferait autant lui-même ; car, disent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille? Nos ennemis ne feraient-ils pas la même chose de nous ? Je les ai souvent vus

prêter une extrême attention aux discours de Tupia; mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses argumens, ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'injustice de cet usage, et quand OEdidée et quelques autres en montrèrent de l'horreur, ils riaient de leur simplicité.

» Entre différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne sais pas si on peut déduire cette raison des faits et des circonstances rapportés par les voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les insulaires prenaient toujours une quantité de poissons plus que suffisante pour leur consommation et pour la nôtre. Ils élèvent beaucoup de chiens, et il y a un grand nombre d'oiseaux sauvages qu'ils savent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le besoin d'aucune espèce d'alimens pour une des causes qui les rendent anthropophages. Mais quelle qu'en soit la raison, il n'est que trop évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine ».

« Forster croit que ces sauvages reconnaissent un Être suprême et quelques divinités inférieures; mais il n'a observé parmi eux aucune cérémonie qui ait rapport à une religion. Nous n'y avons vu, dit-il, ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espèce; ce qui explique pourquoi ils sont si peu superstitieux. Lorsqu'une société a acquis les aisances de la vie, c'est alors qu'il y a des individus assez adroits pour

raffiner sur les idées de religion, afin de jouir de quelques avantages particuliers, et les Zélandais ne sont pas encore dans ce cas.

» Nous rangeâmes de très-près la côte au-dessous du cap Tera-Witter, et nous tirâmes plusieurs coups de canon pour avertir *l'Aventure* de notre approche, dans le cas où ce bâtiment aurait été mouillé dans un des ports voisins. Entre ce cap et le cap Palliser, nous découvrîmes une baie qui paraît très-convenable pour un établissement européen, si l'eau y est assez profonde. Il y a tout à l'entour une grande étendue de terre, qu'il serait aisé de cultiver et de défendre. On y trouve une quantité prodigieuse de bois; et suivant toute apparence, il y a une rivière considérable. Enfin le pays ne semble pas très-peuplé; de sorte que l'on ne courrait pas le danger d'avoir des querelles avec les naturels, avantages qui se rencontrent rarement réunis dans les divers cantons de la Nouvelle-Zélande. Le lin (*phormium tenax*), dont les naturels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages, leurs filets, est luisant, élastique et fort, de manière qu'il pourrait devenir un article de commerce aux Indes, où l'on manque de cordages et de toile à voiles. Dans les siècles futurs, lorsque les puissances de l'Europe auront perdu leurs colonies d'Amérique, on pensera peut-être à faire de nouveaux établissemens dans ces régions plus éloignées; et si jamais il est possible aux Européens d'avoir assez d'humanité pour traiter en frères les insulaires de la mer du Sud, ils pourraient y former

des établissemens qui ne seront pas souillés par le sang des nations innocentes.

» Le 26 novembre, après avoir doublé le cap Palliser, nous quittâmes enfin la Nouvelle-Zélande (c'est Forster qui parle), et nous fîmes route au sud-sud-est. Nous allions commencer cette nouvelle campagne en bonne santé, suivant les apparences; mais peut-être que les fatigues et les travaux continuels que nous venions d'essuyer avaient réellement affaibli nos corps. Nous entreprenions cette navigation au milieu de plusieurs difficultés qui n'existaient pas auparavant; nous n'avions plus à bord autant d'animaux vivans qu'en quittant le cap de Bonne-Espérance; le peu de provisions choisies qu'on servait aux officiers commençaient à nous manquer, et nous n'étions pas mieux nourris que les simples matelots. L'espoir de rencontrer de nouvelles terres s'était évanoui. Jusqu'aux sujets ordinaires de conversation, tout était épuisé. Cette campagne au Sud ne promettait rien de nouveau à l'imagination, et elle ne se présentait à notre esprit qu'environnée d'horreurs et de périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre les tropiques; les productions des îles avaient couvert nos tables de mets exquis, et le spectacle de beaucoup d'objets nouveaux chez des nations différentes nous avait procuré du plaisir; mais ce moment agréable allait être remplacé par un long période de brumes, de gelées, de jeûnes, et surtout par une ennuyeuse monotonie. L'abbé Chappe, dans son voyage à la Californie,

observe que la seule variété a des charmes pour le voyageur qui passe d'un pays à un autre; et la philosophie exalte tellement son imagination, que, suivant lui, *la vie qu'on mène en mer n'est ennuyeuse et uniforme que pour ceux qui ne sont pas accoutumés à regarder autour d'eux, et qui voient la nature avec indifférence.* Si l'abbé Chappe avait eu le bonheur de faire un voyage au cercle antarctique, sans ces milliers de volailles grasses qui entretenaient sa bonne humeur durant sa petite traversée de Cadix à la Véra-Crux, il n'aurait peut-être pas parlé ainsi.

» Je quittai les côtes de la Nouvelle-Zélande avec des idées très-différentes de ce voyageur; j'étais uniquement consolé par l'espoir d'achever le tour du monde, près du pole austral, dans une latitude élevée, et d'être de retour en Angleterre dans huit mois. Cet espoir contribuait à ranimer le courage de tout le monde pendant que le mauvais temps continua; mais il finit par s'évanouir comme un songe, et la seule pensée qui put le remplacer, fut d'être certains de passer une autre saison dans les îles heureuses de la zone torride.

» Le 8 décembre, nous cessâmes de voir les pingouins et les veaux marins, et nous en conclûmes qu'ils s'étaient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

» Le 10 à midi, nous étions par 59 degrés de latitude sud sans avoir rencontré de glaces, quoique l'année précédente nous en eussions trouvé le

10 décembre entre le 50 et 51e degré. Il est difficile de rendre raison de cette différence. Peut-être l'hiver qui précéda notre première campagne avait accumulé plus de glaces que l'année suivante; ce qui est d'autant plus probable, que nous apprîmes ensuite au Cap, que l'hiver y avait été plus froid qu'à l'ordinaire. Une tempête violente brisa peut-être la glace du pole, et la chassa au nord jusqu'à l'endroit où elle frappa nos regards : peut-être aussi que cet effet fut produit par ces deux causes, et par plusieurs autres encore.

» Le 12 au matin, à quatre heures, par 62 degrés 10 minutes de latitude sud, et 172 degrés de longitude ouest, on vit la première île de glace, 11 degrés et une demi-minute plus au sud qu'on ne l'avait trouvée l'année auparavant, après notre départ du cap de Bonne-Espérance. On aperçut en même temps un pétrel antarctique, quelques albatros gris, des damiers et des pétrels bleus.

» Le 13, le thermomètre était à 31 degrés : nous cinglâmes à l'est, avec un vent assez fort, quoiqu'il tombât une quantité prodigieuse de neige, qui remplissait tellement l'atmosphère, que nous ne voyions pas à trente pieds devant nous. OEdidée avait déjà témoigné sa surprise, en observant les jours précédens de petites ondées de neige et de grêle : ce phénomène est absolument inconnu dans son pays. Ces pierres blanches, qui se fondaient dans ses mains, étaient miraculeuses pour lui; et malgré nos efforts pour lui expliquer que le froid contri-

buait à leur formation, je crois que ses idées sur cette matière n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne cessèrent de tomber ce jour-là, le surprirent plus que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Après avoir considéré long-temps ses qualités singulières, il nous dit qu'il l'appellerait de la *pluie blanche*, quand il serait de retour dans son île. Il n'aperçut pas les premières glaces, parce que nous les dépassâmes de trop bonne heure dans la matinée; mais deux jours après, à environ 65 degrés sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros glaçons; et lorsqu'il découvrit le lendemain une immense pleine de glace qui nous empêchait d'avancer plus loin au sud, il témoigna un grand plaisir, parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il se trompait, et qu'il n'avait que de l'eau sous les yeux; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en lui montrant la glace qui s'était formée dans les futailles sur le pont. Il nous répondit cependant qu'à tout événement, il voulait lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la distinguer de tout le reste. Il avait rassemblé à la Nouvelle-Zélande un certain nombre de petites baguettes dont il faisait soigneusement un paquet; ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque île qu'il avait vue et visitée, après son départ des îles de la Société, il avait ajouté une petite baguette; de sorte que sa collection montait alors à neuf ou dix, dont il se rappelait très-bien les noms dans l'ordre que nous les avions vues; et la *terre-blanche*, ou

whennua-téatéa, était la dernière. Il demandait souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ; et d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé qu'il étudiait chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre voyage le rendait probablement si empressé d'en connaître la fin ; et les provisions salées, et la froideur du climat, contribuèrent à le dégoûter. Son amusement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danse qu'il avait achetés à Tongataboo, et d'en faire un panache de huit ou dix. Il passait le reste de son temps à se promener sur le pont, à parler avec les officiers et les bas-officiers, et à se chauffer dans la chambre du capitaine. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue : nous corrigeâmes peu à peu le vocabulaire que nous avions fait aux îles de la Société, et nous acquîmes ainsi, sur son pays et sur les îles voisines, des connaissances qui nous portèrent à y faire diverses recherches durant notre seconde relâche.

» Les plaines de glace se montrèrent autour de nous à divers points de l'horizon, dans la matinée du 15 ; nous étions en quelque sorte affalés, et ne voyant pas la possibilité d'aller plus loin vers le sud, nous fîmes route au nord-nord-est pour nous dégager. Le temps, qui était déjà brumeux, le devint encore plus vers midi, ce qui rendit notre position, au milieu d'un grand nombre de rocs de glace flot-

tante, extrêmement dangereuse. Vers une heure, tandis que l'on était à dîner, nous fûmes alarmés par l'apparition soudaine d'une grande île de glace, justement à l'avant à nous. Il était absolument impossible de virer de bord, vent devant ou vent arrière, à cause de l'extrême proximité de cet énorme glaçon; et notre seule ressource fut de serrer le vent autant que nous pourrions, et d'essayer d'éviter le danger. Nous fûmes pendant quelques momens dans l'alternative la plus affreuse; enfin nous réussîmes à passer au vent de cet écueil mobile, mais nous n'en étions éloignés que de la longueur du bâtiment. Malgré les périls continuels auxquels nous étions exposés, l'équipage était moins inquiet que je ne l'aurais cru; et de même que dans une bataille le spectacle de la mort devient familier et souvent indifférent, de même, nous trouvant chaque jour en danger de périr, nous étions aussi tranquilles que si nous n'avions rien eu à craindre des flots, des vents et des rochers de glace. Ces glaces étaient de toutes sortes de formes, comme celles que nous avions vues l'été précédent, et nous apercevions un grand nombre de pyramides, d'obélisques et de clochers, dont la hauteur n'était pas fort inférieure à celle que nous avions observée parmi les premières îles de glace en 1772; beaucoup d'autres aussi leur ressemblaient, en ce qu'elles étaient très-étendues, et parfaitement unies au sommet.

» La quantité d'oiseaux que nous avions rencontrés jusqu'ici, aurait persuadé d'autres navigateurs

que nous étions proche de terre; mais nous ne formions là-dessus aucune espérance.

» Le temps, extrêmement humide et d'un froid désagréable, fut funeste aux colombes et aux pigeons, que plusieurs de nos gens avaient achetés aux îles de la Société, et à celles des Amis, ainsi qu'aux oiseaux chantans que nous avions eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. J'avais, à mon départ de ce pays, cinq colombes; mais elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 décembre, parce qu'elles étaient plus exposées au froid dans nos cabanes que dans le poste des matelots. Le thermomètre ne se tenait, dans nos cabanes, jamais qu'à 5 degrés plus haut qu'en plein air sur le pont.

» Le 20, le temps qui s'éclaircit, et le vent qui tourna au nord-ouest, m'engagèrent à faire route au sud; bientôt il fallut faire le sud-est, parce que le vent passa au nord-est, et que le temps se couvrit dans l'après-midi; le vent devint furieux; un brouillard épais, de la neige, du verglas, de la pluie rendaient le temps affreux. Nos manœuvres étaient si chargées de glace, que nous eûmes beaucoup de peine à amener nos huniers pour les serrer. A sept heures du soir, par 147 degrés 40 minutes de longitude, le vaisseau coupa une seconde fois le cercle antarctique; on continua de marcher au sud-est jusqu'à six heures du lendemain matin; étant alors par 67 degrés 5 minutes sud, on rencontra tout à coup un groupe de très-grosses îles de glace, et une grande quantité de glaçons flottans; et comme la

brume était extrêmement épaisse, on eut toutes les peines du monde à en sortir. Les îles de glace étaient très-hautes et très-escarpées, et formaient à leurs sommets divers pics; au lieu que la plupart de celles qu'on avait aperçues auparavant étaient plates au haut et moins élévées : plusieurs de celles-ci avaient cependant deux ou trois cents pieds d'élévation, et deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires qui inspiraient la frayeur quand on les regardait. De tous les oiseaux qui avaient accompagné *la Résolution*, il ne restait que les albatros gris et quelques pétrels antarctiques.

» Le 22, un coup de vent du nord, qui souffla par rafales, déchira la voile de perroquet d'artimon, et le mit hors d'état de servir. A six heures du matin, le vent tourna vers l'ouest: je fis l'est-un-quart-nord-est, étant par 67 degrés 31 minutes de latitude, la plus haute où nous fussions encore parvenus.

» Le 23 à midi, l'on voyait vingt-trois îles de glace de dessus le pont, et deux fois autant du haut des mâts; cependant notre horizon ne s'étendait pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, et elles étaient si épaisses et si serrées, qu'elles obstruaient entièrement notre passage. Le vent étant assez modéré et la mer tranquille, je mis en travers le long du bord extérieur de la glace, et

j'envoyai deux canots, pour ramasser quelques glaçons. Sur ces entrefaites, on en saisit de grands morceaux le long du bâtiment, et on les prit à bord avec nos palans à croc : l'enlèvement de la glace fut si pénible, à cause du froid, que les canots restèrent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages : je portai ensuite à l'ouest, sous les huniers et les basses voiles, tous les ris pris, avec un fort vent du nord, accompagné de neige et de verglas, qui, se gelant sur les agrès en tombant, rendait les cordages aussi durs que du fil d'archal, et les voiles roides comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les roues étaient d'ailleurs si fortement gelées dans les poulies, qu'il fallait faire les derniers efforts pour amener ou pour hisser un hunier ; et le froid était si vif, qu'à peine pouvait-on le supporter : des glaces couvraient en quelque sorte toute la mer.

» Dans une position si désavantageuse, il était naturel de penser à retourner au nord, puisqu'il n'y avait ni probabilité de trouver une terre dans ces parages, ni possibilité de s'avancer plus loin au sud. J'aurais eu tort de faire route à l'est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurais laissé au nord, sans le reconnaître, un espace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvait y avoir une grande terre. Le seul moyen de décider si une telle supposition avait quelque fondement, était de visiter cette étendue de mer.

» Tandis qu'on ramassait de la glace, nous prîmes

deux pétrels antarctiques ; et en les examinant, nous persistâmes à les croire de la famille des pétrels. Ils sont à peu près de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, et une partie du côté supérieur des ailes, sont d'un brun-clair; le ventre et le dessous des ailes blanc; les plumes de la queue blanches aussi, mais brunes à la pointe : nous prîmes en même temps un nouveau pétrel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage grissombre. Je remarquai que ces oiseaux avaient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la nature a pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent. Nous aperçûmes aussi des albatros couleur de chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiseaux, ainsi que les pétrels, dont on a parlé plus haut; d'où on pourrait conjecturer, avec raison, qu'il y a une terre au sud. S'il n'y en a pas, je demanderai où nichent ces oiseaux? question qui, je crois, ne sera jamais décidée; car jusqu'à présent, si ces terres existent, nous les avons trouvées absolument inaccessibles. Indépendamment de ces oiseaux, nous découvrîmes un très-gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos matelots, qui avait été au Groenland, l'appela cheval marin; mais tous les autres, qui le virent, le prirent pour un veau marin ou phoque. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre était de 33 à 34 degrés à midi.

» Plusieurs personnes étaient alors affligées de rhumatismes violens et de maux de tête; d'autres

avaient les glandes enflées et des fièvres catarrhales, qu'on attribuait à l'usage de l'eau de glace. Forster père, qui se plaignait d'un rhume depuis quelques jours, fut obligé de garder le lit : sa maladie semblait provenir de l'humidité de sa cabane, dans laquelle tout pourrissait : le froid y fut si sensible ce jour-là, que le thermomètre ne s'y soutint qu'à 2 degrés et demi plus haut que sur le pont.

» Le 24, le vent diminua, en tournant au nord-ouest; le ciel s'éclaircit : nous étions par 67 degrés sud, et 138 degrés 15 minutes ouest. Comme nous avancions vers le nord-est avec un bon vent du nord-ouest, les îles de glace se multipliaient tellement, qu'à midi nous en avions près de cent autour de nous, indépendamment d'une immense quantité de petits glaçons. M'apercevant que le calme allait probablement survenir, je conduisis le vaisseau dans un parage aussi net qu'il me fut possible : *la Résolution* dériva avec la glace; et profitant de chaque léger souffle de vent, on l'empêcha de tomber sur quelques-unes de ces îles flottantes. Nous passâmes ainsi la soirée de Noël à peu près de la même manière que l'année précédente. Heureusement il n'y avait point de nuit, et le temps était clair; car, avec la brume des derniers jours, il aurait fallu un miracle pour conserver le vaisseau.

» Le capitaine, suivant la coutume, invita les officiers et les maîtres à dîner, et l'un des lieutenans régala les sous-officiers. On donna aux matelots une double portion de poudding, et ils burent l'eau-de-

vie qu'ils avaient épargnée quelques mois d'avance sur leur ration pour le jour de Noël, mettant ainsi le plus grand soin pour s'enivrer. La vue d'une quantité innombrable d'îles de glace, au milieu desquelles on était entraîné par le courant, en risquant de faire naufrage à chaque moment, ne les empêcha pas de se livrer à leur amusement favori. Tant qu'il leur resta de l'eau-de-vie, dit Forster, *ils firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habitude de la mer leur inspire du mépris pour les périls ; et la fatigue et l'inclémence du ciel, durcissant leurs muscles et leurs nerfs, rendent leur esprit insensible. On conçoit aisément que des hommes qui ne s'occupent pas même de leur sûreté s'intéressent peu au bien-être des autres. Assujettis à des ordres stricts, ils exercent une autorité tyrannique sur ceux que la fortune met en leur pouvoir; et, accoutumés à combattre l'ennemi, ils ne respirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le meurtre est tellement devenu une passion de leur âme, que pendant notre voyage je les ai vus montrer plusieurs fois un horrible empressement de tirer sur les Indiens pour le plus léger prétexte. En général, la vie qu'ils mènent les prive des consolations domestiques, et de grossiers besoins remplacent chez eux des affections délicates. Quoique membres d'une société civilisée, on peut les regarder en quelque sorte comme un corps d'hommes grossiers, passionnés, vindicatifs; mais d'ailleurs braves, sincères, et vrais les uns envers les autres.

» L'observation méridienne donna 66 degrés 22 minutes de latitude. Nous venions donc de repasser le cercle polaire antarctique. Tant que nous étions restés sous la zone glaciale, continue Forster, nous avions à peine eu de la nuit; et je trouve dans le journal de mon père plusieurs articles écrits quelques minutes avant minuit à la lueur du soleil. Cet astre était si peu de temps au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très-fort ne cessait point de nous éclairer. Ce phénomène frappa d'étonnement OEdidée, qui voulait à peine en croire ses sens. Nous fîmes en vain des efforts pour le lui expliquer; et il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée et du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe ne furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittait point l'horizon, et ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit que par l'instinct d'un oiseau de mer qui allait se jucher sur la côte pendant quatre heures. Comme nous étions probablement fort éloignés de terre, cette indication nous manqua, et nous avons souvent observé un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous pendant toute la nuit, et en particulier de grosses troupes de différentes espèces jusqu'à quatre heures.

» Le 26 au matin, toute la mer était en quelque sorte couverte de glaces: dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de

deux cents grandes îles, outre une quantité innombrable de morceaux plus petits; mais il n'y en avait pas de moins gros que la carcasse du bâtiment.

» On croyait voir les débris d'un monde fracassé: au milieu de ce bouleversement, on entendait retentir de toutes parts les imprécations et les juremens des matelots qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse.

» Mon père et douze autres personnes, continue Forster, furent de nouveau attaqués de rhumatismes, et obligés de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient les plus légers symptômes (j'étais du nombre), burent, deux fois par jour, du moût de bière frais bien chaud, et s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale et l'air maladif de presque tout le monde semblaient nous menacer de suites plus funestes. Le capitaine Cook lui-même était pâle et maigre; il avait perdu l'appétit, et éprouvait une constipation continuelle.

» Le 31, un petit vent de l'ouest, avec un temps beau et clair nous fournit l'occasion d'aérer les voiles de rechange, de nettoyer et de fumer les entreponts. A midi, notre latitude était de 59 degrés 4 minutes sud, et notre longitude de 135 degrés 11 minutes ouest. L'observation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant du sud; en effet, c'était tout ce que l'on pouvait raisonnablement supposer pour expliquer comment des

masses si énormes de glace venaient du sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures suivi d'un vent de l'est qui nous mit en état de reprendre notre route vers le nord-ouest.

» Le 1er janvier 1774, le vent ne resta pas long-temps à l'est, mais, tournant par le sud à l'ouest, il souffla grand frais, et fut suivi de neige. Le soir, nous étions par 58 degrés 39 minutes de latitude : nous perdîmes les glaces de vue. Il y eut alternativement du vent et des calmes. Je continuai à faire route au nord-ouest, afin d'examiner une partie du grand espace de mer entre nous et notre route au sud.

» Le 3 à midi, étant par 56 degrés 46 minutes de latitude, et 138 degrés 45 minutes de longitude, le temps devint beau, et le vent tourna au sud-ouest. Nous aperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la classe des pétrels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre, surtout dans les baies et sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne sais que penser de ces oiseaux. S'il y en avait eu davantage, je serais porté à croire que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre, car je n'en avais jamais vu à une aussi grande distance des côtes. Ceux-ci avaient probablement été amenés de si loin par quelques bancs de poisson : en effet, il devait y avoir de ces bancs autour de nous, puisque nous étions environnés d'un grand nombre de pétrels bleus, d'albatros et d'autres oiseaux qu'on voit communément dans le grand

Océan; tous, ou presque tous, nous quittèrent avant la nuit : nous vîmes aussi deux ou trois morceaux de goêmon; mais il était vieux et gâté.

» A huit heures du soir, étant par 56 degrés de latitude sud, et 140 degrés 31 minutes de longitude ouest, le vent, se fixant dans l'ouest, m'obligea de gouverner nord-est, et m'empêcha de reconnaître un espace à l'ouest de près de 40 degrés de longitude, et de 20 de latitude. Si le vent avait été favorable, je projetais de courir 15 ou 20 degrés de longitude plus à l'ouest, dans le parallèle où nous étions, et de retourner ensuite à l'est par le cinquantième parallèle. Cette route aurait tellement coupé l'espace mentionné ci-dessus, qu'il serait à peine resté un motif à la simple supposition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raisons de penser qu'il y en a une. Nous sommes portés plutôt à croire le contraire; car nous avons eu pendant plusieurs jours une grosse houle creuse de l'ouest et du nord-ouest, quoique le vent ait soufflé d'une direction opposée la plus grande partie de ce temps; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

» Plusieurs personnes de l'équipage avaient encore une fièvre légère, effet des rhumes. Heureusement les remèdes les plus simples la dissipaient; il ne fallait pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à la fois sur la liste des malades.

» Nous fîmes route au nord-est quart-nord jus-

qu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52 degrés de latitude sud, et 135 degrés 32 minutes de longitude ouest, et à environ deux cents lieues de notre route à Taïti; or, tout bien considéré, il n'est pas probable que dans cet espace il y ait une terre étendue : il est moins vraisemblable encore qu'il y en ait une à l'ouest, puisque nous avions eu, et que nous avions encore de ce point des lames grandes et monstrueuses; en conséquence, je gouvernai nord-est, avec un vent frais de l'ouest-sud-ouest.

» Le 9, étant par 48 degrés 17 minutes de latitude sud, et 187 degrés 10 minutes de longitude ouest, je mis le cap à l'est, avec un bon vent frais de l'ouest, accompagné d'un temps clair et agréable, et d'une grosse houle, qui venait de la même direction que le vent.

» L'équipage commençait à supporter ces climats froids avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avait pas d'espérance de retourner en Angleterre cette année. D'abord les visages parurent annoncer du découragement, parce que je n'avais voulu faire part de mes desseins à personne; mais peu à peu les matelots se résignèrent à leur sort.

» Le matin du 10, comme il y avait peu de vent, on mit un canot en mer, et plusieurs officiers allèrent tuer des oiseaux : ils rapportèrent des pétrels et d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les distances possibles de terre. Nous n'apercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre espérance d'en trouver aucune; et le lendemain à midi

étant par 45 degrés 51 minutes de latitude sud, et 122 degrés 12 minutes de longitude ouest, et à un peu plus de deux cents lieues de la route que je suivis en allant à Otahiti en 1769, je changeai de direction, et je gouvernai sud-est avec un vent frais du sud-ouest un quart-ouest.

» Je fis route plus au sud jusqu'au soir du 13 que notre latitude fut de 53 degrés sud, et notre longitude de 118 degrés 3 minutes ouest. Le vent soufflait alors violemment du nord-ouest, avec une brume épaisse et de la pluie; ce qui rendait dangereuse une navigation au large : j'allai donc plus près au sud-ouest, et je continuai cette route jusqu'à midi du lendemain.

» Le 14, ajoute Forster, une lame énorme frappa le vaisseau et inonda les ponts. L'eau de la mer retombait par-dessus nos têtes, et éteignait nos lumières, de sorte que nous croyions quelquefois être engloutis et tomber dans l'abîme. Tout était à flot dans les cabanes, notre situation des plus tristes, même pour ceux qui avaient conservé leur santé, et insupportable pour les malades, à qui leurs membres perclus causaient des douleurs excessives. L'aspect de l'Océan était épouvantable, et on eût dit qu'il se mettait en colère de ce que de présomptueux mortels osaient pénétrer si loin. Tout portait l'empreinte de la tristesse, et un silence affreux régnait autour de nous. Ceux mêmes qui étaient accoutumés à la mer depuis leur enfance avaient du dégoût pour les nourritures salées : l'ap-

proche de l'heure du dîner nous faisait de la peine; et dès que l'odeur des alimens frappait nos organes, il nous était impossible d'en manger.

» Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre pour les fatigues et les peines multipliées que nous avons essuyées. Les navigateurs qui ont parcouru la mer du Sud avant nous naviguaient en dedans du tropique, ou du moins sous la zone tempérée. Ils jouissaient presque toujours d'un ciel doux et serein, et ils voyageaient à la vue des terres qui leur fournissaient des rafraîchissemens. De pareilles campagnes sont des parties de plaisir à côté des nôtres. Les objets nouveaux et attrayans soulagent l'esprit, égaient la conversation, et raniment le corps : mais au contraire les mêmes points de vue frappaient sans cesse nos regards; la glace, la brume, les tempêtes et la surface de la mer sans cesse agitée formaient une scène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du soleil : enfin le climat était rigoureux, et notre nourriture détestable; en un mot, nous végétions plutôt que nous ne vivions. Il semblait que tout notre être se flétrissait, et nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous faisions le sacrifice de notre santé, de nos sentimens, de nos jouissances, à la gloire de faire une navigation dans des parages inconnus jusqu'alors.

» La situation des matelots était aussi affligeante que celle des officiers par une autre cause. Leur biscuit, qu'on avait trié à la Nouvelle-Zélande, cuit

de nouveau, et ensuite encaissé, était aussi gâté qu'auparavant ; ce qui provenait de ce que, dans le triage, on en conserva de mauvais, et de ce que les tonneaux n'avaient été ni assez fumés, ni assez séchés. L'équipage ne recevait d'ailleurs que les deux tiers de sa ration ordinaire ; mais une si petite quantité de biscuit étant à peine suffisante quand il est bon, était bien loin de l'être alors, qu'il y en avait la moitié de pourri. Les hommes ne se plaignaient point : ce jour cependant le premier aide du maître vint dire avec amertume au capitaine que ni lui ni ses camarades n'avaient de quoi se rassasier ; et il lui montra en même temps des restes de son pain pourris et puans. Ses remontrances eurent de l'effet, et tout l'équipage reçut une ration ordinaire. Le capitaine sembla recouvrer ses forces à mesure que nous avançâmes vers le sud ; mais ceux qui étaient attaqués de rhumatismes se trouvaient aussi indisposés que jamais. »

Cook continue ainsi : « Le vent ayant tourné au nord, et la brume continuant, je courus à l'est, sous les basses voiles et les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-temps porter ces voiles ; car, avant huit heures du soir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre en travers sous le perroquet d'artimon, jusqu'au matin du 16 ; le vent ayant alors beaucoup diminué et passé à l'ouest, on hissa les basses voiles et les huniers, tous les ris pris, et je fis route au sud. Bientôt le ciel s'éclaircit, et le soir notre latitude

fut de 56 degrés 48 minutes sud, et notre longitude de 119 degrés 10 minutes ouest.

» Nous continuâmes ainsi jusqu'au 18, que nous portâmes au sud-ouest, avec un vent de sud-est, étant par 61 degrés 9 minutes sud, et 116 degrés 7 minutes de longitude ouest. A dix heures du soir, il y eut un calme qui dura jusqu'à deux heures du lendemain au matin : le vent qui s'éleva du nord fraîchit bientôt, et se fixa au nord-est; j'en profitai pour gouverner au sud, jusqu'à midi du 20, que nous étions par 62 degrés 34 minutes sud, et 116 degrés 24 minutes de longitude ouest; il y eut un nouveau calme.

» Dans cette position, nous avions en vue deux îles de glace, dont l'une semblait aussi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées jusqu'ici : elle n'avait pas moins de deux cents pieds de hauteur, et elle se terminait par un pic ressemblant à la coupole de l'église cathédrale de Saint-Paul de Londres. Comme une grosse houle venait de l'ouest, il n'était pas probable qu'il y eût une terre entre nous et le méridien, de 133 degrés et demi, qui était notre longitude sous cette latitude, quand nous fîmes le nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions aperçu souvent du goêmon; mais je suis sûr que ce n'est pas un signe assuré de la proximité de terre, puisqu'on rencontre du goêmon sur toutes les parties de l'Océan. Après un

calme de quelques heures, nous eûmes un vent de sud-est, mais il fut très-incertain et accompagné de grosses ondées de neige : enfin il se fixa au sud quart-sud-est, et nous forçâmes de voiles à l'est. Le vent fut d'un froid perçant, et accompagné de neige avec du verglas.

» Du 22 au 25, je m'avançai du 62e degré 5 minutes au 66e degré 20 minutes sud, et du 112e degré 24 minutes au 109e degré 31 minutes ouest. On vit deux îles de glace, des pétrels et d'autres oiseaux, en faisant cette route au sud-sud-ouest; mais rien ne donnait l'espoir de découvrir terre; le vent soufflait du nord et de l'ouest; le 25, je naviguai au sud: le vent venait du nord; le temps était doux et assez agréable, et nous n'apercevions pas un seul morceau de glace, ce qui nous parut un peu extraordinaire, car un mois auparavant, et à environ deux cents lieues à l'est, nous fûmes en quelque sorte enfermés par de grandes îles de glace dans cette même latitude. Nous vîmes un pétrel damier, des pétrels bleus, et un petit nombre d'albatros bruns. Nous avions alors neuf petites îles en vue; et bientôt après nous entrâmes, pour la troisième fois, en dedans du cercle polaire antarctique, par 109 degrés 31 minutes de longitude. A midi, voyant quelque chose qui ressemblait à une terre au sud-est, on orienta les voiles à l'instant, et je portai dessus. Bientôt après nous ne découvrîmes plus rien; mais je suivis la même route jusqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien assurés que ce

n'étaient que des nuages, ou une brume épaisse; je remis le cap au sud, avec un joli vent du nord-est, accompagné d'une brume épaisse de neige et de pluie mêlée de neige.

» Les îles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, et par 69 degrés 38 minutes sud, et 108 degrés 12 minutes ouest, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir besoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, et on en prit des morceaux, qui donnèrent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots qui travaillèrent à cette opération eurent froid; mais ils étaient accoutumés à ces fatigues. Je courus ensuite de petites bordées dans le parage où nous étions, car une brume épaisse nous empêchait de voir à six cents pieds autour de nous; et comme nous ne connaissions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'osais pas gouverner au sud avant que le temps s'éclaircît. Nous passâmes ainsi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondait à la nuit; car il n'y avait d'autre obscurité que celle qu'occasionnaient les brouillards.

» A quatre heures du matin du 29, la brume se se dissipa, et le jour devenant clair et serein, je gouvernai de nouveau au sud, avec un joli vent du nord-est et du nord-nord-est. La déclinaison de l'aimant était de 22 degrés 41 minutes est, par 69 degrés 45 minutes sud, et 108 degrés 5 minutes ouest; et l'après-midi, à la même longitude, et par 70 degrés 23 minutes sud, elle fut de 24 degrés 81 minutes

est. Bientôt le ciel s'embruma, et l'air devint très-froid. Je continuai ma route au sud, et nous laissâmes derrière nous un morceau de goêmon, couvert de bernacles, qu'un albatros brun mangeait. A dix heures, nous dépassâmes une île de glace, qui n'avait pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyait plusieurs autres à l'avant. Le temps devenant brumeux, je serrai le vent au nord; mais en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit, et je remis le cap au sud..

» Le 30, à quatre heures du matin, nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon au sud, étaient d'une blancheur de neige extraordinairement brillante. Nous savions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts; et à huit heures nous étions près de ses bords : elle s'étendait à l'est et à l'ouest, fort au-delà de la portée de notre vue; et dans la position où nous étions, la moitié méridionale de notre horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en dedans de la plaine, quatre-vingt-dix-sept montagnes en dehors de glace, outre celles qui étaient la plupart très-grandes, et ressemblant à une chaîne dont les sommets s'élèvent les unes sur les autres, et se perdent dans les nues. Le bord extérieur ou septentrional de cette immense plaine était composé de glaces flottantes ou brisées, empilées et serrées les unes contre les autres de manière qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer;

cette bordure avait environ un mille de large : par-derrière, la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très-compacte. A l'exception des endroits où elle s'élevait en montagnes, la glace était basse et plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le sud ; et, de ce côté, on n'en apercevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, de montagnes comme celles-ci dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, et je ne l'ai point ouï dire ; de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du nord et celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groënland.

» Je ne dirai pas qu'il était partout impossible d'avancer plus loin au sud ; mais la tentative aurait été dangereuse et téméraire ; et dans ma position, aucun navigateur, je crois, n'y aurait pensé. A la vérité, c'était mon opinion, ainsi que celle de la plupart des officiers, que cette glace s'étendait jusqu'au pole, ou que peut-être elle touchait à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens ; qu'au sud de ce parallèle se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions éparses au nord, qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, et enfin poussées au nord par les courans, que sous les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter dans cette direction.

» En approchant, nous entendîmes des manchots, mais nous n'en vîmes point, et nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux, ou autre chose qui pût nous donner lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au sud de cette glace; et dans ce cas, les oiseaux ou d'autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avais l'ambition, non-seulement d'aller plus loin qu'aucun autre navigateur, mais même aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui en quelque sorte venait à notre secours, et au moins abrégeait les dangers et la fatigue inséparable de la navigation des parages du pole austral. Puisque donc il ne me restait aucun moyen d'aller un pouce plus avant au sud, je virai de bord, et je remis le cap au nord : nous étions alors par 71 degrés de latitude sud, et 106 degrés 54 minutes de longitude ouest.

» Heureusement le temps était clair quand nous rencontrâmes cette glace, et nous la découvrîmes assez tôt; car, dès que j'eus reviré de bord, une brume épaisse nous enveloppa. Le vent était à l'est et soufflait grand frais; de sorte que je pus retourner une seconde fois sur un espace que nous avions déjà examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, était à 32 degrés et demi; l'air fut extrêmement froid. Une brume épaisse continua avec des ondées de neige; et nos agrès furent couverts d'une croûte

de glace de près d'un pouce d'épaisseur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles; mais le ciel était sombre et nébuleux, et l'air excessivement froid : cependant dans notre horizon il n'y avait point de glace sur la mer.

» Je continuai à porter au nord avec un vent d'est, jusqu'à l'après-midi du 1er février; lorsque, rencontrant des glaces flottantes, détachées d'une île au vent, je mis deux canots en mer; après qu'on en eut pris des morceaux, je poursuivis ma route au nord, et au nord-est, avec de jolis vents du sud-est, accompagnés de beau temps, et quelquefois de neige et de pluie mêlée de neige.

» Le 4, nous étions par 65 degrés 42 minutes sud, et 99 degrés 44 minutes ouest. Le lendemain, la force et la position du vent varièrent beaucoup, et il y eut de la neige et de la pluie mêlée de neige. Enfin le 6, après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent du sud, qui bientôt fraîchit, se fixa à l'ouest-sud-ouest, et fut suivi de neige et de pluie mêlée de neige.

» Je formai alors la résolution de faire route au nord, et de passer l'hiver suivant en dedans du tropique, si je ne découvrais point de terre avant d'y arriver. J'étais bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne soit si loin au sud, que les glaces le rendent inaccessible; et si j'en découvrais un dans l'Océan atlantique austral, il était nécessaire d'employer tout l'été à le reconnaître. D'un autre côté, en supposant qu'il n'y

a point de terre dans l'Océan atlantique austral, nous pouvions arriver au cap de Bonne-Espérance en avril, et terminer ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du voyage. Mais en quittant à cette époque la mer Pacifique du sud, avec un bon bâtiment envoyé expressément pour faire des découvertes, et un équipage en bonne santé, ayant des provisions et des munitions de toute espèce, j'aurais manifesté un défaut de constance, et on aurait pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposais par-là que la mer Pacifique du sud a été si bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensais pas ainsi : en effet, quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au sud, il restait encore de la place pour de très-grandes îles dans des parages qui n'avaient pas été entièrement examinés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étaient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues et leurs positions mal déterminées. Je croyais en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avancerait les progrès de la navigation, de la géographie, et peut-être de l'histoire naturelle, etc. J'avais plusieurs fois communiqué mes idées sur cette matière au capitaine Furneaux ; mais comme alors l'exécution de ces projets dépendait entièrement de notre navigation au sud, qui pouvait durer plus ou moins, suivant les circonstances, je ne pus pas le lui recommander par mes instructions, pour ne pas courir le risque de manquer le principal objet de l'expédition.

» Puisqu'il ne m'était encore rien arrivé qui m'empêchât de remplir ces vues, je me proposai d'abord de rechercher la terre qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez il y a environ deux siècles, sous le trente-huitième parallèle ; si je ne la retrouvais pas, de chercher l'île de Pâques ou la terre de Davis, dont on connaît si peu la position, que les tentatives faites dernièrement pour la trouver n'ont pas réussi. Je projetais ensuite d'entrer en dedans le tropique, et de m'avancer à l'ouest, en relâchant aux îles que je rencontrerais jusqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il fallait m'arrêter pour apprendre des nouvelles de *l'Aventure*. Je pensais aussi à porter à l'ouest jusqu'à la terre australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, et que Bougainville appelle *les grandes Cyclades*. Quiros parle de cette terre comme étant considérable, ou située dans le voisinage de quelque terre étendue ; et, comme de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valait la peine d'en être éclairci. De cette terre, mon dessein était de gouverner au sud, et de retourner à l'est, entre le cinquante ou le soixantième parallèle sud ; me proposant, s'il était possible, de gagner le travers du cap de Horn, au mois de novembre suivant, temps où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été pour reconnaître la portion australe de l'Océan atlantique. Quelque grande que parût cette entreprise, son exécution me semblait possible ; et quand je la communiquai aux officiers, j'eus la satisfaction

de voir qu'ils l'adoptèrent avec joie. Je ne leur rendrais pas justice, si je ne déclarais ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empressement à exécuter toutes les mesures que je jugeais convenables de prendre. Il est à peine besoin de dire que les matelots, de leur côté, donnèrent toujours des preuves d'obéissance et d'activité; et en cette occasion, ils furent si loin de désirer la fin du voyage, qu'ils se réjouirent de le voir prolonger d'un an, et d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

» Je gouvernai alors au nord, inclinant à l'est. Le soir, nous fûmes accueillis par une furieuse tempête de l'ouest-sud-ouest, accompagnée de neige et de pluie mêlée de neige. Elle s'éleva si subitement, qu'avant que nous pussions serrer les voiles, deux vieux huniers que nous avions envergués furent mis en pièces, et le reste de la voilure fut fort endommagé. Le coup de vent dura sans la moindre interruption jusqu'au lendemain matin qu'il commença à diminuer; mais il souffla cependant très-frais jusqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

» Nous étions par 50 degrés 14 minutes sud, et 95 degrés 18 minutes de longitude ouest. Le thermomètre était à 48 degrés. Comme plusieurs oiseaux voltigeaient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre un canot en mer, et les chasseurs en tuèrent quelques-uns, que nous mangeâmes le lendemain. L'un était de l'espèce de goeland, appelé *goeland brun* ou *cordonnier*, à peu près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun foncé,

excepté au-dessous de chaque aile, où il a des plumes planches. Les autres oiseaux étaient des albatros ou des coupeurs d'eau.

» Nous eûmes une brise du nord-ouest, après un calme de quelques heures, et nous forçâmes de voiles au sud-ouest pendant vingt-quatre heures; durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goêmon et un pétrel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'ouest, je virai de bord, et je forçai de voiles au nord, jusqu'au 15. Forster observe qu'à cette époque un grand nombre de personnes étaient toujours attaquées de violens rhumatismes qui les privaient de l'usage de leurs membres; mais le sang des malades était si faible, qu'ils avaient peu de fièvre. Quoique l'usage de la choucroûte eût empêché le scorbut de paraître pendant le froid, cependant, comme elle est composée de choux, elle n'était pas, dit-il, assez nourrissante pour que nous pussions nous passer de biscuit et de bœuf salé : mais le premier étant pourri, et l'autre presque consumé par le sel, cette nourriture ne rendait pas au corps sa force et sa vigueur. Mon père, qui avait éprouvé des douleurs extrêmes durant la plus grande partie de notre campagne au sud-est, eut des maux de dents, les joues enflées, des maux de gorge, et un malaise par tout le corps, jusqu'au milieu de février, qu'il parut sur le pont avec une maigreur effrayante. Le chaud, qui lui était salutaire, fut funeste au capitaine Cook : sa maladie bilieuse semblait avoir disparu, mais il manquait toujours d'appétit; le re-

tour au nord lui procura une obstruction dangereuse qu'il voulut cacher à tout l'équipage : en s'efforçant de manger comme les autres, il accrut le mal au lieu de le guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut contraint de garder le lit et de recourir à une médecine qui, au lieu de produire l'effet qu'on en espérait, lui causa un vomissement très-fort. Il eut bientôt un hoquet alarmant qui dura plus de vingt-quatre heures, et qui nous fit désespérer de sa vie. On essaya tous les remèdes, et tous les remèdes étaient inutiles. Il passa une semaine entière dans le danger le plus imminent. Notre domestique tomba malade en même temps que le capitaine, et nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette époque, il devint si faible, qu'il ne put nous être d'aucun service pendant notre route entre les tropiques.

» Comme nous avancions au nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus sensible. Le 20, à midi, nous étions par 39 degrés 58 minutes de latitude sud, et 94 degrés 37 minutes de longitude ouest. Le ciel était clair et agréable, et on peut dire que ce fut le seul jour d'été que nous eussions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66 degrés.

» Nous continuâmes à gouverner au nord, parce que le vent restait dans son ancien point, et le lendemain, à midi, nous étions à 37 degrés 54 minutes de latitude sud, c'est-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'île découverte par Juan Fernandez. Rien

cependant n'annonçait une terre dans notre voisinage.

» Le lendemain, à midi, notre latitude fut de 36 degrés 10 minutes sud, et notre longitude de 94 degrés 56 minutes ouest. Bientôt après, le vent tourna au sud-sud-est, et mit en état de gouverner ouest-sud-ouest. Cook pensa qu'en suivant cette direction, il trouverait plus probablement la terre qu'il cherchait, et cependant il n'avait aucune espérance de réussir, car des lames longues et élevées venaient du même point. Il suivit cependant cette route jusqu'au 25, que le vent ayant passé de nouveau à l'ouest, il abandonna ses recherches, et il porta au nord, afin d'atteindre la latitude de l'île de Pâques: on était alors par 37 degrés 52 minutes sud, et 101 degrés dix minutes ouest.

» J'étais bien assuré, dit Cook, que la terre découverte par Juan Fernandez, si jamais elle a existé, ne peut être qu'une petite île : car il y a peu d'espace pour une grande terre, ainsi qu'on le voit clairement par les routes de Wallis et de Bougainville, et par celles de *l'Endéavour* et de *la Résolution*. Si l'on veut lire des détails sur la découverte dont il est ici question, on les trouvera dans la Collection des Voyages à la mer du Sud, par Dalrymple (1). Cet écrivain place la terre sous le méridien de 90 degrés,

(1) Ce livre a été traduit en français sous ce titre : *Voyages dans la mer du Sud par les Espagnols et les Portugais.* Paris, 1774, un vol. *in*-8. *Voyez* page 125, etc.

où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, et nous avions alors exploré la mer du Sud depuis le 94e jusqu'au 101e méridien. Il n'est pas probable qu'elle gise à l'est du 90e degré, parce que, dans ce cas, elle aurait été aperçue par les vaisseaux qui vont des parties nord aux parties méridionales de l'Amérique. Pingré, dans un petit Traité sur le passage de Vénus (1), donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols en 1714, à 38 degrés de latitude, et à cinq cent cinquante lieues de la côte du Chili, c'est-à-dire, à 110 ou 111 degrés de longitude ouest, et à un ou deux degrés de la route de *l'Endeavour;* de sorte qu'il est diffficile que ce soit là sa position. En un mot, elle ne peut être qu'aux environs du 106e ou du 108e méridien ouest, et alors ce n'est qu'une petite île, ainsi que je l'ai déjà observé.

» Comme ma colique bilieuse me retenait toujours au lit, M. Cooper, le premier officier sous moi, avait la conduite du vaisseau, et je fus fort satisfait de lui. Les symptômes les plus dangereux de ma maladie ne se dissipèrent qu'après bien des soins. M. Patten, chirurgien de *la Résolution*, me donna des preuves d'habileté comme médecin, et d'une affection sincère, car il fut pour moi comme

(1) Il est intitulé : *Mémoire sur les découvertes faites dans la mer du Sud avant les derniers voyages des Anglais et des Français autour du monde.* Paris, 1778, un vol. *in-4*.

une garde compatissante; je reconnaîtrais mal ses soins envers moi, si je ne lui témoignais pas ma reconnaissance d'une manière authentique. Quand je commençai à me porter un peu mieux, un chien appartenant à Forster, qui l'aimait beaucoup, fut la victime sacrifiée à la faiblesse de mon estomac. Il n'y avait aucune autre viande fraîche à bord; je trouvai du goût pour cette chair, ainsi que pour le bouillon qu'on en fit, lorsque je ne pouvais supporter aucune autre nourriture : ce mets, qui aurait rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force et avança ma convalescence : tant il est vrai que la nécessité ne connaît point de loi.

» Le 28, étant par 33 degrés 7 minutes de latitude sud, et 102 degrés 33 minutes de longitude ouest, nous commençâmes à voir des poissons volans et des noddis, qui, à ce qu'on dit, ne s'éloignent pas à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre; mais on n'en est pas bien certain. Personne ne sait à quelle distance les oiseaux de mer s'écartent des côtes; quant à moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter pour annoncer avec certitude le voisinage de la terre.

» A 30 degrés 30 minutes sud, et 101 degrés 45 minutes ouest, nous commençâmes à voir des frégates : à 29 degrés 44 minutes et 100 degrés 45 minutes ouest, nous eûmes calme pendant près de deux jours; et durant cet intervalle la chaleur fut insupportable; mais ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-grosse houle du sud-ouest.

» Le scorbut faisait de grands progrès; Forster fils en eut une forte atteinte. Des taches livides, les gencives gâtées, l'enflure de ses jambes, jointes à des douleurs violentes, l'affaiblirent extrêmement dans l'espace de peu de jours; et son estomac étant dérangé, il ne put pas prendre assez de moût pour dissiper le mal. Beaucoup d'autres personnes, qui se traînaient péniblement sur les ponts étaient dans le même cas, et le chirurgien même eut une maladie bilieuse qui fit craindre pour ses jours.

» Cependant on rencontrait déjà un grand nombre d'oiseaux, tels que des frégates, des pailles-en-queue, des noddis, des fauchets, etc. On vit plusieurs morceaux d'éponge et d'une petite feuille sèche ressemblant à une feuille de laurier; bientôt après, un serpent de mer, pareil à celui qu'on avait découvert auparavant aux îles du tropique, et une grande multitude de poissons. On prit quatre bonites qui furent très-agréables à l'équipage, et surtout au capitaine qui sortait de maladie. La moindre pesait vingt-trois livres. On n'avait pas mangé de poisson frais depuis cent jours.

» Le 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'ouest; et à midi, on l'observa de dessus le pont, à la distance d'environ douze lieues.

» Il est difficile de décrire la joie que ressentit l'équipage. On avait passé trois mois et demi sans voir terre; les tempêtes, les calmes, les changemens de climat, la mauvaise nourriture, et les fa-

tigues de toute espèce avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait son courage et sa gaîté.

» Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'île de Pâques ; car son aspect du point où nous étions, correspondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. L'île était alors d'un aspect noir et un peu désagréable. On s'amusa à prendre des requins, dont plusieurs nageaient autour du vaisseau, et se jetaient avidement sur l'hameçon, qui était amorcé de porc ou de bœuf salé.

» Le lendemain, on força de voiles sur la terre, et à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans. A mesure que nous avançions, la terre ne semblait pas très-fertile : il y avait peu de verdure, et on y voyait à peine quelques buissons ; mais dans notre situation, le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les statues que l'équipage de Roggewin prit pour des idoles (1). Nous vîmes plusieurs feux allumés auprès de ces statues. Les Hollandais, qui les aperçurent aussi, les prirent pour des sacrifices aux idoles ; mais il paraît plus probable qu'ils étaient uniquement destinés à cuire les alimens des insulaires. Nous passâmes la nuit à courir des bor-

(1) *Voyez* la relation de ce voyage, qui est intitulée : *Histoire de l'Expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies aux Terres australes* en 1721, par M. du B***. (*Behrens*). *La Haye*, 1739, 2 vol. *in*-12.

dées, afin de nous tenir au vent de l'île, et aussi près que nous le pourrions, pour chercher un mouillage le lendemain. Nous eûmes en même temps l'occasion de remarquer l'exactitude avec laquelle notre vaisseau trouvait la longitude. Nous étions arrivés directement à cette île, quoique plusieurs autres navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis et Bougainville l'eussent manquée, après avoir pris leur point de départ d'une île aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez. Il paraît que le capitaine Carteret s'égara uniquement à cause d'une latitude fautive dans les tables géographiques qu'il consulta. Nous admirions avec raison la construction ingénieuse de nos deux montres marines. Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, au mois de juin 1773; mais celle de M. Kendall a marché parfaitement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble cependant que dans une longue route, il faut plus compter sur les observations des distances de la lune au soleil et aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, que sur les garde-temps. La méthode de déduire la longitude, d'après les distances du soleil et de la lune, ou de la lune et des étoiles, une des découvertes les plus précieuses qu'ait faite la navigation, doit immortaliser ses premiers inventeurs. Tobias Mayer, professeur allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuse de calculer des tables pour cela; et le parlement d'Angleterre a accordé une récompense

à ses héritiers. Depuis sa mort, de nouveaux calculs ont rendu sa méthode si facile, que la longitude en mer ne sera peut-être jamais déterminée avec plus de précision par aucun autre moyen.

» La latitude de l'île de Pâque correspond, à une minute ou deux près, avec celle qui est marquée dans le journal manuscrit de Roggewin, et sa longitude n'est fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent les Espagnols est aussi exacte; mais ils se trompent d'environ trente lieues sur la longitude.

» A la pointe méridionale de cette île, le rivage s'élève brusquement : il est composé de roches brisées, dont l'aspect caverneux et la couleur noire et ferrugineuse annonçait des restes d'un feu souterrain. Nous observâmes surtout deux rochers isolés, et situés à environ un quart de mille au large de cette pointe : la forme de l'un était singulière; il ressemblait à une colonne ou obélisque énorme, et tous les deux étaient habités par une quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris discordans assourdissaient nos oreilles. Bientôt nous découvrîmes une autre pointe à peu près à dix milles de distance de la première, et à mesure que nous avancions, nous remarquions que le terrain s'inclinait doucement vers la mer. Sur la pente, nous aperçûmes plusieurs plantations à l'aide de nos lunettes; en général cependant, la surface de l'île paraissait aride et sèche, et ces plantations étaient si clair-semées, qu'elles ne nous faisaient pas beaucoup espérer de trouver d'abondantes provisions.

Mais nos yeux, privés si long-temps du doux spectacle de la verdure, se portaient sans cesse sur cette île, où nous distinguions des naturels presque nus, qui descendaient précipitamment du haut des collines pour se rendre sur le bord de la mer. Nous ne vîmes pas qu'ils eussent des armes, ce qui nous fit bien augurer de leurs dispositions pacifiques.

» Bientôt une pirogue montée par deux hommes s'approcha de nous ; ils apportaient une provision de bananes mûres. Dès qu'ils furent près de nous, ils demandèrent une corde, afin d'y attacher les bananes, et prononcèrent le même mot dont les Taïtiens se servent. Ce fut un singulier spectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha pour contempler les bananes. Chacun désirait manger de ces beaux fruits. Toutes les physionomies respiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous s'efforcèrent de commencer une conversation avec les insulaires de la pirogue ; et comme tout le monde leur parlait à la fois, ils ne pouvaient répondre. Le capitaine Cook leur jeta des rubans, des médailles et des grains de verre, pour les remercier de leurs présens. Ils parurent les admirer beaucoup, et ils les emportèrent sur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attachèrent à une ligne de pêche, qui pendait à l'un des côtés du bâtiment, une petite pièce d'étoffe de la même écorce que celle des Taïtiens, et peinte en jaune. D'après quelques paroles qu'ils proférèrent, nous conclûmes que leur langue est un dialecte du taïtien, qui est ainsi répandu jus-

qu'aux deux extrémités de la mer du Sud; tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, et annonçait que les deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une stature moyenne, mais un peu mince; leurs traits ressemblaient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables; l'un d'eux avait une barbe d'environ une demi-pouce; l'autre ne paraissait pas âgé de plus de dix-sept ans. Ils étaient tatoués comme les naturels des îles de la Société, des îles des Amis et de la Nouvelle-Zélande; mais sur tout leur corps, que ne couvrait aucune espèce de vêtement, ce qui nous frappa le plus, ce fut la grandeur de leurs oreilles, dont l'extrémité inférieure était si allongée, qu'elle posait presque sur l'épaule, et percée d'un très-grand trou, où l'on aurait pu mettre aisément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier, composée de différentes petites pièces qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pouces de large, et deux ou trois pieds de long, était d'environ dix ou douze pieds de longueur : chaque homme tenait une pagaie, dont la pale était aussi de plusieurs pièces. Tous ces faits sont d'accord avec ce que dit le Voyage de Roggevin.

» Le 13 mars on jeta l'ancre, tandis que dans un canot le maître sondait le mouillage. Un des naturels qui s'approcha de lui à la nage demanda instamment d'être amené au bâtiment, où il passa deux nuits et un jour. La première chose qu'il fit après avoir monté à bord, fut de mesurer la lon-

gueur du navire, depuis le couronnement jusqu'à l'avant, et nous remarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimait les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens : son langage était d'ailleurs inintelligible pour nous.

» Dès que les insulaires avaient observé notre canot en mer, ils s'étaient rassemblés sur le rivage, près de l'endroit où nos gens semblaient vouloir aborder. Au milieu d'une foule d'hommes, nous en vîmes quelques-uns revêtus d'une brillante étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, et nous les prîmes pour des chefs. Nos yeux débrouillaient aussi l'aspect des maisons, qui paraissaient très-basses et longues; elles ressemblaient beaucoup à un canot retourné la quille en haut.

» L'insulaire que le maître amena à bord, avait environ cinq pieds huit pouces, et beaucoup de poil sur la poitrine et sur tout le corps. Son visage était brun-foncé, sa barbe forte, mais coupée court, et noire comme les cheveux de sa tête, coupés de même très-court. Le tatouage de ses jambes offrait des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle part. Tout son vêtement consistait en un ceinturon où pendait un réseau trop clair pour rien cacher à la vue; un os plat, à peu près de la forme d'une langue, et d'environ cinq pouces de long, tenait à un collier et tombait sur sa poitrine. Il nous dit que c'était un os de marsouin (eevée-toharra), et il se servait précisément des mêmes mots qu'aurait employés un Taïtien. Afin de se faire mieux en-

tendre, il lui donna aussi le nom d'*eevée-eeka*, et nous reconnûmes que cela signifiait l'os d'un poisson (1).

» Le maître, Gilbert, nous raconta que, dès que l'Indien se fût assis dans la chaloupe, il se plaignit du froid, et qu'il fit des gestes très-intelligibles; on lui donna une jaquette; on mit un chapeau sur sa tête, et c'est dans cet équipage qu'il parut sur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles et des cordons de grains de verre; il nous pria de lui attacher ces derniers autour du front. Il montra d'abord de la crainte et de la défiance, et il demanda si nous le tuerions comme un ennemi (matté-toa). Mais quand nous l'eûmes assuré qu'on le traiterait fort amicalement, il se crut en sûreté, et au lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danser (héeva). Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais après lui avoir fait nommer différentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt que son langage approchait de celui des îles de la Société. Lorsque nous prononcions un mot qu'il n'entendait pas, il le répétait plusieurs fois, avec des regards qui exprimaient fortement son ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il voulait aller dormir, et il se plaignit encore du froid. Forster père lui donna une étoffe de Taïti, de l'espèce la plus épaisse; il s'en couvrit, en disant

(1) Eeya à Taïti, et eeké à la Nouvelle-Zélande et aux îles des Amis, signifient un poisson.

qu'il la trouvait assez chaude. On le mena ensuite à la chambre du maître ; il s'y coucha sur une table, et dormit tranquillement toute la nuit.

» OEdidée, qui avait déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que les habitans de cette île parlaient presque sa langue ; il entreprit plusieurs fois de converser avec l'insulaire qui était à bord ; mais il fut interrompu par les questions que d'autres personnes du vaisseau adressaient à notre hôte.

» Comme nous avions mouillé trop près des bords du banc, une brise de terre nous chassa en mer le 14 à trois heures du matin. Tandis que l'on revenait jeter l'ancre moins près du bord, j'allai à terre avec les savans et le Taïtien pour examiner l'île et ses productions. Nous débarquâmes au milieu de cent insulaires rassemblés, et si impatiens de nous voir, que quelques-uns se jetèrent à la nage pour venir au-devant des canots. Je leur fis des présens, et comme je leur fis comprendre par signes que nous voulions manger, ils nous apportèrent des patates, des bananes et des cannes à sucre qu'ils échangèrent contre des clous, des miroirs et des morceaux de drap.

» Ils se montrèrent bientôt habiles voleurs, et aussi escrocs dans leurs marchés qu'aucun des peuples que nous avions vus jusqu'alors. Il était difficile de conserver nos chapeaux sur nos têtes, et de garder ce que nous avions dans nos poches, pas même ce qu'ils nous avaient vendus ; car ils saisis-

saient la première occasion de nous l'enlever; de sorte que nous achetions deux ou trois fois les mêmes choses, et que nous finissions par ne pas les avoir.

» Avant de partir d'Angleterre, j'appris qu'un bâtiment espagnol avait visité cette île en 1769. Nous en vîmes des preuves chez les habitans : un homme avait un assez bon chapeau européen à rebord, un autre une jaquette, un troisième un mouchoir de soie rouge. Ils semblaient aussi connaître l'usage des armes à feu et en avoir peur.

» Les vêtemens de ces insulaires consistent en un ceinturon, d'où pend un morceau d'étoffe ou un réseau. Un petit nombre ont des manteaux peints en jaune qui descendent jusqu'aux genoux : on leur vit peu d'armes; quelques-uns avaient des lances armées, à pointe triangulaire, d'une lave noirâtre, qu'on appelle *agate d'Irlande*, et des massues sculptées à une extrémité. Leur figure annonçait la stérilité du pays; il n'y en avait point qui fussent grands; leur avidité montrait leur pauvreté; leur corps et leur visage étaient tatoués : les femmes avaient des piqûres en place de mouches; elles s'étaient barbouillé le visage avec de la craie rouge et du blanc de coquille; leurs traits sont minces et comme resserrés, mais non sauvages; leur nez est un peu plat entre les yeux; leurs lèvres sont moins épaisses que celles des nègres, leurs yeux petits, d'un brun foncé, leurs cheveux noirs, courts et bouclés : les femmes les portent longs. Les hommes met-

tent sur leur tête une couronne d'herbe, couverte d'un grand nombre de longues plumes noires, ou d'énormes chapeaux de plumes de goêland brun, ou d'un cercle de bois entouré de plumes blanches. Les femmes ont un grand et large chapeau pointu en avant et fait de nattes; elles ont des colliers et des pendans d'oreilles de coquillage; elles ne se distinguent pas par leur chasteté, et leur nombre est petit, comparé à celui des hommes.

» Après avoir passé quelque temps sur le rivage parmi les naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne était couverte de rochers et de pierres de différentes grandeurs, qui, par leur couleur noirâtre et leur aspect poreux, semblaient avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces de plantes chétives croissaient au milieu de ces pierres, ce qui donnait un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. A environ cinquante pieds du lieu du débarquement, nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille carrées, d'environ un pied et demi ou deux pieds de long, et d'un pied de large : sa plus grande hauteur était d'environ sept à huit pieds; mais elle diminuait insensiblement en pente des deux côtés, et toute la longueur était d'environ soixante pieds. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres étaient jointes d'après les règles les plus précises de l'art, et elles s'emboîtaient de manière à former un morceau d'architecture durable. Le grain n'en est cependant pas très-dur; c'est une lave noirâtre, brune,

caverneuse et cassante. Le terrain s'élève tellement du bord de la mer vers le centre de l'île, qu'une seconde muraille parallèle à la première, dont elle n'était éloignée que de soixante pieds, n'avait pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Du terreau et des herbages remplissaient tout l'espace entre les deux murailles. Cent cinquante pieds plus loin, au sud, nous trouvâmes un autre espace élevé, dont la surface était pavée de pierres carrées, semblables à celles qui formaient les murailles; et au milieu, une colonne d'une seule pierre représentait une figure humaine à mi-corps, d'environ vingt pieds de haut, et de plus de cinq de large. La grossièreté du travail de cette figure annonce l'enfance des arts. Sur une tête grossièrement dessinée, on aperçoit à peine les yeux, le nez et la bouche : les oreilles excessivement longues, suivant la coutume du pays, sont moins mal représentées que le reste. Le cou est gros et court, et on ne distingue presque pas les épaules et les bras. Il y a au sommet de la tête un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de diamètre et de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui approche de celui que des divinités égyptiennes portaient autrefois sur leurs têtes, est d'une pierre différente du reste de la colonne, et plus rougeâtre. La tête, et ce qui est au-dessus, fait la moitié de toute la figure. Nous n'avons pas remarqué que les naturels rendent aucun culte à ces colonnes; ils paraissent cependant avoir pour elles de la vénération; car ils témoignaient du mécontentement lors-

bre et triste. Les naturels nous dirent que la nuit ils occupent ces cases : ils doivent y être entassés les uns sur les autres, puisqu'il y a si peu de ces habitations; à moins que le bas-peuple ne couche en plein air, et ne laisse ces misérables huttes à leurs chefs.

» La cabane que j'examinai était entourée d'une plantation de cannes à sucre et de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie et la conserver plus longtemps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à sucre poussent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, qui renferment un suc très-doux. Un seul insulaire que nous trouvâmes le matin nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau dans leur île; mais, revenant à la place de débarquement, nous rencontrâmes le capitaine Cook que les naturels avaient conduit très-près de la mer à un puits creusé dans le rocher et rempli d'ordures : l'eau y était dégoûtante; et cependant les insulaires en burent avec beaucoup d'avidité. Le capitaine faisait des échanges avec les naturels, dont le nombre était diminué de la moitié; les autres étaient probablement allés dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout proportionnée à celle des hommes. Le matin, il n'y en avait pas plus de douze ou

quinze, et alors il n'en restait que six ou sept. Elles n'étaient ni réservées, ni chastes; et pour un petit morceau d'étoffe, les matelots assouvissaient leur passion. Leurs traits avaient assez de douceur; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air des prostituées de profession.

» Quelques officiers quittèrent le rivage vers neuf heures du matin, et prirent un sentier qui conduisait à travers la partie sud-est de l'île; ils furent suivis d'une foule nombreuse d'insulaires qui se pressaient autour d'eux. Ils ne s'étaient pas encore beaucoup avancés, lorsqu'un homme d'un moyen âge, le visage barbouillé d'une peinture blanche, parut tenant une lance à la main; il s'avança près de nous, et fit signe à ses compatriotes de se tenir éloignés, et de ne pas inquiéter nos gens. Après y être parvenu, il mit au bout de sa lance une pièce d'étoffe blanche, et conduisit la marche avec son signal de paix, à ce que nous crûmes. La plus grande partie du sol le long du chemin parut stérile. Le terroir est argileux et partout pierreux; néanmoins il y a plusieurs espaces considérables de terre plantés de patates. On y trouve quelques allées de bananiers; mais ils n'avaient pas de fruits. Vers la partie la plus élevée de cette extrémité de l'île, le sol paraissait beaucoup meilleur; l'herbe y était plus longue, et l'on n'y voyait pas autant de pierres que dans les autres endroits; cependant on n'y aperçut ni maisons ni plantations.

» En nous promenant le long de la côte, ajoute

Forster, nous découvrîmes la même espèce de céleri qui abonde sur les rivages de la Nouvelle-Zélande, et deux autres petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas dire si ces plantes sont indigènes dans l'île, ou si elles ont été produites par des semences qu'ont transportées le courant de la mer ou les oiseaux. Nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames. Les traits, les coutumes et la langue du peuple de l'île de Pâques ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on observe aux îles de la mer du Sud, nous espérions y voir les animaux domestiques de Taïti et de la Nouvelle-Zélande; mais après les recherches les plus soigneuses, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites et d'un plumage peu fourni; deux ou trois noddis si apprivoisés, qu'ils se plaçaient sur les épaules des naturels, frappèrent aussi nos regards; mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiseaux.

» Vers le coucher du soleil, nous quittâmes l'aiguade pour aller à l'anse où notre canot était mouillé. A l'ouest de l'anse, il y avait trois colonnes placées sur une plate-forme ou piédestal très-élevé. Les naturels donnaient à cette rangée le non d'*hangaroa*, et à la colonne seule, celui d'*obéena*. Dix ou douze Indiens étaient assis à peu de distance de la dernière, autour d'un petit feu auquel ils grillaient des patates. Ils nous offrirent une partie de leur souper. Cette hospitalité nous surprit dans un pays si pauvre, et nous pensâmes aux peuples civilisés qui,

en pareil cas, n'ont presque plus de commisération pour les besoins de leurs semblables.

» Sur le côté est, près de la mer, nos gens rencontrèrent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plattes-formes de maçonnerie. Il y avait eu sur chacune d'elles quatre grandes statues; trois étaient tombées; la chute en avait brisé ou mutilé deux; de sorte qu'il n'en restait plus qu'une debout, et une seconde couchée, mais entière. M. Wales mesura celle-ci, et il la trouva de quinze pieds de longueur et de six pieds de large au-dessus des épaules. Chaque statue portait sur sa tête une grosse pierre cylindrique d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'était pas la plus grande, avait cinquante-deux pouces d'élévation et soixante-six de diamètre. La partie supérieure de quelques cylindres était enlevée; mais plusieurs étaient entiers.

» De cet endroit ils suivirent la direction de la côte au nord-est : l'homme qui leur servait de guide marchait toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouvèrent le pays très-stérile l'espace d'environ trois milles; et, en quelques endroits, manquant totalement de terreau, de manière qu'il n'offrait qu'un rocher nu, qui semblait être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà, ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'île : ce canton était entremêlé de plantations de patates, de cannes à sucre et de bananiers, moins hérissé de pierres que ceux qu'ils venaient de passer, mais sans eau; les naturels leur en apportèrent cependant à deux ou trois re-

prises différentes ; et comme ils avaient une soif ardente, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre et puante. Ils passèrent aussi devant des huttes dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, et leur offrirent des patates grillées et des cannes à sucre; et se mettant devant le premier de nos Anglais, qui marchaient de file pour profiter du sentier, ils leur en donnèrent à chacun une. Ils observèrent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de peur qu'il n'en restât point pour les derniers. Mais tandis que ces généreux insulaires s'efforçaient d'apaiser la faim et la soif des étrangers, d'autres tâchaient de leur enlever tout ce qu'ils avaient reçu en présent. Pour prévenir des suites plus funestes, nos gens furent obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb sur l'un d'eux, qui eut l'audace d'arracher un de nos sacs. Le plomb l'atteignit au dos; alors il abandonna le sac, fit quelques pas en s'enfuyant, et ensuite tomba; mais il se releva bientôt et marcha.

» Ils observèrent, en passant, un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une colline, tenant des piques à la main, mais qui se dispersèrent à la voix de leur compatriote, excepté cinq ou six, l'un desquels semblait être un Indien d'importance. C'était un homme robuste et bien fait, d'une physionomie ouverte : il avait le visage peint, le corps tatoué, il portait un hahou, ou vêtement, meilleur que celui des autres, et un grand chapeau de longues plumes noires; il aborda nos gens; et pour les saluer, il

étendit ses bras avec les deux mains fermées qu'il éleva au-dessus de sa tête, les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, et les laissa retomber peu à peu sur ses côtés. Le porte-étendard donna son pavillon blanc à cet homme, qui paraissait être le chef de l'île; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reste du jour.

» Avant l'arrivée de cet homme, les naturels avaient averti les Anglais de l'approche de leur *hé-ré*, ou *haréeké*, ou roi. Comme les insulaires, en nous faisant des présens, continue le narrateur anglais, avaient prononcé le mot *héea* (1), ce qui signifie ami : nous allâmes lui offrir des dons en prononçant *héeo*. Nous demandâmes son nom, et on nous dit qu'il s'appelait *Ko-Toheetaï*. Nous voulions savoir s'il était chef seulement d'un canton ou de tout le pays, et sur cela, il étendit son bras comme pour embrasser l'île entière, et dire *waihu*. Afin de lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos mains sur la poitrine; nous l'appelâmes par son nom, et nous ajoutâmes le titre de roi de *waihu*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant long-temps avec ses compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun des insulaires eût pour lui des égards ou du respect : dans une contrée si pauvre, le chef ne peut guère s'approprier des honneurs sans empiéter sur les droits naturels de ses camarades, et sans s'exposer à des dangers. Il

(1) *Hoa*, aux îles de la Société, est *woa* à celle des Amis.

parut mécontent de ce que nous désirions continuer notre marche, et il nous pria de retourner sur nos pas, en nous promettant de nous accompagner: mais, voyant que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ses supplications, et il nous suivit.

» On remarqua que cette partie de l'île était remplie des mêmes statues gigantesques dont on a parlé si souvent; quelques-unes placées en groupes sur des plates-formes de maçonnerie, d'autres seules et peu enfoncées en terre : en général, ces dernières sont beaucoup plus grosses que les autres. L'une d'elles, qui était tombée, avait près de vingt-sept pieds de long, et plus de huit pieds au-dessus de la poitrine ou des épaules, et cependant elle paraissait bien moindre qu'une qu'on vit debout : son ombre, un peu après deux heures, suffisait pour mettre à l'abri des rayons du soleil toute la troupe, composée de près de trente personnes.

» La campagne était hérissée partout de pierres irrégulières, caverneuses, spongieuses, brunes, noires et rougeâtres, monumens incontestables d'un volcan. Des deux côtés, le terrain était revêtu d'une graminée vivace de la Jamaïque (*paspalum*), qui croissait en touffes, et si glissante, que nous ne pouvions pas nous y soutenir.

» Dans un petit enfoncement, sur la partie la plus élevée de l'île, M. Pickersgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des statues. Ceux-ci semblaient plus larges qu'aucun des autres; mais il était trop tard pour s'arrêter à les mesurer.

M. Wales pense qu'il y a une carrière d'où on a originairement tiré ces pierres, et qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paraît fort raisonnable.

» L'île de Pâques, ajoute Cook, est la même que celle où relâcha l'amiral Roggewin en avril 1722, quoique les descriptions de son voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'est peut-être aussi celle que vit le capitaine Davis en 1686; car, quand on l'aperçoit de l'est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer. Si ce point est la terre qu'il découvrit, elle ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80e jusqu'au 100e méridien. Le capitaine Carteret la plaçait beaucoup plus loin; mais sa route semble avoir été un peu trop au sud. Si j'avais trouvé de l'eau douce, je me serais proposé de passer quelques jours à chercher l'île Basse-Sablonneuse que rencontra Davis, ce qui aurait terminé la question : mais comme il me restait un long chemin à faire avant d'être sûr de remplir les futailles, et comme d'ailleurs j'avais besoin de rafraîchissemens, je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvait entraîner des conséquences fâcheuses pour l'équipage : les matelots étaient déjà affectés, plus ou moins, du scorbut.

» Aucune nation ne doit se faire un titre d'honneur de la découverte de cette île; car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux

marins. Il n'y a point de mouillage sûr, point de bois à brûler, et point d'eau douce. La nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire; et leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des navigateurs.

» Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tara ou eddy, des bananes, et des cannes à sucre : tout cela est assez bon, surtout les patates, les meilleurs que j'aie jamais mangées; il y a aussi des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'était, dans leur opinion, si précieux que la coque d'un coco. On y voit des volailles apprivoisées, telles que des coqs et des poules, petits, mais d'une bonne saveur; des rats qu'ils semblent manger, car j'ai rencontré un homme qui en tenait de morts à sa main; il ne voulut pas me les donner, et me fit entendre qu'il se proposait de s'en nourrir. A peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, et ceux de mer sont en petit nombre; j'y ai aperçu des frégates, des pailles-en-queue, des noddis, des hirondelles, etc. La côte ne paraît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, et nous en avons aperçu bien peu parmi les naturels.

» L'île de Pâques, ou la terre de Davis, gît par 27 degrés 5 minutes 30 secondes de latitude sud, et 109 degrés 40 minutes 20 secondes de longi-

tude ouest. Sa circonférence est d'environ dix ou douze lieues; elle a une surface montueuse et pierreuse, et une côte escarpée. Les collines sont si élevées, qu'on les voit à quinze ou seize lieues : les pointes nord et est de l'île s'élèvent directement de la mer à une hauteur considérable. Entre ces deux pointes, sur la partie sud-est, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle je crois que les Hollandais mouillèrent. Je jetai l'ancre à l'ouest de l'île, trois milles au nord de la pointe méridionale. Cette rade est très-bonne avec les vents d'est, mais dangereuse avec ceux de l'ouest : et l'autre, sur la côte sud-est, doit être périlleuse par les vents d'est.

» D'après ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un navigateur ne touchera jamais sur cette île, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il ne se détourne pas de sa route; alors la relâche serait avantageuse, car les insulaires vendent avec empressement et à bon marché les rafraîchissemens qu'ils ont. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes nous fut utile; mais dans ces parages les vaisseaux doivent avoir besoin d'eau, et l'on n'y en trouve point. Il fut impossible de consommer celle que nous y prîmes; ce n'était que de l'eau salée qui avait filtré à travers la grève pierreuse dans un puits de pierre. Les naturels ont exprès construit ce puits, un peu au sud de la grève sablonneuse dont on a fait mention si souvent; et l'eau y entre par le flux et le reflux avec la marée. Nous en avons vu plusieurs boire de l'eau de la mer.

» L'île est si stérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt espèces différentes de plantes; et la plus grande partie ne croîtrait pas sans culture. L'espace qu'occupent les plantations est peu considérable en comparaison de celui qui reste en friche. Enfin le sol est pierreux et partout brûlé par le soleil.

» Quand on considère la misère de ces insulaires, on est étonné qu'ils vendent des provisions dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine et de travail. La mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de pirogues et d'ustensiles propres à la pêche, rendent leur subsistance très-difficile et très-précaire. Mais le désir de posséder les bagatelles et les curiosités que nous apportions parmi eux, donnant à leurs désirs une force irrésistible, les empêchait de réfléchir sur les besoins pressans que bientôt ils éprouveraient.

» Les habitans de cette île ne semblent pas être plus de six ou sept cents. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de se montrer.

» A juger du teint, des traits et de la langue des insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les habitans des îles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la même nation se soit répandue sur toutes les îles, dans ce vaste océan, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur presque un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces insulaires ne se connaissent que par de

vieilles traditions ; et le laps de temps a rendu ces nations en quelque sorte étrangères ; chacune a adopté des coutumes, des manières particulières, etc. Un observateur intelligent y aperçoit cependant encore de la ressemblance.

» En général, le peuple de cette île est d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (1), et ces insulaires sont bien loin d'être des géans, comme l'assure un des auteurs du voyage de Roggewin. Ils sont vifs et actifs, d'une physionomie assez heureuse, et d'un maintien qui n'est pas désagréable : ils sont bons et hospitaliers envers les étrangers, mais aussi portés au vol que les habitans des îles de la Société.

» A l'égard des statues gigantesques, je n'en ai examiné que deux ou trois, près du lieu du débarquement : elles sont d'une pierre grise, la même en apparence que celles des plates-formes. Mais quelques-uns des nôtres qui traversèrent l'île, et qui en observèrent beaucoup d'autres, pensaient que la pierre diffère de toutes celles qu'ils ont vues dans le pays, et elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces insulaires, qui ne connaissent en aucune manière la puissance de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, et ensuite placer au-dessus les grosses pierres cylindriques dont on a fait mention plus haut. La seule mé-

(1) On se souviendra que le pied anglais est moins long que le pied de France.

thode que j'imagine, est d'élever peu à peu l'extrémité supérieure, en la soutenant avec des pierres à mesure qu'elle se hausse, et en bâtissant tout autour, jusqu'à ce quelle soit toute dressée : ils feraient ainsi une sorte de colline ou d'échafaudage sur lequel ils rouleraient le cylindre pour le placer sur la tête de la statue, et en ôter ensuite les pierres. Mais si la pierre est artificielle, les statues peuvent avoir été mises en place dans leur position actuelle, et le cylindre posé ensuite, en construisant tout autour un monticule comme on vient de le dire. De quelque manière qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immense ; ce qui montre assez l'industrie et la persévérance des insulaires au siècle où on les a élevées, car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruine. Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, etc., etc., qu'ils font précéder du mot *moi*, et auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*aréeké*. Le dernier signifie chef, et le premier, lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort (du moins à ce que nous avons compris).

» Ces monumens singuliers, observe Forster, étant au-dessus des forces actuelles de la nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cents insulaires privés d'outils, d'habitations et de vêtemens, tout occupés du soin de trouver des alimens et de pourvoir à leurs premiers be-

soins, n'ont pas pu construire des plates-formes qui demanderaient des siècles de travail. En effet, nous n'avons pas remarqué, dans nos excursions, un seul instrument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie ou la sculpture. Je n'y ai pas vu non plus de carrières récemment exploitées, ni aucune ébauche de statue qui pût passer pour l'ouvrage du temps présent. Il est donc très-probable que jadis ce peuple était plus nombreux, plus riche et plus heureux; qu'alors il avait du loisir pour flatter la vanité de ses princes, en perpétuant leurs noms par des monumens durables. Les restes des plantations qu'on trouve sur le sommet des collines donnent un nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déterminer par quels accidens divers une nation si florissante a pu déchoir et retomber à l'état d'indigence où on la trouve aujourd'hui. Mais il est aisé d'imaginer plusieurs causes capables de produire cet effet; et la dévastation causée par un volcan suffirait seule pour rassembler toutes les misères sur des insulaires resserrés dans un si petit espace : cette île, qui peut-être a jadis été produite par un volcan, puisque tous les minéraux sont purement volcaniques, a, suivant toute apparence, été bouleversée par le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, et même une grande partie de la nation, peuvent avoir péri dans une de ces épouvantables convulsions de la nature; et la faim et la misère auront poursuivi ceux qui échappèrent au feu.

» Toutes les femmes que nous avons vues dans

les différentes parties de l'île ne montent pas à trente, quoique nous l'ayons traversée presque d'un bout à l'autre, et il n'est point du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelques lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou quarante femmes pour six ou sept cents hommes, la nation doit s'éteindre en très-peu de temps, à moins que nos principes de physique sur la pluralité des maris ne soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un seul époux : au contraire, elles semblaient aussi débauchées que Messaline et Cléopâtre. Mais cette disproportion est un phénomène si singulier, qu'on a peine à la croire, et je ne serais pas éloigné de penser que réellement les deux sexes sont en nombre égal. Quoique personne de notre équipage n'ait observé de vallées, ou de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos regards pendant notre séjour, on rencontra néanmoins des cavernes dont les naturels refusèrent l'entrée. Les cavernes d'Islande sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habitans, et il est probable que, dans une île également volcanique, telle que celle de Pâques, de pareilles cavernes pourraient servir d'asile à un grand nombre de naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de l'île de Pâques sont plus jaloux de leurs femmes que les Taïtiens. Leurs craintes à notre égard n'étaient pas mal fondées, car la conduite des matelots est insolente et

immodeste, partout où ils jouissent de quelque supériorité sur les peuples sauvages.

» Je dois dire, au reste, que nous avons aperçu très-peu d'enfans; et si ce peuple jugeait à propos de soustraire ses femmes à nos yeux, il n'y avait aucune raison de cacher les enfans. Ce sujet reste ainsi dans l'obscurité; et si réellement le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir été diminué par quelque accident extraordinaire que les naturels seuls peuvent révéler. Notre ignorance de la langue nous a privés de beaucoup d'éclaircissemens.

» Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres supérieures de chaque pile étaient généralement blanches; peut-être qu'elles le sont toujours ainsi quand le tas est complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il est probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, et qu'ils tiennent lieu des grandes statues.

» Les outils de ce peuple sont très-mauvais, et, comme ceux de tous les autres insulaires de cette mer, composés de pierres, d'os et de coquillages, etc., ils attachent peu de prix au fer et aux ouvrages de ce métal; ce qui est extraordinaire, car ils en connaissent l'usage; mais on peut conjecturer de là qu'ils n'en ont pas un grand besoin.

» Enfin, en supposant que les volcans ont boule-

versé depuis peu cette île, ses habitans doivent plus exciter de pitié qu'aucun autre pays moins civilisé, puisque, connaissant les commodités, les aisances et le luxe de la vie, le souvenir de ces biens doit leur en rendre la perte plus sensible. OEdidée déplorait souvent leur situation, et il semblait prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des Zélandais. Il ajouta un autre bâton au paquet qui composait son journal, et il grava dans sa mémoire cette observation sur l'île de Pâques, *Tata-Maïtai*, *Whennua*, *Eeno ;* le peuple y est bon, mais l'île est très-pauvre; au lieu qu'à la Nouvelle-Zélande, il faisait plus de reproches aux habitans qu'au pays. Ses sentimens étaient toujours humains, et ses idées toujours justes : rien n'avait corrompu la bonté de son cœur et la droiture de son entendement.

» Le 16 mars 1774, on quitta cette île pour se rendre à celles des Marquesas, dans le cas où l'on n'en pourrait découvrir d'autres dans l'intervalle qui les sépare de l'île de Pâques.

» Tous ceux qui avaient fait de longues courses à travers cette île avaient le visage brûlé par le soleil, et ils éprouvaient des douleurs extrêmes à mesure que la peau se levait. Le séjour à terre et le peu de végétaux qu'on y venait de prendre avaient rétabli la santé des scorbutiques; mais plusieurs retombèrent bientôt, et se plaignirent de constipations et de maladies bilieuses, qui sont mortelles dans les climats chauds. Le chirurgien fut obligé de garder le lit; et ce qu'il y eut de plus malheureux, les

malades ne pouvaient pas manger de patates, parce qu'elles étaient trop venteuses pour leurs estomacs faibles.

» Le ciel en général fut serein, et la couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites et les requins se montraient de temps en temps, ainsi que différens oiseaux qui se battaient avec les poissons volans. La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide de l'air, nous permettait, à notre grande satisfaction, de faire des promenades sur les ponts. Nous avions besoin de ces beaux jours pour ranimer nos esprits défaillans : les végétaux de l'île de Pâques étaient déjà consommés : il fallait manger des viandes salées, préparées depuis trois ans, et dont les sucs étaient entièrement détruits, ou se contenter de biscuit, si l'estomac ne pouvait pas digérer ces substances grossières. Comme tout le monde désirait la terre, nous consultions avec empressement les livres qui traitaient du voyage de Mendana, et les termes vagues qui expriment la distance des Marquesas au Pérou, donnant une libre carrière à nos conjectures, chaque jour produisait de nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes cinq jours consécutifs sur les différentes positions que les géographes ont données à ces îles. Durant cette route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes; et le 3 avril, au coucher du soleil, nous observâmes en particulier que le ciel et les nuages étaient teints de différentes couleurs vertes.

Frézier avait observé avant nous cette couleur qui n'est point extraordinaire, si l'air est chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les tropiques. Le même jour nous prîmes un petit suceur qui s'était attaché à un poisson volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon; preuve que ces animaux ne sont pas toujours collés aux requins, et nous aperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appelé *diable de mer* par quelques auteurs; il ressemblait parfaitement à un autre qui avait frappé nos regards dans la mer Atlantique, le 1er de septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des pailles-en-queue et des frégates, augmentait autour de nous à mesure que nous marchions à l'ouest, et que nous approchions des îles que nous nous attendions à trouver.

» Je continuai dit Cook, à faire route à l'ouest jusqu'au 6, à quatre heures de l'après midi, temps où, par 9 degrés 20 minutes de latitude, et 138 degrés 14 minutes de longitude ouest, nous découvrîmes une île dans l'ouest, à la distance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre qui semblait plus étendue que la première. J'arrivai sur celle-ci, et je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable et des rafales; ce qui est assez commun dans cette mer, quand on est près d'une terre haute. Le lendemain au matin, à six heures, nous en aperçûmes une troisième. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernières: bientôt après, nous en vîmes une

quatrième encore plus à l'ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étaient les Marquesas, découvertes par Mendana, en 1595. La première île était une nouvelle découverte, et je la nommai *île de Hood*, d'après le jeune volontaire qui la montra le premier; la seconde était celle de *San-Pedro*; la troisième, *la Dominica*; et la quatrième, *Santa-Christina*.

» *La Dominica*, la plus voisine de nous, était haute et montueuse; sa partie nord-est paraissait escarpée et stérile; mais nous observâmes plus au nord des vallées remplies d'arbres, et par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume s'éclaircissait, nous vîmes plusieurs roches escarpées, pareilles à des clochers, et des sommets creux entassés au centre de l'île; ce qui prouve que les volcans et les tremblemens de terre ont bouleversé la surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, et déchiquetée en obélisques et en ravins.

» Nous rangeâmes le côté sud-est sans trouver la moindre apparence de mouillage. Je traversai le canal entre la Dominique et Sainte-Christine, en portant sur la dernière île, et je longeai la côte sud-est, en cherchant le port de Mendana. Nous dépassâmes plusieurs anses, qui semblaient offrir un ancrage; mais un fort ressac brisait sur toutes les côtes. Quelques pirogues se détachèrent bientôt des rivages, et nous suivirent.

» Nous remarquions des cantons agréables sur les deux îles, entre les fentes des montagnes; mais

nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embellissent les îles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Christine ranimait notre courage, et nous inspirait cette gaîté que ressentent tous les marins fatigués à l'aspect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse, que nous dépassâmes, enfermaient une vallée boisée et couverte de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions de toutes parts des habitans courir en contemplant notre vaisseau.

» Parvenus devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais comme le vent était debout, et qu'il soufflait par rafales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts; et avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent; ce qui m'obligea de porter au large, et de courir une bordée au vent; je remis ensuite le cap vers la côte, et j'allai mouiller à l'entrée de la baie par trente-quatre brasses d'eau, fond de beau sable. A l'instant, une douzaine de pirogues montées par trente ou quarante insulaires s'approcha de nous; mais il fallut beaucoup d'adresse pour engager les hommes à venir le long du bâtiment. Enfin une hache et des clous déterminèrent une des pirogues à s'avancer au-dessous des bouteilles : tous les autres imitèrent ensuite cet exemple; et ayant échangé des fruits à pain et du poisson contre de petits clous, etc., elles retournèrent à terre après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de

pierres à l'avant des pirogues, et chaque homme avait une fronde entortillée autour de sa main.

» Quelques-unes de leurs pirogues étaient doubles et portaient quinze hommes; d'autres au contraire, plus petites, en contenaient de trois à sept. Ils commencèrent par nous offrir des racines de poivre (sans doute des symboles de paix), comme aux îles de la Société et aux îles des Amis : pour achever la cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux haubans.

» Dès le grand matin du 8, les insulaires nous firent une seconde visite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des bananes et un petit cochon, contre des clous, des haches, etc.; mais ils voulaient souvent garder nos marchandises, sans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fusil par-dessus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompé plusieurs fois. Ils se comportèrent ensuite avec plus d'honnêteté, et bientôt après quelques-uns montèrent à bord. Nous nous préparions alors à remorquer le vaisseau plus avant dans la baie, et j'allai sur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avait trop d'insulaires à bord, je dis aux officiers : « Vous devez bien les » guetter; sans cette précaution, ils commettront » des vols ». A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du passe-avant, et qu'ils l'emportaient en fuyant; j'ordonnai de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que

je pusse l'atteindre avec la chaloupe, mais je défendis de tuer. Les naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, et le malheureux voleur fut tué au troisième coup. Deux autres qui l'accompagnaient se jetèrent à l'eau; mais ils rentrèrent sur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avaient jeté le chandelier dans la mer. L'un d'eux, homme d'un âge mûr, vidait le sang et l'eau en poussant de grands éclats de rire; l'autre, un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetait sur le mort un regard triste et abattu : nous eûmes par la suite lieu de croire que c'était son fils.

» Les insulaires traînèrent la pirogue sur la côte à travers le ressac, et portèrent le mort dans les bois. Bientôt on entendit le son des tambours, et l'on vit un nombre considérable d'habitans rassemblés sur la grève, et armés de piques et de massues : ils semblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de ce malheureux, tué si légèrement. On accuse de cruauté, et avec raison, les premiers conquérans de l'Amérique, parce qu'ils traitaient les peuples de ce continent comme des animaux qu'il est permis de tuer pour son amusement; et combien d'insulaires de la mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans le dix-huitième siècle! OEdidée fondit en larmes quand il vit un homme assassiner un autre homme pour une pareille bagatelle : sa commisération doit faire rougir ces marins civilisés, qui parlent si sou-

vent d'humanité, sans que leurs cœurs soient plus compatissans.

» Je suivis les insulaires dans la baie, et je persuadai à ceux d'une pirogue de venir le long de ma chaloupe. Je leur donnai des clous et d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie et trouvé de l'eau douce (c'est-à-dire ce dont nous avions le plus besoin), je retournai à bord, et on alla placer l'ancre. Il semble que les Indiens, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, devaient être intimidés; mais dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, sur une pirogue, quittèrent la côte, saisirent la corde de la bouée, et entreprirent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert leur méprise, ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla pas jusqu'à eux, et ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé par-dessus leur tête, ils abandonnèrent la bouée et s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil; ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en sûreté; c'est du moins ce que nous imaginâmes en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne les plus punir, parce que notre séjour parmi eux ne devait pas être de longue durée. Le trouble et l'embarras qu'ils nous

causèrent nous retardèrent si long-temps, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut et souffla par rafales du dehors de la baie; de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les naturels se hasardèrent bientôt à revenir près de nous. Il y avait sur la première pirogue qui s'avança un homme qui semblait au-dessus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épaule, et il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de *la Résolution*, je lui fis présent d'une hache et de plusieurs autres choses : en retour, il me donna son cochon, et je le déterminai enfin à monter sur le passe-avant, où il resta peu de temps. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imitèrent son exemple, et les échanges se rétablirent à l'instant.

» Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, les savans et OEdidée, pour voir ce qu'on pouvait y faire : les naturels nous accueillirent d'une manière très-amicale; et comme s'il n'était rien arrivé, ils nous vendirent des fruits et de petits cochons; et après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

» Nous fûmes reçus, dit Forster, par plus de cent insulaires armés de piques et de massues, dont ils n'essayèrent pas de faire le moindre usage; nous les priâmes de s'asseoir, et ils y consentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les marques possibles d'attachement et de bienveillance, nous essayâmes de justifier ce qui était arrivé; nous leur

dîmes que nous n'avions tiré sur un de leurs compatriotes que parce qu'il venait de nous voler; que nous désirions vivre en bonne intelligence avec eux; que nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, etc., et que nous leur donnerions des clous, des haches, etc. Nos raisonnemens spécieux les séduisirent : ils semblaient persuadés que le mort avait mérité d'être tué, et ils nous menèrent le long de la grève à un ruisseau où l'on transporta ensuite les futailles.

» Nous n'aperçûmes aucune femme dans la foule: elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la première alarme. Quelques hommes, qui paraissaient être les conducteurs, étaient mieux armés et plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins; ils étaient grands et très-bien faits. Il n'y en avait pas un seul gros et gras comme les Taïtiens, ni maigre ou rapetissé comme les habitans de l'île de Pâques. Le tatouage, qui couvrait presque entièrement le corps de ceux d'un moyen âge, empêchait d'apercevoir l'élégance de leurs formes; mais parmi les jeunes gens qui n'étaient pas encore tatoués, on distinguait aisément une beauté si frappante, qu'elle excitait l'admiration. La plupart pourraient être mis à côté des modèles fameux de l'antiquité. Le teint de ces jeunes insulaires n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des îles de la Société; mais les hommes faits paraissaient infiniment plus noirs, à cause du tatouage dont les piqûres étaient dispo-

sées avec la plus grande régularité; les marques d'une jambe, d'un bras et d'une joue, etc., correspondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal, ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales, barres, échiquiers et lignes, qui offraient un aspect très-bigarré. La physionomie de ces insulaires, agréable et ouverte, annonçait de la vivacité : ils avaient les yeux grands et noirs, les cheveux noirs aussi, bouclés et forts, si on en excepte un petit nombre qui les avaient de couleur cendrée. En général, leur barbe était peu fournie, à cause des cicatrices imprimées par le tatouage. Cependant nous quittâmes le rivage pour pénétrer dans les bois, à quelque distance du capitaine Cook : je rassemblai des plantes, dont nous avions déjà vu la plupart aux îles de la Société. Comme nous ne voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'île le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-delà de la terre basse qui borde le rivage, et qui est entièrement inhabitée : nous trouvâmes cependant, parmi les arbres, des espaces carrés, enfermés par de grosses pierres, et d'une figure régulière. Nous apprîmes ensuite que c'étaient des fondations de maisons. On peut conjecturer de là que la mauvaise qualité du terrain leur a fait abandonner ces emplacemens, ou qu'ils ne les occupent qu'en certaines saisons. Tout ce canton était dénué de plantations, et couvert de grands bois, dont plusieurs paraissaient bons pour la charpente. Les naturels n'essayèrent point de nous arrêter, et nous

dirigeâmes notre promenade du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une herbe longue, qui montait jusqu'à notre ceinture, se prolonge en avant, et sépare cette grève d'une autre qui est au sud. Sur le côté septentrional de cette colline, il y a, à l'endroit qu'indiquent les navigateurs espagnols, une belle source d'eau limpide, qui, sortant du rocher, forme ensuite un petit bassin, et coule de là dans la mer : près de cette source, un ruisseau descend des hautes collines; un second, plus considérable que le premier, se précipite au milieu de la grève (c'est là que nous remplîmes nos futailles); et on en rencontre un troisième du côté du nord. Cette île est bien arrosée; ce qui est fort utile aux végétaux, ainsi qu'aux habitans. Nous retournâmes bientôt à la place du marché, emportant la collection que nous avions faite, et nous causâmes avec les naturels, qui témoignaient si peu de défiance, qu'ils changeaient leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étaient toutes de bois de massue ou casuarina (1); nous n'achetâmes que de simples piques d'environ huit ou dix pieds de long, ou des massues, qui avaient communément un gros nœud à une extrémité.

» Dès qu'on eut dîné, le capitaine Cook renvoya les bateaux à l'aiguade, sous la protection d'une garde : à leur débarquement, les insulaires s'enfui-

(1) Les Taïtiens lui donnent le nom de *toa*, qui signifie *guerre*, parce qu'il fournit des instrumens de mort.

rent tous, excepté un homme qui semblait fort effrayé; un ou deux autres revinrent ensuite, et on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite.

» Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allèrent faire de l'eau comme à l'ordinaire; et nos gens n'aperçurent les naturels qu'au moment de leur retour. Après le déjeûner; Cook débarqua avant la garde, et les insulaires se précipitèrent en grande foule autour de lui. Mais, dès que la garde fut descendue à terre, il eut toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissipèrent, et ils nous vendirent des fruits et des cochons. Il paraît qu'ils avaient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne le voyaient pas à la tête du détachement; et sans sa presence, ils se seraient également retirés.

» Vers midi, un chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit au lieu du débarquement : le capitaine lui offrit toutes les bagatelles qu'il avait; le sauvage, de son côté, donna quelques-uns des ornemens dont il était paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnait de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux canots, nous retournâmes dîner à bord, sans que le chef voulût nous accompagner.

» Il portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, et il avait un diadème, un hausse-col, des pendans d'oreilles, et des touffes de cheveux autour des jambes. On nous fit entendre que c'était le roi de

toute l'île, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect. Il nous dit qu'il s'appelait *Honoo* (1), et qu'il était *he-ka-oï*, titre qui correspond sans doute à l'aré de Taïti et à l'aréeké des îles des Amis. Il paraissait intelligent et d'un bon caractère : sa figure était d'ailleurs très-expressive. Nous lui demandâmes le nom de son île et de celles des environs, et il nous répondit que Sainte-Christine se nomme *Waïtahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, et San-Pédro, *Onatéyo*. OEdidée, qui aimait passionnément ce peuple, parce qu'il ressemblait, par les mœurs, le langage et la figure, à ses compatriotes, conversait sans cesse avec les naturels, et il en achetait un grand nombre d'ornemens. Il leur apprit différens usages de son pays, et entre autres la méthode d'allumer du feu en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*hibiscus tiliaceus* : ils prêtèrent une oreille attentive à ses instructions. Les insulaires estimaient fort les plumes de Tongataboo, et ils les achetaient volontiers au prix de leurs parures de tête ou de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule femme agée assise dans un cercle au milieu de ses compatriotes : elle était vêtue d'une pièce d'écorce comme les femmes des îles de la Société : à sa figure, on l'aurait prise pour une Taïtienne.

(1) Ce mot signifie *tortue* dans la langue de Taïti ; et il est probable que ces peuples empruntent quelquefois leurs noms de ceux des animaux, comme les habitans de l'Amérique septentrionale. Le mot *o-too*, nom du roi de Taïti, signifie *héron*.

» Nous fîmes environ un mille et demi sur le bord méridional du ruisseau : après avoir traversé un terrain dégarni d'où l'on découvrait en plein le hâvre, nous entrâmes dans un bois épais, planté principalement de rattas ou noyers de Taïti, d'une grosseur et d'une hauteur considérables, et de beaux arbres à pain : on trouve ces deux espèces dans les plaines de Taïti, où la chaleur est moins violente que dans ces îles. Nous arrivâmes enfin à une des habitations des insulaires; c'était une misérable cabane, en comparaison des hautes maisons des îles de la Société; elle était placée sur une plate-forme de pierres ni assez unies ni assez égales pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le corps, quoiqu'elles fussent couvertes de nattes. Les naturels avaient dressé sur cette base des cannes de bambou serrées très-près les unes des autres, et d'environ cinq ou six pieds d'élévation; le tout était terminé par un toit composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain et de rattas. Toute la hutte avait environ quinze pieds de long et huit ou dix de large : l'usage où ils sont de placer leurs habitations sur des fondemens de pierre semble supposer que le pays est sujet, en certaines saisons de l'année, à de fortes pluies et à des inondations. Nous y trouvâmes de grandes auges de bois remplies de morceaux de fruits à pain mêlés avec de l'eau. Trois Indiens qui parurent près de la hutte allèrent nous chercher de l'eau à un ruisseau qui coulait à environ trois cents pieds de là. Les ayant remerciés de leur obligeance par des présens, nous

nous rendimes au rivage, puis nous retournâmes à bord. En entrant dans notre canot, nous courûmes le plus grand risque de chavirer : le ressac, qui frappait contre les rochers, nous couvrit entièrement d'eau. OEdidée, qui était resté à terre, nous voyant en danger, se jeta à la mer, et nagea jusqu'au canot, afin de ne pas nous exposer à un nouveau péril quand nous voudrions aller le reprendre.

» Après le dîner, mon père accompagna le capitaine à terre, et il trouva près du rivage plusieurs habitations sans voir de femmes. C'était le lieu où les insulaires avaient porté le corps de l'indien tué la veille : en arrivant à une cabane qui appartenait au défunt, le capitaine demanda s'il n'avait ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens; on lui dit qu'elles pleuraient le mort au sommet de la montagne : d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on voit le long du sommet des rochers sont les cimetières des habitans. Le capitaine fit des échanges en cet endroit, et quoiqu'il fût entouré des parens de l'insulaire tué, on n'aperçut parmi eux ni animosité ni ressentiment.

» Malgré la chaleur extrême, nous résolûmes, le lendemain, le docteur Sparrman et moi, de gravir la montagne, espérant que nous serions récompensés de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avais surtout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, et sur lesquelles chacun formait différentes conjectures. M. Patten, et deux autres officiers nous accompagnèrent. Après avoir traversé

le joli ruisseau où les matelots remplissaient les futailles, nous prîmes un sentier par où le plus grand nombre des insulaires qui s'étaient rendus près de nous étaient arrivés de l'intérieur de l'île. La montée ne fut pas d'abord très-fatigante : nous atteignîmes le haut de plusieurs collines doucement inclinées, presque de niveau, et où nous vîmes de spacieuses plantations de bananiers, disposées dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés se découvraient tout à coup à nos regards, parce que nous marchions à travers un bois d'arbres fruitiers très-touffu; ce qui nous procurait un ombrage frais et agréable. Nous rencontrions çà et là un cocotier solitaire, qui, loin d'élever avec fierté sa tête majestueuse, se trouvait abaissé et caché par des arbres d'une espèce inférieure. En général, ce palmier aime un terrain bas, et ne croît pas bien sur les montagnes; voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail, où il y a à peine assez de sol pour qu'ils y prennent racine. Quelques insulaires nous suivaient, et nous en vîmes passer plusieurs qui allaient à notre marché.

» A mesure que nous montions, nous laissions derrière nous un grand nombre de maisons, toutes construites sur une base de pierre exhaussée. Les unes paraissaient très-neuves et très-propres en-dedans; mais je ne pus pas y distinguer ces lits dont font mention les Espagnols, qui sans doute veulent parler seulement des différentes nattes répandues sur le plancher.

» Le terrain devenait à chaque pas plus escarpé et plus hérissé de roches. Le ruisseau coulait souvent dans un ravin profond, au bord duquel notre sentier était assez dangereux ; il nous fallut traverser l'eau plusieurs fois. Nous remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habitations en approchant du sommet. Nous prîmes du repos en différens endroits, et partout des fruits et de l'eau nous furent offerts par les naturels, qui ressemblent trop aux Taïtiens pour ne pas être hospitaliers comme eux. Nous n'en aperçûmes pas un seul de difforme ou de mal fait ; ils étaient tous forts, grands, et extrêmement agiles. La nature du pays contribue à leur activité, et l'exercice qu'ils sont obligés de prendre conserve probablement l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du rivage, nous aperçûmes une jeune femme qui, sortant d'une maison située devant nous, montait en hâte la colline. Elle était vêtue d'une étoffe de mûrier qui descendait jusqu'à ses genoux : ses traits nous parurent agréables ; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle eut soin de se tenir à cent pieds de nous. Les naturels nous firent alors des signes pour retourner sur nos pas ; et ils témoignèrent du mécontentement de ce que nous avancions encore. Comme nous voulions, le docteur Sparrman et moi, conserver les plantes que nous avions rassemblées, nous revînmes effectivement en arrière, tandis que M. Patten et les autres allèrent environ deux milles plus loin, sans rien découvrir de nouveau. La chaleur du jour,

notre mauvaise santé et la fatigue de la route nous avaient épuisés : d'ailleurs rien n'annonçait que nous serions bientôt au sommet ; il semblait éloigné de plus de trois milles, au-delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que nous venions de parcourir.

» Tous les cantons que nous vîmes sont couverts d'un terreau gras, et parsemés de belles plantations et de bocages de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se montrent principalement près des bords du ruisseau, ou sur les côtés escarpés du sentier, contiennent des productions volcaniques. Par leur minéralogie, ces îles ressemblent donc aussi à celles de la Société, dont la plupart paraissent avoir eu des volcans. Nous remarquâmes autour des cabanes beaucoup de cochons, de grosses volailles, et de temps en temps des rats. Les arbres sont habités par une foule de petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux et moins variés. Enfin les Marquesas ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas la belle plaine qui entoure celle-ci, et le récif de corail qui forme leurs excellens hâvres.

» Nous nous hâtâmes de gagner le bord de la mer avant le départ des canots : le bâtiment, à notre arrivée, était entouré de canots de différentes parties de l'île : l'alarme que le meurtre de l'Indien avait répandue parmi eux le premier jour était alors oubliée ; ils conversèrent familièrement, et ils témoignèrent une extrême joie de tout ce qu'ils

voyaient. Ils se souvenaient si peu de ce meurtre, que plusieurs nous volèrent aussi souvent que l'occasion s'en présenta ; mais quand on les surprenait, ils ne manquaient jamais de rendre paisiblement ce qu'ils venaient de prendre. Ils dansèrent beaucoup sur les ponts, et la ressemblance de leurs danses avec celles des Taïtiens nous frappa. Il paraît que leur musique est aussi la même : ils ont des tambours pareils, et OEdidée en acheta un.

» Le soir, le capitaine, quelques officiers, M. Hodges, le docteur Sparrman et mon père, revinrent au vaisseau, après avoir visité deux anses au sud du hâvre où nous étions mouillés. Ils les trouvèrent très-ouvertes et exposées à la lame, et ils coururent de grands risques en sortant des canots et en se rembarquant, à cause de la violence du ressac. Ils achetèrent des cochons et des végétaux. Les insulaires leur parurent moins réservés qu'aux environs de notre mouillage : il y avait parmi eux un grand nombre de femmes avec lesquelles les matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connaissance, et plusieurs d'entre elles furent aussi complaisantes que les Indiennes des îles de la Société et des Amis, de la Nouvelle-Zélande et de l'île de Pâques. Elles étaient d'une stature inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées, et les traits de quelques-unes étaient presque aussi agréables que ceux des Taïtiennes d'un rang distingué. En général, leur teint ne différait pas de celui des gens du peuple des îles de la Société. Il y en avait de plus blanches que les

autres ; on ne remarqua sur leur corps aucune trace de tatouage. Toutes portaient des étoffes de mûrier; mais ces étoffes n'étaient ni aussi variées, ni en aussi grand nombre qu'à Taïti.

» Après avoir passé quelque temps à terre, on revint au canot. Le capitaine donna plusieurs coups à un des matelots qui venait de manquer à son devoir. Je ne rapporterais point cette circonstance minutieuse, si les naturels n'avaient pas fait une observation fort intéressante. Dès qu'ils s'en aperçurent, ils se montrèrent l'un à l'autre le capitaine, en s'écriant *tape a-hai te tina,* il bat son frère. Ils voyaient très-bien l'autorité du commandant sur l'équipage ; mais ils nous regardaient tous comme frères. Je pense qu'ils transposaient parmi nous les idées de subordination qui règne chez eux; ils se regardent probablement comme une famille dont l'aîné est chef ou roi. N'étant pas encore parvenus au même degré de civilisation que les Taïtiens, ils ne connaissent guère les différences de rang, et leur constitution politique n'a pas acquis une forme monarchique déterminée. Ils ne montrèrent ni respect, ni égards particuliers pour leur roi Honoo, qui vint nous voir le second jour après notre arrivée. Toute sa prééminence semblait consister dans son habillement, plus complet que celui de ses Indiens, qui, par choix ou par indolence, vont nus dans ce climat du tropique, où l'on n'a pas besoin de vêtemens.

» Comme cette île ne devait pas nous fournir ce dont nous avions besoin, et ce que nous pouvions

espérer de trouver à celles de la Société, et que d'ailleurs elle n'était pas commode pour y faire du bois et de l'eau, et donner au vaisseau le radoub nécessaire, le capitaine résolut d'en partir, et de chercher une relâche plus avantageuse. Nous étions depuis dix-neuf semaines en mer, et nous avions vécu tout ce temps de provisions salées : cependant nous avions à peine un seul homme bien malade; et peu se plaignaient de légères incommodités. Les anti-scorbutiques et les soins extrêmes du chirurgien contribuèrent sans doute à notre santé.

» Je regrettais de partir sans examiner ces enclos qui sont au sommet des montagnes, et qui je crois ont quelque rapport avec leur religion. Les Espagnols font mention d'un oracle qui, d'après leur description, semble être un cimetière de l'espèce de ceux des îles de la Société.

» Les Marquesas sont au nombre de cinq : la Magdalena, San-Pédro, la Dominica, Santa-Christina, et l'île de Hood : celle-ci, la plus septentrionale, gît par 9 degrés 26 minutes de latitude sud, et à cinq lieues et demie de la pointe est de la Dominica. Celle-ci, qui est la plus grande de toutes ces îles, et qui s'étend de l'est à l'ouest dans un espace de six lieues, a une largeur inégale et environ quinze à seize lieues de tour; elle est remplie de collines escarpées, qui, du bord de la mer, s'élèvent en chaînes : ces chaînes sont séparées par des vallées profondes revêtues de bois, ainsi que les côtés de quelques-unes des collines : son aspect est stérile,

mais elle est habitée. Sa latitude est 9 degrés 44 minutes 30 secondes sud. San-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, et qui est assez haut, gît au sud à quatre lieues et demie de l'extrémité orientale de la Dominica : nous ne savons pas s'il est habité. La nature n'y a pas répandu ses largesses avec profusion. Santa-Christina git sous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'ouest. Cette île, qui court nord et sud, a neuf milles de long dans cette direction, et environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines d'une élévation considérable se prolonge dans toute la longueur de l'île. D'autres chaînes sortent de la mer et se joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées et profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, etc., et arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à peu près 10 degrés 25 minutes de latitude, et 138 degrés 50 minutes de longitude. Ces îles occupent l'espace d'un degré en latitude, et à peu près un demi-degré en longitude ; savoir du 138e degré 47 minutes au 139e degré 13 minutes, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

» Le port de Madre de Dios, que j'ai nommé *port de la Résolution*, git près du milieu de la côte ouest de Santa-Christina, et sous la terre la plus élevée de l'île. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, et de trente-quatre à douze brasses d'eau, bon fond de sable, renferme deux anses sa-

blonneuses séparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruisseau d'une eau très-bonne. L'anse septentrionale est la plus commode pour faire du bois et de l'eau. On y trouve la petite cascade dont parle Quiros, pilote de Mendana; mais le village est au fond de la seconde anse. Ce côté de l'île offre plusieurs autres anses ou baies.

» Les arbres, les plantes et les autres productions de ces îles, du moins autant que nous les connaissons, sont à peu près les mêmes qu'à Taïti et aux îles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des bananes, des ignames, quelques racines et une petite quantité de fruits à pain et de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs et les bagatelles pareilles, si recherchées aux îles de la Société, n'ont aucun prix ici, et même les clous finirent par perdre beaucoup de leur valeur.

» En général, les habitans des Marquesas sont la plus belle race d'hommes des îles de cette mer. Ils paraissent surpasser toutes les autres nations par la régularité de leur taille et de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage avec celui que parlent les naturels de Taïti et des îles de la Société prouvent qu'ils ont une même origine. OEdidée conversait assez bien avec eux; mais quoique je susse un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre. Leurs dents sont moins bonnes, et leurs yeux moins vifs et moins animés que ceux de plusieurs autres nations. Quelques-uns portent

les cheveux longs; mais en général ils les ont courts, et ils laissent seulement de chaque côté de la tête deux touffes relevées par un nœud. Ils arrangent de différentes manières leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent et l'attachent en deux touffes au-dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci la laissent flotter, et ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

» Leur vêtement, le même qu'à Taïti, est composé également d'écorce d'arbre; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, et elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seraient entièrement nus, sans le *morra* (comme on l'appelle à Taïti), c'est-à-dire, sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, et tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, et satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe, et un manteau flottant couvre leurs épaules. La principale parure de tête des hommes et leur premier ornement, est une sorte de large diadème artistement fait des fibres de la bourre de coco : il y a au-devant une coquille de nacre de perle arrondie, et de la dimension d'une soucoupe : devant celle-ci, une seconde plus petite, d'un autre coquillage, dont les trous offrent diverses figures curieuses : au centre de cette seconde, il y a un morceau de nacre de perle rond, à peu près de la grandeur d'un écu; et enfin un morceau de coquille comme le second,

peint et de la grandeur d'un schelling. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques-uns en portent aussi de chaque côté; alors il est fait de plus petites pièces : tous ces diadèmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des pailles-en-cul posées debout, de façon qu'elles forment un joli panache. Ils mettent autour de leur cou un collier de bois léger, dont le côté supérieur et l'inférieur sont couverts de petits pois rouges qui y sont collés avec de la gomme : ils garnissent aussi leurs jambes, leur ceinture et leurs bras de touffes de cheveux d'homme attachés à un cordon : souvent, au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes. Ils vendaient pour peu de chose tous leurs autres ornemens; mais ils semblaient mettre le plus grand prix à ces derniers, quoiqu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces touffes de cheveux en mémoire de leurs parens morts; ou bien ce sont des dépouilles de leurs ennemis qu'ils gardent comme des trophées de leurs victoires. Un gros clou ou quelque chose qui frappait fortement leurs yeux finissait par surmonter leur répugnance à céder ces précieuses bagatelles. On aperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler.

» Le chef, qui vint nous faire visite, est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail; leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes faites de coquillage, etc. Je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

Cependant quelques-uns avaient fiché dans ce trou deux morceaux de bois oblongs, ovales, aplatis et peints en blanc.

» Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, et près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taïti; mais elles sont beaucoup moins bonnes, et seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierre carré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, et ils vont s'y asseoir et s'y récréer.

» Nous n'avons trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros et aussi délicieux que les leurs; nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flancs, mais un peu trop sucrés.

» Ce peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens; leur cuisine est sale : ils font cuire les cochons et les volailles dans un four de pierre chaude, comme aux îles de la Société; mais ils grillent au feu les fruits et les racines; et après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes et les cochons manger tous ensemble. Je les ai trouvés un jour délayant des fruits et des racines au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient d'y manger. Ils n'avaient lavé ni le vase, ni même leurs mains, qui n'étaient pas moins sales; et lorsque je leur témoignai que cela me causait du dégoût, ils se moquèrent de moi. Je ne sais

si tous sont de même. Les actions de quelques individus ne suffisent pas pour juger de toute une nation. Je ne sais pas non plus si les hommes et les femmes mangent séparément.

» Voici cependant un article sur lequel ils sont plus propres que les Taïtiens : aux îles de la Société, les excrémens qui remplissent les chemins blessent tous les matins le nez et les yeux; mais les habitans des Marquesas sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats, qui mangent avidement ces ordures; ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du monde; car Tupia reprocha aux Européens leur prétendue délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Batavia un petit édifice destiné à Cloacine.

» Leurs massues et leurs piques ressemblent à celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites : ils ont aussi des frondes, avec lesquelles ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

» Leurs pirogues sont de bois, et de l'écorce d'un arbre mou qui croît abondamment près de la mer, et qui est très-propre à cet usage : elles ont de seize à vingt pieds de long, et environ quinze pouces de large; deux pièces de bois solides forment l'avant et l'arrière; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, et finit en pointe; l'avant se projette horizontalement, et offre une ressemblance grossière d'un visage humain

sculpté ; elles se manœuvrent avec des pagaies, et plusieurs ont une sorte de voile latine faite de natte.

» Nous n'avons remarqué dans l'île d'autres quadrupèdes que les cochons ; les coqs et les poules sont les seuls animaux apprivoisés ; cependant les bois paraissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage, et qui chantent bien. La crainte d'alarmer les naturels nous a empêchés d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

» Le nombre des habitans des Marquesas ne peut pas être fort considérable, car ces îles sont très-petites. La Dominica, la plus grande des Marquesas, est si escarpée et si hérissée de rochers dans la plupart des cantons, que, proportionnellement à son étendue, elle ne peut avoir autant d'habitans que Santa-Christina. Les terrains, propres à la culture, sont très-peuplés sur ces îles ; mais comme elles sont toutes remplies de montagnes et de landes stériles ; il est douteux que ce groupe de terre contienne cinquante mille âmes.

» Les Espagnols, qui les découvrirent, y trouvèrent un peuple doux et paisible ; ils eurent cependant un petit différend à Magdalena, probablement à cause de quelque malentendu, ou du caractère violent et impétueux de ces navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous firent, et de leur rapport avec les Taïtiens. Les habitans des Marquesas ne peuvent pas goûter les avantages que procurent à ceux des îles de la Société les fertiles plaines qui bordent leurs

côtes. Après avoir cultivé le terrain nécessaire à leur subsistance, il ne reste plus d'espace pour ces vastes plantations de mûrier, qui frappent partout les yeux à Taïti; et lors même qu'ils auraient de l'emplacement, ils ne pourraient pas y employer le temps qu'exige cette branche de culture. On ne remarque point aux Marquesas l'opulence et le luxe, la profusion d'alimens, la quantité et la variété d'étoffes dont jouissent les Taïtiens; mais les insulaires y ont le nécessaire : ils sont tous égaux, actifs, bien portans, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aisance; ils sont peut-être plus habiles dans les arts, et ils mènent une vie plus raffinée; mais ils ont perdu leur égalité primitive : une partie vit des travaux de l'autre, et des maladies les punissent déjà de leurs excès.

» Le 13 avril, on quitta les Marquesas pour aller à Taïti.

» Le 17, à dix heures du matin, on vit une terre que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites îles basses réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte nord-ouest à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet qui semblait ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de l'île. Comme je voulais acquérir quelques connaissances sur les productions de ces îles à moitié submergées, nous mîmes en travers, et j'envoyai le

maître sonder. En dehors, il ne trouva point de fond.

» L'île était d'espace en espace couverte de cocotiers; la mer baignait les intervalles qui les séparaient; des pirogues qui naviguaient sur le lac, des tourbillons de fumée qui sortaient du milieu des groupes d'arbres, et des hommes d'une couleur foncée, armés de longues piques et de massues, qui couraient le long du rivage, formaient une perspective animée. Nous aperçûmes aussi des femmes qui se retirèrent à l'extrémité la plus éloignée du banc, portant des paquets sur leur dos; preuve qu'elles n'auguraient pas favorablement de notre apparition sur la côte. Ces insulaires ayant eu le malheur de vouloir s'opposer aux chaloupes de Byron, perdirent quelques-uns de leurs compatriotes, et furent chassés de leur habitation, pendant tout un jour, par l'équipage du *Dauphin*, qui mangea à discrétion leurs cocos; et il ne faut pas s'étonner s'ils faisaient déjà des préparatifs pour mettre leurs petites richesses en sûreté contre l'invasion d'une race d'étrangers qu'ils regardaient comme leurs ennemis.

» Le maître me dit à son retour qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique, large de cinquante brasses à l'entrée, et profonde de trente; que le fond était de roche partout et bordé de bancs de corail. Il n'y avait pas de nécessité d'aborder dans un lieu pareil; mais comme les naturels avaient annoncé des dispositions amicales en ve-

nant paisiblement sur notre canot, ou en prenant tout ce qu'on leur donnait, j'envoyai à terre deux canots bien armés, sous le commandement du lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue, et de donner une occasion de faire des recherches d'histoire naturelle. Je vis nos gens débarquer sans la moindre opposition de la part des insulaires qui étaient sur le rivage : bientôt après, j'aperçus quarante ou cinquante hommes tous armés, qui s'avançaient pour joindre leurs compatriotes. Nous nous tînmes donc très-proche de la côte, afin de pouvoir soutenir nos canots en cas d'attaque : heureusement il n'y eut aucune hostilité; les canots revinrent, et M. Cooper me dit qu'à son débarquement, un petit nombre de naturels était venu à sa rencontre sur la grève; mais qu'une grosse troupe, avec une pique à leur main, se tenait sur la lisière du bois. Ils reçurent très-froidement nos présens, ce qui prouve que notre débarquement leur causait peu de plaisir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de se rembarquer, d'autant plus que le jour était déjà fort avancé; et j'avais donné ordre d'employer tous les moyens possibles pour éviter une escarmouche. Quand nos matelots rentrèrent dans leurs canots, quelques insulaires voulaient les pousser au large, et d'autres les retenir; mais enfin ils les laissèrent partir tranquillement. Le lieutenant rapporta cinq cochons, qui paraissaient abonder dans l'île; il ne vit de fruits que des cocos, et il en acheta deux douzaines. L'un des matelots eut un chien pour une

banane, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de ce fruit.

» Cette île, que les naturels appellent *Tiookéa*, fut découverte et reconnue par le commodore Byron : sa forme est un peu ovale ; elle a environ dix lieues de tour, et elle gît dans la direction de l'est-sud-est et de l'ouest-nord-ouest par 14 degrés 27 minutes 30 secondes de latitude sud, et 144 degrés 56 minutes de longitude ouest. Les habitans, et peut-être ceux de toutes les îles basses, sont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des îles plus hautes, et leur caractère semble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur position. La nature n'y ayant pas répandu ses faveurs avec autant de profusion que sur les autres, les hommes y recourent surtout à la mer pour leur subsistance ; ils sont par conséquent plus exposés au soleil et aux rigueurs du temps, et ils deviennent ainsi plus noirs, plus forts et plus robustes, car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'observèrent que des hommes vigoureux, bien faits, et qui avaient sur leur corps la figure d'un poisson, emblème de leur occupation.

» Les insulaires, ajoute Forster, n'avaient d'autre vêtement qu'un très-petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approchèrent pas de nous ; mais celles que nous vîmes de loin avaient le même teint que les hommes ; elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large en forme de tablier. Les cheveux et la barbe des hommes étaient géné-

ralement noirs et bouclés, et coupés quelquefois : un homme les avait jaunâtres à leur extrémité. Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrassèrent en touchant nos nez avec les leurs, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande, et nous apportèrent des cocos et des chiens pour nous les vendre. Œdidée, qui nous accompagnait, acheta plusieurs chiens pour de petits clous, et d'autres pour des bananes mûres qui venaient des Marquesas. Ce fruit était fort estimé par les habitans de l'île, qui le reconnurent sur-le-champ. Il paraît donc qu'ils ont des liaisons avec les Iles-Hautes, puisque les bananes ne croissent jamais sur leurs bancs de corail déchaussés. Les chiens n'y sont pas d'une race différente de ceux des îles de la Société ; mais ils ont un joli poil, long, de couleur blanche. Œdidée était fort empressé d'en acheter, parce que, dans son pays, on fait usage de ce poil pour orner les cuirasses des guerriers. Nous essayâmes d'aller directement dans le bocage, au-dessous duquel étaient situées les habitations ; mais les insulaires s'y opposèrent, et nous longeâmes la pointe, recueillant diverses plantes, et en particulier du cochléaria, qui était commun. Les insulaires nous apprirent qu'ils brisent cette plante, qu'ils la mêlent avec des coquillages, et qu'ils la jettent dans la mer lorsqu'ils aperçoivent un banc de poissons. Cette amorce enivre les poissons pour quelque temps, et alors ils viennent sur la surface de l'eau, où on les prend aisément. Ils donnent à cette plante utile et salutaire le nom d'*enow*. On y trouve aussi

une grande quantité de pourpier, ressemblant au pourpier ordinaire, et que les naturels appellent *étoorée*. Cette plante croît aux îles de la Société, où elle sert de nourriture après qu'on l'a fait cuire sous terre. Plusieurs arbres de cette île se rencontrent aux îles de la Société, et j'y ai remarque des plantes que nous ne connaissions pas encore.

» Le sol est extrêmement maigre; des bancs de corail, très-peu élevés au-dessus de la surface de la mer, lui servent de support : ils sont revêtus d'un sable blanc, grossier, mêlé de débris de corail et de coquillages, et d'une couche très-mince de terreau.

» En faisant le tour de la pointe, nous arrivâmes derrière les habitations, et nous découvrîmes une autre pointe qui s'avançait dans la lagune, et formait une espèce de baie, dont le rivage était entièrement garni d'arbrisseaux et de bocages. L'eau est très-basse entre les deux pointes : nous aperçûmes une troupe de naturels qui y passèrent la mer, en traînant leurs piques après eux. Nous entrâmes à l'instant dans les buissons, et passâmes près des huttes, dont les habitans étaient sur le bord de la mer : nous n'aperçûmes que des chiens dans l'intérieur de ces huttes très-petites, basses et couvertes d'une espèce de nattes de feuilles de cocotier. Les remises de leurs pirogues sont composées exactement des mêmes matériaux, mais un peu plus grandes. J'y trouvai des pirogues très-courtes, mais fortes et pointues aux deux bouts, avec une quille

aiguë. En arrivant sur la grève, nous nous mêlâmes parmi les naturels, qui furent fort étonnés de nous voir sortir de leur village.

» Sur ces entrefaites, Œdidée nous aidait à causer avec eux; ils nous dirent qu'ils ont un chef ou un aréeké. En tout, leur langue approche beaucoup du dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation est plus grossière et plus gutturale.

» Les hommes de la troupe dont on a parlé plus haut parurent alors au milieu des buissons. Ils étaient armés de longues massues ou de pieux arrondis et courts, et de piques longues, les unes de quatorze, les autres de neuf pieds, et garnies de queues de raies dentelées. Nous nous hâtâmes alors de nous rembarquer. Ils se pressèrent autour de nos canots, et semblèrent mettre en délibération s'ils nous attaqueraient; mais notre retraite ayant devancé leur dessein, ils parurent contens de notre départ, et nous aidèrent à pousser nos canots au large; quelques-uns jetèrent de petites pierres qui tombèrent dans l'eau près de nous, et tous semblaient fiers de nous avoir épouvantés. Ils parlèrent beaucoup, et très-haut, après que nous fûmes en mer; et enfin ils s'assirent le long du rivage à l'ombre des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le capitaine fit tirer par-dessus leurs têtes, et dans la mer, devant eux, quatre ou cinq coups de canon pour leur montrer quelle était notre puissance. Les derniers boulets surtout les effrayèrent tellement, qu'ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipi-

tation. Ils ne nous vendirent pas plus de trente cocos et de cinq chiens.

» Les vastes lagunes qui sont en dedans de ces îles circulaires sont probablement d'abondans réservoirs de poissons, qui fournissent aux habitans une subsistance assurée. La partie sablonneuse des bancs est un lieu où les tortues peuvent commodément déposer leurs œufs; et il paraît, par les débris que trouva l'équipage *du Dauphin*, qu'ils savent prendre de ces gros animaux, dont la chair doit être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croissent sur ces écueils est très-utile, et leur facilite des moyens de pêcher: quelques arbres sont si gros, que de leurs troncs on peut faire des pirogues, et avec leurs branches des armes et des outils. Le cocotier, la principale richesse de plusieurs nations du globe, est aussi pour eux d'une utilité infinie. Ses fruits donnent, quand ils sont verts, d'une à deux pintes de liqueur limpide, d'une douceur agréable et d'une saveur particulière: cette boisson rafraîchissante est excellente pour apaiser la soif dans un climat chaud. A mesure que le fruit mûrit, l'amande se forme : de molle comme de la crème qu'elle était d'abord, elle devient ferme et huileuse, et elle est très-nourrissante. On en exprime souvent une huile dont on se sert pour oindre les cheveux et tout le corps. La coque, qui est dure, fournit des coupes, et la bourre filandreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques qui ne s'usent guère par le frottement; et en outre, divers meubles et des ornemens : les feuilles ou

branches qui du sommet de la tige s'élancent en longs panaches, couvrent les maisons, et en les tressant, on en fabrique des paniers : l'écorce intérieure donne une espèce de vêtement qui suffit dans ce climat, et lorsque la tige ne pousse plus de rejetons, on l'emploie encore à la construction des huttes, ou à la mâture d'une pirogue.

» Outre les poissons et les végétaux, ces insulaires ont aussi des chiens qui sont ichtyophages, et que les habitans des îles de la Société trouvent bons à manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance de toute une race d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui offre si peu de marque de sensation, qu'on le distingue à peine d'une plante, construit un édifice de roches, depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la surface des flots, et il prépare une base assurée à la demeure de l'homme.

» Le nombre de ces îles basses est très-grand, et on est bien éloigné de les connaître toutes ; il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les tropiques. Elles sont surtout très-communes dans l'espace de 10 ou 15 degrés à l'est des îles de la Société. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, Bougainville et Cook en ont tous rencontré de nouvelles dans leur route, et ce qui est plus remarquable, ils y ont vu des habitans à deux cent

quarante lieues à l'est de Taïti. A chaque nouvelle route que suivront les navigateurs, ils découvriront probablement d'autres îles de cette espèce, et surtout entre les 16e et 17e parallèles sud : ces parallèles n'ayant pas encore été parcourus en allant vers les îles de la Société, il serait digne des savans de rechercher pourquoi ces îles sont si nombreuses et forment un archipel si grand au vent de celles de la Société, tandis qu'elles sont dispersées au loin les unes des autres au-delà de ce groupe d'îles montueuses. Il est vrai qu'il y a un autre archipel de bancs de corail à l'ouest (je veux parler des îles des Amis); mais celles-ci sont très-différentes, et paraissent beaucoup plus vieilles; elles occupent plus d'espace, et elles renferment assez de sol pour que les productions végétales des hautes terres puissent y croître.

« Le 18, à la pointe du jour, après avoir passé la nuit à courir de petites bordées, j'arrivai sur une autre île que nous apercevions à l'ouest : à huit heures nous rangeâmes la bande sud-est à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux, d'arbres et de cocotiers. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest, sur une longueur de près de quatre lieues, et elle a de trois à cinq milles de large. Elle est à deux lieues dans le sud-ouest de l'extrémité occidentale de Tiookéa. Ces îles doivent être les mêmes auxquelles le commodore Byron a donné le nom d'*île de George*.

« Après avoir dépassé ces îles, je mis le cap au sud sud-ouest, avec un bon vent d'est : différens signes, et surtout une mer tranquille, nous annonçaient le voisinage de la terre; le 19, à sept heures du matin, on en vit une à l'ouest : j'atteignis l'extrémité sud-est à neuf heures. C'était encore une de ces îles submergées, ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, c'est-à-dire une ceinture de petites îles jointes ensemble par un récif de rochers de corail. En général, l'Océan est partout incommensurable en dehors de la bordure : tout l'intérieur est couvert d'eau, et on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons et de tortues dont se nourrissent les naturels. Ceux qui habitent les parties basses donnent quelquefois des tortues aux habitans des parties hautes pour des étoffes. Ces mers intérieures seraient d'excellens hâvres, si les bâtimens pouvaient y aborder. Si on en croit les habitans des autres îles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait sur ce sujet des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas aperçu une seule passe. Un grand nombre d'insulaires, avec de longues piques à la main, couraient le long du rivage. La lagune intérieure paraissait très-spacieuse. Il y avait plusieurs pirogues à la voile.

» Cette île gît par 15 degrés 26 minutes de latitude, et 146 degrés 20 minutes de longitude : elle a cinq

lieues de long dans la direction du nord-est au sud sud-ouest; sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre île basse au sud-est, à environ quatre ou cinq lieues; mais comme elle était au vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après, une troisième parut au sud-ouest; je gouvernai dessus; et à deux heures après-midi, j'étais en travers de l'extrémité est située par 15 degrés 47 minutes de latitude sud, 146 degrés 30 minutes de longitude ouest. Elle s'étend ouest-nord-ouest et est sud-est : sa longueur est de sept lieues dans cette direction; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle ressemble aux autres à tous égards. Seulement il y a un peu moins d'îlots, et un peu moins de terre sur le récif qui enferme le lac. En rangeant la côte nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des insulaires, des huttes, des pirogues et des espèces d'échafauds construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les naturels paraissaient de la même race qu'à Tiookéa, et comme eux, ils étaient armés de longues piques. En serrant l'extrémité ouest, nous découvrîmes une quatrième île au nord-nord-est. Elle semblait basse comme les autres, et elle gît à l'ouest de la première île, à la distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre îles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami sir Hugues Palliser, contrôleur de la marine.

» Je crois que la plus septentrionale est l'île pernicieuse sur laquelle Roggewin perdit la galère

l'Africaine : le gouvernail de chaloupe que Byron trouva sur Tiookéa, qui est à peu de distance de ces îles, semble confirmer mon opinion.

» Ne voulant pas faire route plus loin dans l'obscurité, je passai la nuit à courir de petites bordées sous les huniers, et le 20, à la pointe du jour, nous doublâmes l'extrémité ouest de la troisième île. Nous éprouvâmes tout de suite une grosse houle qui venait du sud, signe certain que nous étions hors de ces îles basses; et comme nous ne voyions plus de terre, je mis le cap sur Taïti, profitant d'un fort vent d'est, accompagné de grains. Malgré l'opinion de Forster, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude si ce groupe d'îles fait partie de celles qu'ont découvertes les navigateurs hollandais, la position des îles qu'ils ont trouvées les premiers ne nous ayant pas été transmise avec assez d'exactitude. Il est cependant nécessaire d'observer que la partie de l'Océan qui s'étend du 20e au 14e ou 12e parallèle est si remplie de ces îles basses, qu'un navigateur ne peut pas prendre trop de précaution dans sa marche.

» Il n'est pas possible de décrire la joie que ressentit l'équipage en voyant qu'on faisait route pour Taïti. Assurés de la bienveillance des insulaires, nous regardions cette île comme une seconde patrie.

» OEdidée était peut-être plus empressé que nous tous de voir Taïti, où il n'avait jamais été, quoique plusieurs de ses parens et de ses amis y fissent leur séjour. Les habitans des îles de la Société la regar-

dent comme la plus riche et la plus puissante; nous lui avions souvent dit la même chose : sa curiosité n'en était que plus vive ; d'ailleurs, ayant rassemblé un grand nombre de curiosités, il comptait qu'elles le rendraient un personnage important parmi ses compatriotes; et il avait acquis tant de nouvelles idées, et visité des pays si lointains et si inconnus, qu'il espérait attirer les regards et l'attention du sien. Il était ravi de penser que chacun le caresserait, que son intimité avec nous, que la connaissance qu'il avait de nos usages et de nos manières, et par-dessus tout, l'usage qu'il ferait de nos armes à feu pour se divertir, l'éleveraient au-dessus des autres insulaires. Sans doute il souhaitait aussi de rendre service à ses compagnons de voyage, qu'il aimait d'un attachement sincère, et dont il était généralement estimé.

» Nous eûmes connaissance de la haute terre de Taïti le 21 avril, et à midi nous nous trouvions à environ treize lieues à l'est de la Pointe-Vénus, sur laquelle on gouverna.

» Chacun contemplait la métropole des îles du tropique; elle était infiniment plus belle alors que huit mois auparavant; sur les montagnes, les forêts, revêtues d'un nouveau feuillage, semblaient étaler avec complaisance la variété de leurs teintes; les coteaux et les plaines surtout brillaient par l'éclat de leurs couleurs : la verdure la plus vive embellissait leurs fertiles bocages; tout rappelait à notre esprit l'île enchantée de Calypso. L'imagination et

les yeux revolaient sans cesse vers ce délicieux paysage; et ce qui accrut encore nos plaisirs, en longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous avions déjà parcourus.

» Dès que les insulaires nous aperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer et nous apportèrent des fruits en présent. Parmi les premiers qui vinrent à bord, il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre, où on leur présenta OEdidée. La politesse de la nation voulait qu'ils lui offrissent en dons des vêtemens : et à l'instant ils ôtèrent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, et ils les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, et il leur donna quelques plumes rouges auxquelles ils attachaient un grand prix.

» Le lendemain 22, à six heures du matin, on mouilla dans la baie de Matavaï; nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de pirogues.

» OEdidée, qui était allé à terre avec le capitaine, ne revint pas le soir; il avait rencontré plusieurs de ses parens, et en particulier une sœur nommée *Teïàa*, une des plus jolies femmes de l'île, mariée à un homme grand et bien fait, appelé *Noona*, personnage d'un certain rang et natif d'Uliétéa. Sa maison très-vaste était située près de nos tentes, à environ trois cents pieds au-delà de la rivière. OEdidée avait quitté ses vêtemens européens avant d'aller à terre, et mis ceux que ses amis lui avaient donnés. Il changea de costume avec

un empressement et un plaisir qui montraient sa prédilection pour les usages et les mœurs de son pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un naturel des îles de la Société préfère la vie heureuse, les alimens sains, et les habits simples de ses compatriotes à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans, et à la parure gênante et bizarre d'une troupe de navigateurs européens, puisqu'on voit les Esquimaux retourner joyeusement dans leur affreux pays pour se nourrir de la chair et de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des mets infiniment plus délicats, et joui de tous les plaisirs et de la magnificence de cette grande capitale.

» OEdidée fut traité ainsi qu'il l'espérait : tous les Taïtiens qui le virent le regardaient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtemens complets, et les nymphes de l'île lui prodiguèrent leurs faveurs. Il aimait le plaisir comme tous les enfans de la nature : privé de femmes pendant long-temps, et ayant pris peut-être du goût pour la débauche en fréquentant les matelots, il ne manqua pas d'en profiter, et il ne revint plus guère à bord. Ce qui lui donnait le plus de goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvait aisément y satisfaire tous ses désirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat chaud, est un asile peu commodé pendant la nuit. Il y aurait été enfermé dans une chambre étroite et puante, au lieu qu'à terre il respirait un air pur, embaumé de parfums délicieux, et rafraîchi par une brise de terre exac-

tement pareille au zéphyr dont parlent tant les poètes. Enfin l'heureux OEdidée goûta des jouissances dont nous sommes incapables de sentir le charme.

» Dès le premier soir, les matelots appelèrent des femmes à bord, et les excès de la nuit furent incroyables.

» Les femmes qui avaient passé la première nuit à bord revinrent la nuit suivante accompagnées de plusieurs autres; de sorte que chaque matelot eut la sienne. La nuit fut très-belle et la lune charmante; et comme nous célébrions la fête de saint George, patron de la Grande-Bretagne, ils mêlèrent les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

» Le 24, le roi O-Too et plusieurs autres chefs, suivis d'un nombreux cortége, nous rendirent visite, et nous apportèrent en présent dix ou douze gros cochons et des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. Le capitaine, averti de l'arrivée du prince, en tira un augure favorable. Sachant combien il était important de gagner son amitié, il alla à sa rencontre près de nos tentes, et le conduisit sur sa chaloupe, ainsi que ses amis, à bord, où ils restèrent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens et très-contens de notre réception.

» Le roi était accompagné de sa sœur Towraï et de son frère, et il ne montrait plus cette défiance qu'il avait lors de notre première relâche. Il demanda

surtout des plumes de perroquet rouge, qu'il appelait *oora*. Les petits présens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ses amis donnèrent sans doute occasion aux demandes du prince : cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux îles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout à la fois. Ils mettent un prix inestimable à ces plumes rouges, dont les guerriers ornent leurs vêtemens, et dont ils se servent peut-être dans les grandes solennités.

» Le lendemain, malgré le tonnerre, les éclairs et la pluie, le roi revint avec beaucoup de provisions. Les principaux personnages des deux sexes s'efforcèrent aussi de gagner nos bonnes grâces en nous amenant des cochons, des fruits, et tout ce que produisait l'île, afin d'obtenir de même des plumes d'oora. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises était alors fort épuisé; de sorte que sans elles il eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens nécessaires.

» Notre ami Potatow, Whain-ée-ow, sa femme actuelle, et Polatehera, sa première femme, vinrent aussi nous voir : ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges; ils ne négligèrent rien pour en avoir; ils donnèrent les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe garni de ces plumes.

» L'orage avait été si violent, que l'on plaça une chaîne de cuivre tout au haut du grand mât : à l'instant où un des matelots venait de la dégager du

milieu des haubans, et de jeter l'extrémité par-dessus bord, un éclair terrible brilla au-dessus du vaisseau, et nous vîmes la flamme courir tout le long de la chaîne jusqu'à la mer; il fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable qui ébranla tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens et des Taïtiens qui étaient à bord. Cette explosion ne nous causa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de la chaîne électrique, si bien démontrée d'ailleurs tandis que *l'Endéavour* était à Batavia.

» Nous trouvâmes qu'on venait de construire et qu'on construisait beaucoup de grandes pirogues et de maisons de toute espèce; que le même peuple qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'asile pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations spacieuses; on apercevait d'ailleurs toutes les marques de la prospérité d'un état naissant.

» Nous avions déjà tant de cochons à bord, qu'il fallut faire une étable à terre; et l'on se souvient qu'en 1773, c'était une faveur lorsque le roi ou le chef voulait bien nous en céder un seul.

» D'après ces favorables circonstances, Cook résolut de faire un long séjour à Taïti; en conséquence, on porta à terre les futailles vides et les voiles pour les réparer; on se prépara à calfater le bâtiment et à raccommoder les agrès; la longue navigation sous les hautes latitudes australes avait rendu tous ces travaux indispensables.

» Le matin du 26, dit Cook, j'allai à O-parée avec quelques-uns de nos officiers et Forster,

pour faire à O-too une visite en forme. En approchant, nous aperçûmes beaucoup de grandes pirogues en mouvement, et nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de trois cents rangées en ordre le long de la côte, toutes complètement équipées et armées, et sur le rivage un nombre considérable de guerriers. Un armement si inattendu, rassemblé autour de nous dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures : nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte ; nous fûmes reçus par une foule immense de Taïtiens ; la plupart avaient des armes ; mais les autres n'en avaient pas ; le cri des derniers était *Tiyo no O-too*, et celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était amiral ou commandant de la flotte et des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre chef, nommé *Tée*, oncle du roi, et un de ses ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie ; il me prit par une main, et Thée par l'autre ; et sans savoir où je désirais aller, ils me traînèrent ainsi à travers le peuple, qui se sépara en deux haies, et qui, de toutes parts, poussait vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootée*. Une partie voulait me conduire à O-too, et l'autre voulait que je restasse près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tée me quitta ensuite, et il alla chercher le roi. Towha m'engageait à ne pas m'asseoir et

à le suivre; mais comme je ne connaissais pas ce chef, je n'y consentis point. Tée revint bientôt, et voulant me mener vers le prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa; de sorte que les deux Taïtiens, me tirant chacun à eux, me fatiguèrent beaucoup, et je fus obligé de dire à Tée de permettre à l'amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs et à m'ouvrir un passage; mais comme j'étais résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvait entre les pirogues et moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, et m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisait point. Towha me quitta sans que je visse quel chemin il prit; tout le monde refusa de me le dire.

» Ce Towha s'en alla très-froidement, et il paraît qu'il était fâché : il avait beaucoup d'autorité; car au moment où il s'approcha de nous, les gens du peuple s'écrièrent : *Voici Towha*, et ils lui firent place avec une sorte de respect qui nous étonna.

» En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus Tée, qui, je crois, ne m'avait jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du roi, et il m'apprit qu'il était allé dans le pays de *Mataou*, et il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgecumbe était seul à mes côtés; les autres se

trouvaient poussés et confondus dans la foule comme nous l'avions été.

» En entrant dans notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistaient en cent-soixante grosses doubles pirogues de quarante à cinquante pieds de longs, bien équipées et bien armées; mais je ne suis pas sûre qu'elles eussent leur complément de guerriers et de rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les chefs et tous ceux qui occupaient les plates-formes de combats étaient revêtus de leurs habits militaires; c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses et de casques. La longueur de quelques-uns de ces casques embarrassait beaucoup ceux qui les portaient : tout leur équipage semblait mal imaginé pour un jour de bataille, et plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit, il donnait sûrement de la grandeur à ce spectacle, et les guerriers ne manquaient pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux.

» Des pavillons, des banderoles, etc., décoraient les pirogues, de sorte qu'elles formaient un spectacle majestueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues, des piques et des pierres composaient leurs instrumens de guerre. Les bâtimens étaient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le vaisseau amiral occupait le centre : entre les bâtimens de guerre il y avait cent-soixante-dix doubles pirogues plus

petites, toutes portant une petite cabane, avec un mât et une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes destinées aux transports, à l'avitaillement, etc., car ils ne laissent dans les bâtimens de guerre aucune espèce de provisions. Je calculai qu'il n'y avait pas moins de sept mille sept cent soixante hommes sur ces trois cent trente bâtimens : ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenaient seulement aux districts d'Attahourou et d'Ahopatéea. Dans ce compte, je suppose que chaque pirogue de guerre contenait quarante hommes guerriers et rameurs, et que chacune des petites était montée par huit hommes. Quelques-uns de nos messieurs évaluèrent à un nombre supérieur la quantité de monde qu'il y avait sur les pirogues de guerre; il est sûr que la plupart semblaient avoir besoin de plus de pagayeurs que je n'en mets; mais je le dis encore, je crois qu'elles n'avaient pas leur monde complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'île ne levait que six ou sept mille hommes : puisque deux districts fournissaient ce nombre de soldats, ces calculs doivent avoir été ceux des anciens temps; ou bien il n'y comprenait que les *tatatous*, c'est-à-dire, les guerriers ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, et non pas les rameurs, ni ceux qui étaient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parlait de la milice sur pied, et non pas de toutes les forces que l'île peut mettre en campagne au besoin.

» Le spectacle de cette flotte agrandissait encore les idées de puissance et de richesse que nous avions de cette île, et tout l'équipage était dans l'étonnement en pensant aux outils imparfaits que possèdent ces insulaires; nous admirions la patience et le travail qu'il leur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper et polir les planches, et enfin porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de corail et une peau de raie, qu'ils avaient fait ces ouvrages.

» Après avoir bien examiné cette flotte, je désirai beaucoup de revoir l'amiral, afin d'aller avec lui à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes en vain de ses nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il était; mais il y avait tant de bruit et tant de foule, que personne ne fit attention à ce que je disais. Enfin Tée arriva, et me chuchota à l'oreille qu'O-too était parti pour Matavaï; il me conseilla de retourner et de me rembarquer pour descendre dans un autre endroit. Je suivis son conseil, qui fit naître dans notre esprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha était un chef puissant et mécontent, qui se disposait à faire la guerre à son souverain; car nous n'imaginions pas qu'O-too pût avoir d'autre raison de quitter O-parée comme il le fit.

» A peine fûmes-nous hors d'O-parée, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'ouest, d'où elle venait. En arrivant à Matavaï, nos amis

nous dirent qu'elle faisait partie d'un armement destiné contre Éimeo, dont le chef avait secoué le joug de Taïti et s'était rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-too n'était pas à Matavaï, et même qu'il n'y était point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-parée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, et nous sûmes qu'il avait évité de me voir le matin, parce que, quelques-uns de ses sujets ayant volé plusieurs de nos vêtemens qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda à diverses reprises si je n'étais pas fâché; et quand je l'assurai que non, et que les voleurs pouvaient garder les effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme en partie pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de son bâtiment, et que je n'aimais pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connaissais pas la destination. Ainsi une méprise m'ôta l'occasion d'examiner avec plus de soin une partie des forces navales de cette île, et de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus; car la flotte était commandée par un chef brave, intelligent et éclairé, qui aurait répondu à toutes mes questions ; et comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement OEdidée ne nous accompagnait pas ce matin-là ; et Tée, le seul homme sur qui nous pouvions

compter, ne servait qu'à nous embarrasser davantage.

» Le matin du 27 avril, Towha m'envoya deux gros cochons et des fruits par deux de ses domestiques, à qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; et en effet, je leur offris des présens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-parée, où je trouvai ce chef et le roi; et après être resté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frère cadet du roi, et Tée : en approchant de mon vaisseau, l'amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, et il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-too faisait les honneurs, et lui expliquait tout; car alors il connaissait bien la structure de *la Résolution*. Towha, ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts; et se retira sans que j'en susse rien : il ne me laissa pas le temps de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin : le roi et sa suite partirent aussi bientôt. O-too montrait du respect pour ce chef : il désirait que je lui en témoignasse de mon côté; et cependant il en avait conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous avoua franchement la veille que Towha n'était pas son ami. Ces deux chefs me sollicitèrent à bord de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes; et on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Éimeo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposi-

tion dans la vue de rompre avec leurs voisins et leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions ; probablement ils auraient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce royaume, et de le réunir au leur, comme il l'était autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, et je ne dis rien qui pût les y encourager ».

Forster ajoute ce qui suit : « Je fus frappé de l'extrême attention que portait Towha sur toutes les parties du bâtiment : il admirait la force et la grosseur des couples, des mâts et des cordages, et il trouva nos manœuvres et nos machines si supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plusieurs choses, et surtout des câbles et des ancres. Il était alors vêtu comme le reste du peuple, et nu jusqu'à la ceinture, à cause de la présence du roi : j'eus peine à le reconnaître ; il avait beaucoup d'embonpoint et un ventre énorme, que les longs plis de ses habits militaires cachaient la veille. Ses cheveux étaient gris-argent, et sa physionomie la meilleure et la plus prévenante que j'aie jamais vue sur ces îles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'O-too, ce qu'on lui servit. Le roi, qui se mettait fort à son aise, ne se gênait pas plus que chez lui, et il prenait plaisir à instruire Towha de nos manières. Il lui apprit à se servir du couteau et de la fourchette, à manger du sel avec la viande et à boire du vin. Il badinait sur la couleur rouge du vin, et au moment où il allait l'avaler, il disait que c'était du sang. Towha, ayant

goûté du grog, qui est composé d'eau-de-vie et d'eau, voulut aussi goûter de l'eau-de-vie seule, et l'appela *evaï no Bretannée*, de l'eau de la Bretagne; il en but un verre sans faire de grimaces. Il fut très-gai, ainsi que Sa Majesté, et ils montrèrent l'un et l'autre beaucoup de goût pour notre manière de vivre et d'apprêter les alimens.

» Dans la foule de pirogues qui ne cessaient de nous entourer, il y avait toujours des chefs de districts qui nous apportaient des cochons et ce qu'ils avaient de plus précieux, pour les échanger contre des plumes rouges, auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produisirent une grande révolution dans les liaisons des femmes avec nos matelots; ceux qui avaient eu soin de faire provision de cette marchandise précieuse aux îles des Amis recevaient les avances des Taïtiennes, et choisissaient parmi elles celles qui leur plaisaient davantage. Le fait suivant prouvera quelles tentations irrésistibles ces plumes excitaient dans l'âme des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, et que si avant le mariage les filles accordaient leurs faveurs, les épouses ne souillaient point la couche nuptiale : cependant un chef vint offrir sa femme à Cook, et la Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire le capitaine, et pour cela elle exposa ses charmes avec beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette proposition vînt de la part de Potatow, dont le caractère était d'ailleurs sans tache;

mais, après nous avoir montré tant de grandeur, il se porta à cet excès de bassesse. Sa conduite nous inspira une indignation que nous ne pûmes pas nous empêcher de lui témoigner, et nous lui fîmes de sanglans reproches sur sa faiblesse. Heureusement les matelots avaient vendu, aux Marquesas, une quantité considérable de ces plumes rouges avant de savoir le prix qu'elles auraient à Taïti. Si toutes ces richesses y avaient été apportées, il est probable que la valeur des provisions se serait tellement accrue, que nous aurions obtenu moins de rafraîchissemens que lors de notre première relâche. Une seule plume formait un présent d'une extrême valeur et fort supérieur à un grain de verre et à un clou; et le plus petit morceau d'étoffe revêtu de ces plumes produisait l'ivresse de joie que ressentirait un Européen qui trouverait le diamant du grand-mogol. Potatow nous apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, et il l'échangea contre des plumes; d'autres suivirent son exemple, et chaque matelot acheta des boucliers sans nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces singuliers habits de deuil dont on parle dans le premier voyage de Cook, qu'ils refusèrent absolument d'échanger en 1769. Ces vêtemens, composés de productions les plus rares de l'île et de la mer qui l'environne, et travaillés avec un soin et une adresse extrêmes, doivent être parmi eux d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le capitaine Cook en a donné un au Muséum : et mon

père a eu l'honneur d'en présenter à l'université d'Oxford un second qui est déposé aujourd'hui au muséum Ashmoléen. Cet ajustement remarquable consiste en une planche légère de forme sémi-circulaire d'environ deux pieds de long, et de quatre ou cinq pouces de large : la planche est garnie de cinq coquilles de nacre choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos passés dans les bords des coquilles et dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeon gris-bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, et au sommet de ces coquilles il y a un très-grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, et de neuf ou dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des pailles-en-cul forment autour un centre rayonnant.. Du bord convexe de la planche pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui par l'étendue et la forme ressemble à un tablier : on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce et demi de long, et un dixième de pouce de large ; chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites et parallèles ; les supérieures coupées et extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche. Les inférieures sont aussi

communément plus étroites, et aux extrémités de chacune est suspendu un cordon orné de coquillages, et quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes et jaunes, sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui; le tablier cache sa poitrine et son estomac; la planche couvre son cou et ses épaules, et les deux premières coquilles masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure et les longues plumes dont elle est entourée s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

» Le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte ou une pièce d'étoffe trouée au milieu : il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de cocos. Une corde d'étoffe brune et blanche attache ce vêtement autour de la ceinture : un large morceau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, et un turban d'étoffes brunes et jaunes, retenues par de petites cordes brunes et blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes

parallèles et alternativement brunes, jaunes et blanches, descend du turban sur le col et les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible.

» Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre ; il tient dans sa main deux grandes coquilles perlières avec lesquelles il produit un son continuel, et dans l'autre un bâton armé de dents de requin dont il blesse tous les naturels qui s'approchent par hasard de lui. Je ne sais pas quelle a été l'origine de cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur, et l'ajustement fantastique qu'on vient de décrire ayant cette forme effrayante et extraordinaire que les nourrices attribuent aux esprits et aux fantômes, je suis tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'âme du mort exige un tribut d'affliction et de larmes, et c'est pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de requin. Quoi qu'il en soit, les naturels ne nous ont donné aucune lumière sur ce sujet. Ils nous parlaient fort en détail de la cérémonie et du vêtement; mais il n'a pas été possible de nous faire entendre quand nous demandions la cause de cet usage. OEdidée découvrit seulement qu'à la mort d'un homme, c'est une femme qui accomplit le rit funéraire, mais que c'est un homme à la mort d'une femme.

» En Angleterre, les habits de deuil de Taïti ont excité tant de curiosité, qu'un matelot en a vendu

un vingt-cinq guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent en rien aux nations civilisées. Après que OEdidée eut raconté tout ce qu'il savait des pays qu'il avait vus, les chefs nous demandèrent sans cesse des curiosités de Tongataboo, Waïhoo et Waïtahoo (1), plutôt que des marchandises d'Angleterre. Les ajustemens de tête en plumes des deux dernières îles, et les paniers, les massues et les étoffes peintes de la première leur plaisaient extrêmement; ils acquéraient avec empressement les nattes de Tongataboo, quoiqu'en général elles fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos matelots profitèrent de cette fantaisie pour les tromper; ils leur vendaient, sous le nom d'Amsterdam, des nates achetées aux îles de la Société. Ainsi il y a une ressemblance universelle dans les goûts des hommes de tous les pays.

» Ce rapport nous parut encore plus frappant en les voyant écouter avidement les histoires d'OEdidée leur compatriote. Ils le suivaient toujours en foule; les vieillards lui témoignaient beaucoup d'estime, et les principaux personnages de l'île, sans en excepter la famille royale, recherchaient sa compagnie. Outre le plaisir de l'entendre, ils obtenaient de lui des présens fort riches : il passait son temps si agréablement à terre, où il trouvait à chaque pas de nouveaux amis, qu'il venait rarement à

(1) De l'île d'Amsterdam, de l'île de Pâques et de Sainte-Christine.

bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques-uns de ses trésors, où pour montrer le bâtiment à ses connaissances, et les présenter au capitaine Cook et à ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontait cependant paraissait quelquefois trop merveilleux pour être cru, et alors les Taïtiens nous demandaient s'il disait la vérité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs et les montagnes solides que nous convertissions en eau douce, et le jour perpétuel du cercle antarctique, leur semblaient surtout si inconcevables, que nous eûmes peine à le leur persuader. Ils crurent plus aisément ce qu'on leur raconta des cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet usage les remplît d'horreur.

» OEdidée, pendant une excursion que fit mon père, amena sur *la Résolution* une troupe de Taïtiens pour leur montrer la tête du Zélandais que M. Pickersgill conservait dans de l'esprit-de-vin. Après qu'on la leur eut fait voir, d'autres accoururent bientôt en foule, afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent toutes les fois qu'on l'exposa devant eux; et, ce qui m'étonna, ils ont dans leur langage, le terme de *te taë-aïï*, mangeurs d'hommes, qu'ils prononcèrent tous dès le premier abord. En proposant des questions sur cette circonstance extraordinaire, aux chefs et aux insulaires les plus intelligens, ils me dirent qu'ils savent par tradition que très-anciennement il y avait dans leurs îles des mangeurs d'hommes d'une taille très-robuste, et qui causèrent de grands ravages dans la contrée; mais que cette

race abominable était éteinte depuis long-temps. O-maï, avec qui j'ai causé sur ce sujet en Angleterre, m'a dit depuis la même chose, et en termes encore plus forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de cannibales descendirent jadis dans cette île? ou n'est-il pas évident plutôt que les Taïtiens furent autrefois anthropophages avant d'arriver à ce degré de civilisation qu'ont amenée par la suite l'excellence de leur pays et de leur climat, et la profusion de végétaux et de nourritures animales dont ils jouissent? Plus on examine l'histoire des différentes nations, et plus cet usage semble universel. On voit encore à Taïti des restes d'anthropophagie. Le capitaine Cook y remarqua, en 1769, quinze mâchoires récemment détachées d'autant de cadavres, et suspendues devant une maison.

» Pendant la nuit du 28, un des naturels, essayant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, et mis aux fers; O-too et les autres chefs le virent dans cette situation. Après que le capitaine leur eut exposé le crime du prisonnier, O-too demanda sa liberté; il la refusa, en disant que, puisque nous punissions les hommes de notre équipage quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi de châtier ce Taïtien. En conséquence, il ordonna qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, et le suivant avec O-too et Towha, il fit mettre la garde sous les armes, et attacher l'Indien à un poteau. O-too, sa sœur, et plusieurs naturels demandèrent

sa grâce avec instance ; Towha, sans proférer un seul mot, était fort attentif à tout ce qui se passait. Cook adressa alors des plaintes au roi sur la conduite de cet homme, et sur celle de son peuple en général; il lui dit que nous ne leur prenions rien sans les payer; et énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, etc., il insista particulièrement sur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puisque nous étions leurs amis; ajoutant que le châtiment de cet homme serait un moyen de sauver la vie à quelques-uns de ses compatriotes, et les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seraient tués tôt ou tard à coups de fusil. Ces argumens, qu'il comprit très-bien, parurent le persuader, et il supplia seulement que l'homme ne fût pas *mattéerou* (mis à mort). Alors on commanda à la foule, qui était assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, et en présence de l'assemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet; il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les naturels s'enfuirent effrayés; mais Towha, courant après eux, les rappela et les harangua plus d'une demi-heure. Son discours était composé de phrases courtes dont on n'entendit que quelques-unes; mais, à ce que nous apprîmes, il récapitula une partie de ce que le capitaine venait de dire à O-too; il exposa les divers avantages que nous leur avions procurés, et condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La

grâce de ses gestes et l'attention de ses auditeurs le firent paraître à nos yeux un grand orateur.

» O-too ne dit pas un mot : dès que Towha eut fini sa harangue, on ordonna aux soldats de marine de faire l'exercice, et de tirer des volées à balles; et comme ils étaient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des insulaires, surtout de ceux qui n'avaient rien vu de semblable auparavant. Les chefs prirent ensuite congé et se retirèrent avec leur cortége, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

» Towha revint l'après-midi avec sa femme, qui était très-âgée, et qui semblait avoir un aussi bon caractère que son mari : ils montaient une grande double pirogue, garnie d'un pavillon sur l'arrière, et conduite par huit pagayeurs; ils nous invitèrent, M. Hodges et moi, dit Forster, à entrer dans leur bâtiment, et nous les accompagnâmes à O-parée. Pendant la route, Towha nous fit différentes questions, et en particulier sur la nature et la constitution de notre patrie. Il croyait que M. Banks était au moins frère du roi, et le capitaine Cook grand-amiral; il fut fort étonné et il nous écouta avec une extrême attention quand nous lui apprîmes qu'il se trompait; mais dès que nous lui dîmes que nous n'avions ni cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons

et de fruits : nous venions de quitter la table avant de partir du bord ; mais ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes et nous mangeâmes des mets excellens : nous comparions cet heureux pays au paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que, voulant tout de suite manger avec nos mains, Towha nous arrêta, et nous pria d'attendre, et bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine et des bâtons de bambou qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Towha découpa les mets, et il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la manière anglaise ; au lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, et il en prenait une après chaque bouchée de poisson, pour montrer que, depuis le temps qu'il avait dîné avec nous, il n'avait pas oublié nos usages. Sa femme dîna à part quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays. Après nous être promenés, et après avoir causé avec eux jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au district appelé *Atahooroo*, dont une partie appatenait à Towha. Ils nous firent de tendres adieux, et promirent de revenir au bâtiment sous peu de jours. Nous louâmes une double pirogue pour un clou, et nous fûmes de retour à bord avant la nuit.

» Le nombre des prostituées était fort augmenté sur notre bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges ; et cette nuit plusieurs rôdèrent au-

tour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait aussi; car, privées chez elles de ces mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous, et quand elles en venaient à bout, elles en mangeaient une quantité incroyable; la digestion les exposait ensuite à de grands embarras, et elles troublaient souvent les matelots qui voulaient dormir après les fatigues de la journée : dans certaines occasions pressantes, elles désiraient être accompagnées de leurs amans; mais comme ceux-ci n'y consentaient pas toujours, les entreponts se remplissaient d'ordures. Tous les soirs, ces femmes se divisaient en différentes troupes, qui dansaient sur les gaillards d'arrière et d'avant, et sur le milieu du pont; leur gaîté était tumultueuse, et approchait quelquefois de l'extravagance; d'autres fois, l'originalité et la bizarrerie de leurs idées nous amusaient. Un de nos scorbutiques, à qui les nourritures végétales avaient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une Taïtienne, la mena vers le soir dans son poste, et alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, et s'apercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main, et le conduisit sur le pont auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, et lui dit : *Celle-ci vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.*

« Le premier mai, mon père alla à terre, et trouva O-rettée, le chef d'O-hiddéa, district et hâvre où mouilla Bougainville. Ce chef demanda au

capitaine Cook si, à son retour en Angleterre, il verrait Bougainville, qu'il appelait *Potavirée;* et ayant eu une réponse négative, il proposa la même question à mon père, qui lui dit que cela était possible, quoiqu'il ne vécût pas dans le même royaume. *Alors,* répliqua O-rettée, *dites-lui que je suis son ami, et que je désire le revoir à Taïti; et afin que vous vous souveniez de ma commission, je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi.* Il se mit ensuite à raconter que son ami Bougainville avait deux vaisseaux, et sur l'un d'eux une femme laide : il revint souvent à cette circonstance; car il lui paraissait extraordinaire qu'une femmme seule s'embarquât dans une pareille expédition. Il parla aussi de l'arrivée d'un vaisseau espagnol, que nous avions déjà apprise durant notre premier relâche; mais il nous assura que lui et ses compatriotes ne sentaient pas beaucoup d'affection pour ces étrangers.

» Nous apprîmes qu'OEdidée venait d'épouser la fille de Toperrée, chef de Matavaï : l'un des midshipmen nous dit qu'il avait assisté à ce mariage, et qu'il avait vu un grand nombre de cérémonies; mais quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles fussent très curieuses, il ne pouvait s'en rappeler aucune; et que d'ailleurs, s'il s'en souvenait, il ne saurait pas comment s'exprimer. De cette manière, nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces insulaires. C'est dommage qu'un

observateur intelligent n'ait pas été témoin de ce mariage. OEdidée amena son épouse à bord ; elle était très-jeune, d'une petite taille, et sa beauté n'avait rien de remarquable ; mais très-versée dans l'art de demander des présens, elle allait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains de verre, de clous, de chemises et de plumes rouges, que chacun s'empressait de lui donner, parce que nous aimions tous son mari. OEdidée nous apprit qu'il désirait beaucoup de s'établir à Taïti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison, et des propriétés de toute espèce ; il était agrégé à la famille d'un aré, estimé par le roi lui-même, et respecté de tous les insulaires ; et même un de ses amis lui avait donné un domestique, ou toutow, qui, ne le quittant jamais, exécutait ponctuellement ses ordres, et qui enfin par sa soumission et son obéissance ressemblait à un esclave.

» Quoique OEdidée eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Hoono, jeune homme plein d'intelligence, souhaitait de visiter cette contrée, et il pria instamment mon père, ainsi que plusieurs autres de nos messieurs, de le prendre à bord. Mon père ayant proposé de se charger de tous les frais, le capitaine Cook y consentit sur-le-champ, et on annonça au Taïtien qu'il devait s'attendre à ne jamais revoir sa patrie, parce que peut-être on n'enverrait pas un autre vaisseau à Taïti. Hoono était trop empressé de partir pour que cette difficulté l'arrêtât ; il sacrifia l'espoir de retourner dans son

pays au plaisir de connaître le nôtre ; mais le soir, le capitaine déclara qu'il ne voulait point les recevoir sur son vaisseau, et le jeune homme fut obligé de rester à Taïti. Comme nous nous proposions de lui faire apprendre les métiers de charpentier et de serrurier, il serait retourné dans son île avec des connaissances au moins aussi utiles qu'O-maï qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en état d'amuser ses compatriotes avec la musique d'une orgue portative, ou avec des marionnettes.

» Le lendemain, à notre retour, nous y trouvâmes toute la famille royale, et dans la foule, Néehourraï, sœur aînée d'O-too, mariée à Tarrée-Derre, fils d'Amo. Tarre-Watow, frère du roi, resta parmi nous, après que tous les autres furent partis, et passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous fit l'énumération de tous ses parens, et il nous raconta l'histoire de Taïti. O-maï m'a confirmé, en Angleterre, tous les détails qu'il me donna ; il nous apprit qu'Ammo, Happaï et Tootahah étaient trois frères, et qu'Ammo, comme le plus vieux, avait la souveraineté de tout Taïti. Il épousa O-poréa (Obéréa), princesse du sang royal, et il en eut Tarrée-Derre, qui fut appelé, dès le moment de sa naissance, *Aré-Rahaï*, ou roi de Taïti. Sous le règne d'Ammo, le capitaine Wallis visita l'île, et trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine. Environ un an après son départ, une guerre s'alluma entre O-ammo et son vassal Wa-

héatua, roi de la plus petite péninsule. Wahéatua débarqua à Paparra, où Ammo résidait; et après avoir mis en déroute ses troupes, et massacré une grande partie de ses soldats, il brûla les plantations et les cabanes, et emmena tous les cochons et toutes les volailles qu'il pût trouver. Ammo et Obéréa, avec toute leur suite, dont O-maï m'a dit qu'il faisait partie, s'enfuirent dans les montagnes au mois de décembre 1768. Le conquérant consentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo se dépouillerait du gouvernement, et que le droit de succession serait ôté à son fils, et donné à O-too, fils aîné de son frère Happaï. La convention fut agréée, et Tootahah, frère cadet d'Ammo, fut nommé régent. Cette révolution ressemble beaucoup à celles qui arrivent souvent dans les royaumes despotiques de l'Asie : il est rare que le conquérant ose gouverner le pays qu'il a subjugué; ordinairement il le pille, et il y nomme un autre souverain, qu'il choisit dans la famille régnante.

» Obéréa avait de fréquentes querelles avec son mari, et elle le battait souvent. Ils se séparèrent : le mari prit pour maîtresse une jeune femme très-belle, et Obéréa, de son côté, prodigua ses faveurs à Obadée et à d'autres amans. Les infidélités d'Ammo semblent avoir été le fondement de ces disputes : ces brouilleries, qui ne sont pas aussi communes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quelquefois, surtout si la femme commence à perdre ses charmes, et exige toujours les mêmes soins. Voici un second fait dont nous fûmes témoins. Polate-

hera, jadis femme de Potatow, mais qui en était alors séparée, avait pris en sa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avait vu son premier amant s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune homme aimait une fille de son âge; ils se donnaient des rendez-vous sur notre vaisseau; et comme ils ne cachaient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fière Polatehera les surprit un matin, donna à sa rivale plusieurs coups sur la tête, et fit à l'amant coupable une sévère réprimande.

» Le capitaine Cook trouva, en 1767, le gouvernement de Taïti dans les mains de Tootahah : ce prince, devenu fort riche par les présens qu'il avait reçus des Anglais, après le départ de *l'Endeavour*, persuada aux chefs de Taïti-Nué ou de la grande péninsule de marcher contre Wahéatua, qui avait fait un si grand outrage à sa famille. Ils équipèrent un flotte, et se rendirent à Tiarrabou, où Wehéatua se prépara à les recevoir; mais comme c'était un vieillard qui désirait finir ses jours en paix, il assura Tootahah, par députés, qu'il était son ami, qu'il lui resterait toujours attaché, et il le conjura de retourner dans son pays, sans attaquer ceux qui l'aimaient. Tootahah, dont ces caresses ne changèrent point la résolution, donna ordre de livrer bataille : la perte fut à peu près égale des deux côtés, et Tootahah se retira, afin d'attaquer l'ennemi par terre. Happaï et toute sa famille, désapprouvant cette entreprise, restèrent à O-parée; mais Tootahah emmena O-too, et marcha sur l'isthme

situé entre les deux péninsules ; Wahéatua vint à sa rencontre : il y eut un combat sanglant ; Tootahah y périt, et son armée fut dispersée. Quelques Taïtiens nous dirent qu'il fut fait prisonnier, et mis à mort ensuite ; mais d'autres, et surtout O-maï, nous assurèrent qu'on le trouva dans le fort de la mêlée. O-too se retira en hâte au fond des montagnes avec un petit nombre d'amis choisis ; et Wahéatua, suivi de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï et à O-parée. A son arrivée, Happaï s'enfuit ; mais Wahéatua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend avec lui ni avec sa famille, et qu'il avait toujours souhaité la paix. O-too arriva bientôt du sommet des montagnes, et joignit son père, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Une paix générale fut conclue : O-too prit les rênes du gouvernement, et les améliorations que nous remarquions depuis huit mois semblent prouver qu'il travaille avec intelligence au bien-être de ses sujets.

» Te-Aré-Watow nous apprit en outre que son père avait huit enfans : 1°. Tedua Néehourraï, âgée d'environ trente ans, et mariée à Tarrée-Derre, fils d'Ammo ; 2°. Tedua Towraï, âgée de vingt-sept ans, qui n'était pas encore mariée, et qui semblait avoir une aussi grande autorité parmi les femmes, que le roi son frère en avait sur toute l'île ; 3°. O-too, Aré-Rahai, ou roi de Taïti, qui a environ vingt-six ans : Wahéatua est obligé de découvrir ses épaules en sa présence, comme devant son légitime seigneur ; 4°. Tedua-Tehamaï, morte jeune ; 5°. T'earée-Wa-

tow, qui semblait âgé d'environ seize ans; il nous dit qu'il portait un autre nom, que j'ai oublié; d'où je conclus que celui que je viens d'énoncer était son titre; 6°. Tubuaiteraï, appelé aussi *Mayorro*, âgé de dix ou onze ans; 7°. Errérétua, petite fille de sept ans, et 8°. Tepaow, petit garçon de quatre ou cinq ans. Un corps sain, sans être trop gros, et une chevelure touffue, paraissaient caractériser toute la famille; en général, leurs traits étaient agréables, mais leur teint un peu brun, si on en excepte celui de Neehourraï et d'O-too : ils étaient chéris de la nation, qui, en tout, aime passionnément ses chefs : leur conduite est en effet si affable et si affectueuse, qu'elle inspire une bienveillance universelle. Tedua-Towraï accompagnait ordinairement le roi son frère quand il venait nous voir à bord, et elle ne croyait pas s'abaisser en vendant aux matelots des fruits et différentes curiosités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la grand'chambre avec O-too, le capitaine Cook et mon père, elle regardait des tas d'outils de fer et d'autres marchandises : le capitaine ayant été appelé sur le pont, elle chuchota quelque chose à son frère, qui, à l'instant, s'efforça de détourner l'attention de mon père, en lui proposant diverses questions. Mon père, qui s'aperçut de ses desseins, fit semblant de ne pas regarder autour de lui, et la princesse croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de son vêtement. Quand le capitaine Cook revint, mon père l'avertit de ce petit stratagème; mais ils jugèrent

qu'il valait mieux n'en rien dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois qu'elle avait témoigné du goût pour quelques-unes de nos richesses, on ne les lui avait jamais refusées ; au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandait. Il est donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une chose qu'elle pouvait acquérir honnêtement. Plusieurs des femmes qui étaient à bord l'accusaient de conduire dans son lit des towtows, ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frère en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mouvemens de la nature, on ne peut pas attendre de la réserve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont les mêmes partout : le même instinct domine l'esclave et le prince, et produit toujours le même effet dans tous les pays.

» Le 14 mai, OEdidée se rendit à bord, et nous apprit qu'il se décidait à rester dans l'île ; mais on le détermina à nous accompagner à Uliétéa. Il présenta au capitaine Cook plusieurs insulaires de Bolabola, dont l'un était son frère. Ils demandaient à être transportés aux îles de la Société, et Cook y consentit.

» Tout transporté de joie, il nous annonça en secret qu'il avait partagé la couche d'Obéréa la nuit dernière : il regardait cette faveur signalée comme une marque de distinction, et il nous montra plusieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait données. Obéréa, malgré sa vieillesse, conservait donc encore des désirs très-vifs.

» Bientôt après, continue Cook, Towha, Poatatou, Oamo, Happaï, Obéréa et quelques autres de nos amis nous apportèrent des fruits, etc. Pour monter Towha sur le vaisseau, on descendit un fauteuil soutenu par des cordes, et nous le hissâmes en haut; ce qui lui fit un grand plaisir, et ce qui étonna beaucoup ses compatriotes. On le plaça ensuite sur le gaillard d'arrière : sa femme était avec lui. Parmi divers présens que je lui fis, il y avait une flamme anglaise qui l'enchanta d'autant plus qu'on lui en apprit l'usage.

» Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Eiméo, et Towha continua de nous assurer qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré sa maladie, il était déterminé à commander la flotte en personne : il nous dit que sa vie était peu importante, puisqu'il ne pouvait pas être longtemps utile à son pays; quoique très-infirme, il était fort gai; tous ses sentimens annonçaient le véritable héroïsme : il prit congé de nous avec une tendresse et une cordialité extrêmes.

» Dès que nous eûmes renvoyé nos amis, nous aperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre doublant la pointe d'O-parée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte au rivage avec quelques-uns de nos messieurs; j'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, et j'eus occasion de voir de quelle manière elles approchent de terre : quand elles se trouvèrent devant l'endroit où elles projetaient d'attérir, elles se formèrent en divisions composées de trois ou quatre bâtimens (peut-être

qu'il y en avait un peu plus dans chaque division) qui se suivaient de près, et ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya de toutes ses forces vers le rivage : la manœuvre s'exécuta d'une manière si adroite, qu'elles formèrent, le long de la grève une ligne qui n'avait pas un pouce d'inflexion. Les rameurs étaient excités par leurs chefs, placés sur les plates-formes, et dirigés par un homme qui tenait une baguette à la main, et qui occupait l'avant de la pirogue du milieu. Ce conducteur annonçait aux rameurs, par des paroles et par des gestes, quand ils devaient pagayer tous à la fois, quand l'un des côtés devait s'arrêter, etc. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvait leur habileté dans la manœuvre; ensuite nous mîmes à terre, et nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux considérer. La flotte, composée de quarante voiles, et équipée de la même manière que celle dont on a parlé plus haut, appartenait au petit district de Tettaha, et elle venait à O-parée passer, comme la première, la revue du roi. Elle était suivie de quelques petites pirogues doubles, qu'ils appelaient *maraïs*, et qui avaient à l'avant une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisant pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est là où l'on dépose les morts : je suppose qu'ils voulaient parler des chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-too, qui était présent, eut la bonté d'ordonner, à ma prière, à quelques-unes des troupes de faire leur exercice.

Deux détachemens commencèrent d'abord avec des massues; mais ce combat finit tout de suite : de sorte que je n'eus pas le temps de faire des observations. Ils livrèrent ensuite un combat singulier, et ils montrèrent avec beaucoup de prestesse les différentes manières de se battre ; ils paraient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayaient de leur porter; ils étaient armés de massue et de piques qu'ils lançaient comme des dards; ils faisaient un saut en l'air pour éviter les coups de massue qu'ils tâchaient de s'appliquer sur les jambes; et afin d'éviter ceux qui menaçaient leur tête, ils se couchaient un peu et sautaient de côté : ainsi le coup portait à terre; ils paraient les coups de pique ou de dard à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droit devant eux, et qu'ils inclinaient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniste. En remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement, et d'une manière aisée, à toutes les atteintes qu'on essayait de leur porter. Il me sembla que, lorsqu'un combattant avait paré les coups de l'autre, il ne profitait pas de l'avantage qui s'offrait à lui. Par exemple, après avoir paré un dard, il se tenait toujours sur la défensive, laissait son antagoniste en prendre un autre, et ne profitait pas du temps pour le transpercer. Ces champions ne portaient aucun vêtement superflu. Les spectateurs leur enlevèrent une ou deux pièces d'étoffe dont ils étaient couverts, et ils nous les donnèrent. Dès que le combat fut fini, la flotte partit sans suivre aucun

ordre. Chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier, et nous allâmes accompagner O-too à un de ses chantiers, où on construisait deux grandes *pahies ;* chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer, et on voulait en faire une double pirogue. Le roi me demanda un grappin et une corde ; j'y ajoutai un petit pavillon anglais et une flamme (dont il connaissait très-bien l'usage), et je le priai de donner à la *pahie* le nom de *Britannia.* Il y consentit, et elle reçut effectivement ce nom.

» L'homme qui commandait la manœuvre avec une baguette à la main, observe Forster, peut être comparé au Κελευστης des navires des anciens Grecs ; et cette flotte de Taïti nous rappela souvent les forces navales qu'employait cette nation dans les premiers temps de son histoire. Les Grecs étaient sans doute mieux armés, parce qu'ils faisaient usage des métaux ; mais on voit par les écrits d'Homère qu'ils combattaient sans ordre, et que leurs armes étaient aussi simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grèce contre Troie ne furent guère plus considérables que l'armement d'O-too contre l'île d'Eiméo, et il y a apparence que les *mille carinæ* si célébrées n'étaient guère plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues, qui exigent chacune de cinquante à cent vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassait pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle se bornait à de courtes traversées d'une île à l'autre ; et comme

les étoiles, pendant la nuit, dirigeaient les navigateurs dans l'Archipel, elles guident aussi les insulaires de la mer Pacifique. Les Grecs avaient de la bravoure, et les blessures nombreuses des chefs de Taïti sont des preuves de leur courage et de leur intrépidité. Il paraît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la frénésie, et que leur bravoure est toujours en accès. D'après les combats d'Homère, il est évident que l'héroïsme qui produisait les exploits que chante le poète grec était exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les héros d'Homère comme des hommes d'une taille et d'une force plus que naturelles, les chefs de Taïti, comparés au bas peuple, sont si supérieurs par leur stature et l'élégance de leurs formes, qu'ils paraissent être d'une race différente. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les héros du siége de Troie sont, comme les chefs de Taïti, fameux par la quantité d'alimens qu'ils consommaient, et il paraît que les Grecs n'aimaient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On observe la même simplicité de mœurs dans les deux nations, et leur caractère est également hospitalier, affectueux et humain. Il y a même de la ressemblance dans leur constitution politique. Les chefs des districts de Taïti sont des princes puissans, qui n'ont pas plus de respect pour O-too que les Grecs n'en avaient pour Agamemnon; et on parle si peu du

bas peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il avait aussi peu d'importance que les towtows de la mer du Sud. Enfin je pense que la ressemblance pourrait être poussée plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer, sans abuser de la patience des lecteurs. Ce que j'ai dit prouve assez que les hommes parvenus au même degré de civilisation se ressemblent les uns les autres plus que nous ne le croyons, même aux deux extrémités du monde. Je serais fâché d'avoir fait ces courtes observations, si elles engageaient un écrivain systématique à trouver une origine commune aux Grecs et aux habitans de la mer du Sud. La manie de rapprocher les Égyptiens et les Chinois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces derniers temps, que les vrais savans désirent qu'elle ne devienne pas une maladie contagieuse.

» O-too proposa à mon père et à M. Hodges de rester à Taïti, et il lui promit très-sérieusement de les faire arés ou chefs des riches cantons d'O-parée et de Matavaï. Je ne sais si cette invitation avait des motifs d'intérêt, ou si elle provenait uniquement de la bonté de son cœur. Nous quittâmes cet aimable prince avec l'émotion et la tristesse naturelles en pareilles occasions.

» Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'île et du caractère de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, et qu'on eût rentré les chaloupes et déployé les voiles, il se jeta

à l'eau : il était bon nageur; mais on le découvrit bientôt : un canot le poursuivit et le reprit. On observa à mi-chemin, entre *la Résolution* et le rivage, une pirogue qui semblait nous suivre; mais qui était destinée à le prendre à bord. Dès que les Taïtiens qui la montaient aperçurent notre canot, ils se tinrent éloignés : notre déserteur avait concerté son plan avec eux, et O-too, qui en fut instruit, l'avait encouragé. Ils espéraient, avec raison, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

» En considérant la position de ce fuyard, observe Cook, il ne me parut pas si coupable; et le désir qu'il avait de rester à Taïti me sembla moins extraordinaire. Il était Irlandais de naissance, et il avait servi dans la marine hollandaise. Je le pris à Batavia au retour de mon premier voyage, et il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaissais ni parens ni amis, et rien ne l'engageait à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les nations lui étaient indifférentes; et où pouvait-il goûter plus de bonheur que dans une de ces îles? Là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des besoins et des aisances de la vie, et achever ses jours dans la tranquillité et l'abondance. Je crois que je lui aurais accordé mon consentement, s'il me l'avait demandé avant l'appareillage.

» Dès qu'on eut ramené le matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, et je fis route pour Huaheine, afin d'y voir nos amis; mais avant de quitter Taïti, il est à propos de parler

de l'état actuel de cette île, d'autant plus qu'elle avait beaucoup changé depuis huit mois.

» J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avaient frappés dans les plaines de Matavaï et d'O-parée ; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avaient pu construire tant de grandes pirogues et de maisons. Les outils de fer qu'ils avaient tirés de nous, et des autres nations qui ont relâché dernièrement à cette île, contribuèrent sans doute à ce progrès, et ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

» Pendant le séjour que je fis à Taïti l'année précédente, j'avais une opinion assez défavorable des talens d'O-too. Les progrès que je remarquai dans l'île depuis cette époque me convainquirent de mon erreur, et c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de conseillers judicieux qui, je crois, ont une grande part au gouvernement ; au fond, je ne sais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme roi, ni quelle autorité il a sur les chefs. Tout paraissait d'ailleurs avoir concouru à l'état florissant de l'île. Sans doute il y a des divisions parmi les grands de cet état ainsi que dans la plupart des autres pays : autrement, pourquoi le roi nous disait-il que Towha l'amiral, et Potatow, deux principaux chefs, n'étaient pas ses amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouissaient ; car, dans toutes les occasions, il semblait rechercher leurs bonnes grâces. Nous avons lieu de

penser qu'ils venaient de rassembler le plus grand nombre de bâtimens et d'hommes que pouvait fournir l'île pour marcher contre Eiméo, et qu'ils allaient commander tous les deux cette expédition qui, à ce qu'on nous dit, devait commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, roi de Tiarrabou, avait promis d'envoyer une flotte qui se joindrait à celle d'O-too, afin de l'aider à réduire à l'obéissance le chef d'Eiméo. Il semble me souvenir qu'on nous apprit qu'un jeune prince était un des commandans. On imaginerait qu'une île aussi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux royaumes, dut essayer de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil; au contraire, on ne parlait que de combattre. Towha me protesta plus d'une fois qu'il y mourrait, ce qui prouve l'idée qu'il se formait de cette guerre. OEdidée m'assura que la bataille se donnerait en mer; dans ce cas, l'ennemi avait donc une flotte à peu près égale à celle qui allait l'attaquer; ce qui ne me paraît pas probable. Il y avait d'autant plus d'apparence que les insulaires d'Eiméo resteraient à terre sur la défensive, qu'ils avaient suivi ce plan cinq ou six ans auparavant, quand ils furent assaillis par les habitans de Tiarrabou, qu'ils repoussèrent. Cinq officiers-généraux dirigeaient cette expédition, et O-too était du nombre : s'ils nous les ont nommés suivant le rang qu'ils occupaient, O-too ne remplissait que la troisième place dans le commandement. Cela est assez vraisembla-

ble, puisque, étant jeune, il ne pouvait pas avoir assez d'expérience pour commander en chef dans une campagne qui exigeait beaucoup d'habileté et de savoir.

» J'avoue que je serais volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avais été sûr que l'expédition aurait lieu; mais nous jugeâmes qu'ils désiraient nous voir partis, et qu'ils ne voulaient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. On nous avait dit, pendant tout notre séjour, qu'on ne se battrait que dans dix lunes; et ce ne fut que la veille de notre départ qu'O-too et Towha convinrent qu'ils livreraient bataille cinq jours après que nous aurions mis à la voile, comme si cet espace de temps eût été nécessaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur temps et de leur attention. Je remarquais que depuis plusieurs jours O-too et les autres chefs ne sollicitaient plus nos secours : ayant été beaucoup importuné là-dessus, je leur avais promis que, si leur flotte partait au moment de notre appareillage, je marcherais avec eux contre Eiméo; mais ils ne me parlèrent pas depuis sur cet objet. En examinant cette affaire, ils avaient probablement conclu qu'ils seraient bien plus en sûreté sans moi; ils savaient que je donnerais la victoire à qui je voudrais, et que peut-être je ne ferais que dépouiller les vainqueurs et les vaincus. Quelles que fussent leurs raisons, ils souhaitaient d'être débarrassés de nous avant de rien entreprendre. Ainsi nous fûmes privés

de voir toute la flotte équipée pour cette expédition; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer; ce qui nous aurait instruits de leurs manœuvres.

» Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaisseaux composeraient cette expédition : je n'en ai vu que deux cent dix, outre les petites pirogues destinées à servir de bâtimens de transport, etc., et outre la flotte de Tiarrabou, sur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu savoir non plus le nombre d'hommes nécessaires pour monter cette flotte : quand je le demandais, les insulaires répondaient, *warou*, *warou*, *warou*, *te tata*, c'est-à-dire *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup d'hommes*, comme si cette quantité eût surpassé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, et quatre pour chacune des autres, supposition qui paraît modérée, le nombre sera de neuf mille. On est étonné de la force de cette armée, levée seulement dans quatre districts; et même celui de Matavaï ne fournissait pas le quart de la flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou ; et peut-être aussi que d'autres districts armaient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'île ne faisait pas des préparatifs en cette occasion ; car nous n'en avons remarqué aucun à O-parée. D'après ce que nous avons vu, et d'après ce que nous avons appris, je pense que le chef ou les chefs de chaque canton avaient la surintendance

de l'équipement de la flotte de leurs districts ; mais l'équipement formé, toutes les pirogues passaient en revue devant le roi, de qui elles relèvent en dernier lieu : de cette manière, il connaît l'état de toutes ses forces avant qu'elles entrent en campagne.

» On a déjà observé que cent soixante pirogues de guerre appartenaient à Attahourou et à Ahopata, quarante à Tettaha, et dix à Matavaï, qui n'y envoyait pas le quart de ses forces. En admettant que chaque district de l'île (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'île peut équiper mille sept cent vingt pirogues de guerre, et soixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment. Et comme les guerriers ne peuvent pas comprendre plus d'un tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'île contient au moins deux cent quarante mille habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment ; mais quand je réfléchis à ces essaims de Taïtiens qui frappaient nos regards partout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité et la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

» L'île ne formait jadis qu'un royaume : j'ignore depuis quand elle est divisée en deux états. Les rois de Tiarrabou sont une branche de la famille de ceux de O-poureonu : les deux princes sont aujourd'hui proches parens, et je crois que le premier dépend en quelque sorte du second. O-too est appelé *éarée*

de hie de toute l'île ; et on nous a dit que Wahéatua, roi de Tiarrabou, se découvrait devant lui ainsi que le dernier de ses sujets. Cet hommage est dû à O-too comme *éarée de hie* de l'île, à Tarevatou son frère, et à sa sœur cadette; à l'un, comme héritier; et à l'autre, comme héritière apparente : sa sœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

» Les *éowas* et les *whannos* paraissaient quelquefois couverts devant le roi; mais nous n'avons jamais pu savoir si c'était par condescendance pour le prince, ou en vertu de leur place : ces hommes, les principaux personnages qui entourent le roi et qui forment sa cour, sont ordinairement et peut-être toujours ses parens. Tee, dont j'ai parlé si souvent, était de ce nombre. On nous a dit que les *éowas*, qui occupent le premier rang, servent par tour et par journée; ce qui nous les fit appeler les gentilshommes de service: je ne puis pas assurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittait rarement le roi : en effet, sa présence était nécessaire, parce qu'il était plus en état de traiter les affaires qui se passaient entre nous et le prince; on le chargeait toujours de cette commission, et j'ai lieu de croire qu'il l'exécutait à la satisfaction des deux parties.

» Il est fâcheux que nous connaissions si superficiellement ce gouvernement; car nous ne savons point par quelle liaison et par quel rapport tant de classes, d'ordres, de fonctions et d'emplois diffé-

rens forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'est une espèce de régime féodal; et, s'il est permis d'en juger d'après ce que nous avons vu, il a de la stabilité, et sa forme n'a rien de vicieux.

» Les *éowas* et les *whannos* mangent toujours avec le roi : excepté les *towtows*, je ne sache pas qu'aucun insulaire soit excepté de ce privilége ; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

» Malgré cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la cour d'O-too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un étranger, distinguer le roi de ses sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, ceinte autour de ses reins de manière qu'il semblait fuir toute pompe inutile; et il mettait plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des éarées. Je l'ai observé pagayant avec les autres rameurs, quand il venait au vaisseau ou qu'il s'en retournait, et même lorsque quelques-uns de ses towtows assis le regardaient et ne faisaient rien. Tous ses sujets l'abordent et lui parlent librement, et sans la moindre cérémonie, partout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les chefs de ces îles sont plus aimés que craints du peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur et avec équité?

» On a dit plus haut que Wahéatua, roi de Tiarabou, est parent d'O-too, qui l'est aussi des chefs

d'Eiméo, de Tapammannoo, de Huaheine, d'Uliétéa, d'O-taha et de Bolabola; car ils sont tous alliés à la famille royale de Taïti. C'est un usage parmi les éarées et les autres insulaires d'un rang distingué de ne jamais se marier avec les towtows, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les sociétés appelées *arréoïes*. Il est sûr que ces sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais ouï dire qu'un towtow fût arréoï, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

» J'ai déjà eu occasion de parler de la passion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges: ils les nomment *oora*, et celles qu'ils appellent *ooravine*, et qui croissent sur la tête d'un perroquet vert, sont aussi précieuses à leurs yeux que les diamans le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, et ils savent très-bien distinguer les unes des autres. Plusieurs de nos matelots essayèrent de les tromper en teignant d'autres plumes; mais leur fourberie ne put réussir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, et ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite de grosses fibres extérieures du coco, et si bien tordue, qu'elle est ferme comme un fil d'archal, et sert de queue au panache. Ils les emploient comme des symboles des éatuas

ou des divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuses. Je les ai vus souvent tenir un de ces panaches, et quelquefois deux ou trois plumes seulement entre l'index et le pouce, et dire une prière dont je ne comprenais pas un mot. Les navigateurs qui aborderont désormais à cette île doivent se pourvoir de plumes rouges : les mieux faites et les plus petites seront les meilleures. Ils doivent aussi y apporter une provision considérable de grosses et de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, etc. Les draps de lit et les chemises auront du débit, surtout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à plusieurs de nos messieurs.

» Les deux chèvres que le capitaine Furneaux donna au roi O-too, lors de notre dernière relâche, semblaient devoir perpétuer leur race. La chèvre avait déjà fait deux petits, devenus si gros, que bientôt ils allaient engendrer, et elle était pleine pour la seconde fois. Les Taïtiens paraissaient aimer passionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumaient au climat. On peut espérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes se propageront jusque dans les îles voisines, et qu'ainsi ils rempliront peu à peu toutes les terres de la mer du Sud. Les moutons que nous y avions laissés étaient morts, excepté un qui, à ce que nous comprîmes, vivait encore. Nous y avons déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Uliétéa et à Huahèine.

» Un vent frais, dit Forster, nous éloignait de

Taïti : nous contemplions toujours cette île charmante, lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts. C'était une des plus belles femmes de l'île, qui avait résolu de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. Ses parens, qu'elle avait quittés quelques années auparavant pour s'enfuir avec son amant, vivaient encore, et sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colère; au contraire, elle s'attendait à en être bien reçue. En effet, ces insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-too avait défendu expressément à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la dernière visite de ce prince; mais se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frère d'OEdidée, son domestique et deux autres naturels de Bolabola nous accompagnèrent aussi. Ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, et qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié : leur compagnie anima notre conversation et abrégea en quelque sorte notre traversée de Taïti à Huaheine. La Taïtienne portait l'habit complet d'un de nos officiers, et elle était si charmée de son nouveau vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue dès qu'on eut abordé. Elle dîna avec les officiers sans le moindre scrupule, et elle rit des préjugés de ses compatriotes avec toute la grâce des femmes du monde. Si son éducation avait été soignée, elle aurait brillé par son esprit, même en Europe, puisque son ex-

trême vivacité, jointe à des manières très-polies, la rendait déjà supportable.

» Nous marchâmes toute la nuit, et le 15 mai au matin, nous découvrîmes Huaheine.

» A une heure après midi, on mouilla à l'entrée septentrionale du hâvre d'O-wharre. Durant les manœuvres, plusieurs insulaires vinrent nous faire une visite; le vieux chef Orée, qui était à leur tête, offrit au capitaine Cook un cochon et d'autres présens avec les cérémonies accoutumées.

» Ce vieux chef était plus indolent que lors de notre première relâche, et sa tête nous paraissait fort affaiblie; il avait les yeux rouges et enflammés, et tout le corps écailleux et maigre. Il nous fut aisé d'expliquer ce changement, quand nous apprîmes qu'il aimait beaucoup la boisson enivrante qu'ils tirent du poivre, et qu'il en prenait de très-grandes doses. OEdidée eut l'honneur de passer plusieurs nuits à boire avec lui, et il s'éveillait communément le lendemain avec un violent mal de tête.

» Le soir, dit Cook, quelques-uns de nos messieurs assistèrent à un spectacle dramatique. La pièce représentait une fille qui s'enfuyait avec nous de Taïti. Le fait était vrai, et la jeune femme dont il a été question plus haut vit elle-même jouer ses propres aventures; ce qui lui causa tant de chagrin, que nos messieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à rester jusqu'à la fin : elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses amis à son retour formait le dénoûment, qui n'était

guère favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'ils punissaient cette fille par une satire, afin de décourager celles qui voudraient imiter son exemple?

» Il faut observer que les plumes rouges n'ayant point ici de valeur intrinsèque, c'est une nouvelle preuve de l'opulence et du luxe des Taïtiens, qui les achètent avec tant d'empressement. Cette différence provient de l'extrême fertilité de Taïti comparée à celle d'Huaheine, où la plaine qui sert de ceinture aux collines est si étroite et si peu considérable, que les naturels sont obligés de cultiver les hauteurs.

» Comblés des bons traitemens de ce peuple, nous nous en séparâmes le 23 mai 1774. Le bon vieux chef fut le dernier insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, je lui dis que nous ne le reverrions plus; il se mit à pleurer, et répondit: *Laissez venir ici vos enfans, et nous les traiterons bien.*

» Dès que nous eûmes débouqué du hâvre, je fis voile et je portai le cap sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25, nous arrivâmes devant le canal, et le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. Le chef Oréo, mon vieil ami, et plusieurs autres, vinrent nous voir: ils ne manquèrent pas de nous apporter des présens. Le lendemain, j'allai à terre avec les officiers, rendre une visite au chef, et lui offrir les présens accoutumés. En en-

trant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient et se lamentaient, et qui en même temps se découpaient la tête avec des instrumens de dents de requin; le sang inondait leurs visages et leurs épaules : ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies; ce qui nous couvrit de sang. Cette cérémonie finie (car c'en était une), elles sortirent, se lavèrent et revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence d'OEdidée, celle d'un ambassadeur du pays que nous venions de quitter, et que nous amenions, affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, et inspira de la confiance à tout son peuple. Après être restés là peu de temps, le chef et ses amis mirent un cochon et des fruits dans ma chaloupe, et ils vinrent dîner à bord avec nous.

» L'après-midi, ajoute Forster, nous nous promenâmes, autant que le permit la pluie, le long de la crique où était le vaisseau. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, et chaque maison ou cabane fourmillait d'habitans qui se préparaient à faire de bons dîners sur des tas de provisions accumulées partout. On nous dit que la société des arréoïs était alors réunie. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cents arréoïs qui partirent un matin pour Uliétéa : nous apprîmes ici qu'ils passèrent quelques jours au côté oriental de cette île, et qu'ils étaient arrivés sur la côte

ouest, seulement un jour ou deux avant nous ; nous remarquâmes que c'étaient tous des personnages de quelque importance et de la race des chefs. Le tatouage des uns offrait de grandes et larges figures, et OEdidée nous assura que c'étaient les premiers de l'ordre, et que plus ils étaient couverts de piqûres, et plus leur rang était élevé. En général, ils étaient tous robustes et bien faits, et tous guerriers de profession. OEdidée avait beaucoup de respect pour cette société, et il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié réciproque, et ils exercent entre eux l'hospitalité dans toute son étendue : dès qu'un arréoï en va voir un autre, quoiqu'il ne le connaisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses besoins, et qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander. On le présente aux membres de l'ordre, qui se disputent à qui le comblera de plus de caresses et de présens; c'est pour cela qu'OEdidée jouit de tant de plaisir à Taïti. Les premiers insulaires qui le virent à bord, était arréoïs, et à l'instant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtemens européens. Il paraît qu'une ou plusieurs personnes de chaque petite famille de chef entrent dans cette communauté, dont la loi invariable et fondamentale est qu'aucun des membres ne peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans son institution primitive, on exigeait un célibat perpétuel; mais comme cette loi blesse trop les mouvemens de la nature, qui sont d'une vivacité

extraordinaire dans ce climat, ils y manquèrent bientôt : ils conservent cependant l'esprit de cette abstinence en suffoquant tous les enfans qui naissent parmi eux.

» Les arréoïs jouissent de différens priviléges, et on a pour eux une grande vénération aux îles de la Société et à Taïti ; ils sont très-fiers de ne point avoir d'enfans. Quand on dit à Tupia que le roi d'Angleterre a une nombreuse famille, il avoua qu'il se croyait plus grand que ce prince, parce qu'il était arréoï. Chez la plupart des autres peuples, le nom de père est honorable, et il imprime le respect ; mais un arréoï taïtien le prend pour un terme de mépris et de reproche.

» Dans les grandes assemblées que tiennent les arréoïs, et dans les voyages qu'ils font, ils se nourrissent des végétaux les plus exquis ; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poissons et de volailles, que les towtows, ou la classe inférieure du peuple, leur fournissent libéralement. On leur prépare aussi la boisson de racine de poivre, dont ils font une consommation étonnante. Les plaisirs sensuels les accompagnent partout où ils vont ; ils ont une musique et des danses qu'on dit être très-lascives, surtout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

» L'île étant sortie depuis long-temps de sa barbarie première, une société si injurieuse au reste de la nation ne s'y serait point perpétuée jusqu'à présent, si elle n'offrait pas des avantages considérables.

Deux raisons semblent favoriser l'existence des arréoïs, et ces deux raisons tiennent l'une à l'autre; la première, la nécessité d'entretenir un corps de guerriers pour défendre le pays contre l'invasion et les déprédations de l'ennemi : tous les arréoïs sont en effet soldats; mais comme l'amour pouvait les énerver, on les assujettit peut-être d'abord à un célibat qu'ensuite ils ont trouvé trop difficile; enfin, par cet établissement, on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher la multiplication de la race des chefs. Un Taïtien intelligent, législateur de son pays, a pu prévoir que le peuple gémirait à la longue sous le joug de ces petits tyrans, si on les laissait pulluler en liberté. Le moyen le plus court d'aller au-devant de ce mal, était d'obliger une partie des chefs à garder le célibat; mais afin de vaincre leur répugnance et de les assujettir à un si grand sacrifice, il fallait leur offrir quelque compensation; c'est peut-être de là que vient la haute estime de toute la nation pour l'ordre de l'arréoï : peut-être expliquera-t-on aussi par-là l'autorité et la gourmandise des membres, car les guerriers jouissent de pareils avantages chez toutes les nations, avant qu'ils deviennent de vils mercenaires de la tyrannie. Dès que les arréoïs, enfreignant leurs premières lois, admirent les femmes parmi eux, il est aisé de concevoir qu'ils perdirent peu à peu l'esprit de chasteté qui animait leur corps. Sûrement ce sont aujourd'hui les insulaires les plus voluptueux, quoique je n'aie pas eu occasion de remarquer ce raffinement

de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme est commune à tous les hommes; mais en faisant des questions sur cette matière, il nous a paru que cette accusation a peu de fondement (1).

» Quelques arréoïs sont mariés à une femme, de la manière qu'OEdidée avait épousé la fille de Toparrée; mais d'autres ont une maîtresse passagère : la plupart fréquentent sans doute les prostituées, si communes sur toutes les îles. La dissolution est beaucoup plus universelle dans chaque pays policé de l'Europe; et je ne crois pas qu'on puisse en conclure qu'il y existe une société d'hommes et de femmes aussi débauchés qu'on suppose les arréoïs.

» Quand on considère le caractère doux, généreux et affectueux des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfans; on est révolté de la barbarie farouche du père, et surtout de la dureté impitoyable de la mère, qui étouffe la voix et l'instinct de la nature; mais la coutume, on le sait, éteint tous les sentimens et tous les remords. Dès qu'on m'eut assuré que les Arréoïs pratiquent cet usage cruel, je reprochai à notre ami

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer ici que Forster accuse un peu légèrement d'inexactitude la relation du premier voyage; car, puisqu'il convient que les arréoïs mêlent de la débauche à leurs assemblées, qu'ils font mourir les enfans qui naissent parmi eux, serait-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes ?

OEdidée, de se vanter d'être d'un si détestable corps; j'employai sur cela tous les argumens possibles; je le convainquis enfin, et il me promit de ne pas tuer ses enfans, et de quitter la société dès qu'il obtiendrait le titre glorieux de père. Il nous protesta que les arréoïs ont très-rarement des enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes et leurs maîtresses parmi les prostituées, et comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses d'O-maï, que j'ai consulté sur ce sujet après mon retour en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir, car elles diminuent la noirceur de ce crime, et lavent le gros de la nation du reproche qu'on pourrait lui faire d'y prendre part; il m'a confirmé que les lois immuables des arréoïs ordonnent de mettre à mort les enfans; que la prééminence et les avantages d'un arréoï sont si précieux, qu'il leur sacrifie la pitié; que la mère ne consent jamais à cet horrible assassinat, mais que son mari et les autres membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant, et que, lorsque les prières ne suffisent pas, on emploie la force; il ajoutait en outre que ce meurtre se commet toujours en secret, de manière que personne du peuple, ni même des towtows et des domestiques de la maison ne le voit; enfin, que si quelqu'un en était témoin, les meurtriers seraient tués (1).

---

(1) Je dois remarquer qu'il y a presque autant de dépra-

» Les arréoïs s'établirent dans notre voisinage; ils passèrent plusieurs jours dans les fêtes et dans la joie, et nous invitèrent souvent à être de leurs festins.

» Le 26, après avoir erré dans leur pays jusqu'au coucher du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où Œdidée, la femme et les autres passagers indiens venait de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre d'insulaires, et entre autres, de plusieurs femmes, qui restèrent parmi les matelots. Les habitantes d'Huaheine avaient été peu complaisantes pour eux; ils furent obligés de se contenter de quelques étrangères qui étaient en passant sur cette île, et ils se livrèrent ici au plaisir avec le plus grand empressement.

» Le 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille et plusieurs de ses amis, nous firent une visite, et ils nous apportèrent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens: c'étaient pour ainsi dire les premiers que nous eussions obtenus. Ils restèrent à dîner.

» Boba, vice-roi de l'île d'O-taha, et Teïna la belle danseuse, était aussi avec Oréo. Boba était un

---

vation dans nos contrées policées. Des misérables affichent publiquement à Londres leurs talens, et offrent leurs services pour procurer l'avortement. (*Voyez* sur cela un Avertissement dans un papier public, *Morning-Post*, n° 1322, du mercredi 15 janvier 1777.) On leur permet de trafiquer impunément de la destruction des enfans qui sont dans le ventre de leur mère. (*Note de Forster.*)

jeune homme grand et bien fait, natif de Bolabola, et parent de O-poony, roi de cette île, et conquérant d'Uliétéa et de Taha. OEdidée nous a dit souvent qu'il est héritier présomptif d'O-poony, dont il doit épouser la seule fille, âgée de douze ans, et qu'on assure être fort belle. Boba était arréoï, et il entretenait, comme maîtresse, la charmante Teïna, qui était alors enceinte. Nous nous entretînmes avec elle sur l'usage de tuer les enfans des arréoïs : notre petit dialogue se fit dans les termes les plus simples, parce que nous ne connaissions pas assez leur langue pour exprimer les idées abstraites. Toute notre rhétorique fut ainsi bientôt épuisée, et elle produisit peu d'effet; seulement Téïna-Maï nous dit que *notre Eatua (notre Dieu), en Angleterre, serait peut-être fâché de la conduite des arréoïs; mais que le leur n'en était pas mécontent. Elle ajouta que, si nous voulions venir de notre patrie chercher son enfant, elle le conserverait peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportassions une hache, une chemise et des plumes rouges.* Elle rit tellement en nous adressant cette réponse, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât sérieusement. Nous aurions essayé en vain de continuer la conversation, car toutes sortes d'objets différens détournaient son attention : elle avait déjà eu beaucoup de peine à nous écouter si long-temps.

» Après-midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appelée *Mididii Harramy*, ce qui signifie *l'enfant vient.* Le dénoû-

ment fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paraître tout à coup sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril.

» L'homme qui joua le rôle de la femme fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Vénus-Ariadne, près d'Amathonte, où on observait la même cérémonie, le second jour du mois *Gorpioeus*, en mémoire d'Ariadne qui mourut en couches (1). Ainsi l'imagination folle des hommes a inventé dans tous les pays les coutumes les plus extravagantes. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des naturels lorsqu'ils virent le nouveau-né courir sur la scène, et poursuivi par les danseuses, qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplèrent sans rougir toute la pièce, qui n'était point du tout indécente pour elles, et elles ne furent pas obligées, comme nos dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails. Au commencement, à la fin et dans les entr'actes, il y eut des danses et des pantomimes. Poyadua, fille d'Oréo, déploya son agilité ordinaire, et nous l'applaudîmes de bon cœur; des hommes jouèrent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le nom du capitaine Cook, de plusieurs personnes de l'équipage; et il nous parut qu'il était question d'un vol

(1) Voyez *Plutarque*, vie de Thésée.

commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des insulaires de Bolabola, et pour cela, ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouet, ce qui produisait un bruit retentissant.

» Cook eut occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'Enfant vient*, et il remarqua qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant, ils comprimèrent et aplatirent son nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfans à l'instant où ils naissent, et voilà peut-être pourquoi ils ont en général le nez plat.

Le 28, Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans paraître ivre ; il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla surtout des pays que nous avions visités dernièrement, et dont OEdidée, son compatriote, lui avait fait la description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu bien des pays, il nous citerait une île que nous ne connaissions pas encore. « Elle ne gît, ajouta-t-il, qu'à » quelques jours de chemin; elle est habitée par des » géans monstrueux, aussi hauts que le grand mât, » et aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. » Ces peuples sont bons; mais quand ils se fâchent » contre quelqu'un, ils le prennent et le jettent » dans la mer, comme si c'était une petite pierre. » Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre » vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du » bâtiment, et ils l'emporteront sur leur dos, à

» terre ». Il mit dans son discours plusieurs autres circonstances badines; et, pour donner plus de poids à ce qu'il avançait, il finit en nous disant que l'île s'appelait *Mirro*, *Mirro*. Nous jugeâmes que toute son histoire était une ironie contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyait point, et dont il ne pouvait point se former une idée. Nous admirâmes l'imagination et la gaîté d'esprit qui brillaient dans ce conte, et nous crûmes avec Bougainville que l'extrême fertilité du pays, qui procure aux insulaires du contentement et du plaisir, leur donne en même temps ce talent et ce caractère.

» Notre ami Œdidée était peut-être le seul des nobles qui ne partageait point la joie et les divertissemens de ses compatriotes. Il ne recevait pas les marques distinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti; car il paraît que, même aux îles de la mer du Sud, un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parens, qui étaient fort nombreux, attendaient de lui des présens, comme une obligation de sa part. A Taïti, au contraire, sa libéralité lui faisait des amis, et lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien quelques-unes des richesses qu'il avait rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dangereuse et triste campagne, on ne cessa point de lui en demander; et quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, ses connaissances l'accusaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir à bord

nous supplier de lui accorder de nouveaux trésors; car il n'avait plus que quelques plumes rouges et d'autres curiosités, qu'il destinait à O-poony, son parent, roi de Bolabola.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Hélène Ruta Aosta
Napoli
552843

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

SUITE DU LIVRE VI.

NOUVEAUX VOYAGES DANS LA MER DU SUD..... *Page* 1
CHAPITRE VI. Second voyage du capitaine Cook... *ibid.*

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA